



L'INSTANT PRÉSENT

Tome 2 de la série Moments

Auteure à succès du *New York Time*

MARIE HALL

Parfois, dans la vie, tout ce que nous avons
est l'instant présent.

L'INSTANT PRÉSENT

Marie Hall

Traduit de l'anglais par
Lynda Leith

ADA
éditions

Copyright © 2013 Marie Hall

Titre original anglais : Right Now

Copyright © 2017 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée avec l'accord de Bookends, LLC

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Traduction : Lynda Leith

Révision linguistique : Féminin pluriel

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Féminin pluriel

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Mae Design

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89767-668-1

ISBN PDF numérique 978-2-89767-669-8

ISBN ePub 978-2-89767-670-4

Première impression : 2017

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada



Participation de la SODEC.  **Canada**

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Hall, Marie (Écrivain)

[Right now. Français]

L'instant présent

(Moments ; 2)

Traduction de : Right now.

ISBN 978-2-89767-668-1

I. Leith, Lynda. II. Titre. III. Titre : Right now. Français.

PS3608.A437R5314 2017 813'.6 C2016-942275-5

Dédicace

À mes lecteurs et à mes lectrices. Merci pour tous vos mots d'encouragement, pour l'amour que vous avez ressenti pour Ryan et Alex. Pour la façon dont leur histoire a touché un si grand nombre d'entre vous. Vous êtes la raison pour laquelle j'adore écrire...

Être aimé profondément par quelqu'un vous donne de la force, tandis qu'aimer quelqu'un profondément vous donne du courage.

— Lao Tseu

Chapitre 1

Alex

Soyez l'opposé.

Je fixai le bout de papier dans ma main plus longtemps que je ne l'aurais dû. Ce n'était qu'un message d'avenir dans un stupide biscuit chinois, rien de spirituel ou de profond là-dedans ; mais les mots s'étaient enfoncés dans mon cerveau, résonnant dans mon crâne comme le vacarme d'un klaxon.

Soyez l'opposé, en opposition à quoi ?

À ne pas être l'opposé ? Pas moi ? Pas ce con désaxé que j'étais devenu.

J'étais assis dans une gargote chinoise avec deux brunettes jumelles que je venais de ramasser dans un bar une heure plus tôt. J'avais un mal de tête comme si quelqu'un y avait enfoncé un foutu marteau-piqueur. Les jumelles n'arrêtaient pas de glousser et de rire comme un couple de babouins ivres.

— Alex, murmura Claudia ou Claudette en courbant un doigt dans ma direction tandis qu'elle donnait un petit coup de tête vers les toilettes des dames.

Les filles étaient chaudes.

De petits corps fermes. Un grain de beauté à la Cindy Crawford au-dessus de leurs lèvres, des seins de taille D, habillées comme des étudiantes d'un collège mixte, essayant tout le scénario de la prostituée, jusque dans le détail des bas résille sur leurs cuisses souples.

Mais voyez-vous, c'était ça, le truc. Des femmes comme ça, il y en a treize à la douzaine. Si je n'étais pas là avec elles, j'y serais avec quelqu'un d'autre.

Toujours quelqu'un d'autre.

Ma tête me rendait fou, et le *lo mein* grassex n'améliorait pas mon état.

La jumelle numéro un, qui portait un petit chandail inspiré du drapeau britannique, faisait courir un ongle verni rouge rubis le long de son col en V, ce qui obligeait mes yeux à regarder les rondeurs appétissantes de douceurs cachées sous le soutien-gorge de dentelle jouant à faire coucou sous son haut transparent.

La jumelle numéro deux faisait remonter sa main sur le bras de la première jumelle, et elles me regardaient toutes les deux comme si elles avaient encore faim.

Le restaurant était plutôt désert avec juste quelques traîneurs venus du club de la porte à côté, et personne ne s'intéressait à nous. Dans une ville universitaire, des trucs semblables se

produisent tous les samedis soir. La devise d'Austin : *Keep Austin Weird*, Austin l'insolite... ouais, nous étions tout à fait à notre place.

Je me levai de ma chaise, je relevai brusquement la jumelle numéro un et je l'amenai aux toilettes.

Du sexe, c'est du sexe, non ? Peu importe où on le pratique, pourvu qu'on en ait ?

C'est ce que je pensais auparavant.

Mais appuyé contre la cabine dix minutes plus tard tandis que les jumelles s'activaient sur moi, leurs bouches s'alternant, j'étais inerte comme une nouille molle.

Je ne savais pas ce qui clochait chez moi, mais je savais que baiser des jumelles d'une association étudiante dans cette gargote crasseuse ne tenait plus la route. Retroussant le nez, je repoussai les jumelles et remontai mon pantalon.

Elles riaient en s'étreignant.

— Il ne peut même pas bander. Quel mec bizarre !

Et je l'étais peut-être, parce que ces filles étaient plus chaudes que n'importe quelle prostituée du *Playboy*, et cela ne fonctionnait pas.

— De la merde, sifflai-je en jetant un billet de 20 dollars sur leurs cuisses. Payez l'addition et prenez un taxi.

— Comme tu veux, connard.

La jumelle numéro deux prit la main de la jumelle numéro un, et elles sortirent nonchalamment, leurs minuscules culs n'arrivant même pas à me tirer un peu de bave tandis qu'elles valsaient d'un pas ivre vers la porte sur des talons aiguilles d'effeuilleuse, dangereusement hauts.

Je marchai jusqu'au lavabo, puis je m'aspergeai le visage d'un peu d'eau en essayant de ne pas m'appuyer contre le mur jonché de vieilles petites boules de gomme à mâcher durcies. Je ne savais foutrement pas quoi d'autre coller dessus.

Cet endroit était un méchant trou. Mais je ne voulais pas retourner à la maison, pas tout de suite. Ryan et Lili étaient là avec leur gamin, Javier. Depuis le décès de la mère de Lili l'an dernier, elle vivait avec nous, presque un an déjà.

Dans quatre mois, ils allaient se marier, ce qui était une bonne chose, j'imagine. Je veux dire, putain, j'aimais cela, que mon trou du cul de cousin ait finalement trouvé une femme saine d'esprit et en santé, qui le faisait rire et comprendre qu'il faisait bon de vivre.

Mais c'était moche d'être au milieu de leur festival d'amour, d'entendre leurs sons traverser leurs murs presque tous les soirs.

Je n'avais plus ma place dans cette maison.

Serrant mes molaires jusqu'à ce que ma mâchoire me fasse souffrir, je baissai les yeux sur mon corps mou. Que s'était-il passé plus tôt, putain ?

Regardant dans le miroir, je reconnus à peine le visage qui me fixait. Qui étais-je ? Je n'en avais pas la moindre foutue idée.

En ressortant, je vis la prédiction d'avenir encore sur la table sale. L'attrapant, je l'enfouis dans ma poche et je pris la direction de la sortie, pas trop sûr de l'endroit où j'allais.

Je me promenai dans les rues désertes pendant au moins une heure ; il était bien après une heure, et j'aurais probablement dû reprendre la route vers chez moi, mais Austin était encore en action, et je n'étais pas prêt à rentrer. Au loin, j'entendais les rythmes résonnants des basses musicales battant dans les boîtes de nuit, ainsi que les cris perçants et les gloussements de ceux qui avaient trop bu.

Donnant un coup de pied sur une canette argentée, je la regardai se déplacer sur l'asphalte glissant. Il avait dû pleuvoir pendant que j'étais au restaurant avec les filles.

La lueur des néons se reflétait sur les surfaces noires luisantes.

C'était le congé estival, la nuit était étouffante, le ciel obscurci par de lourds nuages. Je pris une profonde respiration et pour la première fois de ma vie, je me demandai sérieusement ce que je faisais.

Quand je disais que je n'en avais pas la moindre idée, je le pensais. J'étais à un an de mon diplôme universitaire, et je ne savais toujours pas trop ce que je voulais faire de ma vie.

Pendant si longtemps, mon but dans la vie avait été de prendre soin de Ryan, de m'assurer qu'il survivait à l'enfer que les conneries de mon père lui avaient fait subir. Mais Ryan n'avait plus besoin de moi.

En fait, personne n'avait besoin de moi.

J'étais libre.

Pour la première fois depuis que j'avais eu six ans, j'étais libre et je ne savais pas quoi faire de cette liberté.

Serrant ma tête, je jouai avec le morceau de papier dans ma poche et je restai là avec l'impression d'être à la proverbiale croisée des chemins.

Juste une belle grosse boule de rien.

Il n'y avait même pas de bruit dans ma tête pour me distraire. Des nanas chaudes ne pouvaient pas y arriver. J'avais pris une année sabbatique de mes études parce que je n'arrivais pas à me concentrer et j'étais surtout resté à ne rien faire pendant que ma vie s'activait autour de moi.

Me frottant la mâchoire rêche d'un doigt, j'aperçus avec curiosité la lueur vacillante d'un néon. Elle venait d'une enseigne de l'autre côté de la rue : Le garage.

De l'art tape-à-l'œil couvrait les murs et les portes, des tatouages dans le vieux style marin et d'autres œuvres plus modernes d'art tribal. Je donnai une autre chiquenaude au papier dans ma poche.

Une prostituée peinte sur le côté du mur arborait un sourire à la Bettie Page tout en s'allongeant sur le flanc, son corps entier recouvert d'encre. Un bikini bleu et des talons hauts rouges criant « baise-moi » étaient les seules choses qu'elle portait.

Jamais dans ma vie n'avais-je voulu peindre mon corps ; l'idée ne m'avait jamais même traversé l'esprit.

Jusqu'à cet instant.

— Soyez l'opposé, hein ? marmonnai-je tandis que je traversais rapidement la rue. Je vais t'en montrer de l'opposé, putain !

Je ne savais pas trop à qui je parlais, peut-être à l'univers, tout ce que je savais était qu'un morceau de papier m'avait défié et qu'il n'allait pas gagner.

Me sentant totalement téméraire et stupide, j'ouvris la porte et clignai des yeux pour qu'ils s'adaptent à l'éclairage dur des lumières fluorescentes. D'autres tatouages couvraient les murs. Des groupes de personnes occupaient totalement le petit espace en montrant, dans des rires, les motifs sur les murs, de la musique *metal* grinçante saignait hors des haut-parleurs. Le vrombissement et le bourdonnement des aiguilles accrochèrent un petit sourire à mon visage.

La pièce sentait l'encre et l'alcool à friction. Il y avait quatre postes, chacun équipé d'un ensemble d'encriers et d'un gros machin argenté qui ne pouvait être qu'un appareil à tatouer. Deux gars travaillaient ; l'un d'eux (grand, blond et bâti comme un foutu char d'assaut et arborant un méchant bouc teint en rouge flamme au bout) était penché sur la cuisse d'une fille, dessinant un cerisier en fleurs.

Le motif était imposant, les branches commençaient au centre de ses côtes, et l'arbre se terminait avec les racines au centre de sa cuisse. Elle était allongée sur le côté, le visage plissé de douleur tandis qu'elle mordait sa jointure.

À côté d'elle, l'autre gars (tout habillé de noir de la tête aux pieds, avec une chaîne en argent pendant hors de ses poches) avait environ ma taille et ma stature, et des cheveux courts noirs. Il travaillait sur le dos d'un petit asiatique. Le dessin était aussi imposant, un dragon chinois et un tigre enroulés l'un autour de l'autre tandis que leurs griffes grimpaient sur ses épaules. Au contraire de la fille, le gars était d'humeur zen, les yeux fermés et bavardant avec légèreté avec l'artiste derrière lui.

— Hé. Une douce voix féminine détourna mes yeux des tatouages. As-tu un rendez-vous ?

Je perdis mes mots. Genre, ils volèrent littéralement hors de ma tête dès l'instant où mes yeux tombèrent sur elle.

Elle était petite, sa tête rejoignant seulement la base de mon cou, ce qui voulait dire qu'elle n'était probablement pas petite du tout, puisque je mesure deux mètres, visiblement asiatique, peut-être mélangée à autre chose. Sa peau était basanée et nacrée, elle semblait presque luire sous les lumières, et chaque centimètre d'elle arborait un motif ou un autre. Elle n'était pas tout à fait recouverte, mais elle était le canevas d'une œuvre d'art. Surtout des teintes de blanc, noir

et gris, avec des touches de rose et de rouge parsemées. La trace d'une fleur de lotus rose et blanche commençait sur son cou et disparaissait sous le dos nu de sa robe à pois noir et blanc.

Sa frange était droite comme une lame de rasoir, et sa chevelure pendait lourdement jusqu'à sa taille. Il y avait même d'autres tatouages sur son visage, petits et féminins. Trois minuscules étoiles étaient posées au coin de ses grands yeux couleur de miel.

Je clignai des paupières en avalant péniblement.

Elle portait une énorme fleur rouge dans ses cheveux et pour seul maquillage, du crayon autour des yeux. Un trait de crayon noir rendait ses yeux de chatte dangereusement sensuels.

Habillée différemment de toute autre fille que j'avais déjà vue, elle portait une robe des années cinquante avec des ballerines en suède rouge géniales.

Merde, cette fille était une bombe. Chaque centimètre d'elle. Et ce que je ne n'avais pas réussi à avoir dans ces toilettes infestées de puces, je commençai à le sentir là. Je m'éclaircis la gorge et remuai les pieds, espérant que le dieu du tonnerre se comporterait bien.

Une fois que mes yeux eurent complété leur inspection, elle affichait un petit sourire narquois sur ses lèvres charnues.

— Que fais-tu ici, blanc-bec ?

Ses yeux se promenaient sur mon corps, et ma peau picotait sous son regard chaud. Je savais que je n'étais pas trop désagréable à regarder : des cheveux châains, un corps d'athlète et des yeux gris argenté comme le métal d'un pistolet, des yeux qui amenaient toujours les filles à mes pieds.

Mais à la regarder, puis à me regarder, on ne pouvait pas être plus à l'opposé l'un de l'autre.

— Blanc-bec ? demandai-je.

En m'offrant un sourire très suffisant, elle sauta sur le comptoir et croisa les jambes, exposant les courbes très féminines et la plus minuscule paire de chevilles que je n'aie jamais vue. Un bracelet de cheville en or tinta quand elle fit rebondir son pied.

— Cela veut dire que tu as l'air d'avoir pris un mauvais virage.

Elle engloba la pièce d'un geste sans jamais détourner de moi son regard de miel.

Mes lèvres tressaillirent d'humour, et je me penchai, posant un coude à côté d'elle. Assez près pour sentir sa chaleur, assez près pour que son parfum de jasmin me chatouille le nez, me donne faim et me rende fou. Putain, elle était canon.

— Ces gamins qui regardent le mur sont tout à fait comme moi.

J'arquai un sourcil, et elle se pencha si près que son haleine mentholée souffla sur mes lèvres.

Tout mon corps se raidit, et je dus replier les doigts sur le comptoir pour m'empêcher d'attirer brusquement son petit corps canon contre le mien et faire ce que je voulais d'elle.

— Ouais, mais on peut détecter les frimeurs à un kilomètre à la ronde. Ceux qui ne feraient jamais rien de semblable quand ils sont complètement sobres. Donc... Elle fit marcher un doigt

sur ma clavicule, faisant frissonner ma chair et provoquant une poussée de chaleur le long de ma colonne vertébrale. Que fais-tu ici, blanc... bec ?

Sa façon de séparer le mot, sa manière de se pencher plus près de moi, merde... Je me désintérais. Elle ne m'avait même pas vraiment touché, et déjà, c'étaient les meilleurs préliminaires de ma vie.

Enclenchant le charme, je souris et avançai mes hanches juste un peu plus près d'elle. Elle n'était pas la seule capable de jouer à ce jeu.

— Je veux que tu dessines sur moi.

Je la mis au défi. Merde, elle pouvait dessiner la faucheuse en personne sur mon dos en entier si elle le voulait, pourvu que ses mains me touchent d'une manière ou d'une autre.

Elle secoua la tête, et la fleur dans ses cheveux effleura mon front.

— Je ne suis pas encore une artiste-tatoueuse. Je fais des modifications corporelles.

Je devins dur comme une roche. Mon bas-ventre se réchauffa ; mes cuisses tremblèrent un peu parce que je savais que presque tous ceux qui faisaient cela portaient aussi du métal sur eux quelque part.

En la regardant à nouveau, je cherchai des perçages. Et de fait, j'avais raison. Ses lobes d'oreilles étaient étirés. Pas aussi grands et voyants que d'autres que j'avais vus auparavant : juste de petits trous qui sur elle avaient en fait l'air délicats.

Rejetant sa chevelure par-dessus son épaule, elle sourit largement.

— Désolée, blanc-bec, le reste, tu ne le verras pas.

J'avalai, capable d'imaginer où elle les avait.

Elle rit, et je fus sûr que mes yeux étaient aussi ronds que des soucoupes. Me sentant redevenu un préadolescent, j'essuyai mes paumes moites sur mon jean.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je, car il me fallait le savoir. Je voulais le savoir.

Un sourire mystérieux dansa sur son visage, ses yeux bruns pétillèrent.

— Veux-tu dire que tu n'as pas encore deviné ? Je suis blessée, vraiment, je le suis.

Je fronçai les sourcils.

— Que veux-tu...

Le gars dessinant le tatouage du dragon et du tigre leva un regard dur au-dessus de sa mâchoire carrée.

— Z, te dérange-t-il ?

Son sourire toujours fermement en place, elle secoua la tête.

— Nan, ça va.

Le mec eut l'air furieux ; soudainement, je l'étais aussi.

Je ne sais pas pourquoi, mais un genre de folie d'homme des cavernes me submergea ; je le regardai directement en plissant les yeux. Je m'en foutais si c'était son copain ou non, vraiment,

parce que quelque chose dans ce « Z » (et je devais réellement découvrir son nom très vite) avait allumé un feu en moi que je n'avais jamais ressenti auparavant.

— Vous sortez ensemble ? osai-je ; mais je ne pus retenir le grognement dans ma voix.

Elle sauta en bas du comptoir, et mes couilles se ratatinèrent presque. Je ne voulais pas qu'elle s'éloigne. Je voulais lui parler, voulais... quoi... voulais-je sérieusement *discuter* avec elle ?

Depuis quand ?

Z se tourna pour partir, et j'effleurai son bras, voulant désespérément qu'elle reste.

— Écoute... Elle jeta un coup d'œil à ma main, qui s'abaissa rapidement. Nous ne sortons plus ensemble. Ryko est un bon gars, mais il est aussi légèrement territorial.

Elle regarda à son tour Ryko avec des yeux plissés, et lui me jetait encore un regard noir.

— Il se trouve aussi qu'il est le propriétaire de la boutique et il ne veut pas me voir paresser. J'ai du travail à faire. C'était agréable, blanc-bec, mais comme tu n'as pas de rendez-vous et que nous sommes complets jusqu'à la fermeture, soit tu en prends un pour plus tard, soit on se revoit une autre fois.

— Attends. Je me passe les doigts dans les cheveux. Perce-moi.

Ses lèvres tressaillent.

— Quoi ?

Merde, qu'est-ce que je fais là ? Passer d'un tatouage à un perçage ? L'univers devait se moquer de moi.

— Je veux un perçage.

Elle se lécha les dents du haut, et mon cœur se serra à la vue de sa langue rose. Soufflaient-ils des drogues par la ventilation ici ? Ma tête était embrouillée et tournait. Tout ce que je pouvais sentir, c'était son parfum de jasmin. Je savais que mon pantalon se gonflait et je m'en foutais totalement.

— Je croyais que tu avais dit que tu voulais un tatouage ?

Ses yeux s'animent d'un éclat entendu. Combien de perdants ivres la draguaient-ils chaque soir ?

Pourquoi cela me donnait-il envie d'en frapper un ? Je fermai le poing.

— Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes mes raisons, Z. Je souris avec satisfaction quand ses yeux devinrent légèrement langoureux devant mon usage de son surnom. Mais je ne pars pas d'ici ce soir sans l'avoir fait.

Plantant ses mains sur ses hanches, elle leva le menton.

— D'accord. Loin de moi l'idée de foutre dehors un client payant. Même s'il est stupide et va le regretter demain matin.

— Je ne le regretterai pas.

— Nous verrons. Repliant un doigt vers moi, elle pivota. Suis-moi, petit étudiant.

Qu'est-ce que c'était que ça ? Est-ce que je lui donnais l'impression criante d'être un petit étudiant, un blanc-bec, un perdant à ses yeux, ou quoi ? Curieusement, je ne pensais pas que ses surnoms étaient censés être mignons, mais je n'allais pas argumenter.

Donnant un coup de tête en direction du gars debout à côté de moi qui lorgnait encore son cul, je contournai le comptoir au pas de course et je la suivis dans une pièce privée avec un rideau noir devant.

La pièce était sombre à l'intérieur, avec seulement une lueur bleue émanant d'une lampe dans un coin. Un divan d'examen était poussé contre le mur.

— Monte, dit-elle en le désignant.

Le pouls battant la chamade, les nerfs un peu trop tendus, je sautai sur le divan.

Ses mouvements étaient rapides et efficaces tandis qu'elle gagnait l'armoire à pharmacie et en sortait une paire de gants en latex, les faisant claquer sur ses mains une seconde plus tard. Poussant ses doigts ensemble pour les rentrer correctement dans les gants, elle arqua un sourcil vers moi.

— Alors, qu'est-ce que ce sera ?

Elle me mettait au pied du mur parce qu'elle savait aussi bien que moi que je n'en avais pas la moindre idée.

Merde, pourquoi avais-je décidé d'écouter ce bout de papier, de toute façon ?

Je me frottai le visage.

— Qu'aimes-tu ?

À voir sa manière de grignoter sa lèvre, je dus prendre une profonde respiration et essayer d'ajuster discrètement mon pénis tendu.

Marchant vers moi, elle posa ensuite ses mains de chaque côté de mes jambes, et je jure que je tremblais comme un foutu puceau. Même alors que j'étais assis, elle n'était pas encore plus grande que moi, mais cela ne semblait pas la démonter le moins du monde.

Sa chevelure était dans mon visage tandis que son haleine chaude caressait le côté de mon oreille.

— Veux-tu réellement le savoir ? ronronna-t-elle d'une voix rauque et assurément malicieuse.

Était-ce possible d'exploser juste au son d'une voix ? Mon cœur battait violemment comme celui d'un lapin sur le crack. Je me léchai les lèvres quand sa main remonta lentement d'une manière tortueuse sur ma cuisse et ensuite, je couinai (genre, vraiment, couiner...) et j'avais envie de mourir parce que ce son de fille venait de sortir de moi, ce genre de couinement, quand elle me prit en coupe dans ses mains.

— J'ai toujours trouvé que le Prince Albert était canon.

Puis, elle mordilla le lobe de mon oreille, et je ne pus parler.

Tout mon corps tremblait et tremblait si violemment que je sus qu'elle le vit.

Puis, elle recula et rit. Le son était celui de cloches effleurant ma peau sensible.

— Mais c'est totalement à toi de décider.

Il me fallut m'éclaircir la gorge deux fois avant de pouvoir me décider à parler. Elle m'avait touché... m'avait touché. En bas.

Putain.

J'étais tellement allumé que si elle m'avait embrassé, j'aurais joui. Ce serait arrivé. Horriblement gênant ? Putain, ouais ; mais je ne pense pas que cela m'aurait dérangé parce que cela en aurait valu la peine. Mes couilles étaient douloureuses, et je savais que cette nuit, ce serait deux pour le prix d'un, au moins, sauf si je pouvais la convaincre de rentrer avec moi.

— Je ne pense pas que je sois prêt pour un perçage sur la queue, réussis-je finalement à lui dire.

Elle se contenta de sourire, et je sus à quoi elle pensait : « blanc-bec ». C'était écrit partout sur son visage, mais même moi, j'avais mes limites avec cette fille mystérieuse.

— Alors, pour quoi es-tu prêt ?

Son ton était moqueur, mais contenait une trace de dureté sous le velours. Elle me mettait encore une fois à l'épreuve, et quelque chose en moi n'aimait pas l'idée qu'elle me trouvait aussi médiocre et blanc-bec qu'elle m'accusait de l'être.

— Rien sous cela.

J'aplatis ma paume au-dessus de ma ceinture.

Elle était de retour dans ma bulle, emplissant ma tête de jasmin et du son de sa voix de gorge.

Les deux paumes à plat sur mon estomac, elle les fit remonter sur mes muscles abdominaux, puis sur mon torse avant de frotter mes mamelons entre ses doigts.

Je sifflai tandis que mes nerfs tressautaient et projetaient du feu dans ma queue déjà douloureuse.

— Des perçages sur les mamelons, alors ?

— Argh...

Je ne suis même pas sûr que quoi que ce soit d'intelligible soit tombé de ma bouche, mais je n'arrivais pas à réfléchir correctement. Tout ce que je voulais, c'était de la jeter sur ce divan, remonter sa jupe et enfin trouver ce perçage caché.

— Mais, dit-elle ; son nez remonta la ligne de mon cou. Je ne suis pas convaincue que les filles pourraient supporter de voir autant de bonbons pour les yeux au lac.

Pas de réponse. Rien. J'ai juste haleté, agrippé le bord de la table et essayé de me rappeler que c'était moi, le sexe fort.

— Il n'y a qu'un autre perçage qui me fait réellement de l'effet. Sais-tu duquel il s'agit, Alex ?

Je secouai la tête.

Baisemoibaisemoibaisemoi...

J'allais implorer, je le savais.

Son pouce se promena sur ma lèvre inférieure, et je ne pus m'en empêcher, je le mordillai. Le goût du latex était dégoûtant, mais je n'arrêtai pas parce qu'il me fallait la toucher.

— Un anneau sur la lèvre.

Sa bouche n'était qu'à quelques petits, tout petits centimètres de la mienne, et je savais qu'il ne serait rien pour moi de me pencher et la prendre, de glisser ma langue au-delà de ses dents et de me noyer en elle.

— Penses-tu pouvoir supporter cela, blanc-bec ?

— Argh... Encore ce stupide bruit hors de ma bouche.

Je n'étais pas préparé pour la rapidité avec laquelle elle s'était reculée, pour le sentiment de deuil que mon corps ressentit, privé de sa chaleur, envahissant tout mon corps, ou pour sa soudaine attitude professionnelle. Je haletais encore, je transpirais encore sous mon col.

— Merde, grommelai-je tandis qu'elle retournait à l'armoire à pharmacie et commençait à sortir des paquets d'instruments.

— Tu as déjà des hésitations ? demanda-t-elle tout en travaillant dos à moi.

Comment pouvait-elle agir ainsi ? Comme si elle n'avait pas été sur le point de me faire jouir dans mon pantalon, comme si elle ne m'avait pas fait haleter et gémir comme un chien en rut.

Nauséux et légèrement gêné, je respirais à travers la tension me nouant les entrailles. Elle avait joué avec moi comme j'avais joué avec tant d'autres. Me retrouver de l'autre côté de la clôture, c'était à chier.

Heureusement, quand elle eut rassemblé ses trucs, j'avais moi-même repris mes esprits. Elle alluma un interrupteur près de ma tête et éclaboussa la pièce d'une lumière vive.

Elle avait dans la main une paire de ce qui ressemblait à des pinces miniatures.

— Je vais te pincer la lèvre avec cela.

— Est-ce que cela aide à l'engourdir ?

Quand ses lèvres tressaillirent d'humour encore une fois, je sus que j'avais l'air d'un idiot.

— Non, pas vraiment. Ce n'est que pour la mise en place et afin que je puisse immobiliser ta bouche.

Se penchant vers moi, elle ouvrit ma bouche, et ce n'était plus tout à fait aussi attirant que ce qui s'était passé avant, car cette fois, elle agissait d'une manière purement professionnelle.

— D'accord, je l'aime juste ici. Maintenant, quand je vais te le dire, prends une profonde respiration. Cela ne va pas faire mal, pas vraiment, seulement pincer un peu. Blanc-bec, pour la dernière fois, es-tu certain de vouloir cela ?

Ses yeux bruns furent tout à coup sérieux et intenses, comme si elle s'attendait à ce que je me lève d'un bond et m'enfuie. Cette pensée fut comme un seau d'eau glacée lancé en plein dans mon visage.

J'étais un homme, putain, qu'elle le croie ou non. Et juste parce qu'un morceau de papier m'avait dit d'être à l'opposé ne signifiait pas que j'allais ensuite me comporter en bébé.

Je ne répondis pas, me contentai de hausser un sourcil.

— Bien. On y va. S'emparant d'une longue aiguille courbe, elle posa le bout sur ma lèvre. Un, deux, respire.

Je commençais tout juste à inspirer quand elle l'enfonça. Elle amena bien des larmes dans mes yeux, on n'y pouvait rien, mais je serais maudit avant de les laisser tomber.

— D'accord, c'est presque terminé. Fixant du liège au bas de l'aiguille, elle prit ensuite un petit anneau en argent. Pendant la respiration suivante, l'aiguille sortit, et l'anneau entra. Ça va ?

— Je ne vais pas m'évanouir, si c'est ce que tu te demandes, marmonnai-je en commençant à devenir nerveux.

Elle ne me connaissait pas, ne savait rien de moi.

Je n'étais pas un petit fils de riche, membre d'une association étudiante qui avait trop bu et n'avait pas le sens des réalités. Oui, d'accord, j'avais eu les effeuilleuses jumelles dans les toilettes plus tôt, mais ce n'était pas réellement la personne que j'étais.

En parlant de personne qui aime exercer son métier, elle tordit le métal dans ma bouche jusqu'à ce qu'elle en soit satisfaite.

Puis, ses lèvres pleines se courbèrent en un croissant de lune, et mon cœur recommença à battre la chamade. Grincheux ou non, je pouvais encore admettre que cette fille était canon quand elle faisait cela.

Je pensai que ce n'était pas aussi laid que je l'avais craint. Cela ne modifiait pas réellement beaucoup mon apparence ; l'anneau n'était pas gros. Mais quelque chose en moi se sentait différent, non plus comme une feuille de papier jetée dans le vent, mais un gars ancré à nouveau, curieusement.

— C'est bon, marmonnai-je avant de sauter en bas du divan.

Retirant ses gants avec un claquement, elle les jeta dans la poubelle.

— Génial. Cinquante dollars, petit étudiant. Allons payer.

Je n'eus pas l'occasion de lui demander son numéro de téléphone. Franchement, après le coup qu'elle m'avait joué là-dedans, je n'en avais pas envie, sans parler que Billy le Méchant n'arrêtait pas de me contempler comme un chien lorgnant sa viande, et je savais qu'il était temps de rentrer chez moi.

Plus tard, allongé dans mon lit, les mains derrière le dos, je fixai le plafond et jouai avec le métal dans ma bouche. Cela avait un goût étrange, mais j'aimais cela. J'aimais ce qu'il symbolisait, ce qu'il me faisait ressentir.

Curieusement, mes pensées revinrent vers Z. J'aurais aimé connaître son nom. Peu importe qu'elle m'ait fait ressembler à un gigolo pathétique là-bas, la fille m'avait excité. Ma queue était encore lourde, mes couilles douloureuses.

Me prenant dans une main, je sifflai quand les tremblements parcoururent immédiatement mes nerfs sensibles. Je n'avais qu'à penser à ses tatouages et à ses perçages cachés. En deux coups, je jouis si violemment que mon dos s'arqua sur le lit.

Haletant, je clignai et me dirigeai lentement vers la salle de bain pour me laver quand cela surgit soudainement dans mon esprit : elle m'avait appelé Alex.

Je ne lui avais pas donné mon nom.

Zoe

J'étais épuisée, chaque muscle de mon corps était douloureux quand j'ouvris la porte de chez moi et chassai Xian (prononcé *si-anne*, parce que personne n'arrivait à le dire correctement) hors de mon chemin. Cette chatte domestique de race bleu russe avec la fourrure grise la plus épaisse que je n'aie jamais vue et les plus grands yeux du vert le plus vif, j'avais su qu'elle était à moi dès l'instant où j'avais mis les pieds dans la fourrière.

Elle ronronna, se frottant contre mes chevilles avant de trotter vers ma chambre à coucher.

— Aah, comme tu es gentille, X, tu m'as attendue avant de te coucher. Tu adores maman, n'est-ce pas ?

Sa queue s'agita tandis qu'elle disparaissait derrière la porte de ma chambre. Je souris, mais mes mains n'avaient pas cessé de trembler depuis que j'avais quitté Le garage.

Alexander Donovan.

Le portrait vivant d'un Adonis doré.

Le gars qui avait fait fondre tous les cœurs à l'école secondaire J. J. Baines, y compris le mien. En grondant, j'ouvris brusquement la porte de mon réfrigérateur, pris une bière et me lançai dans mon sofa au motif cachemire mauve. Il ne s'était même pas souvenu de moi.

J'avais attendu une petite lueur de révélation, une trace de quelque chose... n'importe quoi... pour me faire comprendre que je n'étais pas aussi oubliable que je l'avais toujours craint, mais non, pas le moindre indice de reconnaissance dans ses yeux gris métallique.

Mais, oh, mon Dieu ! la façon dont ses yeux m'avaient déshabillée. Je soufflai en descendant la fermeture éclair de ma robe pour la retirer du mieux que je pouvais d'une seule main, ce qui n'était pas facile. Je ne pus que faire glisser le haut, mais cela suffit au moins à me permettre de respirer. L'air frais sema le chaos sur ma chair chaude, et mes mamelons devinrent deux petites pointes dures.

Je baissai le regard sur les bagues qui les perçaient et rigolai ; pendant une seconde, j'avais voulu lui en donner une paire assortie. Il ne l'apprendrait jamais, non, mais mon Dieu... quelles étaient les chances que dans une ville aussi grande qu'Austin, je tombe sur le gars sur qui j'avais fantasmé pendant toutes mes études secondaires ?

Je fis sauter la languette de ma canette de bière, puis l'avalai d'un trait.

Jamie n'était pas à la maison pour râler et se plaindre de me voir boire dans le salon, et j'en étais très reconnaissante. Je l'aimais, vraiment, mais la fille était obsédée jusqu'à la névrose par la propreté, et cela frôlait l'idolâtrie.

Pourtant, elle ne s'approchait même pas un tant soit peu de la sainteté, de quelque façon que ce soit.

Assise au milieu d'un salon de style bohémien chic (ce qui n'était réellement qu'une façon gentille de le qualifier d'excentrique avec toutes ses tentures vaporeuses suspendues partout et les rideaux de perles divisant le salon de la cuisine), j'appuyai ma tête vers l'arrière et pensai au garçon qui n'était plus vraiment un garçon.

Alex était un homme.

Grand, très grand en plus.

Dès l'instant où je l'avais vu passer la porte, mon cœur s'était serré. Douloureusement. J'avais pris une seconde pour reprendre mon souffle. J'avais rêvé à lui pendant toutes mes études secondaires, je l'avais regardé inviter une fille après l'autre à faire un tour en ville.

Je doutais qu'il se souvienne de la fille travaillant au comptoir de maïs soufflé au cinéma, mais chaque fin de semaine, il y avait toujours une nouvelle fille à son bras ; une nouvelle fille l'embrassant et frottant son petit corps excité partout sur le sien. C'était un miracle que mes dents ne soient pas devenues des pointes acérées, tant je les avais serrées ensemble.

Et cela ne me surprenait peut-être pas qu'il n'ait pas eu la moindre idée de mon identité ; je n'avais pas la plus petite ressemblance avec la fille qui avait reçu son diplôme en tant que major de sa promotion à J. J. Baines.

Mes doigts tressaillirent quand je me rappelai la sensation de son corps dans mon poing. Il était gros et si foutrement dur que mes cuisses avaient tremblé. Du feu, des parasites, de l'électricité et toute autre forme de combustion chimique avaient éclaté en moi. J'étais passée de neutre à excitée en deux secondes, à l'instant où il était entré.

Sa chevelure luisait avec de nombreuses teintes de blond, allant du blanc au bronze poli. J'avais été possédée par le monstre du désir.

Un regard sur ses yeux qui me faisaient penser au ciel juste après l'orage, puis je ne pus plus le lâcher.

Grâce à mes singeries, Ryko l'avait remarqué et probablement tous les autres dans le salon aussi.

Alex pensait probablement que j'étais tellement vicieuse que je ferais n'importe quoi pour quiconque se promenait avec une queue.

Je gémissais, parce qu'en vérité, j'étais la Reine des neiges : complètement frigide. C'est comme ça que m'avait décrite Ryko ; et cela m'allait parce que je savais qu'à sa façon tordue, il m'aimait, mais c'était totalement vrai.

Du moins, quand il s'agissait des hommes.

Ils ne m'inspiraient pas, tout simplement. Non pas que je n'aimais pas le sexe ; au contraire, j'étais bien une femme de 21 ans au sang chaud, après tout. Le sexe était autant une aventure pour moi que mes expéditions mensuelles de parachutisme avec mes amis, mais c'était tout. Une façon de lâcher un peu de stress, et non une folle passion dévorante.

Et de le voir trembler sous ma caresse, monsieur blanc-bec le super athlète se tortillant et haletant au-dessus de moi... je m'étais presque oubliée. Je lui avais presque permis de voir la véritable moi. J'avais travaillé tellement dur pour qu'elle reste cachée, celle que je protégeais derrière mes tatouages de chieuse et mon attitude désinvolte.

Peu de gens se rappelaient l'ancienne moi. La fille qui adorait lire parce que c'était amusant, la fille qui s'éclatait en déchiffrant un problème de mathématique dur à chier, celle qui restait debout toute la nuit pour terminer un devoir de littérature anglaise parce qu'il lui fallait absolument savoir pourquoi Anna Karénine avait pu choisir le suicide à cause d'un homme stupide.

Ce côté de moi ne me faisait pas honte, non, mais pendant si longtemps, cette partie de moi avait dicté la personne que j'étais devenue, la raison pour laquelle j'étais devenue cette autre personne... que mon moi entier s'était perdu.

Ma mère était une « mère Tigre » typique. Elle ne faisait jamais de compliments sur les robes et l'apparence ; seuls les compliments sur les résultats scolaires me convainquaient qu'elle approuvait la dame que je devenais. Papa était un pétrolier affable d'une vieille fortune et il ne semblait pas se soucier le moins du monde de ce que sa fille faisait, tant qu'elle ne finissait pas le cul en prison ni ne faisait honte à sa bonne réputation.

Je les aimais et appréciais tout ce qu'ils avaient fait pour moi, mais à tant d'égards, ils avaient également fait de ma vie un enfer.

Je ne pouvais jamais fréquenter un garçon, à moins que ma mère ne l'approuve. Ma vie était toute tracée dès le moment où ils avaient appris qu'ils m'avaient conçue. Et je leur avais brisé le cœur quand je leur avais dit que je n'irais pas à l'université, que j'allais être une artiste et percer mon corps et colorer ma peau et tomber amoureuse de celui de qui je choisirais de tomber amoureuse.

Être ce qu'ils voulaient que je sois avait failli me tuer. Je ne le regrettais pas à ce moment-là et je ne le regrette toujours pas, même si une partie de moi regrette la peine que je leur ai faite.

Xian sortit de ma chambre en miaulant doucement.

Je souris et soulevai péniblement mon corps du sofa, puis éteignis toutes les lumières. Ma tête tourna sous l'effet de mes pensées vertigineuses à propos de moi et Alex. À la seconde où je passai la porte, X enroula sa queue autour de ma jambe, me tirant vers le lit.

Étrangement, elle n'arrivait jamais à dormir avant que je sois sous les couvertures.

— Au moins, toi, tu m'aimes encore, n'est-ce pas ? Je parlai dans un langage enfantin en faisant courir mon doigt sur sa colonne vertébrale tandis qu'elle ronronnait tout au fond de sa gorge.

Remarquant la lumière clignotante sur le répondeur, je cliquai sur le bouton.

— Frosty. Comment ça va, ma belle ? La voix normalement aiguë de Jamie s'élevait d'une octave, et il ne fallait pas être un génie pour deviner qu'elle était défoncée. Bon, je sais ce que tu m'as fait promettre la semaine dernière : plus d'Angel... Je roulai les yeux, sachant exactement quelle direction cela prenait... Mais il s'est excusé, et je pense vraiment qu'il est sincère, cette fois.

— Des conneries, oui, J, marmonnai-je tout en me dandinant pour retirer ma robe, la laissant tomber en tas sur le plancher autour de mes chevilles avant d'en sortir.

J'aimais J, vraiment, mais tout aussi intelligente qu'elle soit, elle était complètement nulle quand il s'agissait de sa vie amoureuse. Angel la menait par le bout du nez depuis quatre ans. Par intermittence (il partait quand il était prêt à tenter le coup avec une nouvelle aventure), il revenait quand ladite aventure ne marchait pas comme prévu. Et J était toujours là pour ramasser les morceaux.

Je soupirai. J'avais eu cette même conversation avec elle trop de fois pour les compter ; à ce stade, je reculais. Jamie était une grande fille et elle allait tout simplement devoir apprendre cette leçon à la dure.

Jamie poussa un petit cri perçant au téléphone, puis il y eut le bruit de corps se déplaçant avant qu'elle revienne au téléphone, plus essoufflée qu'avant.

— En tout cas, il veut... Aaah, Angel !

Elle poussa un autre petit cri et donc, je ne voulus pas savoir ce qu'il venait de faire. Dégoûtant.

— OK, salue X-an de ma part ! Clic.

— C'est « si-anne », et oui, je vais le faire.

Depuis trois ans que j'étais propriétaire de la chatte, on aurait cru qu'elle saurait comment prononcer son nom, mais je pense qu'elle faisait exprès de me faire chier. Je me frottai la tête, me laissai choir sur mon lit avec les quatre membres écartés et remuai les orteils dans la couverture mauve et blanc à motif léopard en vison.

Un autre message téléphonique suivait.

— Misaki...

Je gémis. Seules quelques rares personnes au monde m'appelaient par mon prénom de baptême.

— C'est ta mère. Je t'attends dimanche à midi pile. J'ai fait une réservation au Jade Palace au centre-ville. Porte quelque chose de bien, couvre ton corps honteux et amène un garçon, seulement pour prouver à ta grand-mère que tu n'es pas lesbienne. Je n'arrête pas de lui dire

que tu ne l'es pas, mais la dernière fois qu'elle t'a vue avec un homme remonte à un an. Alors, à ce stade, je ne suis pas sûre de le croire moi-même encore. Si tu es lesbienne, amène ton amoureuse ; la famille n'est plus à un étonnement près à ton sujet. Au revoir.

Produisant un son dégoûté au fond de ma gorge, j'éteignis ma lampe de chevet.

J'avais trouvé un petit objet d'art chromé en forme de méduse dans un marché aux puces deux ans plus tôt. Je m'en étais emparée immédiatement, tout comme je l'avais fait avec Xian. J'étais l'une de ces personnes qui savaient ce qu'elles voulaient posséder dès l'instant où elles apercevaient quelque chose ou quelqu'un.

C'était agréable de savoir que même si ma mère n'approuvait pas mon mode de vie, elle m'aimait encore. C'était très ouvert d'esprit de sa part de vouloir voir mon amoureuse inexistante ; cela pourrait être amusant d'amener Jamie, simplement pour voir les yeux de ma grand-mère sortir de leurs orbites. En fait, je pense qu'elle m'admirait secrètement.

Soufflant pour écarter ma frange de mes yeux, je bondis hors du lit, marchai à pas feutrés jusqu'au coin de ma chambre et sortis mon annuaire scolaire. Je n'avais pas ouvert ce livre depuis le jour de la remise des diplômes.

Mais je savais par cœur sur quelle page il se trouvait.

Tournant à la page 42, je fixai le garçon du regard. Alex était plus mince, il avait l'air un peu plus jeune et il portait un appareil dentaire, ce que j'avais trouvé ridiculement adorable à cette époque.

En souriant, je suivis la trace de son rire autour de ses yeux. C'était la première chose qui m'avait toujours frappé chez lui : il riait toujours, plaisantait continuellement.

Mais sous la surface, quelque chose de lourd et sombre rôdait. De temps à autre, je le voyais quand il était devant son casier, pensant que personne ne le regardait. C'est là qu'il laissait tomber le masque et c'est là que j'avais compris tout ce que nous avions réellement en commun. La première fois où j'avais vu ce côté sombre correspondait au moment précis où j'étais tombée amoureuse.

Aussi amoureuse que pouvait l'être une fille de 16 ans, du moins.

Après la remise des diplômes, les sentiments avaient disparu. J'étais passée à autre chose et je suis certaine que lui aussi. Je pensais m'être totalement remise de mon béguin pour lui jusqu'à ce qu'il entre ce soir.

Mon cœur battit très fort au simple souvenir de l'avoir pressé contre moi. Je savais toujours ce que je voulais quand je le voyais. Je l'avais excité sans pitié et je reconnaissais le désir quand je le voyais. Il reviendrait.

Je tapotai son visage avec un doigt.

— Je te veux, Alexander Donovan.

Chapitre 2

Alex

— J'ai merdé hier soir, dis-je sans préambule.

Il était inutile de suivre les règles avec la docteure Alvarez ; après un an de thérapie, elle s'était habituée à mon langage coloré.

Je ne suis pas idiot. Après avoir conseillé Ryan pendant des années, je savais que c'était tout à fait approprié que je voie un psy moi-même. Cela s'imposait davantage depuis que les amoureux décidèrent de faire de ma maison la leur et que je me sentis soudainement comme le gars indésirable, pendu à leurs basques.

Doc me regarda avec ses immenses yeux expressifs, des yeux si foncés qu'ils avaient l'air noirs comme de l'encre, même sous les épaisses lunettes à double foyer qu'elle portait. Je ne sais pas exactement ce qui m'attira vers elle. J'étais allé voir trois psys, dont deux hommes, avant de décider que cette femme collet monté, guindée, aux airs de grand-mère, voûtée, de plus de 60 ans, était celle qu'il me fallait. Quelque chose chez elle me déliait la langue et me donnait l'impression de pouvoir être moi-même.

— Merdé comment ? demanda-t-elle d'une voix lourdement teintée d'un accent espagnol.

Je rigolai. Je ne pus m'en empêcher. L'entendre jurer était drôle. Mais la doc avait peut-être un côté rebelle en elle, parce que je ne parvins jamais à comprendre son cabinet. On penserait qu'une personne qui semblait ne porter que des teintes de noir et de bleu avec un peu de blanc occasionnellement pour agrémenter aurait un bureau tout aussi monochrome. Mais non : les murs étaient peints en jaune canari vif ; de véritables plantes en pot explosant sous les fleurs mauves et rouges étaient regroupées dans les coins, donnant à ces endroits des airs de contrées sauvages ; et quelque part, elle avait même une chute d'eau miniature. Je devais l'admettre, j'aimais assez le son de l'eau qui coulait, sauf que j'avais toujours envie d'aller pisser à la fin de nos séances d'une heure.

Ses yeux pragmatiques étaient perçants.

— Alex, est-ce que tu éludes ma question ?

Elle tapota son cahier de notes avec la gomme à effacer de son crayon.

— Nan. J'essaie seulement de trouver une manière politiquement correcte de l'exprimer. Je me léchai les lèvres, puis secouai la tête. Ouais, non ; il n'y a pas réellement de manière gentille de dire que j'ai amené deux filles dans les toilettes d'un trou infesté de coquerelles pour me sucer, pas vrai ?

Ses lèvres s'amincirent tandis qu'elle gribouillait furieusement. Je m'étais souvent demandé ce que la doc pensait de moi. Je savais que ce n'était pas son rôle de juger, mais sérieusement, je ne pouvais pas imaginer comment se sentirait cette femme, si un jour une de ses petites-filles d'âge universitaire m'amenait chez elle.

Je réprimai un petit rire en m'éclaircissant la gorge.

— Alors, qu'en pensez-vous, doc ?

Elle haussa les épaules.

— Que devrai-je penser ? Qu'as-tu ressenti ?

— Mince, laissez tomber les conneries de jargon de psy. Dites-moi simplement que j'ai merdé, parce que vous et moi, nous le savons.

— Nous savons tous les deux que tu te sers du sexe comme béquille. Cela a été bien établi. Quand tu te sens déprimé, tu trouves une partenaire. Alors, j'imagine que la question c'est : qu'est-ce qui t'a poussé à la chercher en premier lieu ?

— Pas une. Mais deux. Et ouais, et si on parlait du fait que j'ai un boulot affreux, que je me vois plonger dans l'anonymat, alors que j'avais l'intention de faire une pause d'un trimestre seulement à l'université, cela va faire bientôt un an. Ryan et Lili se préparent à se marier dans quatre mois, je suis le témoin et je me sens vraiment comme un perdant, au point où je ne sais même plus qui je suis.

Je respirai fortement au moment où je terminai, chaque phrase ajoutant un charbon ardent dans la fournaise déjà chaude bouillant dans mes entrailles.

Elle gribouilla encore. Cette fois, cela me mit en colère.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez moi, merde ? Je lançai les mains en l'air. Pourquoi ne puis-je pas arrêter d'être...

— Quoi ? Elle leva les yeux, son visage se tordant en un point d'interrogation.

— Moi ! Pourquoi ne puis-je cesser d'être moi pendant une foutue seconde ? J'en ai marre de cela. Je vois ce qui se passe, mais je ne peux pas l'arrêter. Je ne peux pas.

Elle leva une main pour m'interrompre.

— Oui, tu le peux. Mais toi seul le peux.

Je me moquai.

— Vous savez la pensée qui m'a martelé la tête toute la journée ? Avant que j'emmène les jumelles aux toilettes, j'ai ouvert un biscuit chinois. Il me disait d'être l'opposé. Putain, doc. Ce fut comme si le vent quittait mes voiles. La colère se dégonfla, j'appuyai les coudes sur mes genoux. Je ne veux plus être moi. Je ne veux pas penser à toute cette merde tout le temps. Tout me rappeler. Je veux juste arrêter. Pendant une seconde.

Je me souvins des yeux de miel. J'avais respiré avec elle. Pendant un moment, les voix s'étaient tues, celles qui me disaient toujours que j'étais un enfoiré de perdant pathétique... Pendant une seconde, avec elle, j'avais oublié.

— Tu souris. Pourquoi ? demanda-t-elle en penchant la tête comme un poussin curieux.

Je tordis mes lèvres, hésitant à lui raconter ma rencontre avec Z. Habituellement, je disais tout à doc. Mais ce moment m'appartenait. J'essuyais mes paumes sur mon jean.

— Pour rien.

Ses yeux se plissèrent en deux fentes futées, mais elle ne me questionna pas davantage. Jetant un regard sur l'horloge au mur (un autre objet excentrique, cette horloge était en forme de tasse de café fumante, géniale dans son genre rétro), elle déposa son cahier de notes.

— Voici ton devoir pour cette semaine.

Je détestais ses devoirs ; ils étaient toujours stupides et difficiles, et me donnaient l'impression d'être un connard, comme la fois où elle m'avait dit de regarder les femmes uniquement dans les yeux pendant une semaine complète, de ne pas laisser mon regard errer vers quoi que ce soit d'autre.

Cela avait été une torture, particulièrement à la salle d'entraînement quand les filles dans leur tenue de gym rose fluo passaient en se baladant, balançant leur cul et me regardant avec une invitation claire dans les yeux. Des gouttes de transpiration avaient recouvert mon corps avant même que je m'attelle aux poids. Arrivé le mercredi, j'étais tellement mal que je m'étais tourné et avais couru hors de l'édifice, le cœur battant violemment sous l'adrénaline. Je suis certain qu'elles pensèrent que j'étais gai et évidemment, le vendredi, j'avais fait une rechute, passant toute la journée et le suivant à sauter des filles.

— Je dis qu'il te faut suivre le conseil du biscuit chinois. Sois l'opposé. Si tu as envie de dire non à quelque chose, dis plutôt oui. La première étape pour revivre, Alex, est de le faire, tout simplement, même quand cela t'effraie.

Foutaises. Je pouvais déjà voir cela se transformer en une situation de Monsieur oui à la Jim Carrey. J'allais m'enfermer chez moi cette semaine.

Point.

— Et que devrais-je faire à propos de toute cette affaire Ryan et Lili ? demandai-je en ignorant son devoir pour l'instant.

Ses lèvres s'amincirent.

— Je pense que tu le sais.

Je secouai la tête. Elle se comportait sans cesse comme si c'était facile. Aller trouver les gens qu'on aimait et leur dire qu'on partait. Je me frottai la mâchoire.

— Allez, je vous paie pour me rendre la vie plus facile.

Elle rigola.

— Je ne suis pas magicienne, Alex. Je ne peux pas te rendre la vie plus facile, je ne peux que t'aider à t'aider toi-même. Tu dois être franc avec eux, leur dire pourquoi et ensuite aller au bout des choses. Si tu ne le fais pas, cela ne fera que continuer à suppurer. Tu ne veux pas cela, et ils ne méritent pas cela. N'est-ce pas ?

— Exact. Je soupirai. Je détestais cela quand elle avait raison.

— Je déménage.

Sans grande fanfare ni longues pauses. J'entrai dans la cuisine plus tard ce jour-là et annonçai la chose. Mon estomac se révolta, et ma bouche s'assécha soudainement. Les mots planèrent dans l'air, bruyants et lourds.

Ryan et Lili me regardèrent avec d'immenses yeux de hibou. Il ne me fallut qu'une seconde pour me rendre compte qu'ils ne me dévisageaient pas, mais fixaient mon anneau sur la bouche.

Je le touchai timidement, puis haussai les épaules. Peu importait ; cet anneau sur la lèvre m'avait donné mon meilleur orgasme en deux semaines. Je m'étais réveillé haletant en pensant à Z ce matin-là, me demandant jusqu'où exactement cette fleur de lotus descendait et comment diable elle avait su mon nom.

Lili était assise sur les genoux de Ryan, ils partageaient des œufs brouillés et une saucisse au poulet.

— Pourquoi ? demanda Ryan tandis que Lili lui caressait le bras.

— Pourquoi ?

Je ris en contemplant l'apparence matinale débraillée de Lili. Sa chevelure était complètement en désordre, ses yeux étaient gonflés, et ses lèvres enflées comme sous l'effet d'une piqûre d'abeille. On n'avait pas de doute sur ce qu'ils avaient fait ce matin, particulièrement parce qu'elle était avalée par le chandail gris de Ryan. Elle portait toujours ses vêtements quand ils étaient passés à l'acte.

— Hum, à cause de ça, mec.

Je les désignai tous les deux.

L'expression de Lili était songeuse.

— À cause de nous ? Nous te mettons mal à l'aise ?

— Non. Je gagnai le réfrigérateur et pris le bol de salade de fruits qu'elle avait préparé pour le petit-déjeuner. La nourriture de Lili allait me manquer. Bien, un peu. Je soupirai, puis refermai la porte. Je suis célibataire, mec. Et vous êtes... Je regardai la bague de Lili... vous ne l'êtes absolument pas. Et cela me va, vraiment. Mais je suis la cinquième roue du carrosse ici. J'ai peur d'amener des filles maintenant à cause de Javi, ce qui est correct. Je veux dire, cela ne me dérange pas ; mais, ouais...

Étrangement, les mots étaient beaucoup plus faciles à dire que je ne l'avais craint.

Souriant de son sourire séduisant, Lili se leva et me rejoignit, puis elle me serra dans ses bras. La première fois que j'avais posé les yeux sur elle, elle m'avait volé un petit bout de mon cœur. Son corps minuscule, mais bien roulé se colla tout contre moi. Par la manière dont le

chandail tombait sur elle, on aurait presque cru qu'elle ne portait rien dessous, mais Lili était une dame et elle ne se promènerait jamais en tenue provocante devant moi. Il y avait un short sur ses jambes d'un kilomètre de long, j'en étais sûr.

Si Ryan ne me l'avait pas volée sous le nez, qui sait, cela aurait peut-être été moi, assis avec elle sur mes genoux, mangeant notre petit-déjeuner ensemble tous les matins.

Évidemment, Ryan avait été capable d'accepter le gamin. Moi non. Et c'était la véritable raison pour laquelle je m'étais retiré. Toutefois, après avoir fréquenté Javier, je l'aimais bien. Il était calme, et la plupart du temps, je me rendais à peine compte de sa présence dans la pièce.

Ryan était debout, à côté de Lili, enroulant un bras autour de sa taille. Soupirant de bonheur, elle s'appuya contre lui. Mon cousin n'avait pas à marquer son territoire avec moi, non : je connaissais les règles en ce qui la concernait.

Lili était une zone interdite, de manière permanente. Cela m'avait un peu dérangé au début, je ne vais pas mentir. Mais Ryan avait besoin d'être sauvé ; ses démons avaient été sombres et mortels. Tous les jours, j'étais reconnaissant que Lili l'ait aimé assez pour le faire. Cela faisait presque d'elle une sainte à mes yeux.

— Je suis désolé, Alex, marmonna Ryan. Je veux dire, nous pourrions toujours chercher un autre endroit.

— Mec, c'est une foutue maison à trois chambres. C'est trop pour moi. Je chassai sa suggestion d'une main et gagnai la table de la cuisine, attrapant une fourchette dans un tiroir avant de m'asseoir. C'est mieux comme ça. J'ai simplement besoin de mon espace personnel.

— Es-tu sûr ? demanda Lili tandis qu'elle et Ryan reprenaient leur position initiale.

— Ouais. Je le suis.

Je piquai une fraise et la fis sauter dans ma bouche, sa couleur rouge me rappelant la fleur rouge dans la chevelure de Z. Merde, cette femme me collait à la peau.

Je détestais ne pas encore connaître son nom. Tout ce que j'avais c'était une lettre. On ne peut pas chercher un numéro de téléphone dans le bottin avec seulement une lettre. Je pouvais toujours appeler Le garage et demander Z, mais c'était une limite que je n'étais pas prêt à franchir.

— Sais-tu où tu veux aller ? demanda Ryan.

« Soyez l'opposé ». Ces putains de mots me rendaient fou, ils faisaient des allers-retours toute la matinée dans ma tête. Je ne crois pas au destin ni à la prédestination (ce qui, j'imagine, veut vraiment dire la même chose), mais quelque chose dans ces deux mots stupides m'énervait.

J'en avais marre de moi-même.

J'en avais marre de la personne que je devenais.

Notamment, mon père. Je le voyais venir, je me transformais en crétin sans compétences ni buts. C'était un miracle que je n'aie pas fait s'arrondir une nana avec mon bébé. Non, je ne voulais pas emprunter cette route, ne voulais pas regarder en arrière dans 20 ans d'ici et comprendre que j'avais gaspillé ma vie.

J'ignorais ce que je voulais être, mais je ne voulais plus être moi et je ne voulais absolument pas me transformer en John.

— Je ne sais pas ; je me suis dit que je regarderais dans le journal et partirais de là.

— Que fais-tu aujourd'hui ? Le sourire de Lili était plein d'espoir. Ryan, Javi et moi, nous allons au zoo pour voir l'exposition des lions. Veux-tu venir avec nous ?

Venir avec eux ?

Entendre cela me noua l'estomac. Ce n'était pas leur faute... être la cinquième roue du carrosse, c'était merdique. Terminant ma salade, je repoussai le bol vide et secouai la tête.

— Peux pas, je dois travailler. J'ai demandé qu'on augmente mes heures au Chai, puisque je vais devoir payer mon propre loyer maintenant.

Elle eut l'air triste, et je me sentis comme un con, mais vraiment, il était temps.

Me levant, je déposai mon bol dans l'évier, je me penchai et embrassai Lili sur la joue, donnai un petit coup de poing sur l'épaule de Ryan et criai par-dessus mon épaule à l'intention de Javi :

— À plus, petit mec.

En leur faisant le signe de paix, j'attrapai mes clés, mon portefeuille et mon chapeau, puis me dirigeai vers mon camion. J'avais 30 minutes devant moi avant le début de mon quart de travail, mais j'avais besoin de sortir. Besoin de réfléchir.

Me glissant dans mon camion F-150 rouge cerise (le dernier cadeau de mes parents, pour ma remise de diplôme), je serrai le volant et fixai la maison de plain-pied, à trois chambres, que je partageais avec Ryan depuis cinq ans.

Je ne dirais pas que je traversais une crise, mais peut-être que si. Je ne comprenais pas ce qui se passait en moi, pourquoi je me sentais tout le temps inutile. Je n'étais pas paresseux, je ne l'avais jamais été. Mais apparemment, je n'étais plus capable de m'intéresser à grand-chose.

Faire la fête n'aidait pas, le sexe n'y arrivait pas... En fait, la fois où je m'étais senti le plus vivant depuis des semaines avait été quand Z m'avait fait me trémousser et couiner comme un garçon.

Le téléphone dans ma poche sonna, et je le sortis brusquement, fronçant les sourcils devant l'écran quand le visage de ma mère apparut.

Je détestais parler à mes parents.

Maman moins que papa.

En soupirant, je répondis.

— Quoi ?

— Mince, Alex, est-ce une manière de parler à ta mère ?

La mâchoire serrée, mes jointures agrippant le volant si fortement qu'elles devinrent d'un blanc cadavérique, je me forçai à sourire faussement.

— Salut, maman. Que puis-je faire pour toi ?

Le sarcasme était évident.

Elle poussa un soupir indigné, et je pouvais l'imaginer enroulant autour de son doigt une mèche de ses cheveux gris, autrefois d'un blond vif et brillant. Je savais ce qu'elle allait me demander, c'était le seul moment de l'année où elle se servait de sa position de mère avec moi.

— C'est la fête de ton père dans...

— Je n'y vais pas.

Je démarrai le moteur, puis je reculai plus vite que je ne l'aurais dû, entraînant la boîte de mon camion à zigzaguer sur le gravier tandis que je sortais de mon allée et m'engageais dans la rue.

— Alexander Midas Donovan, tu ne m'as même pas laissée terminer.

Je roulai les yeux. Seigneur, je détestais mon deuxième prénom. Ma mère avait dû être défoncée quand elle avait décidé que Midas était un bon nom pour moi.

— C'est inutile : tu le demandes chaque année, et chaque année, je dis non. Quand vas-tu arrêter ? J'ai 23 ans et je suis assez convaincu que cela accorde le statut d'adulte dans cet État, ce qui signifie que je n'y vais pas. Aussi, cette stupide fête est à des mois d'ici. Alors, pourquoi m'appelles-tu pour ça aujourd'hui ?

Elle ignora ma dernière phrase.

— Pourquoi dis-tu toujours non ? Il a besoin de te parler.

Mes yeux sortirent de leurs orbites, et je fixai le téléphone. Si elle avait été un homme, je l'aurais frappée. Je ne pouvais pas croire qu'elle me demandait cela. Sérieusement ? Ne se rappelait-elle pas (ne comprenait-elle pas) que ce qu'il avait fait était mal, dégoûtant, infâme... si odieux que je pensais ne jamais pouvoir le lui pardonner ?

— Maman. Quand j'arrêtai au feu de circulation, je soulevai mon chapeau et passai mes doigts dans ma chevelure avec l'envie de les tirer. Tu sais pourquoi. Ma voix diminua, et je l'entendis expirer brusquement.

— Je... Elle marqua une longue pause. S'il te plaît ? Je pense que nous devons discuter.

Était-elle folle ? Ou seulement stupide ? Parler de quoi ? Que c'était son anniversaire, que sa vie était tout simplement géniale et parfaite, qu'il n'avait jamais eu à souffrir un seul jour de sa vie ?

Nous ne parlions pas d'un homme qui trichait dans sa déclaration de revenus ou qui, peut-être, avait eu une aventure avec sa salope de secrétaire (Janelle la traînée), nous parlions d'un gars qui avait violé son neveu et devrait pourrir en prison et non se préparer à célébrer son cinquantième anniversaire avec une fête au bord de la piscine et des hot-dogs grillés.

Je serrai mes molaires ensemble si fortement qu'on aurait dit, au bruit, qu'elles allaient se fendre d'une seconde à l'autre.

— Alex ? Sa voix douce s'infiltra dans la communication encore une fois.

Revenant lentement dans la circulation, j'aperçus le stationnement de Chai Time et effectuai un virage serré à droite pour y entrer, essayant de respirer à travers le dégoût qui répandait sa chaleur dans mon torse.

J'avais tout dit à ma mère, même si ce n'était pas le soir où j'avais trouvé mon père en train de faire subir sa merde à Ryan. J'avais attendu, principalement parce que j'étais terrifié : je craignais qu'il me fasse la même chose, si je parlais. J'étais un enfant stupide, plus inquiet pour moi que pour Ryan. Et je me détestais à cause de cela. Je détestais d'être devenu un tel lâche après cette soirée-là.

Je ne me permettais jamais d'être seul avec John, criant au meurtre si ma mère tentait de quitter la maison sans moi.

Jusqu'au jour où j'avais surpris John à faire ce qu'il avait fait, je pensais que nous avions une bonne famille. Enfin, je n'avais que six ans, mais dans ma tête, c'était bon, jusqu'à ce que je m'aperçoive du contraire, que non seulement nous n'étions pas une bonne famille, mais aussi que je vivais avec un monstre.

— Alex ? murmura-t-elle encore. S'il te plaît, mon bébé. Cela représenterait beaucoup pour...

— Ah non, ne le dis pas, maman. Ne me dis pas que cela voudrait dire quelque chose pour lui. Je suis dégoûté de penser que tu peux croire que je m'en soucierais.

Elle inspira lentement, puis elle poursuivit.

— Je n'allais pas dire cela, je... je... Elle prit une autre profonde inspiration. Seulement, tu me manques beaucoup, mon fils. Énormément.

Fermant les yeux, je posai la tête contre le volant. Je n'oublierais jamais le visage de ma mère le soir où je lui avais finalement tout avoué. John était en voyage d'affaires, et je m'étais enfin senti assez courageux pour parler. Le soir où je lui avais enfin dit la vérité, il n'y avait rien eu.

Pas de larmes. Pas de colère. Pas de froideur. Rien, tout simplement. Elle ne m'avait pas touché et ne m'avait pas dit un mot, elle avait simplement tourné les talons et s'était enfermée dans sa chambre à coucher pour le reste de la nuit.

J'avais 11 ans et j'étais terrifié, mais j'avais cru que lorsqu'elle sortirait de sa chambre, ce serait avec ses valises et pour nous amener foutrement loin de lui. Mais elle ne l'avait pas fait : quand elle avait émergé, elle avait souri et m'avait demandé si je voulais des crêpes, et nous n'en avons plus jamais reparlé depuis.

C'est la nuit où je me suis senti trahi par mes deux parents. À son honneur, elle ne m'avait plus jamais laissé seul avec John après cela, mais ce fut la seule bonne chose qu'elle fit.

— S'il te plaît, mon bébé.

Je secouai la tête.

— Donne-moi une seule bonne raison d'y aller.

Ce qu'elle dit ensuite bouleversa mon univers.

— Parce qu'il se meurt, Alex. Ce sera sa dernière année. Les médecins disent qu'il lui reste un mois, deux peut-être. Je ne suis même pas certaine qu'il va vivre jusqu'à son anniversaire.

Ce fut comme un coup de poing dans le ventre.

Non parce que je l'aimais, j'avais de loin dépassé ce stade... mais parce que John était mon phare dans la haine, l'incontournable dans ma vie sur lequel j'avais concentré et dirigé tout ce que j'avais de laid.

— M'as-tu entendue ?

— Ouais, je t'ai entendue. Je ne reconnus même pas ma propre voix ; elle était monocorde et morte.

— Alors ?

— Quand ?

— Dans deux mois. Sa voix s'éleva d'espoir. Seras-tu là ?

— Au revoir, maman.

— Alex, s'il te plaît, je...

J'éteignis mon téléphone et le lançai sur le plancher. Je devais travailler.

Zoe

Nous sortîmes de notre cours de yoga en face de la place du campus de l'Université du Texas, et Jamie bâilla bruyamment, lançant les bras en l'air tandis qu'elle s'étirait le dos.

C'était un miracle qu'elle ait même réussi à sortir du lit d'Angel ce matin pour venir ici. Chaque fois qu'ils se remettaient ensemble, je pouvais littéralement compter les jours où je n'avais même pas une vision fugitive de ma joyeuse amie blonde. Son visage pâle était vivement rougi, et sa chevelure dorée était ramassée dans un chignon lâche à la nuque.

Des yeux bleu poudre brillants me regardaient.

Elle et moi ne pouvions pas être plus différentes. J'étais de la race rare et presque disparue des grandes Asiatiques, atteignant 1,80 mètre, « une anomalie génétique », disait mon père. Jamie était très petite : 1,50 mètre et vraiment, c'était exagéré. Elle mesurait en fait 1,30 mètre, mais puisque les mathématiques de monsieur Peterman en cinquième nous enseignaient d'arrondir au cinquième le plus près, bien... dans sa tête, elle était fermement plantée dans le camp des 1,50 mètre.

— Café. S'il te plaît, Seigneur, du café, gémit-elle en se couvrant la bouche tandis qu'elle bâillait à nouveau.

— Qu'est-ce qu'Angel t'a fait hier soir, merde ? Je roulai mon matelas bleu de yoga et le coinçai sous mon bras.

Son large sourire devint soudainement lascif tandis qu'elle se léchait les lèvres.

— Tu sais, ce livre : celui que tu as rangé sous ton lit et que tu pensais que personne ne trouverait jamais ? Tu devrais vraiment trouver un meilleur endroit que sous ton lit. Mince... c'est tellement école secondaire, Z.

Je roulai les yeux en entendant son petit baratin. Jamie avait rencontré Misaki la première fois à l'âge de dix ans. Il avait fallu deux ans après ma transformation entre Misaki et Zoe pour qu'elle s'enracine fermement dans son esprit. Elle s'était débattue tout aussi fortement que mes parents avec mes changements. Je pense qu'elle craignait que je la fasse sortir de ma vie, comme une conséquence de mes changements. Mais nous étions des âmes sœurs ; et peu importaient les apparences, elle me comprenait comme peu d'autres le pouvaient.

Et je comprenais ses égarements ridicules.

— Attends, J. Je levai une main, celle avec la minuscule boule 8 magique dessinée à l'encre à l'intérieur de mon poignet avec le mot « oui » à l'intérieur, l'interrompant dans sa lancée. Je me rétracte. Je ne veux vraiment pas le savoir.

— Es-tu sûre ?

Elle sautilla sur ses orteils. Même si elle était en sueur parce qu'elle avait fait la planche, le guerrier et le chien tête en bas toute la matinée, elle représentait encore le fantôme des rêves érotiques de Barbie de tous les gars sur terre. Il y avait beaucoup de langue, un mur ou deux et un groooooos...

— Assez. Je posai une main sur sa bouche.

Angel pouvait bien être un Latino au sang chaud, mais vraiment, je ne voulais pas en savoir autant.

En riant, elle chassa ma main d'une petite tape.

— C'est toi qui perds au change, de toute façon. Sérieusement... injecte-moi des drogues bientôt. Je n'ai eu qu'une demi-heure de sommeil cette nuit.

Je n'étais jamais allée à UT et je ne connaissais pas vraiment de bon café dans ce coin, mais Jamie allait recevoir son diplôme cette année, ce qui signifiait qu'elle avait ce genre d'info.

— Bien, où est le meilleur ?

— Chez Chai Time. Elle pivota, coinçant son tapis roulé dans son grand sac de yoga. Les gars qui travaillent au comptoir sont canon. Très, très canon.

En grognant, je la suivis.

— Je sais à quoi tu penses, Frosty, mais simplement parce que je suis prise, cela ne veut pas dire que je suis aveugle. Elle agita un doigt sous mon nez.

Je levai les mains.

— Je ne pensais pas à autre chose qu'au fait que ma colocataire est une chienne en rut.

— Pfff. Elle tira et relâcha son chandail rose fluo tout en éventant son visage rouge. Juste parce que toi, tu as environ 30 centimètres de glace autour de ta moule, cela ne veut pas dire que le reste du monde naturel est pareil. Il se trouve que regarder les gars canon est une façon vraiment agréable de passer le temps, et Angel partage les avantages.

Traversant la rue, je ris.

— Comme tu veux, petite chose. Et je n'ai pas 30 centimètres de glace autour de ce que tu as dit. Il se trouve que j'adore le sexe.

Elle roula les yeux, totalement ignorante des regards que nous attirions de l'autre côté du passage piétonnier. Moi, parce que, bien... j'avais l'air de moi : assez étrange pour le monde « normal ». Elle, parce qu'elle était faite de ce que les mères espéraient voir aboutir avec leur fils un jour : agréable pour les yeux et pourvue d'un cerveau.

Le soleil était impitoyable ; il frappait ma chevelure noir de jais et faisait encore se coller davantage dans mon cou les mèches déjà mouillées de sueur. Je les essuyai avec un grognement.

— Le sexe avec un jouet ne compte pas pour du sexe. Juste pour dire.

Elle décocha un clin d'œil au gars qui la regardait avec la bouche ouverte et la pomme d'Adam sautant presque violemment dans sa gorge trop maigre.

— Tu es impudique.

J'ouvris la porte du café un peu plus tard. Les arômes étaient fantastiques, comme il se doit dans un bon café, mais plus musqué, plus attirant que dans la plupart des endroits que j'avais déjà visités. L'air était saturé de traces de cannelle et de chocolat, d'Arabica et de crème fouettée mousseuse.

Je regardais l'enseigne accrochée au mur, au fond du café, en essayant de décider si j'avais suffisamment brûlé de calories pour prendre le thé vert infusé à la lavande et au basilic ou le scone champagne et fraise, ou les deux, quand je remarquai le gars marchant derrière le comptoir.

J'eus l'impression que mon cœur s'arrêta dans un hurlement.

— Quelles sont les foutues chances ? marmonnai-je.

— Qu'as-tu dit ? Jamie leva les yeux, un minuscule pli fronçant ses sourcils. Tu m'as parlé ?

Je secouai la tête, mais je ne pus détourner les yeux du dos d'Alex tandis qu'il se tournait pour prendre quelque chose. Habillé d'un jean à taille basse et d'un t-shirt noir CBGB, il fit battre mon poulx et assécha ma gorge.

Elle avait dû suivre la direction de mon regard parce qu'il y avait un sourire dans sa voix quand elle s'adressa à moi :

— Je te l'avais dit.

C'était une chose d'affronter Alex quand j'étais prête (douchée et sentant bon, de préférence). Je baissai un regard sur mon collant à motif de tache d'encre rouge et noir et mon

t-shirt rouge déchiré « Just Do It ». Le chandail couvrait à peine mes nichons et dévoilait une grande partie de mon estomac, sans parler de mon premier perçage : un petit diamant dans le nombril.

— Depuis combien de temps travaille-t-il ici ?

— Qui ?

Je la regardai avec les sourcils froncés, mais elle ne fut pas dupe. Jamie croisa les bras et commença à taper du pied. Je connaissais ce regard. Je détestais ce regard.

Elle savait exactement de qui je parlais. Mes doigts tremblèrent, et je les repliai sur mes flancs.

— L'athlète.

Je refusai de le désigner. Il n'y avait qu'un athlète travaillant à ce comptoir. Les autres gars étaient du genre typique du poseur faussement artiste rêvant d'être célèbre. Ces types m'attiraient normalement, mais qui pâlissaient en comparaison de Sa Majesté Canon, broyant du noir en silence tandis qu'il moulait des grains de café.

Sa mâchoire était tellement contractée que je pouvais voir le muscle saillir dans sa joue. Alex était tellement en colère qu'elle suintait de lui. Je me demandai comment le gars derrière pouvait ne pas le savoir, pourquoi il n'arrêtait pas de donner des coups de serviette sur le cul d'Alex et le taquinait à propos de son anneau sur la lèvre.

Ne pouvaient-ils pas voir la même chose que moi ?

Les ombres dansant dans ses yeux, l'obscurité envahissant son âme... C'était tellement évident que cela fit monter une boule dans ma gorge.

Fermant ses yeux brièvement, il vissa un sourire tendu, et le masque se mit en place. Alex toucha sa lèvre et haussa les épaules. C'était à nouveau comme à l'école, quand il prétendait que tout allait bien dans le monde. Mais même s'il riait à ce moment et taquinait la fille qui venait de commander un café, une tension dans ses épaules et une raideur dans sa posture me révélaient que tout était faux.

— Allô, la Terre à Zoe.

Jamie fit claquer ses doigts, pour me ramener de force à elle. Repoussant une mèche de cheveux derrière son oreille tandis qu'elle promenait son regard entre Alex et moi, elle arrondit ses yeux un peu.

— Waouh, je ne t'ai jamais, et je veux dire *jamais* vue faire cela.

Je tournai le dos, espérant qu'Alex ne regarderait pas de mon côté. La veille au soir, je m'étais sentie invincible, comme Zoe... Mais ce jour-ci, je me sentais comme Misaki, manquant de confiance en moi et avec un béguin si fort que ma langue me donnait l'impression d'être collée au fond de mon palais.

— Merde alors, il te plaît !

Elle poussa un petit cri perçant ; mes narines se dilatèrent tandis que je faisais de mon mieux pour me cacher derrière une affiche, jurant contre ma taille pour une fois dans ma vie.

— Ferme-la, merde, J. Ce n'est pas vrai.

Je prétendis soudainement être complètement fascinée par une minuscule fissure dans le carreau de terre cuite.

Et là s'envola toute trace de la confiance que j'avais ressentie la veille au soir. N'importe quel autre gars, je savais quoi dire, comment agir. Avec Alex... je ne l'avais jamais su, ce qui expliquait pourquoi je n'avais jamais essayé. Cela m'avait toujours paru trop gros, avec l'impression que si j'échouais, ce serait à la fois épique et désastreux, et je n'avais jamais rassemblé suffisamment de courage pour le faire.

Ses yeux se rétrécirent en deux petites fentes.

— Oh, oui, c'est le cas. C'est pour ça que tu veux savoir depuis combien de temps il travaille ici. Depuis toujours. Je le vois ici tout le temps. Je pense qu'il est gérant ou quelque chose de similaire. Elle sourit. Veux-tu que je te présente ?

Je m'étouffai dans mon rire. Nous présenter ? Putain. Non.

— Nan, je pense que je vais attendre dehors et...

— Z !

— Merde, gémis-je, sachant que si je levais les yeux, je le verrais venir vers moi. Alors, je les fermai plutôt avec force et je refusai de les ouvrir, même quand Jamie me donna un coup de doigt dans les côtes et me murmura intensément :

— Quoi ? Tu le connais déjà ?

Mais je ne pouvais plus ignorer Jamie quand elle m'attrapa par les épaules et me secoua assez fort pour faire cliqueter mes dents au fond de ma bouche.

En grimaçant, je secouai la tête.

— Pas vraiment, je...

Puis, son odeur musquée d'homme et d'eau de toilette fut là, et je fis foutrement de mon mieux pour chasser Misaki jusqu'au coin de la rue d'un bon coup de pied et pour canaliser chaque petite parcelle de Zoe encore en moi, puis je pivotai et fis semblant de le voir pour la première fois.

— Oh, hé, blanc-bec. Tu me suis ?

Me suivre ? Vraiment ?

Il rit en poussant ses doigts à travers sa chevelure. Des yeux gris métallique errèrent sur chaque centimètre de mon corps, laissant une trace de picotements tremblants dans le sillage de leur regard. Je sentis instantanément mes mamelons se contracter et je m'éclaircis la gorge, me déplaçant sur mes talons tandis que je tentais de mettre un peu d'espace entre nous.

Le problème était qu'il ne me laissait pas faire. Chaque fois que je reculais, il me suivait. Après un moment, cela donna l'impression d'une danse ; je cessai donc de bouger. Je pris une profonde respiration et essayai de me rappeler à moi-même que ce n'était qu'un mec.

— Comme je travaille ici, je pense que c'est plutôt impossible.

Son sourire était large, amical, invitant et séduisant en diable. Et tout ce qui me venait à l'esprit était que même ses dents étaient parfaites.

— Oh, tu travailles ici, je n'avais pas remarqué.

Je croisai les bras et tentai de croiser mes jambes en même temps, ce qui eut pour résultat de me faire trébucher sur le pied d'une chaise.

S.O.S., S.O.S...

Il arquait un sourcil, et je me sentis incroyablement reconnaissante parce que je rougissais rarement. Je redressai la chaise et haussai les épaules comme si cela se produisait tout le temps et que c'était sympa parce que moi, j'étais sympa.

Mais en mon for intérieur, je mourais. Une petite tranche de mon âme poussait un cri de gêne à vous glacer le sang.

Seigneur, il sentait bon, j'aurais vraiment aimé pouvoir me pincer le nez afin d'être capable de réfléchir, afin que mes pensées cessent d'être si vagues.

— L'anneau te va bien.

Mon cerveau avait finalement décidé de fonctionner.

— Ouais. Il le toucha. Les gars me faisaient chier à cause de lui il y a un instant. Je ne pense pas qu'ils s'attendaient à ce que je fasse quelque chose comme ça un jour. Cela fait un mal de chien, par contre.

Mon estomac se soulevant, je lui souris en retour. Je me souvenais de ce sourire, celui qui lui mangeait tout le visage, celui que me donnait l'impression d'être stupide et en état de mort cérébrale, les rares fois où il l'avait tourné vers moi.

— C'est normal. Cela ne semble pas trop enflé, par contre. Tu es chanceux.

— Hum, hum. Jamie s'éclaircit la gorge odieusement.

Je l'avais complètement oubliée. Pourquoi étais-je si à côté de la plaque ce jour-là ? Les gars ne signifiaient rien pour moi ; je ne devenais jamais puérile à cause d'eux.

— Désolée, J. Je souris faiblement. J., voici Alex ; Alex, voici J. Ouais...

J'agitai la main entre les deux afin qu'ils se fassent la bise ou se serrent la main, ou quoi que ce soit d'autre que les gens normaux faisaient.

— J., hein ? Alex me jeta un regard qui fit littéralement trembler mes genoux. Alors, je devrais peut-être m'appeler A ?

Elle rit, c'était un son sensuel et doux, comme du miel coulant ; je la détestai avec ferveur à ce moment.

— C'est seulement la manière de Zoe. Elle est étrange comme ça. Et comment vous êtes-vous rencontrés, tous les deux ?

— Ouais, Z, comment nous sommes-nous rencontrés ?

Alex se tourna vers moi, croisant les bras alors qu'un sourire mystérieux jouait sur ces lèvres séduisantes. Des lèvres que j'avais percées parce que la pensée de rouler ma langue sur cet anneau m'avait fait instantanément mouiller.

Mon gloussement sortit tremblant ; cela devenait vraiment difficile d'agir avec légèreté en sa présence. Dans une seconde, j'allais commencer à babiller comme une folle. Il me fallait vraiment sortir de là, merde. Effleurant mon cou avec mes doigts, je haussai les épaules.

Voulait-il que je mentionne les mains baladeuses ? Le quasi-baiser ? Le pétilllement dans ses yeux m'indiquait que c'était exactement ce à quoi il pensait. Le salaud. Levant le menton, j'ignorai Misaki (parce que je n'étais plus elle désormais... j'étais Zoe, et Zoe savait toujours quoi dire) et je m'avançai dans sa bulle.

Exactement comme la veille, j'étais incapable de m'empêcher de le toucher.

Mes doigts dessinèrent des cercles sur les muscles plats et définis de son ventre, et je m'excitai quand sa respiration devint un peu saccadée.

— Je t'ai percé, Alex. Me penchant en avant, nos lèvres alors si proches que je goûtai la menthe de son haleine, je murmurai : ou suis-je vraiment si peu mémorable ?

Les mêmes sons indéchiffrables qui étaient tombés de ses lèvres la veille s'envolèrent encore une fois, et Jamie rigola.

— Waouh, je pense que je viens juste d'avoir un petit o en regardant cela, dit-elle.

Avec un sourire narquois, je reculai, fière de moi. Zoe était de retour. Dieu merci.

Jusqu'à ce qu'il dise d'une voix étouffée :

— Ouais, mais vois-tu, Zoe, je ne t'ai jamais dit mon nom.

Oh merde.

Chapitre 3

Alex

Après cette conversation merdique avec ma mère, j'étais prêt pour une journée pourrie de faux bavardage et de café, mais quand j'avais entendu un rire et levé les yeux pour voir une bombe à la chevelure noir de jais se cacher derrière l'affiche du menu du jour, j'avais su que c'était un signe des dieux.

Elle était là, à cet instant précis, je pouvais finalement obtenir des réponses. Et merde, elle était belle ce jour-là.

La chevelure mouillée de sueur après un entraînement, portant le pantalon serré en élasthanne le plus fou que je n'aie jamais vu et le plus minuscule haut au monde, elle me serra les entrailles. Et je pus même voir d'autres tatouages ; ils embrassaient son ventre en de beaux motifs.

Des fleurs de lotus partout, des petites, des grandes. Jamais de ma vie, je n'avais rencontré quelqu'un comme Zoe, et j'aimais cela. Beaucoup.

Ses yeux bruns chaleureux étaient immenses dans son visage.

— Quoi ? Oui, tu l'as dit... Elle bégaya.

— Non, je ne l'ai pas dit.

Pourquoi me mentait-elle ? Et plus important encore, comment pouvait-elle déjà me connaître, alors que je ne l'avais jamais vue de ma vie ?

J. trémoussa son corps menu devant son amie, presque comme si elle était un bouclier humain. Elle pouvait bien être petite, mais elle était voluptueuse là où cela comptait. Avec un visage pour rivaliser avec Hélène de Troie et le corps d'une fille nue du *Playboy*, elle était exactement le genre de fille que j'aurais draguée avant. Mais elle pâlisait tout simplement en comparaison de l'attrait exotique de Zoe.

— Quel est ton vrai nom ?

Je levai un sourcil et regardai J., fatigué de toutes ces initiales. Zoe était une intrigue, et j'avais besoin de la résoudre.

— C'est Jamie.

Son sourire était tendu ; elle jetait des coups d'œil à l'amazone derrière elle avec un petit pli sur le front.

— Alors, comment se fait-il que tu me connaisses ? demandai-je encore en ignorant Jamie.

Zoe lécha ses lèvres pleines, et le plus petit bout de sa langue rose me fit saliver. Puis, elle sourit, et je fus à nouveau muet de stupeur.

Elle était magnifique, parfaitement magnifique. J'étais si foutrement intrigué que cela me tuait.

— Je vais te le dire, mais tu dois me donner deux choses.

Mes lèvres tressaillirent tandis que mon esprit mal tourné s'enlisait dans ses pensées sexuelles. Et il ne fit pas qu'effleurer le sujet, il s'en délecta. Des visions d'elle avec les membres écartés sous moi, sa chevelure d'encre étalée derrière elle comme un halo noir, ne portant rien d'autre que ses tatouages et moi... Ma queue devint instantanément raide.

— Continue de rêver, blanc-bec.

Ses yeux se fixèrent sur mon entrejambe, et la chaleur m'envahit sous le col de mon chandail. Je haussai les épaules. Inutile de nier l'évidence.

— Un : tu nous achètes nos boissons. Deux : as-tu des projets pour ce dimanche ?

— Quoi ?

Jamie couina, roulant ses immenses yeux vers le visage de son amie. Zoe ne bougea pas d'un cil.

— Un : d'accord. Deux : non, dis-je en réponse.

— Bien. Tu en as maintenant. Tu viens manger avec moi. Et je vais prendre un thé vert et un scone. J., que prends-tu ?

Elle ne baissa même pas les yeux sur son amie ; ses yeux étaient voraces et brillants sous l'effet de quelque chose d'un peu dangereux et de vraiment coquin. Il me fallut toute ma volonté pour ne pas traîner son beau cul dans l'arrière-boutique et pour voir exactement à quel point elle était tatouée.

— Hum... un café, noir, dit Jamie, l'air totalement perdu.

J'attendis une seconde, ne voulant pas lâcher Zoe. La femme me fascinait, faisait s'accélérer mon cœur comme si j'étais défoncé au crack. Elle m'avait donné le meilleur orgasme de ma vie sans même être dans ma chambre.

— Alors ? Elle croisa les bras, poussant ses seins vers le haut. Elle n'était pas grossièrement avantagée, mais comme l'avait dit Boucle d'or, c'était « juste parfait ». Nous attendons.

Après ce qu'elle m'avait fait l'autre soir, j'avais été en colère, principalement parce que je m'étais demandé si j'avais été le seul à avoir senti la passion. Mais à la voir tenter de se cacher de moi plus tôt et à sa façon de bégayer adorablement au début, non, Zoe était plus complexe que ce qu'elle paraissait au premier abord.

À la seconde où je retournai derrière le comptoir, Alan et Eric m'assaillirent.

— Qui sont-elles ? Et sont-elles célibataires ? demandèrent-ils tous les deux à peu près en même temps.

Je léchai l'anneau dans ma lèvre, aimant de plus en plus sa sensation, et je secouai la tête. Jamie, je l'ignorais, et Zoe était à moi. Point.

— Blondie, je ne sais pas.

— Et l'autre...

— Elle est prise, grondai-je devant l'insistance d'Eric.

Avec sa chevelure foncée hirsute, son sourcil et sa lèvre percés et ses innombrables tatouages défilant sur chacun de ses bras, il avait davantage l'air du genre de gars avec qui serait Zoe. Cela ne fit que m'énerver. Qu'importaient les apparences, de toute façon ?

— Tu fais chier.

Eric s'écarta de moi, et c'était une bonne chose, car s'il avait posé une autre question, j'aurais pu faire quelque chose de stupide.

Comme de lui arracher les anneaux du visage. Le simple fait de penser à cela me poussa à aspirer mon propre anneau dans ma bouche.

Je pris les boissons et un scone, puis retournai vers elles, prêt à m'asseoir jusqu'à ce qu'elles les terminent, pour laisser mes yeux se rassasier des atouts de Zoe et me détacher du son de leurs bavardages, tandis qu'elles parlaient de ce que les filles pouvaient bien parler.

Prenant le sachet et les boissons de mes mains, Zoe les tendit à Jamie, puis elle retira le capuchon d'un stylo et retourna ma main. Elle gribouilla quelque chose dans ma paume, puis elle le souligna rapidement.

— À plus, blanc-bec. Et sur un clin d'œil, elle disparut, me laissant la fixer bouche bée, sous le choc.

C'était la deuxième fois qu'elle me faisait le coup.

Et je voulais être en colère ; mais quand je retournai ma main, son numéro de téléphone apparut sous mes yeux avec un « appelle-moi » souligné dessous.

— Tu as les chiffres : génial, mec.

Alan me donna un petit coup de poing, et ouais, je souriais largement comme un idiot.

Zoe

— C'était quoi, ça ? fut la première chose que me demanda Jamie quand nous sortîmes.

Je l'ignorais. Je n'en avais pas la moindre idée. Qu'est-ce que c'était ? Pas moi. Je lui avais donné mon numéro. Et s'il ne me téléphonait pas ? Serrant le sac dans ma main, je sus que j'allais être malade quand mon estomac sembla plonger, puis se révolta.

— Frosty et... Oh waouh... Puis-je même continuer à t'appeler ainsi ? Les lèvres de Jamie s'amincirent. Tu flirtais. Genre, un flirt chaud et intense. Qui es-tu et qu'as-tu fait de ma meilleure amie ?

— Je ne flirtais pas.

Je le niai en ouvrant mon sac. L'odeur divine de beurre et de sucre me frappa au visage, me faisant instantanément saliver. Je compenserais le lendemain : je ferais un peu plus d'exercice

physique.

Probablement pas, en fait.

Jamie inséra sa main en douce dans le sac avant que je puisse l'en empêcher et elle déchira un morceau de scone, mordant dedans en prenant une énorme bouchée d'homme.

— Hé. Je frappai sa main qui tenait encore l'autre moitié du scone. Vache.

Tirant la langue, elle fourra le reste dans sa bouche et gémit comme en extase.

— Miam, je pourrais faire cela toute la journée. Léchant le bout de ses doigts, elle plissa les yeux et esquissa le geste d'en prendre davantage. Dis-moi qui c'était, sinon je jure que le scone paiera.

Serrant le sac contre ma poitrine, je la clouai sur place avec un regard mauvais.

— C'est personne, d'accord.

— Menteuse, dit-elle sèchement, puis si rapidement que je ne pus suivre son mouvement, elle arracha le sac dans ma main et courut sur le trottoir. Tu ferais mieux de me le dire avant que je mange tout. J'ai faim, et c'est bon. Miam.

Elle fit le tour du haut du sac avec son doigt et s'accroupit très bas dans la position d'un coureur. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit que Jamie le ferait.

Quelques gars que je ne reconnus pas commencèrent à siffler et à l'encourager.

— Bagarre de nanas. Génial, mec. Mon argent va sur la poule gothique.

Un gars portant des lunettes de soleil et beaucoup trop de gel dans sa chevelure brune hérissée de pics applaudit. Les deux autres restèrent là en arborant des sourires idiots.

Les gars sont cons et tellement immatures parfois. Roulant les yeux, je les ignorai et montrai Jamie du doigt.

— J., je le jure, tu manges mon scone, et je vais assassiner une blonde.

— C'est très simple, Zo... Dis-moi qui il est.

Jamie n'avait jamais été comme ça. Bien, pas avec moi, en tout cas. La dernière fois où quelque chose lui avait tenu à cœur, c'était pendant notre première année du secondaire quand elle avait essayé de me mettre en couple avec le président du club d'échecs. J'appelais cette année-là affectueusement « *Whiskey Gate* ».

J'avais espéré garder mon secret encore un peu, au moins. Mais j'aurais dû savoir que ce serait impossible après ma performance piteuse dans le café.

— Donne-moi mon scone. Je tendis la main, pliant mes doigts afin qu'elle agisse rapidement.

Arquant un sourcil, elle le balança devant moi, mais à la seconde où je tentai de m'en emparer, elle l'éloigna brusquement.

— Tu promets de me le dire ?

Faisant semblant d'examiner mes ongles, je m'approchai lentement d'elle, puis je lui arrachai des mains avant de lui donner un coup de pied aux fesses et de sauter hors du chemin.

— Hé !

Elle se prit le cul. Les gars hurlèrent de rire.

— Veux-tu que je donne un bec à ton bobo ? demanda l'un d'eux.

Je ne savais pas trop duquel il s'agissait, car je ne regardais pas.

Déchirant le sac, je fronçai les sourcils en voyant le tas de miettes au fond.

— Dégage, débile, elle est prise, grondai-je.

Évidemment, ils comprirent totalement de travers, et je pus sentir que leurs sourires lubriques s'élargissaient.

Les hommes sont des cochons.

Jamie passa son bras sous le mien, puis elle leur décocha un clin d'œil par-dessus son épaule avant de rire.

— Tu te rends compte, murmura-t-elle, que ces gars vont se masturber en pensant à cela ce soir ?

Grignotant les miettes, je soupirai.

— Comme si je m'en souciais.

— Et voilà la Frosty que je connais et aime. Elle me donna un coup de doigt dans les côtes alors que nous nous élancions sur le passage pour piétons. Maintenant, dis-moi : qui est-il réellement ?

— Alex Donovan.

Son visage se tordit en une grimace.

— Et qui est ce... holà, attends une seconde. Elle pivota devant moi, lâchant mon bras dès la seconde où nous fûmes de l'autre côté de la rue. *Le Alexander Midas Donovan ? L'Adonis doré de l'école secondaire J. J. Baines ?*

Je serrai les molaires (on pouvait faire confiance à ma meilleure amie pour avoir la mémoire d'un éléphant).

— Le gars pour qui tu as construit un autel dans ton placard ?

Me hérissant, je lui offris un regard impassible.

— Je n'ai pas fait cela. J'ai seulement collé une photo de lui dedans.

Elle me donna un petit coup de poing sur le bras, puis elle claqua des doigts.

— Allô, depuis combien de temps est-ce que je te connais ? C'était tellement un autel. Tu as découpé des photos de ton visage et du sien et...

— Vas-tu la fermer ? grondai-je en frottant mon bras endolori. C'était il y a longtemps.

Son rire résonna d'incrédulité.

— Ouais, c'est pourquoi tu as agi totalement comme si tu étais à nouveau l'ancienne Misaki de 16 ans avec de l'acné. Tu en pinces encore pour lui, non ?

Jetant le sac de miettes non mangées dans une poubelle, je roulai les yeux.

Marquant une pause, elle pencha la tête.

— Je sais pourquoi tu ne le lui as pas dit. Il ne te reconnaît pas, n'est-ce pas ? Ce trou du cul n'en avait pas la moindre idée.

Poussant la mâchoire en avant, elle plissa les yeux et passa ainsi de la pétillante meneuse de claques au chihuahua en colère.

— Comment pouvait-il ne pas savoir qui tu es ? Le con prétentieux.

M'étranglant de rire parce que j'adorais totalement Jamie à ce moment, je lui donnai une claques dans le dos pour qu'elle se remette en marche vers la voiture. La dernière chose dont j'avais besoin était que ma minuscule amie se mette dans la tête de rebrousser chemin et d'aller dire le fond de sa pensée à Alex.

— Zoe. Elle fait la moue. C'est le seul gars pour qui je t'ai vue pleurer.

Avalant un peu de mon thé vert alors tiède, je secouai la tête.

— Non, je n'ai pas fait cela.

— Totalement. Elle jeta son café. Te souviens-tu du jour de la remise des diplômes ? Tu y es allée. Je me suis assise avec toi tout au fond de l'auditorium.

Argh. Depuis que je m'en souvenais, je ne pouvais pas croire que je l'avais oublié. J'étais tellement malheureuse ce jour-là : je savais que moi, j'étais seulement en première année, qu'Alex recevait son diplôme, qu'il allait quitter l'école et que je ne le reverrais jamais. J'étais vraiment pathétique à l'école secondaire.

Grimaçant, je marmonnai :

— Ne me le rappelle pas.

Tapotant mon bras, elle déverrouilla sa Corolla.

— Es-tu certaine de vouloir faire cela, Frosty ? Il n'y a pas beaucoup de gars qui, selon moi, pourraient encore te faire du mal, mais il y a toujours eu quelque chose chez Alex qui te rendait un peu folle.

Ouvrant la portière côté passager, je me glissai à l'intérieur.

— Je ne suis pas folle. Je vais bien. Vraiment.

Jamie démarra la voiture et prit la direction de la maison. Je regardais par la vitre, j'examinais les édifices tandis qu'ils filaient devant moi. Mon cœur se tordit douloureusement dans sa cage, non pas à cause de la peur, mais à cause de l'inconnu.

Jamie avait raison : autant je voulais le contraire, autant je détestais l'admettre, même à moi. Aussi sûre de moi et confiante que je sois devenue depuis l'école secondaire, je m'inquiétais qu'avec Alex, je sois en réel danger de perdre mon cœur.

— J'aime Angel, dit finalement Jamie en attirant mon attention. Elle ne me regarda pas, elle continua de conduire. Et j'aimerais vraiment, Seigneur, que ce ne soit pas le cas. Aimer quelqu'un qui ne t'apprécie pas, c'est moche vrai. Sa voix était basse et triste, et remplie d'amers regrets. Le cœur peut bien désirer ce qu'il veut, mais toi et moi, nous savons toutes les deux que ce n'est pas toujours bon pour soi. Sois prudente, Zo. S'il te plaît.

J'avalai tandis que la voiture s'emplit de tension et de paroles non dites.

Jamie était belle ; la plus belle chose que je n'aie jamais vue. Il n'y avait pas un homme sur terre qui ne voudrait pas être avec elle, et plusieurs l'apprécieraient bien plus que pour son beau corps. Mais elle avait choisi le seul gars dans l'univers qui était un salaud avec elle.

Il y a longtemps, j'avais bien aimé Angel. Je ne voulais rien d'autre que de voir ces deux jeunes fous emménager ensemble et vivre un bonheur sans fin, jusqu'au jour où je l'avais surpris à faire l'amour avec la fille du 5A.

C'était moche de voir Jamie incapable de s'en détacher. Il ne la battait pas ni rien de ce genre. Quand il était avec elle, il était assez correct, mais elle méritait plus que correct, comme tout le monde.

Je fronçai les sourcils quand elle rit.

— Quoi ?

Ses lèvres tressaillirent.

— Ne deviens pas comme moi, d'accord, parce que je ne suis pas certaine que je pourrais être aussi gentille avec toi que tu l'as été avec moi.

Allumant la radio, elle sautilla sur son siège et commença à chanter avec la musique.

Et c'était là Jamie : la plus belle fille du monde qui n'avait aucune confiance en elle. Étrange comme on pouvait voir une personne et vouloir être exactement comme elle, sans jamais comprendre tout ce *qu'elle* donnerait pour être quelqu'un, n'importe qui d'autre qu'elle-même.

Croisant les jambes, je sus qu'il était trop tard. Alex était de retour, fatalité ou pas, destin ou pas... j'allais devoir aller au bout de cela. Je ne le devrais peut-être pas, il était peut-être un poisson dans une mer remplie d'autres semblables, mais je ne le saurais pas, à moins d'essayer.

Parce que je savais que si je ne le faisais pas, je le regretterais toujours.

Le téléphone dans ma poche vibra contre ma hanche. Le sortant, je fixai l'écran sans reconnaître le numéro. Soudainement, ma gorge devint sèche. Était-ce lui ?

— Vas-tu répondre, ou quoi ? demanda Jamie en virant dans notre complexe immobilier.

Les yeux bien fermés, je cliquai sur le numéro.

— Allô.

— Donc, tu ne m'as pas donné un faux numéro.

Mes nerfs firent trembler mon corps, ce qui provoqua des étincelles d'électricité dans ma colonne vertébrale et emplit mes membres, jusqu'à ce que chaque centimètre de moi fourmille. Je ris dans un bruit essoufflé et rauque. Les yeux de Jamie s'arrondirent.

— Waouh, articula-t-elle en silence avant de garer la voiture. Elle me souffla un baiser et me laissa en privé.

— Que veux-tu, Alex ? N'es-tu pas censé travailler ?

— Je suis en pause de dix minutes. Sais-tu ce que j'ai fait hier soir ? demanda-t-il. Sa voix me faisait des choses (des choses folles, merveilleuses et presque douloureuses). Je fermai les yeux, savourant le son de sa voix sensuelle et traînante du Texas. J'ai pensé à toi. Toute la nuit. J'ai léché ce foutu anneau et j'ai pensé à toi. Toute. La. Nuit.

Mon cœur battait la chamade, menaçant de casser des os sous la force de ses coups.

— Qui es-tu, Zoe ?

Humidifiant mes lèvres, je serrai les cuisses pour me prémunir contre la lourde pression entre elles et je secouai la tête.

— Si tu es capable de le découvrir avant dimanche, je vais te donner un prix.

— Aaaah.

Le son de sa voix m'emplit de chaleur, de désir et de tant de passion que je sus que la combustion spontanée ne pouvait pas vraiment exister, parce qu'autrement, je serais déjà en flammes.

— Puis-je te voir ce soir ? demanda-t-il.

— Non.

Un grondement trembla sur la ligne, et un sentiment de pouvoir féminin s'empara de moi. Cela n'aurait pas dû me faire sentir aussi bien, mais c'était le cas. J'aimais savoir que j'étais capable de le rendre fou de moi. Comme si j'étais devenue dépendante, j'en voulais plus.

— Puis-je au moins te téléphoner ? Plus tard ?

— Tu sais, tu t'approches dangereusement de la supplication, blanc-bec.

La communication devint instantanément lourde de silence, et je me demandai ce qu'il faisait à ce moment. Se frotter la mâchoire ? Enfoncer ses doigts dans sa chevelure ? Tourner sa bague sur la lèvre avec sa langue ?

— Veux-tu que je le fasse ?

Oui. Je changeai de position sur mon siège, léchant mes lèvres et essayant de calmer mes hormones en feu. Il me fallut rassembler tout ce que je possédais d'estime de moi-même pour ne pas dire oui. Parce que si je disais oui, je serais de retour là-bas en moins de cinq minutes et je le laisserais me prendre contre le mur de la ruelle.

— Je travaille ce soir. Jusqu'à minuit.

— Zoe ?

— Ouais ?

Mon sourire s'élargit d'un kilomètre de long.

— Je vais trouver. Ensuite, tu vas m'en devoir une, enchaîna-t-il.

Je transpirais, la voiture était suffocante, j'avais besoin d'entrer dans une pièce climatisée avant de fondre, mais mes jambes étaient comme du caoutchouc et ne voulaient pas bouger.

— On se voit ce soir, dit-il.

La communication fut coupée.

Chapitre 4

Alex

Je consultai de nouveau ma montre, probablement pour la centième fois ce soir. Il était 23 h 55. À la minute où nous avons raccroché, j'avais décidé que je n'irais pas la retrouver, ne l'appellerais pas, rien. Pourtant, quand l'horloge avait sonné 23 h 30, je m'étais surpris à marcher jusqu'à mon camion et à y monter. Avant même de m'en rendre compte, j'étais debout devant son salon de tatouage en pensant que je me comportais vraiment comme un idiot qui se languit d'amour.

Je connaissais à peine cette nana, mais elle m'avait hameçonné. Je n'arrêtais pas de penser à elle. Je pensais à quel point elle était différente de toutes les autres que j'avais rencontrées, comme elle me faisait rire, comme elle me donnait une envie folle d'en découvrir davantage.

C'était malade et stupide, mais au lieu de revenir en courant à mon camion et de partir à toute vitesse, je fermai les yeux et posai ma tête contre le mur.

La cloche au-dessus de la porte du salon tinta, puis elle cria :

— On se revoit lundi, les gars.

Le simple son de sa voix rauque amena chaque cellule de mon corps à se frotter les unes contre les autres en provoquant de la friction et de la chaleur. Cela me tordit les boyaux, dans l'attente de quelque chose.

Elle ne m'avait pas encore vu, ce qui me donna l'occasion de me régaler d'elle comme un homme qui n'aurait pas mangé depuis des jours. J'avais soif de la voir et je me délectai du spectacle qu'elle m'offrait, en commençant par ses chaussures noires à talons hauts et remontant sur son jean cigarette qui s'élevait en haut de sa taille. Un chemisier sans manches avec des motifs à carreaux rouge et blanc descendait juste au-dessus de son nombril. Sa chevelure noir de jais était tirée en arrière en une queue de cheval serrée avec une frange irrégulière sur le front et une immense fleur rouge insérée sur un côté. J'étais réduit au silence.

La fille était canon. Super canon. Je n'avais jamais vu quelqu'un comme elle. Avec ses bras tatoués en entier, ses perçages et ses manières décontractées, elle me donnait envie d'en découvrir davantage. J'avais *besoin* d'en savoir plus.

À ce moment-là, je songeai à partir, à m'éloigner de cette idée fixe, cette attirance obsessive qu'elle me faisait ressentir. Je n'aimais pas sentir que je n'étais pas maître de moi-même comme ça. Cela avait été une idée dangereuse et débile. Qu'est-ce que je faisais là, putain ?

Grattant ma nuque, je m'avançai d'un pas vers mon camion, garé au coin de la rue.

— Alors, tu as finalement trouvé ? Il y avait un sourire dans sa voix, et je me figeai.

J'aurais dû être surpris qu'elle ait compris que j'étais là, mais je ne l'étais pas. Pas vraiment. Elle me frappait comme une personne qui était très consciente du monde dans lequel elle évoluait. Soudainement, tous les nerfs et la folie en moi se calmèrent. C'était étrange, cet effet qu'elle avait sur moi. Elle me faisait à la fois me sentir fou et sain d'esprit.

— Trouver quoi ?

Je glissai les mains dans mes poches, parce que je savais que si je les laissais à l'air libre, à la seconde où elle serait près de moi, je l'attraperais, je l'embrasserais et je lui ferais des promesses que je ne pourrais pas respecter.

Elle rit, et ce son glissa sur ma peau comme une caresse chaude, raidit mon corps et me donna le besoin urgent de la toucher, juste la toucher.

Avant que je m'en rende compte, entre deux clignements de paupières et un battement de cœur, nous habitions le même espace. Nous respirions le même air. Je ne sais pas trop ce qu'elle avait fait, mais curieusement, elle avait diminué l'espace entre nous. Ses courbes séduisantes étaient si près des miennes que je sentais la chaleur de son corps chatoyer contre moi comme une vague. Je repliai mes doigts avec force sur mes cuisses.

— Allez, blanc-bec. Suis-je vraiment si peu mémorable ? Ses lèvres bougeaient, me tentant, attirant mon regard comme la danse d'une flamme faisant signe au papillon de nuit.

Son sourire était moqueur, son ton léger. Je pensai qu'elle ne s'en souciait peut-être pas vraiment que je me souvienne d'elle ou non. Ne ressentait-elle pas elle aussi cette attirance ? C'était comme si nous étions déjà étrangement liés, attirés l'un vers l'autre par un fil invisible. Je ne pouvais pas être le seul. Mais si c'était le cas ?

Cette pensée fut comme un coup de poing dans le ventre.

Pourquoi ne me souvenais-je pas d'elle ? Je savais qu'elle devait me connaître ; elle avait su mon nom avant que je le lui donne. Mais pourquoi ne me souvenais-je pas d'elle ? Comment avais-je pu rencontrer une personne avec de tels yeux de miel clair, une chevelure noire comme de l'encre et une peau dorée lisse et l'avoir laissée me glisser hors de la tête comme une pensée à demi formulée ?

— Donne-moi un indice.

Je m'approchai d'un pas, effleurant son torse avec le mien. Le simple grattement de ses seins contre mon chandail fit descendre tout mon sang dans mes jambes. J'étais comme un môme de 15 ans en sueur lorsqu'il voit des nichons pour la toute première fois. Être en sa présence me faisait l'impression d'être fou, idiot.

Ses yeux pétillèrent. Ils n'auraient pas dû, puisqu'il faisait tellement sombre dehors. Mais j'étais ultra sensible à elle. Elle sentait le citron et le savon. Il y avait une fine couche de brillants sur ses joues. Des yeux attirants qui avaient une forme parfaite d'amande me donnaient envie de me noyer en eux. Elle était splendide, parfaite.

J'étais stupéfait qu'elle n'ait pas reculé d'un pas, ne se soit pas éloignée. J'étais totalement dans son espace, dans sa bulle, mais elle ne semblait pas s'en faire. Le sang lui était monté aux joues, la faisant presque scintiller. J'enfonçai mes ongles dans mes cuisses.

— Tu me raccompagnes à ma voiture ? demanda-t-elle.

Avant que je puisse formuler une réponse cohérente, elle m'attrapa la main et glissa ses doigts entre les miens.

Toucher sa peau fut comme une décharge d'électricité dans ma colonne vertébrale. Les pensées qui surgirent dans mon esprit étaient tellement mièvres que j'eus trop honte de me les admettre à moi-même. C'étaient des pensées comme « le monde a cessé de tourner, les étoiles sont devenues plus brillantes, l'air plus frais ». J'étais tellement concentré sur son toucher, sur le point où nos corps se rencontraient que je pouvais presque sentir les battements de son cœur à travers le bout de mes doigts.

Boum. Boum. Boum.

Et je jurai que le mien était totalement synchronisé.

— Qui es-tu, Zoe ? Dis-moi ?

Elle sourit d'un sourire mystérieux, m'effleurant avec ses hanches et ses seins tandis qu'elle contournait de petits nids-de-poule dans la rue. Tout cela était fait exprès, et je le savais. Je connaissais les femmes, savais comment elles flirtaient, comment elles tentaient et excitaient. Mais aucune ne m'avait fait ressentir cela auparavant. Je voulais qu'elle continue à me toucher, je la voulais dans ma maison, dans mon lit, complètement nue. Je respirai avec force pour me libérer des visions d'elle nue, ne portant que la fleur dans sa chevelure charbon.

Un lampadaire jeta un halo bleuté sur nous, mettant en lumière une Chevy Bel Air 1955 bourgogne avec un toit noir rétractable. L'objet était bien fait et poli, il la représentait à merveille.

Je sifflai.

— C'est à toi ?

La fierté émana d'elle.

— Ouaip. Papa me l'a achetée quand j'ai reçu mon diplôme de l'école secondaire.

Elle n'avait pas encore lâché ma main. J'aurais dû être effrayé de cela, du sentiment d'intimité que cela dégageait, du fait que cela me semblait parfait, mais je ne réussis pas à réveiller l'inquiétude. Avant, je me serais enfui. J'avais eu ma part de filles qui voulaient plus, ce plus que je n'avais jamais eu à donner. Tout était pour Ryan, pour m'assurer qu'il restait en vie.

Mais Ryan n'avait plus besoin de moi, et j'étais perdu. Le contact de Zoe me donnait l'impression d'une promesse, comme un murmure que j'avais finalement trouvé.

Elle m'attira jusqu'à la voiture et s'appuya dessus. J'aurais aimé avoir un appareil photo. J'aurais pris un cliché d'elle, de son apparence à cet instant précis. Une Bettie Page asiatique,

Seigneur qu'elle était belle ! Elle retourna ma paume et joua avec mes doigts, les frôlant comme si elle jouait du piano. J'avalai.

— Amène-moi chez toi.

Je n'avais pas voulu le dire, n'avais aucune intention de le dire ; les mots étaient simplement sortis de ma bouche comme s'ils avaient leur vie propre. Et une fois qu'ils furent lancés, je sentis ces mots planer entre nous, lourdement. Je jure que je pouvais à peine respirer correctement.

Je sais que Doc me dirait que je tentais encore une fois d'utiliser le sexe pour oublier, mais je ne le pensais pas, parce que je ne voulais pas oublier ceci, je voulais m'en souvenir, pour le reste de mes jours.

Je haletais comme un chien en rut, transpirant à la pensée d'avoir l'occasion de la toucher, de la goûter, de l'inciter à se tortiller, à gémir et à dire mon nom. Je voulais cette femme ; c'était un genre de désir sexuel que je n'avais jamais ressenti auparavant, multiplié par mille.

Ses cils, longs et courbés, voletèrent comme les ailes d'un papillon sur le haut de ses pommettes. Le clair de lune embrassait sa chair et me rendait jaloux parce que j'aurais aimé la toucher aussi facilement que lui.

Elle posa une petite main au centre de mon torse, et mes boyaux se tordirent.

— Qui suis-je, Alex ?

Sa voix était si basse que j'entendis à peine la question. J'attrapai sa main avec force, enroulant mes doigts autour des siens. Elle était si immobile, ses respirations étant le seul son que j'entendais. Je ne comprenais pas sa question. Devais-je deviner pour coucher avec elle ? Était-ce un jeu ?

Donnant un petit coup sur sa joue douce avec mes jointures, je fis un petit sourire en coin, puis ouvris la bouche, paré à lui dire que je l'ignorais, quand elle posa un doigt sur mes lèvres.

— Arrête. Ne dis rien que je regretterai d'avoir entendu. Son sourire était faible et triste. Écoute... Elle se libéra de mon étreinte et recula d'un pas de géant, emportant avec elle le parfum d'orange et me laissant avec un étrange sentiment de vide. Oublie que je t'ai demandé de m'accompagner demain. C'était une chose stupide à faire. Je ne sais pas à quoi j'ai pensé.

Désorienté, je pus à peine assimiler ce qu'elle me disait.

— Attends. Que veux-tu dire ?

— Je ne suis pas une putain, je ne suis pas une traînée. J'ai agi de manière stupide avec toi et je t'ai fait croire que j'étais facile, prête à me jeter à tes pieds.

Elle paraissait en colère à ce moment-là, et j'en étais si foutrement décontenancé.

— De quoi parles-tu ?

Sa mâchoire se contracta férocement.

— J'ai été tellement stupide de penser que je pouvais faire cela avec toi. Je suis désolée... c'est juste que je...

Je secouai la tête et roulai sur le bout de mes orteils. C'était sur le point de devenir l'un de ces trucs « ce n'est pas toi, c'est moi ». Je ne pouvais pas laisser faire cela. Je savais que je devrais laisser filer, simplement m'en aller, mais rien n'avait de sens dans mon univers à ce moment-là, sauf le fait que j'avais été incapable de cesser de penser à elle.

— Zoe. Je me frottai la mâchoire. Je suis désolé. Je t'aime bien, d'accord.

Plantant ses petites mains sur ses hanches, elle me dévisagea pendant si longtemps que je pensai que je devrais partir. Là, j'avais totalement merdé. J'étais tellement habitué à simplement dire à une fille qu'elle était séduisante et à l'amener dans mon lit, à me perdre dans sa chaleur, son corps, me lever le lendemain matin et comprendre qu'elle avait simplement gratté le bobo et que j'étais passé à autre chose.

Je voulais bien faire les choses ; j'en avais besoin. Je n'allais pas remettre en question cette étrange obsession ou le fait que je ne pouvais pas me rappeler un passé qui était manifestement clair pour elle parce que les faits étaient les suivants : je la voulais et si je devais prendre mon temps pour apprendre à la connaître, j'allais le faire.

Attrapant encore une fois sa main, je la tirai doucement vers moi. Elle ne résista pas, et cela me donna de l'espoir, me dit que tout n'était peut-être pas perdu.

— Je n'ai pas l'habitude des filles comme toi.

— Des filles comme moi ? Elle arqua un sourcil délicat.

Je souris.

— Je te veux ; je vois que tu me veux. Tu vas me faire travailler pour y arriver.

Elle roula les yeux et essaya d'arracher sa main de la mienne.

— Tu es tellement...

Cette fois, ce fut moi qui la fis taire en passant mon pouce sur sa lèvre inférieure.

— Je ne parle pas de sexe, Zoe, je parle d'apprendre à te connaître.

Je fis courir ma main sur sa colonne vertébrale, et sa chair trembla sous moi, stimulant mon appétit pour elle. Je revins lentement jusqu'à son cou svelte en dessinant des cercles avec ma paume, et ses lèvres s'entrouvrirent très légèrement, me donnant envie de me pencher pour les goûter.

— Je te prends au mot, ajoutai-je.

— De quoi parles-tu ? murmura-t-elle, son haleine de cannelle caressant mes lèvres.

Me penchant sur elle, je lui dis :

— Tu penses que je ne peux pas le faire, ne peux pas apprendre à te connaître. Je vais te connaître, Zoe. Je vais résoudre ce mystère et je vais te montrer que je n'essaie pas seulement de coucher avec toi.

Ses lèvres tressaillirent joliment.

— Je t'ai vu en action, Alexander Donovan. Tu as laissé une série de filles dans ton sillage. Je ne deviendrai pas une autre conquête.

Je souris, prêt à relever ce défi. Je ne voulais pas faire cela. Je ne mentirais pas. Quand j'étais venu ici, j'étais venu pour le prix, j'avais espéré que la prendre apaiserait peut-être cette soif. Mais debout ici à regarder dans ses yeux, je le voulais. Je voulais lui prouver que j'étais plus sérieux qu'elle ne le pensait. Plus complexe que le gars dans une toilette crasseuse laissant deux filles inconnues le sucer. J'étais plus que cela ; il le fallait parce que sinon, je n'étais rien.

Mais j'étais aussi un homme, et la tentation qu'elle offrait était trop grande. Prenant ses lèvres, je la goûtai. Pas avec la langue, juste à mordiller et grignoter, tirant sa lèvre dans ma bouche, mémorisant sa sensation et son contact. Et même si ma lèvre était encore sensible, je ne voulais pas m'arrêter. Ses gémissements essoufflés et sa manière de griffer mon dos m'en apprirent davantage que n'importe quel mot et me dirent qu'elle ressentait la même chose. Que je n'étais pas le seul qui brûlait de l'intérieur.

Le sang chantait dans mes veines. Sa manière de remuer contre moi aurait dû être illégale. Il me fallut la dernière goutte de ma retenue pour ne pas la pousser contre la voiture, la déshabiller et la prendre juste là, dans la ruelle. L'ancien moi l'aurait fait, et tant pis pour ceux qui auraient vu. Qui s'en souciait ? Mais l'univers m'avait dit d'être différent.

Et être différent signifiait d'arrêter, de respecter ses limites, aussi douloureux cela soit-il.

Je haletais, quand finalement, je m'écartai, posant ma tête contre son front.

— Je t'accompagne demain.

Elle s'apprêta à dire quelque chose, et je la fis taire avec un autre baiser délicat. Cette fois, je ne mordillai pas et ne m'attardai pas ; je n'aurais pas pu le faire tout en restant un gentleman. Ses yeux étaient doux, sa peau rougie. Je dus alors reculer d'un pas.

Enfonçant mes poings dans mes poches, je ne la touchai plus.

— Où veux-tu que je passe te prendre ? demandai-je plus sèchement que j'en avais eu l'intention.

Mais j'avais dû littéralement grincer des dents pour ne pas revenir vers elle. Chaque fibre de mon instinct me criait qu'elle était prête, qu'il ne suffirait de presque rien pour qu'elle le désire autant que moi. Mais je savais qu'elle le regretterait ; rien chez Zoe n'était comme j'en avais l'habitude. Et j'aimais cela.

Beaucoup.

Sa main battit l'air, et elle gloussa, agissant différemment de la déesse du sexe belle à se damner qu'elle avait été. Cette Zoe agissait avec timidité, donnant un coup de pied sur le sol et se mordant le coin de la lèvre. C'était tellement mignon que je faillis dire : « au diable ce nouveau sens moral ».

— Non, tu ne peux pas venir me prendre. Fais-moi confiance ; si ma mère et ma grand-mère me voient arriver avec toi dans ta voiture, elles vont penser que nous sommes fiancés et prêts à faire un bébé.

Je ris.

— Je vais passer te prendre. Habille-toi bien.

— De quelle manière ? J'ai un pantalon habillé et une chemise ; ou veux-tu plutôt parler d'un costume et d'une cravate ?

— Le pantalon et la chemise seront parfaits.

Elle s'avança vers moi. Je dus compter jusqu'à dix, simplement pour ne pas la toucher encore une fois.

— Es-tu certain de vouloir faire cela ? demanda-t-elle doucement. Te mettre en leur présence est comme lancer un bifteck cru à un tigre. Ce sera brutal et laid, et probablement horriblement gênant.

Une soudaine pensée me frappa.

— Qui croiront-elles que je suis ?

Elle détourna les yeux pendant un quart de seconde, et je sus que mes soupçons étaient confirmés.

— Je suis ton copain, c'est ça ?

Zoe ne dit pas oui ni non, elle se contenta de pivoter et d'ouvrir la portière de sa voiture. Il y avait du rire dans ses mots quand elle dit :

— Viens me rejoindre ici à 10 heures 30.

— Zoe, dis-je, juste au moment où elle se glissait sur le siège de sa voiture.

Elle se tourna pour me regarder. Je marchai jusqu'à sa portière et la refermai délicatement, puis je me penchai vers sa vitre ouverte. Son parfum d'orange me submergeait. L'intérieur de sa voiture était tout aussi beau que l'extérieur avec ses sièges en cuir et les garnitures en bois sur le tableau de bord. Son père devait être riche à craquer. Je connaissais une ou deux choses sur les voitures, et ces antiquités n'étaient pas données, particulièrement si elles étaient aussi belles que celle-ci.

— Ouais ?

Elle alluma la radio, et de la musique des années cinquante sortit bruyamment des haut-parleurs.

Je m'efforçai de trouver quelque chose à dire. Je n'y avais pas vraiment pensé en disant son nom ; je ne voulais pas qu'elle parte tout de suite.

— Où sont les dés en peluche ? Je fis un geste du pouce en direction du rétroviseur. Une voiture comme celle-ci ne devrait-elle pas avoir des dés en peluche ?

— Le jour où je trouverai des dés en peluche rose bonbon, j'en mettrai.

Elle me décocha un clin d'œil, puis une expression glissa sur son visage, comme si elle était incertaine. Puis, je vis un éclair de détermination avant que ses lèvres se serrent et qu'elle se penche vers moi pour m'embrasser.

Dans ce baiser complet, elle me taquina avec sa langue jusqu'à ce qu'un gémissement m'écarte les lèvres et qu'elle se glisse à l'intérieur. Elle tentait de m'avaler et moi de même. Je grondai, je grondai littéralement au fond de ma gorge. J'avais envie de tendre les mains à travers la vitre, de la tirer dehors et de me perdre.

Nos dents se frappaient, nos respirations se mêlaient, et je me noyais dans les sensations. Mon corps était en feu, tremblant comme un puceau. J'encadrai son visage avec mes mains. Mon cœur palpitant, mon pouls battant violemment, mon corps cherchait désespérément la chaleur de Zoe. La douleur dans ma lèvre ne faisait que rendre cela meilleur, et non pire.

— Je te veux aussi, Alex, murmura-t-elle d'une voix essoufflée quand elle s'écarta finalement. Mais je ne veux pas être une conquête.

Nous nous connaissions à peine, et pourtant, j'étais prêt à lui promettre mon âme. C'était un lien étrange que le nôtre, ce courant intense, comme un couple Bonnie et Clyde des temps modernes. On dit que lorsqu'on rencontre la bonne personne, on le sait.

Je ne savais pas grand-chose dans ma vie, mais je savais ceci : ce dicton, il est vrai.

Zoe

Je tremblais encore quand j'entrai finalement chez moi, refermant la porte d'une poussée du talon. L'adrénaline se tarit soudainement. J'étais épuisée, je m'appuyai donc contre la porte pour me soutenir. Jamie était debout dans la cuisine ; elle tourna en entendant le bruit, puis ses yeux s'arrondirent.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, merde ?

Elle sortit de la cuisine avec un bol de pâte à biscuits à la main. Elle remuait avec une cuillère en bois. Sa chevelure était attachée en un chignon désorganisé. Elle portait un short très court et un débardeur blanc. Manifestement, ceci se transformait en soirée de filles.

Un grand sourire éblouissant traversa son visage.

— Il est venu te voir ce soir ? C'est ça ?

Je ne dis rien, mais je savais que le stupide sourire que j'étais apparemment incapable d'effacer de mon visage me trahissait de toute évidence.

Déposant le bol, Jamie me rejoignit, puis m'attrapa les mains et me guida vers le sofa.

— Crache, dit-elle.

Par où commencer ? Que dire ? Je haussai les épaules, mon esprit était trop embrouillé pour formuler une quelconque pensée cohérente à cet instant précis.

Elle me donna un petit coup de poing sur le bras.

— Ma fille, depuis que je t'ai vue avec lui, c'est comme si la Reine des neiges avait complètement disparu. Tu ne rayonnais jamais avant. Elle émit un genre de son aigu et

essoufflé, puis elle fit claquer ses mains sur sa bouche. Oh mon Dieu. Tu as eu du sexe. Dans la voiture ? Ha !

Croisant les jambes, je secouai la tête.

— Évidemment que je n'ai pas eu du sexe dans la voiture. Je fis un sourire narquois. Ce n'est pas que je ne voulais pas, non.

Des yeux bleus pétillèrent.

— Je parie. Donc, si tu n'as pas eu de sexe, alors que s'est-il passé ?

Il fit fondre ma culotte. Il me fit oublier mon nom, que je pouvais bien avoir un air de mauvaise fille, au fond de moi, j'étais une bonne fille avec un bon cœur et que ce cœur que j'avais cru endurci depuis longtemps était tout aussi mou et en grand danger d'être brisé qu'avant.

— Il m'a embrassée.

Mon ventre eut des fourmillements, juste à cette pensée, au souvenir de la sensation de son anneau de lèvres exerçant une pression et la manière dont sa langue s'était battue en duel avec la mienne. L'homme était comme du sexe sur un bâton. Il m'excitait si violemment que j'avais presque oublié que m'adonner au sexe avec lui immédiatement était une mauvaise, très mauvaise idée. Sans parler du détail pas si véniel qu'il n'y aurait pas de sexe avant que nous ayons eu une conversation du genre « as-tu des maladies ». Je n'étais pas idiote. Alex sortait beaucoup. Même s'il m'excitait, je n'étais pas prête à accepter une ITS de quiconque, pas même de l'Adonis doré.

Mais Jamie me connaissait bien, et elle devait avoir senti le courant sous-jacent dans ces mots parce qu'elle pencha la tête d'un côté et dit : — Ce n'est pas cela. Ta voix semble triste. Pourquoi ?

Me calant dans le sofa, je soupirai.

— Je suis une imbécile, J. Voilà pourquoi.

Ses sourcils blonds formèrent deux points d'interrogation.

J'étais gênée de la manière dont j'avais réagi là-bas. Pourquoi ne pouvais-je pas me débarrasser de Misaki, la fille sans assurance qui ne se sentait jamais assez bien pour qui que ce soit ? Je n'avais pas ressenti sa présence depuis des années, mais ce soir, quand il m'avait demandé de coucher avec lui, les vieilles peurs, les émotions et les doutes étaient revenus en force.

— Tu sais, je peux bien avoir légalement changé mon nom, mais je jure que Misaki est vivante et en santé, et qu'elle me hante, dis-je en grinçant des dents et en mordillant mon ongle de pouce.

— Ma chérie... Son ton changea, passa de taquin à inquiet. Que s'est-il passé ?

— Il m'a demandé de coucher avec lui. Cela sembla stupide quand je le dis à voix haute.

Heureusement, Jamie ne rit pas, mais ses lèvres se serrèrent, et je lus les questions tournoyant dans son regard.

Poussant un long et bruyant soupir, je gémissais.

— Argh, je sais. C'est ce que je veux, n'est-ce pas ? Je suis tellement excitée par lui que ce n'est même pas drôle. Alex pourrait être totalement différent du gigolo qu'il était à l'école secondaire, mais curieusement, je ne le crois pas. Et le fait qu'il me le demande, juste comme ça, j'ai éprouvé comme une nausée dans mon ventre. Je me suis dit que même si je le voulais, ce serait tout ce que j'aurais, si je le faisais. Et...

— Avec n'importe qui d'autre, cela n'aurait pas d'importance, mais avec lui, c'est différent. Jamie termina doucement ma pensée.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Quelque chose comme cela.

— Alors, quel est le plan, dans ce cas-là ?

Le plan ? Il n'y en avait pas. Une partie de moi voulait encore se désister du repas du lendemain. Alex m'atteignait, me faisait ressentir trop de choses, me donnait envie de trop de choses. Et à quel point était-ce tordu de vouloir un homme qui ne se souvenait même pas de moi ? Cela ne disait pas grand bien de lui. En effet, c'était bizarre que dans une école où une classe de fin d'études de moins de 100 personnes, dans une si grande ville, il n'ait pas prêté attention à la fille qui le dévisageait toujours quand elle était à son casier. Pourtant... Je savais que je n'étais pas folle. Je sais qu'on dit que si l'on veut quelque chose avec assez d'ardeur, on trouvera un prétexte pour croire que c'est vrai... Mais il y avait quelque chose chez Alex qui m'interpellait. Il était comme un chiot blessé que je voulais sauver. Je devais le sauver.

Je ne l'avais pas vu depuis des années, depuis l'école. Je n'avais pas beaucoup pensé à lui. Pourtant, à la seconde où il était revenu dans ma vie, c'était comme si le temps n'avait pas passé. Je suis de nouveau coincée à l'école, portant des lunettes, le dévisageant avec envie chaque fin de semaine, quand il amenait sa dernière conquête du mois au cinéma.

— Je n'en ai pas, ronchonnai-je. Je ne sais pas si je lui fais confiance pour ne pas me blesser. C'est un coureur, un joueur. Magnifique, oui ; mais je sais qui il est. Alors, pourquoi ne puis-je empêcher mon cœur stupide d'être obsédé par lui ?

Sautant sur ses pieds, Jamie leva les mains.

— Cette conversation est trop profonde sans quelques biscuits aux pépites de chocolat et du lait, ne penses-tu pas ? Peut-être même *Une jolie femme* sur la chaîne des filles, qu'en dis-tu ?

Je ris tandis qu'elle retournait au trot dans la cuisine et reprenait son bol. Le bruit de tiroirs qu'on ouvre et referme résonna dans la cuisine, puis la porte du four s'ouvrit.

— Écoute, cria-t-elle, m'obligeant à la regarder par-dessus mon épaule. Tu penses trop. N'en fais pas un « tout ou rien ». Les probabilités que tu te maries avec lui et portes ses enfants sont assez faibles.

— Mince, merci.

Elle me souffla un baiser, puis elle haussa joliment les épaules.

— Mais sérieusement, si tu y penses de cette manière, alors c'est facile d'en profiter. Aie du plaisir avec lui, maintenant. Fabrique un souvenir pour que lorsque tu seras vieille avec les cheveux gris et que tu embrasseras les joues rondes de tes petits-enfants, tu puisses repenser au passé, soupirer et dire : « Quand j'étais plus jeune, j'ai eu une liaison torride avec le cowboy le plus canon de tout Austin ».

— Hum, je doute que je leur dise cela.

Mais Jamie tenait peut-être une piste. Peut-être que tout ce que je ressentais pour Alex, c'était un désir inassouvi, un désir pour lui qui mijotait depuis des années. Le fait de l'avoir revu, d'être avec lui... tout cela ravivait de vieux souvenirs. Peut-être Alex avait-il raison après tout ; si nous soulagions cette démangeaison, elle disparaîtrait. Ensuite, je respirerais à nouveau, je serais Zoe, l'amazone rockabilly sensass.

J'allumai le téléviseur et je m'installai confortablement en inspirant l'arôme de chocolat et de beurre des biscuits. Jamie se glissa dans la place à côté de moi et remua les sourcils, une expression entendue sur le visage.

— Hum, Jamie est maligne, admets-le.

— Peu importe.

Jamie me tira la langue en émettant un sifflement de dérision, puis elle démarra le film.

— Ouaip, je sais que j'ai raison. Penses-tu que je pourrais faire ce que je fais avec Angel, si je ne suivais pas mes propres conseils ? Accorde-toi le droit de voir où cela te mène. Un jour, si cela disparaît, alors au moins, tu ne te demanderas jamais ce qui se serait passé si... Tu le sauras.

Croisant les bras sur ma poitrine, tout ce que je dis fut « hum ». Mais en moi, une volute d'anticipation et de chaleur se glissa lentement dans mon ventre et s'y installa. Est-ce que je songeais sérieusement à cela ? Mais il était impossible de nier les paumes soudainement moites ou le redressement des poils fins sur ma nuque quand je pensais à profiter de ses baisers, à le toucher comme je le voulais, comme j'en avais besoin.

Profiter de lui à l'instant.

Oh, mince, oui, j'y songeais sérieusement. Un bon 99,9 % de moi disait « oui, idée géniale », mais il y avait ce 0,1 % qui tremblait et frémissait parce qu'elle pensait qu'Alex n'était pas le genre de gars avec qui je pouvais m'amuser. Que jouer avec lui ressemblait beaucoup à sauter à la corde dans un champ rempli de mines. Un mauvais pas, et je serais anéantie.

Mais cette partie était si infime que je la fis taire. J'étais gourmande de punitions, je l'avais toujours été, et mon désir pour lui avait toujours été beaucoup trop fort.

Chapitre 5

Alex

Elle ne viendrait pas. J'étais debout comme un idiot dans le stationnement où je l'avais quittée la veille au soir, vêtu d'un pantalon habillé crème, de mocassins et d'un veston en tweed. Dès la seconde où Ryan m'avait surpris sortant de la salle de bain dans cette tenue, il s'était plié en deux, tant il riait, avait essuyé ses larmes avec ses jointures. Puis, il avait dit en termes clairs que, qu'importait la fille, elle me menait déjà tellement à la baguette que ce n'en était même pas drôle.

J'étais le genre de gars jean et bottes de cowboy, mais pas ce con de yuppie. Pourtant, j'avais voulu l'impressionner. À quel point étais-je bête ?

Liliana avait donné un petit coup de poing sur le bras de Ryan parce qu'il se moquait de moi, mais il avait raison. Je ne faisais pas des conneries semblables. Pour personne. La veille au soir, j'étais allé au lit si bandé que cela avait été un miracle que je ne balance pas la purée. Mais dans ma tête malade et tordue, j'avais été frappé par une envie très irrationnelle de noblesse. Je pensais que si je ne me caressais pas, ne soulageais pas mon envie, l'univers le verrait en quelque sorte et m'ouvrirait le chemin afin que je sois plus vite avec elle.

Je sais... je suis un idiot.

Consultant la montre à mon poignet pour la vingtième fois, je me retournai vers mon camion avec un grondement sourd et décidai que j'allais partir. Elle avait 15 minutes de retard ; ouais, je sais que ce n'est pas un long moment à attendre, particulièrement avec les femmes. Mais je me sentais tout à coup hors de mon élément, peu sûr de moi et comme le plus grand imbécile fini de la terre.

J'avais une main sur la poignée, mais je m'immobilisai parce que j'avais entendu de la musique venant du bout de la rue : quelques accords ténus de guitare clinquante et les grattements d'une basse. Un sourire s'empara de moi. Je savais que c'était elle. En quelques secondes, la Bel Air virait dans le stationnement, et mon cœur fit un foutu saut arrière dans ma poitrine.

Mes doigts se serrèrent devant cette étrange réaction.

S'arrêtant à côté de moi, elle descendit sa vitre, et je n'en crus pas mes yeux. Zoe ne ressemblait en rien à la fille que je connaissais.

Sa chevelure pendait librement autour de ses épaules, longue, douce et ondulée. Elle ne portait pas de mascara ni de rouge à lèvres. En outre, elle était habillée différemment. Elle

ressemblait davantage à une enseignante à l'école primaire qu'à la fille rockeuse sensass pour qui j'avais développé une obsession.

— Monte dans la voiture. Elle donna un coup de menton vers la portière du passager.

La contournant au pas de course, j'ouvris la portière et montai. La voiture sentait le citron, cette odeur, combinée à son parfum de tangerine et d'orange, fit gronder mon estomac. Elle me donnait faim, d'elle, de nourriture... c'était un peu la même chose.

Elle revint immédiatement sur la route et ferma la radio.

Je ne pouvais pas m'empêcher de la dévisager. Elle portait une veste rose avec des boutons de perle et un haut crème, un collier de perles et une jupe grise qui s'arrêtait à ses genoux. Étrange, mais l'allure bibliothécaire intellectuelle m'allumait vraiment. Je changeai de position sur mon siège.

— Jolis vêtements, dis-je d'une voix traînante.

Sa bouche tressaillant, elle roula les yeux.

— « *Obasaan* » signifie « grand-maman » en japonais, en passant. Elle me regarda, et je dus réprimer ma soudaine envie de la prendre et de planter un baiser sur ses lèvres roses et parfaites pour les baisers. En tout cas, ma grand-mère pense que je me dirige droit en enfer à cause de mon comportement sauvage de rockeuse. Alors, je mets la pédale douce quand je suis avec elle. Mais vraiment, il y a une autre personne encore plus obsédée par moi qu'elle.

Son rire emplit la voiture, résonnant comme de la musique à mes oreilles. Qu'est-ce qui se passait avec moi, putain ? Pourquoi cette nana avait-elle cet effet sur moi ? Ce n'était pas comme si elle était la fille la plus chaude que j'avais vue ou fréquentée. Mais tandis que je parcourais les innombrables visages avec qui j'avais été au fil des ans, je compris vite que c'était un mensonge. Zoe était plus que cela. J'expirai ma frustration dans un souffle.

À un moment donné, elle ferait ou dirait quelque chose d'absolument détestable, et je serais en mesure de l'arracher du piédestal qu'elle occupait actuellement. Il le fallait, personne n'était parfait. Quand elle le ferait, je me débarrasserais d'elle comme je l'avais fait avec tant d'autres.

— Donc, c'est pour faire plaisir à tes parents ?

Je repris là où nous avons laissé.

— Ouais, ouais. Elle sourit.

— Ta mère ?

— Bingo.

Elle rejeta sa chevelure par-dessus son épaule ; le parfum de son shampoing frappa mon nez. Épicé et fruité. Seigneur, elle sentait bon. C'était agaçant.

M'éclaircissant la gorge, je poursuivis :

— Donc, afin de faire plaisir à ta mère, tu t'habilles comme une maîtresse d'école à la retraite ?

— À peu près, oui.

Elle vira à gauche, se dirigeant plus profondément au cœur de la ville. Tapotant le volant avec ses doigts, elle soupira. Elle était tendue, les épaules et la colonne droites.

Mes sourcils plongèrent vers le sol.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Les nuances cuivrées de sa peau luisaient sous une mince couche de sueur. Austin était étouffant ce jour-là. Sans climatiseur dans la voiture, même moi, je commençais à sentir la chaleur. Mais la sienne était peut-être causée par autre chose que la température de son corps parce qu'un muscle se raidit dans sa joue et qu'ensuite, elle me lança un regard sombre.

— Zoe n'est pas mon véritable nom. Bien, ce l'est, mais ce n'est pas mon prénom de naissance.

Frottant mes mains sur mon pantalon, je changeai de place dans mon siège. Peu importait ce qu'elle était sur le point de me dire, j'avais le sentiment que tout cela était lié au mystère de son identité.

— J'ai pensé à toi. J'ai essayé de me creuser la cervelle pour y trouver un souvenir de toi.

Je laissai cette pensée planer comme un appât entre nous et je n'eus pas à patienter très longtemps pour qu'elle morde.

— Et ?

Son pied tapa sur le plancher de la voiture. C'était une grande femme. J'avais toujours eu un faible pour les grandes femmes. J'adorais ne pas avoir à me plier en deux et me casser le dos pour les embrasser, j'adorais la silhouette de leurs corps vêtus, mais surtout, j'avais toujours adoré la longueur de leurs jambes : incroyablement longues et semblant s'étirer sur des kilomètres. Zoe avait des mollets doux et souples, et les ballerines brun clair qu'elle portait ne faisaient qu'accentuer cela. Il me fallut un moment pour m'apercevoir qu'elle n'avait aucun tatouage sur ses jambes. En fait, habillée comme elle l'était, les cheveux libres comme cela, elle semblait n'en avoir aucun. Les tatouages me manquaient, mais cette femme était canon, peu importait son style du moment.

Ma bouche se remplit de salive tandis que je m'imaginai retirer les vêtements de son corps et embrasser chacune des fleurs qui surgissaient en chemin. Le simple fait d'y penser me durcit les couilles, ramollit mes genoux. Je n'avais jamais eu ce type de réaction avec une femme, jamais.

Le fait était que je n'arrivais toujours pas à me rappeler quoi que ce soit d'elle, et cela me rendait fou. Je voulais désespérément l'injecter dans mon passé, regarder et la voir là. Mais je ne voulais pas avoir l'air d'un perdant, non plus.

— Nous nous sommes rencontrés il y a longtemps, n'est-ce pas ?

Une étincelle éclaira ses yeux couleur de miel.

— On pourrait dire cela.

Évasive, elle n'allait pas me rendre la chose facile, ce qui signifiait que j'allais devoir être persuasif. Heureusement, j'étais surqualifié pour la tâche. Détachant ma ceinture de sécurité, je me glissai plus près d'elle. Elle se mordit le coin de la lèvre, et le pouls sur son cou palpita comme les ailes d'un colibri.

Passant mes doigts à travers sa chevelure noire douce et épaisse, j'effleurai délibérément sa nuque et son cou. Elle ne broncha même pas. C'était étonnant qu'une femme aussi confiante et sûre d'elle que Zoe réagisse ainsi envers moi. La fille que j'avais rencontrée l'autre soir dans le salon de tatouage, celle qui avait joué avec moi... elle n'était pas ici. J'aimais cela. Je n'aimais pas cela avant : pas avec les autres filles. Avec les autres, c'était toujours un signe que notre séparation serait un gâchis. Mais je ne m'ennuyais pas en présence de Zoe. Je voulais savoir ce qui la faisait tiquer, pourquoi elle s'était couverte de tatouages et de perçages. Qui était-elle ? C'était un mystère qu'il me fallait résoudre.

— Zoe, murmurai-je en me penchant dans ses cheveux, inspirant le doux parfum d'orange profondément dans mes poumons.

— Hum ?

Je repoussai doucement sa chevelure en arrière et parlai dans son oreille. Mes lèvres étaient si proches d'elle que sa chaleur les fit picoter et me serra le bas-ventre.

— Nous sommes-nous rencontrés à l'école ?

Un minuscule frisson parcourut sa peau, laissant dans son sillage un peu de chair de poule. Ses réactions firent tomber sur moi un genre de folie. Je me foutais qu'elle conduise, je me moquais de ne pas porter de ceinture de sécurité, parce que la seule chose qui importait était de l'amener à me désirer aussi.

— Oui. Le mot ne fut pas tant articulé que soufflé. Alex... Elle me jeta un regard. Mon nom est Misaki Stone.

Elle se retourna vers l'avant, et j'aurais aimé dire qu'une épiphanie se produisit, que le ciel s'ouvrit et que le paradis me fut révélé, que soudainement, je la connaissais, me rappelais notre passé insaisissable. Mais c'était tout autant le vide qu'avant.

— Écoute... Elle coinça une mèche de cheveux derrière son oreille, dévoilant sa large pastille d'oreille, la seule partie d'elle qui ressemblait à l'ancienne Zoe. Ne faisons pas semblant que tu vas tout à coup te souvenir de moi. Voici l'affaire. J'étais en première année, tu étais en dernière. J'en pinçais vachement pour toi ; tu ne me prêtais pas la moindre attention. Pourquoi l'aurais-tu fait ? Les premières années sont totalement oubliables, non ?

Elle rit, et je ne sus pas quoi dire. Elle avait raison : je ne pouvais pas penser à un seul étudiant de dernière année qui avait déjà regardé une étudiante de première, quand on pensait que la plupart d'entre nous avaient l'âge légal et qu'elles étaient encore un appât pour se retrouver en taule. Mais j'aurais bien aimé l'avoir connue.

— Je ne mentirai pas en disant que je n’espérais pas qu’un jour, tu aurais pu vraiment remarquer la petite intellectuelle que j’étais. Elle haussa les épaules et m’offrit un large sourire. Mais je comprends.

— Je parie que tu étais adorable. Je me calai dans mon siège.

— Non, vraiment pas. Je portais un appareil orthodontique et des lunettes. J’avais le visage comme une pizza et j’avais l’air d’une fille bizarre. Elle eut un sourire narquois. Ridicule quand on pense qu’aujourd’hui, j’ai vraiment l’air bizarre.

Je rigolai et m’appuyai contre mon siège.

— Je pense que tu as l’air canon.

Elle se mouilla les lèvres.

— J’adore ton véritable prénom, en passant. Misaki. Je le goûtai, savourant les voyelles comme un bon vin. Il est lyrique. A-t-il une signification ?

Virant dans une rue secondaire, elle commença à ralentir. Nous avions roulé à travers le cœur de la ville, entourés d’une étendue de gratte-ciel, mais à cet instant, nous étions dans la partie la plus ancienne de la ville. Les grands édifices avaient fait place à des bâtiments plus petits et monolithiques.

— Tu devrais vraiment attacher ta ceinture de sécurité. Mon père est très à cheval sur ce genre de truc. Il est le meilleur ami du juge de la cour fédérale et il entend toutes sortes de mauvaises choses qui se produisent sur la route. Il sauterait les plombs, s’il te voyait rouler sans elle.

— D’accord. Je me glisse de l’autre côté en attrapant la ceinture. Je suis un bon copain. Et en passant, merde.

Elle sourit en coin.

— Ouais, tu ferais mieux d’être gentil, sinon il fera enfermer ton petit cul. Et comme nous *sortons ensemble*, nous nous sommes rencontrés au Shack, nous avons couché ensemble alors que nous étions ivres le premier soir où nous nous sommes vus, il y a six mois, et nous sommes inséparables depuis.

— Hum. Sérieusement ? Ne devrais-tu pas dire que nous nous sommes rencontrés à la bibliothèque ou un endroit semblable ?

Son air était drôle, et ses lèvres tressaillirent. Elle me regardait comme si j’avais posé la question la plus stupide au monde.

— Ouais, cela ne passerait jamais avec ma famille. Ils pensent que parce que je m’habille comme je le fais, je suis une putain finie, déterminée à réveiller Caïn. Ils ne croiraient jamais cela.

— Et pourtant, tu t’habilles comme ça.

En riant, elle entra dans un stationnement extrêmement bondé.

— Maman n'a pas compris le message qu'*Obasaan* voit clairement à travers ce déguisement.

Elle se gara, puis jeta un regard dans son rétroviseur et bouffa sa frange avant de s'apprêter à ouvrir sa portière. Je l'attrapai par le bras.

— J'ai oublié. Tendait la main dans la poche de mon veston, je sortis les dés en peluche que j'avais décidé sur un coup de tête d'acheter au magasin en passant ce matin. Rose bonbon. C'est ça ?

Ils n'étaient pas très gros, pas de ce genre immense que les gens accrochent habituellement à leurs rétroviseurs, mais ils feraient l'affaire jusqu'à ce que j'en trouve une meilleure paire.

Se couvrant la bouche d'une main, elle prit les dés et gloussa. Cela fit pétiller ses yeux et fit faire une embardée à mon cœur. Les prenant dans ma main, elle plissa le nez adorablement et suspendit les dés à son rétroviseur.

— Ils sont parfaits. Si parfaits. Merci.

Mes yeux ne pouvaient pas cesser de s'abreuver d'elle. Sa manière de toucher les dés avec le bout de son doigt, son corps mince gravé à l'encre entièrement recouvert. Je voulais cette femme et je ne pouvais plus le cacher.

— Misaki.

Son nom trembla sur ma langue ; c'était le nom que je préférais. J'aimais Zoe, cela paraissait amusant et fou, mais Misaki représentait le mystère et une touche de danger. Son regard croisa brusquement le mien, ses yeux étaient ronds, et sa bouche légèrement entrouverte.

Avec un grondement sourd, je me penchai vers elle et pris ses lèvres. Je n'en avais pas eu l'intention, mais je ne pus m'arrêter, une fois que j'eus commencé. Elle écarta les lèvres avec un petit gémissement qui ne fit que m'exciter davantage. J'avais envie de lui arracher sa veste, de déchirer son haut, de remonter sa jupe...

— Arrête. Elle haleta en s'écartant et en respirant fortement, puis elle posa son front sur le mien. Tu dois arrêter. Si tu ne le fais pas, je ne vais jamais sortir de cette voiture.

Son grand sourire fut comme un coup de poing dans le ventre : il me scia en deux.

C'était un peu de la torture que de la laisser s'éloigner. Mais je le fis. En soufflant, elle fixa mon entrejambe, le désir brûlait dans ses yeux couleur de miel fondu. Mon pantalon était tendu, et je ne pus que hausser les épaules.

En grognant, je changeai de position et tirai sur mon pantalon.

— Donne-moi une seconde, d'accord ?

Elle donna un petit coup de doigt aux dés, pressa les lèvres et hocha la tête. Il était évident qu'elle luttait contre son rire.

— Tu t'es infligé cela, tu sais.

Je grondai.

— Non, c'est toi, avec ton air de bibliothécaire intellectuelle et séduisante.

— Alors, cela te branche, hein ? se moqua-t-elle.

— Tu continues, et je vais te menotter à ce siège pour ne plus te laisser partir.

En faisant sauter mes pieds sur le plancher de la voiture, je pensai à n'importe quoi pour régler mon problème. On dit qu'il est plus facile de faire un discours quand on imagine son public nu. Je ne donnais pas vraiment un discours, mais c'était la seule chose à laquelle je pus penser. Mais cela ne s'appliquait pas vraiment à la situation ; j'essayais de ne plus être excité, et la nudité était exactement ce que je voulais à ce moment.

— Tu sais, mon oncle a une hideuse verrue poilue sur le visage. Elle est entièrement brune, et les poils qui en sortent sont noirs et piquants, on dirait des poils de porc.

Je fronçai les sourcils. Les verrues poilues anéantissaient l'humeur et me retournaient l'estomac dans le processus.

— C'est dégoûtant.

— Mais cela a fonctionné, n'est-ce pas ?

Elle pointa mes cuisses.

— Ouais, ça a marché. Mais je te veux encore.

— Tu es prêt ? demanda-t-elle en faisant semblant que je n'avais rien dit, qu'elle n'avait rien entendu.

Mais je savais le contraire parce que ses narines s'étaient dilatées très légèrement, et ses mains s'étaient repliées sur ses cuisses.

— Alors, comment nous sommes-nous rencontrés ? demandai-je en reniflant.

Je n'arrivais pas à croire que je faisais vraiment cela.

— Au Shack. Du sexe torride et aviné. Il y a six mois. Elle énuméra le tout sur ses doigts. Oh : et sois prêt à ce que ma famille agisse d'une manière totalement odieuse.

Il y avait de l'exaspération dans sa voix, mais aussi de l'affection. Je ne pouvais pas dire que je savais ce que je ressentais. Je détestais ma famille, être en leur présence me donnait envie de m'enfoncer une fourchette dans le cerveau. Mais c'était trop intense, trop intime pour le lui dire. Cela ne la regardait pas, la façon dont ma famille était vraiment tordue.

— J'aime la partie sexe intense et avinée.

Je souris, chassant les pensées sombres comme je les avais chassées tant de fois auparavant.

— Je parie, cowboy. Bon, entrons avant que mon père envoie un avis de recherche.

Zoe

Dès que j'entrai chez Jade Palace, je fus immédiatement accostée (et non, je n'utilise pas ce mot à la légère) par mon oncle Hank. C'est un type costaud et rustre que l'on pouvait, la plupart du temps, retrouver sur le lac le samedi après-midi avec une bière en main et se grattant

occasionnellement les fesses pendant qu'il attendait que le poisson morde. Je fus étonnée qu'il soit venu : ces genres de réunion n'étaient habituellement pas du tout son truc.

Mais ce jour-là, il était habillé d'un pantalon chic crème et d'une chemise à col rouge. Sa chevelure blond-gris était peignée en arrière, et la verrue poilue nous saluait.

— Oncle Hank, dis-je d'une voix étouffée, car il me serrait tellement fort sur son flanc qu'il m'avait écrasé le visage.

Curieusement, et c'était très étrange, *Obasaan* s'était prise d'affection pour le rustre bourru qu'était le frère de mon père. Hank était le seul membre de la famille capable de faire sourire ma minuscule grand-mère d'un mètre vingt tout juste. Alors, ma mère tolérait ses manières plus grossières et l'invitait souvent, même s'il déclinait habituellement.

Les *dimsums* étaient une tradition hebdomadaire dans ma famille, à peu près comme le proverbial repas de poulet frit pour les Américains. C'était un moment où ma mère se frottait aux Japonais importants : ceux qui puaien la vieille fortune et avaient beaucoup de relations. Je pense que maman aimait réellement papa ; je veux dire, avec ses attentes élevées, il le fallait. Mais je n'étais pas assez idiote pour croire qu'elle n'avait pas vu son ambition et sa détermination à l'université, qu'elle n'avait pas constaté son génie et qu'un jour, il grimperait les échelons professionnels, sans parler de l'origine de la vieille fortune de la famille Stone. C'était une vie qu'elle avait toujours désirée, et mon père était plus qu'heureux de la lui fournir.

Donc, nous venions ici, chaque semaine, prêts à nous froter aux autres et à faire semblant d'être la parfaite famille de conte de fée.

Un immense éclat de rire m'engouffra et fit trembler le gros ventre rond de bière de mon oncle.

— Regarde-toi, toute distinguée, et tout. Les yeux bleus chassieux d'oncle Hank sourirent en me regardant affectueusement. La dernière fois que je t'ai vue, tu étais couverte d'encre et de métal.

— Ouais, bien. Je m'extirpai de ses pattes grosses comme des jambons. Tu es le seul membre de la famille qui m'a déjà rendu visite au salon. Alors, gardons cela pour nous, d'accord ?

Il tira sur son col.

— Cette foutue chemise me coupe la respiration.

Je pouvais sentir le regard amusé d'Alex me transpercer le dos. Je n'avais pas menti quand je lui avais dit que ma famille était *unique*.

— Et pourquoi es-tu habillée avec ce chic aujourd'hui ?

— *Obasaan* m'a téléphoné, elle m'a dit que tu amènerais un gars pour nous voir, elle m'a dit de m'habiller comme si je ne sortais pas d'un caniveau. Il le dit exprès de sa voix la plus infecte de péquenaud, puis il rit. Je le jure, si je n'aimais pas autant cette femme... Son ton se remplit de chaleur, puis ses yeux se posèrent par-dessus mon épaule. Tu dois être ce gars.

Me disant que c'était probablement le moment de faire les présentations, je m'écartai d'un pas et passai mon bras sous celui d'Alex. Mon cœur trembla, et mon pouls siffla dans mes oreilles. Alex sentait tellement bon à ce moment, comme de la sauge et des épices. Je ressentais déjà de sérieuses émotions grâce aux dés en peluche qu'il m'avait offerts.

Cela voulait dire quelque chose quand un gars vous donnait un cadeau, non ? Je voulais le croire, en tout cas.

— Oncle, voici Alex.

Hank grogna sa réponse, puis il tendit la main.

— Et où as-tu rencontré ma petite fille ?

Oh mon Dieu, mon oncle ne se préparait pas à faire le numéro du plus fort, non ? À en juger par sa manière de se positionner et de zieuter mon « faux copain », il le semblait vraiment.

Alex était un grand gars ; je ne savais pas exactement combien il mesurait, mais il devait faire presque deux mètres. Mon oncle était rond et trapu. Cela aurait pu être drôle de voir ces deux-là lutter, du moins si mon estomac n'avait pas soudainement été envahi par des papillons kamikazes.

Une étincelle dansa dans les yeux gris et malicieux d'Alex.

— Au Shack, monsieur. Nous nous sommes saoulés, nous avons baisé et nous sommes inséparables depuis.

Merde ! Dans mon étonnement de voir mon oncle à l'une de ces réunions, j'avais complètement oublié l'histoire bidon que nous avons concoctée. Mes parents auraient ri. Mon oncle, il n'allait tellement pas apprécier cet humour.

Je gémis, puis haussai légèrement les épaules en guise d'excuse pour mon oncle.

— Ignore-le. Il dit des trucs fous tout le temps quand il a oublié de prendre ses médicaments. Viens, Alex.

Je tirai son bras avec force pour l'arracher au regard mauvais d'oncle Hank, dont la veine au centre du front palpait à ce moment. En grandissant, j'avais l'habitude de dire qu'il se transformait en Hulk, quand cela se produisait.

— Quoi ? me murmura Alex à l'oreille.

Je le regardai à travers mes doigts.

— Quand je t'ai livré notre histoire, j'ai un peu oublié de préciser qu'elle servait à choquer mes parents seulement. Je ne pensais pas qu'une autre personne s'intéresserait à notre rencontre. Et je ne m'attendais absolument pas à ce que mon oncle Hank soit présent aujourd'hui. C'est juste... tu sais, reste loin de mon oncle pour le reste de la journée. Il pourrait te mordre.

Son magnifique visage se fendit d'un large sourire.

— Je suis ici pour plaire, Zoe.

Sa manière de murmurer mon nom, comme s'il le goûtait, m'excita, me donna des envies. Comment allais-je survivre à ce repas ?

Le Jade Palace grouillait de gens du coin qui savaient que c'était le seul endroit à Austin où on pouvait manger de bons mets. Mais je ne pus m'empêcher de me demander si j'aurais dû préparer Alex avec un peu plus d'information sur ce qui constituait les bons mets ; certains Américains pouvaient être un peu repoussés à la pensée de manger des pattes de poulet au barbecue.

L'endroit n'était pas le plus chic où manger dehors ; les tapis étaient d'une couleur rouge passée de mode depuis deux décennies. Le papier peint était fané et se détachait. Il n'y avait pas de cristal pendant des plafonds. On ne venait visiblement pas là pour l'ambiance.

Je m'appuyai sur Alex pendant que nous marchions vers la grande table ronde la plus éloignée et près des portes de la cuisine. La table spéciale de maman. La chose que je pouvais dire sur ma mère était qu'elle pouvait charmer un charmeur de serpent, si elle en avait vraiment envie. Trente ans de loyauté signifiaient qu'elle obtenait la meilleure place, celle pour qui le chef préparait la nourriture.

— Alors, il n'y aura plus de surprises, dis-je en offrant à Alex un air amusant. Ne raconte pas cette histoire à quiconque, sauf à ma mère et à *Obasaan*, si elle le demande. Papa te tuerait probablement, maintenant que j'y pense.

Il posa un doigt sur le bord de ma colonne vertébrale, il le remonta, l'abaissa lentement, ce qui emplit ma tête de délicieuses pensées coquines.

— Compris. Autre chose ?

Je ne lui avais pas dit ce que j'allais faire là, mais pour m'assurer que ma mère gobait vraiment la supercherie d'une relation, je tournai les talons, enroulai mes bras autour de son cou et déchargeai sur lui un baiser qui, je l'espérais, lui retrousserait les orteils. Je mis tout dedans : ma frustration, mon désir, le besoin lancinant que je ressentais toujours en sa présence.

Ses doigts trouvèrent ma taille, la serrèrent fortement et la pressèrent. Je l'avais ébahi une seconde (j'avais senti la raideur de ses lèvres), mais il récupérait agréablement. Puis, il devint l'agresseur en se pressant contre moi. Son corps était collé sur le mien de toute sa longueur, si près qu'il n'y avait pas un centimètre entre nous. Son anneau de lèvre frota durement contre moi, et je ne pus retenir un bruit de gorge qui s'échappa de ma bouche. Je n'avais pas menti quand je lui avais dit à quel point je les trouvais séduisants. Les anneaux de lèvres étaient succulents, particulièrement quand ils se déplaçaient sur certaines parties de l'anatomie féminine.

Le bourdonnement des voix se tut, et c'est ce qui finalement m'écarta de lui. Tous les yeux de l'endroit nous fixaient. Manifestation d'affection en public : honte. J'eus un petit sourire narquois,

prodigieusement satisfaite de moi-même, particulièrement parce que ses yeux gris métallique étaient alors vitreux et qu'il respirait assurément avec force.

— *Maintenant*, c'est tout.

Je lui décochai un clin d'œil et comblai les derniers pas jusqu'à la table.

Mon père avait le front haut. Homme svelte et athlétique, il était l'antithèse parfaite de son frère. Là où la chevelure d'oncle Hank était blonde, celle de papa était brun foncé et bouclée. Alors qu'il s'entraînait au gymnase cinq fois par semaine, je doutais qu'oncle Hank reconnaisse même un tapis de lutte, s'il en voyait un, encore moins un tapis de course. Et quand mon père parlait, il n'y avait aucune trace de ce ton nasillard de la campagne qui était la signature caractéristique de son frère.

— Jeune femme, dit-il en se levant, était-ce nécessaire ? Tu sais ce que ta mère va dire.

Je regardai la femme mince, l'air d'un mannequin, qui se tenait debout à côté de lui, et je souris, observant sa coupe au carré chinoise parfaitement coiffée et sa petite robe noire élégante qui mettait en valeur ses mollets sculptés dans ses Jimmy Choo à mille dollars.

— Salut, maman. Voici mon copain, Alex.

Je le tirai contre moi, l'obligeant à se tenir si près de mon flanc que nous aurions pu passer pour des siamois.

Ma mère se tenait debout à la place d'honneur comme une espèce de paon arrogant. Elle posa à peine les yeux sur Alex, son regard noir de jais se fixant plutôt sur moi comme des charbons ardents. J'avais à nouveau dix ans, j'étais plongée dans les ennuis parce que je m'étais échappée par la fenêtre de ma chambre pour jouer au chat avec Jamie et ce mignon garçon pour qui j'avais eu le béguin tout au long de ma cinquième année du primaire.

— Bien, au moins, le mystère est résolu, dit *Obasaan*, encore assise à côté de la chaise de ma mère. Son extrêmement minuscule silhouette voûtée était presque écrasée par l'épais tissu de sa robe en satin rose. *Magomusume*¹ n'est manifestement pas lesbienne.

J'adorais ma grand-mère. Relevant mes mains devant mon visage, je m'inclinai vers elle, et elle inclina sa tête en retour. Maman ne put que se hérissier, ayant espéré (j'en suis sûre) que pour une fois, sa mère la soutiendrait. Mais là où maman était un phare dans la tempête, *Obasaan* était une plume planant sous le vent. Habituellement, ce vent soufflait directement dans ma direction.

Prenant Alex par la main, je le guidai autour de la table, m'arrêtant brièvement pour planter un rapide baiser sur la peau douce comme du papier de riz de grand-mère.

— *Obasaan*, voici Alex.

Des lignes parcouraient son visage comme une carte routière, mais ses yeux étaient aussi perçants que ceux d'un oiseau de proie.

Alex resta calme sous son inspection avec un sourire doux ornant ses lèvres, et je pressai ses doigts, mon cœur si fier de lui à ce moment que je pensai qu'il pouvait exploser hors de

moi.

— Viens ici, mon garçon.

Elle plia un doigt crochu et noueux.

Laissant tomber un genou à terre, il se pencha vers elle, et elle lui prit la mâchoire, la tournant d'un côté et de l'autre. Il ne broncha même pas, et je dus me mordre la lèvre pour m'empêcher de rire. En fait, c'était plutôt drôle, le voir à la merci de ma minuscule grand-mère. C'était peut-être méchant de ma part, ma manière d'y prendre beaucoup de plaisir, mais alors, je n'avais jamais prétendu être une bonne fille, non plus.

— Il y a quelque chose de pas net chez toi, Alex.

L'accent de grand-mère était impeccable. Elle pouvait s'exprimer vivement en japonais, mais quand elle parlait l'anglais, personne ne pouvait savoir qu'elle n'avait pas été élevée aux États-Unis.

— Tout de même, poursuivit-elle en hochant fermement la tête, je t'aime bien.

Baissant sa main, elle se retourna, et juste comme cela, les présentations avaient été faites. Oncle Hank, semblait-il, avait repris son sang-froid une fois qu'il nous rejoignit. Il s'assit à côté de grand-maman, tapota délicatement sa main noueuse et dévisagea Alex tandis que nous contournions la table. Pauvre Alex : mon oncle allait le détester à vie.

Hank ne s'était jamais marié et il n'avait pas eu d'enfant. Il était aussi protecteur envers moi que mon père. Puisque je n'aimais pas sa façon de faire craquer ses jointures tout en continuant à regarder mon faux copain, je décidai de m'asseoir à côté de ma mère, pour garder Alex bien encadré entre moi et papa. Juste au cas.

Dès l'instant où nous nous assîmes, les tables roulantes portant de petites assiettes de *dimsums* circulèrent autour de notre table. Ma mère hochait la tête pour certaines, la secouait pour d'autres. Avant que nous l'ayons vue venir, la grande table débordait de nourriture.

Les succulentes odeurs de crevettes sucrées et de ciboule, de *cha sui* au barbecue, de sauce soja et de *won ton* frites me chatouillèrent le nez. Je grognai, ma bouche instantanément remplie de salive.

Les yeux d'Alex étaient ronds, ses doigts pianotant sur la table comme s'il était indécis.

Tout le monde était respectueux en prenant la nourriture avec leurs baguettes chinoises, même mon adorable oncle aux mains grosses comme des jambons. Prenant l'assiette la plus près de moi, je me penchai vers Alex.

— Ceci est du *cha sui bao* : un petit pain vapeur fourré de porc chinois au barbecue. Vraiment bon.

Me jetant un sourire reconnaissant, il prit un petit pain et mordit dedans. De la vapeur s'en échappa, et il hocha la tête, levant les pouces tandis qu'il mâchait.

Il termina son petit pain en trois bouchées rapides.

— Quoi d'autre ?

Je souris, aimant qu'il me pose la question.

— Aimes-tu les crevettes ?

— J'imagine. C'est correct.

Il haussa les épaules.

— *Obasaan*, pourrais-tu, je te prie, me passer le *har gau* ?

Maman se retrouva à me le tendre ; je la remerciai avec un sourire crispé. Elle ne battit même pas un cil. Toujours aussi vexante. Ma mère avait sérieusement un balai dans le cul ; je l'adorais de tout mon cœur, mais j'aurais juré (si je n'en avais pas eu la preuve) qu'il était impossible que cette femme m'ait conçue.

— C'est un ravioli chinois aux crevettes. Me servant d'une baguette, je déposai un morceau translucide sur son assiette. Il est rempli aussi de porc, d'oignons verts et de pousses de bambou. C'est vraiment bon. En fait, c'est mon truc préféré.

Alex prit le ravioli avec ses doigts. Personne d'autre ne le remarqua ni ne s'en soucia, sauf ma mère, évidemment. Son regard perçant s'attachait à ce qu'il faisait, et son nez se retroussa légèrement. Il dut le remarquer parce que ses sourcils s'abaissèrent et qu'il lâcha le ravioli.

— Ai-je fait quelque chose de mal ? murmura-t-il.

Elle ne comprenait pas. Tout ce que ma mère n'avait jamais voulu pour moi était ce qu'il y avait de mieux. Je le savais, ce qui expliquait pourquoi je ne la détestais pas pour son comportement incroyablement autoritaire. Mais elle ne comprenait pas et elle ne comprendrait probablement jamais que ceci était ma vie. C'est moi qui choisissais de qui j'allais tomber amoureuse. C'était sûrement affreux de l'admettre, mais plus je savais qu'elle n'aimait pas cela, plus je le voulais. Je voulais Alex depuis des années, et sa censure ne faisait que rendre mon désir plus urgent.

J'attrapai sa cuisse sous la table. Tout son corps se raidit, le muscle sous ma main tressaillit et je le caressai.

— Sais-tu comment te servir des baguettes chinoises ? murmurai-je.

— Quoi ?

Il s'étouffa, puis tendit la main vers son eau. Sa main tremblait très légèrement. Je souris.

— Les baguettes chinoises, blanc-bec. Sais-tu comment les utiliser ?

En avalant, il déposa son verre et se tourna pour me regarder. Ses yeux flambèrent de désir, et il sembla littéralement me déshabiller devant Dieu et tous les autres. J'oubliai ma mère, mon oncle, *Obasaan* et même mon père, lequel pouvait facilement inventer de fausses accusations contre Alex pour le faire enfermer dans une cellule pendant toute la nuit. Tout cela se transforma en bruit de fond. J'étais perdue dans son regard aux yeux argentés, et des mots rebondissaient inutilement dans ma tête comme un papillon de nuit dans la tempête.

— Ouais. Sa voix était grave et gutturale.

Je croisai les jambes pour contrer la soudaine tension palpant entre elles. Quand je parlai, ma voix était tout aussi éraillée que la sienne.

— C'est comme cela que nous faisons les choses chez moi.

Il prit une paire de baguettes au centre de la table et les glissa hors de l'emballage en papier, puis il les sépara.

— En passant, dit-il tandis qu'il prenait le ravioli avec une efficacité expérimentée, tu vas payer pour cela plus tard.

C'était tellement mal que je sois complètement excitée juste là, pendant que mes parents étaient assis, avec ma vieille petite grand-mère et mon oncle grognon... mais je n'y pouvais rien.

— Alors, jeune homme, que fais-tu exactement ?

Je grimaçai au son de la question pragmatique de mon père. À l'évidence, il n'avait pas été impressionné par ma manifestation improvisée d'adoration, grosse surprise.

Alex s'éclaircit la gorge.

— Je vais à l'école, monsieur.

Sa mâchoire se contracta fortement, et j'eus immédiatement envie de l'étreindre, de l'envelopper dans mes bras, de jeter un regard noir à mes parents et de caresser Alex jusqu'à ce qu'il redevienne charmeur et séduisant.

Mon père lécha ses dents de devant, puis il enfourna un autre ravioli dans sa bouche sans jamais quitter Alex des yeux.

Alex déposa les baguettes, et je fus tellement fière de mon blanc-bec de copain parce qu'il ne broncha pas le moindrement ; je lui tapotai le dos. La première ronde appartenait à mon faux copain.

— Quel âge as-tu, fiston ?

— Vingt-trois ans.

Les sourcils aiguisés de ma mère se froncèrent, et je n'aimai pas cette expression. Je ne l'aimai pas du tout. Je la connaissais bien, ma vieille ennemie ; c'était une expression de mépris.

— Alors, tu devrais déjà avoir ton diplôme aujourd'hui, non ? dit-elle, un semblant de sourire et une attitude guindée fermement en place.

Je pouvais littéralement entendre grincer les molaires d'Alex. Je plissai le front, souhaitant que mes parents en aient fini avec l'Inquisition espagnole.

Il but une longue gorgée d'eau, puis il hocha la tête.

— Oui, mais j'ai pris une année sabbatique. J'avais besoin de temps pour réfléchir.

Les yeux de maman devinrent deux minces fentes ; les narines de mon père se dilatèrent. Visiblement, ils n'étaient pas contents de cette réponse. Cela me mit vraiment en colère ; ce

n'était pas de leurs affaires. Alex n'était pas mon copain, mais même s'il l'avait été, personne ne méritait d'être traité de cette façon.

— Alex est brillant, intervins-je. Vous devriez voir ses dessins. Ils feraient rougir Caillebotte de honte.

Le sourire d'Alex était sincère quand il tourna le visage vers moi, et je pus voir la lueur d'étonnement dans ses yeux argentés. J'avais toujours admiré son talent d'artiste à l'école secondaire : une partie de ce qui m'avait attirée vers lui était son aptitude artistique, que lui et moi, nous avons des choses en commun, même s'il avait ignoré mon existence.

— Donc, un autre élève de terminale en art. Comme c'est merveilleux, dit ma mère d'une voix traînante, et ce fut affreux.

J'avais vraiment envie de lâcher le contenu d'eau glacée de mon verre sur sa tête.

— Mince, merci, maman. C'est tellement super de savoir que tu approuves mon choix de carrière encore une fois.

Je souris, mais c'était forcé, et elle le savait.

— Passe-temps, Misaki, passe-temps. Tu vas te réveiller, et lorsque tu le feras, je suis certaine que ton père pourra dire un bon mot pour toi à...

— Génial. Mais non, merci.

Je l'interrompis, les vieux arguments rallumant le feu dans mon cœur comme la première fois. Dire que maman et moi, nous ne nous entendions plus beaucoup maintenant était un euphémisme.

— En fait, intervint Alex en pressant ma main sous la table, j'étudie l'architecture. Cela aide de bien dessiner, mais ce n'est pas une condition préalable de ce champ de spécialité.

Ma mère renifla. *Obasaan* hocha la tête, un petit sourire en coin ornant ses lèvres. Elle prenait un peu trop de plaisir à la situation. Mais quant à moi, mon cœur venait de fondre et de glisser quelque part dans la région de mes genoux parce que sauf erreur, Alex venait certainement de s'interposer pour prendre la grenade à ma place.

Et ça, c'était formidable.

— Hum.

Mon père hocha la tête, visiblement impressionné, mais pas encore prêt à déclarer Alex convenable pour sa seule et unique enfant sauvage.

— Et comment vous êtes-vous rencontrés ? demanda *Obasaan*.

Oncle Hank se raidit instantanément, et je gémis, imaginant déjà l'explosion qui allait suivre. J'adorais me montrer vulgaire en présence de ma mère, elle s'attendait à cela de ma part, mais assise à cet endroit, à cet instant, je voulais qu'ils aiment bien Alex. Non, rayez cela, je voulais qu'ils l'adorent. Il ouvrit la bouche, et je serrai ses doigts en réaction.

— En fait, c'est un peu un cliché de roman d'amour. Je souris, puis me tournai pour lever mes yeux admiratifs sur la beauté superbe de surfeur blond d'Alex tandis que mon cerveau s'activait

avec frénésie pour trouver une histoire plausible. Je sortais de mon cours de pilates et je traversais la rue en joggant...

— Pour aller chercher ta dose de caféine, n'est-ce pas, bébé ? La lèvre d'Alex tressaillit et ouais... waouh, mon cerveau devint de la bouillie. Ah, cet homme était foutrement chaud, comme un mannequin Abercrombie & Fitch en chair et en os. Je ne voulais plus que l'amener chez moi, lui retirer ses vêtements et faire ma vilaine, vilaine fille avec lui.

— Ouais, c'est ça. Tu sais quoi, chéri, j'oublie toujours le reste. Pourquoi ne leur racontes-tu pas ?

Il pressa mes doigts. Avec force. Ouai, j'allais probablement payer pour cela aussi plus tard. Mon cœur s'affola sous ses pensées délicieuses et coquines.

— Ouais, tu es sûrement gênée... je comprends. Après tout, j'ai bien dû venir à ton secours, me taquina-t-il.

— Quoi ? Je haussai la voix. Ce n'est pas ainsi que je m'en souviens.

— Bien sûr, mon cœur. Ne te souviens-tu pas t'être foulé la cheville si méchamment, puis que j'ai couru à ta rescousse ? J'ai dû te soulever dans mes bras dans la rue avant que tu te fasses renverser par un taxi. Le salaud suffisant me fixait d'un air qui me défiait de le nier.

Puis, quoi, putain ? Était-il sérieux ? Mes parents n'allaient jamais croire ce tas de foutaises. Me soulever dans ses bras ? Mince, quelqu'un souffrait-il du syndrome du héros, ou quoi ?

— Tu ne nous as jamais parlé de cela, Misaki. *Obasaan* agita un doigt.

— Vraiment ? Bien, cela a dû complètement me sortir de la tête. Je tournai des yeux ronds vers le visage rayonnant d'Alex. Salaud.

C'est ce que je méritais pour l'avoir laissé finir l'histoire.

Grand-mère gloussa, mais oncle Hank avait encore une mine renfrognée. Manifestement, il ne croyait pas toute cette merde de damoiselle en détresse. Un gars intelligent, mon oncle.

— Alors, quand vas-tu être diplômé ?

La voix froide de ma mère interrompit mon trouble chaud. Il me fallut une seconde pour comprendre même de quoi elle parlait.

— *Haha*, laisse-le tranquille.

J'espérais qu'en utilisant son surnom japonais, je l'inciterais à reculer, mais pas de chance. Elle ne se tourna même pas vers moi. Ses yeux durs restèrent collés sur le visage d'Alex.

Alex se lécha les lèvres.

— Pas avant un an encore, madame. Comme je l'ai dit, j'ai pris une année sabbatique pour... m'occuper de certaines choses.

Je ne suis pas violente de nature et je peux bien avoir l'air effrayante aux yeux d'un gamin de deux ans, mais au fond de moi, j'ai un cœur d'or. Mais à cet instant précis, j'avais totalement envie de frapper quelque chose.

Pourquoi mes parents lui faisaient-ils toutes ces misères ? Ne devraient-ils pas simplement être heureux de finalement me voir avec quelqu'un ? Vrai, il n'était pas techniquement mon « quoi que ce soit », mais ils ne le savaient pas.

C'est à ce moment que la table roulante de nourriture revint, et *Obasaan* montra les pattes de poulet, un immense sourire lui fendait le visage. Oncle Hank se frotta les mains, et le nez d'Alex se retroussa légèrement.

Pour être mesquine, ou carrément méchante, ma mère passa le plateau à Alex. Luisantes d'huile et de sauce rouge, les pattes de poulet étaient ouvertes et sortaient du panier comme des griffes cherchant une proie. Il devait savoir ce qu'elle faisait, le mettant encore une fois à l'épreuve, car il captura celle du dessus du plateau avec ses baguettes et il en prit une grosse bouchée.

Effleurant sa colonne vertébrale avec mes doigts, je me penchai vers lui et murmurai dans son oreille.

— Les pattes sont remplies d'os, bébé. Je pense qu'elle s'attend à ce que tu réagisses : alors, quoi que tu fasses, contente-toi de sourire et de hocher la tête. Cela va complètement la faire chier.

Alex sourit et hocha la tête dans sa direction. Ma mère ne réagit pas tout à fait, mais l'affaissement de ses épaules était ce que nous verrions de mieux. Après cela, elle l'ignora. C'est là qu'il se pencha vers moi et me demanda :

— Que dois-je faire des os ?

Faisant semblant de coller mon nez dans son cou, je continuai à murmurer.

— Va aux toilettes et crache-les. Deuxième porte à gauche à l'entrée du restaurant.

— Excusez-moi, dit-il, puis il se leva et prit la direction des toilettes.

À la seconde où il fut hors de portée de voix, je me tournai vers eux.

— C'est quoi ça, merde, maman ?

— Surveille ton langage, jeune femme, siffla mon père.

— Je vais surveiller mon langage dès que, vous autres, vous commencerez à mieux le traiter.

C'est quoi, cet interrogatoire, ce cuisinage ? C'était censé être un repas, tout simplement, pas une foutue inquisition.

Oncle Hank grogna ; heureusement, il ne mentionna pas le petit faux pas fait par Alex plus tôt.

— T'attendais-tu réellement à ce que nous ne lui parlions pas ? demanda ma mère, tout sourire, avec une élégance décontractée et joviale.

Elle agissait aux yeux du monde comme si elle ne venait pas d'être la reine des V (et je parle d'un bovin ici) avec lui.

— Parler. Oui.

Je poignardai un ravioli avec ma baguette et le relevai à mes lèvres, puis le déchirai, sachant à quel point elle détestait me voir agir d'une manière si peu cultivée en public.

— Sers-t'en correctement. Au moins, agis comme si tu avais un peu de classe, Misaki.

Elle se hérissa, et je me contentai de sourire.

— Laisse mon copain tranquille.

Je piquai un autre ravioli en l'ignorant complètement.

— Il n'est pas ton copain.

Mes narines se dilatèrent.

— Pourquoi dis-tu cela, maman ? Je parlai à travers des dents serrées.

— Il a un perçage dans sa lèvre. Un perçage.

Si elle avait pu hurler sans que les autres tables l'entendent, je pense qu'elle l'aurait fait. Je trouvais totalement risible qu'elle était au courant de mes tatouages, mais qu'elle était totalement ignorante du fait que j'avais aussi été percée et que j'avais bien plus qu'un perçage.

— Donc, tu vas le juger sur cet anneau de lèvre ? Allons, maman, regarde-moi. Qui pensais-tu vraiment que je fréquentais de toute façon ? Un perdant quelconque en costume ?

Ses yeux sombres se fermèrent en deux minces fentes.

— Tu agis de manière ridicule. Tu te donnes en spectacle en public.

Bien sûr qu'elle choisit d'ignorer ma question. Pourquoi penserais-je même une seconde qu'elle répondrait réellement à l'une de mes questions ? Ma mère était gravement dans le déni en ce qui me concernait.

— Oh, je suis désolée. Veux-tu parler de mon baiser ? Parce que c'était agréable ; tu devrais essayer un jour. Retirer le balai de ton...

— Ça suffit ! Mon père me jeta un regard noir. Tu ne parleras pas ainsi à ta mère. Elle veut seulement ce qu'il y a de mieux pour toi, et cet homme, ce n'est pas cela.

— Et tu sais cela maintenant ? Hum ? Parce qu'il n'a pas réussi ton stupide examen surprise ? Je...

— Si tu dis que tu l'aimes, je pense que je vais vomir.

Ma mère déposa sa serviette blanche sur la table.

Dieu, elle me mettait en furie. Était-ce si impossible que je puisse aimer quelqu'un de tellement opposé à ce qu'ils avaient envisagé pour moi dans la vie ? Pourquoi ne pouvaient-ils pas comprendre que je ne serais jamais, JAMAIS, comme eux ? Et pour information, je ne l'aimais pas. Je le désirais gravement... oui. Je l'aimais bien. Absolument. L'aimer... le jury ne s'était pas encore prononcé là-dessus.

— Et si c'était le cas ? Et si j'étais complètement, absolument, amoureuse d'Alex Donovan ?

Une gorge s'éclaircit, et je n'eus pas besoin de lever les yeux pour voir qui c'était. Il avait entendu, évidemment qu'il avait entendu. J'aurais pu fermer très fort les yeux, si toute ma

famille n'était pas en train de me regarder. La dernière chose que je voulais qu'ils sachent était qu'Alex n'avait jamais entendu cet aveu, parce qu'il n'était pas réellement mon copain.

— Désolé de m'être absenté, dit-il.

Et je fus vraiment reconnaissante pour mon teint foncé ; si j'avais été aussi blanche que mon oncle, j'aurais alors été cramoisie des pieds à la tête.

Puis, il fit quelque chose que je n'avais pas vu venir. Il attrapa ma main, il la souleva assez haut pour que tout le monde à table puisse voir ce qu'il faisait, il la retourna paume vers le ciel et il planta un baiser directement au centre.

Ce baiser se déplaça dans mon corps comme une drogue, comme de petites ailes papillonnantes en forme de cœur dans mon sang et mon cœur. Cela m'incita dangereusement à soupirer comme une admiratrice de *Twilight* de 13 ans regardant Robert Pattinson jouer Edward Cullen. Je suis assez convaincue que la température dans le restaurant venait de monter de quelques degrés aussi, parce qu'il faisait vraiment chaud.

Ma mère n'eut plus rien à ajouter après cela, ni quoi que ce soit d'autre en fait. Le reste du repas fut une tentative pathétique de mes parents de prétendre qu'ils n'avaient pas insulté Alex en premier lieu. Oncle Hank raconta des blagues de péquenaud que seule *Obasaan* trouvait un peu amusantes.

Je fus vraiment reconnaissante quand le repas se termina finalement et que nous fûmes de retour dans ma voiture.

— Waouh. Alex appuya sa tête contre le siège et ferma les yeux. Je suis plutôt sûr que tes parents me détestent. Merde.

Il rigola doucement dans sa barbe. Je grimaçai.

— Ouais, je suis assez convaincue que tu as raison. Je suis désolée de t'avoir amené ici. Ils peuvent se montrer plutôt territoriaux quand il s'agit de moi. Je le jure, à part ma mère, ils ne sont pas habituellement aussi malveillants. Papa est normalement vraiment sympa... je ne sais pas du tout...

— Arrête.

Il entrouvrit un œil et me jeta un sourire doux. Je lui voyais rarement arborer ce genre de sourire. Alex était un dieu du sexe et non un sentimental, ce qui rendait cette expression plus spéciale. Je ne pouvais pas me rappeler l'avoir jamais vu faire cela à l'école secondaire. Il était monsieur Sulfureux, monsieur Je vais faire fondre ta culotte avec un de mes sourires de séducteur, et non monsieur Angélique. Jamais cela. Mon cœur fit des culbutes dans ma poitrine.

— Ça va, vraiment. Je pense que si j'avais une fille comme toi, je ferais bien pire.

— Hum. Vraiment ? Et à quoi fais-tu allusion exactement ? Mes tatouages effrayants ? Ou mes perçages de fou ?

— Cela et ton sang chaud.

— Waouh, tu es tellement romantique. On te l'a déjà dit ? Fais attention, Alex, tu cours le risque de me faire tomber dans les pommes.

Il s'étrangla de rire.

— Ouais, que puis-je dire ? Il semble que je suis incapable de me retenir. En passant, ces pattes de poulet... Il frissonna.

Je ris.

— Elle t'a totalement mis au défi, non ?

Roulant son cou d'un côté et de l'autre, il soupira.

— Ouais, je ne pense pas avoir marqué de bons points avec la vieille *haha*, c'est bien ainsi que tu l'as appelée ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire « maman ». Je lui jetai un coup d'œil tandis que nous attendions à un feu rouge. J'essayais, sans aucun succès, de te faire des misères.

— Cela n'a pas fonctionné. Il plissa le nez.

— Ouais, non.

— Alors, vas-tu m'expliquer le mystère de ton changement de nom ?

Je soulevai un sourcil.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, tu n'es *pas* à ta place avec tous les autres. En fait, tu es leur opposé total et complet.

Il donna une chiquenaude à un cheveu pendant sur mon épaule, ses doigts dangereusement près du renflement de mon sein. Cela me fit frissonner et me donna étrangement chaud.

Je haussai les épaules quand il s'éloigna finalement, me donnant une chance de recommencer à réfléchir.

— Bien, tu les as rencontrés. Pourquoi penses-tu que j'étais si pressée de changer ?

Il rigola.

— Des problèmes avec maman ?

Très perspicace, cet Alex ; j'avais toujours ignoré ce côté de lui.

— Oui, si tu dois le savoir. De graves problèmes avec maman. En grandissant, tout ce que je voulais était de la rendre fière de moi. Puis, j'ai compris qu'avoir une moyenne de notes de quatre points, être le premier violon et faire partie de l'équipe de débats ne feraient jamais en sorte qu'elle m'aime davantage. Cela, dis-je en émettant un petit grognement gêné, est probablement plus que tu voulais en savoir.

Cela semblait étrange de me confier autant avec lui si vite, mais ses yeux me regardaient, et il ne semblait pas s'ennuyer ni être agacé. Alex revint dans mon espace, il reprit ses chiquenaudes sur le bout de ma chevelure, et je me sentis étrangement calme d'avoir été si brutalement honnête.

— J'aime apprendre des choses sur toi, Zoe. Tu es intéressante à mes yeux. Il haussa les épaules comme si cela ne signifiait rien, comme si ce qu'il venait de dire n'avait pas légèrement déplacé le monde sur son axe. Alors, ensuite, tu as cette immense épiphanie et tu décides de devenir cette nana rockeuse canon pour la faire chier encore plus. Je comprends.

Il me décocha un clin d'œil.

Donnant une petite tape pour chasser sa main, je me contentai de rouler les yeux.

— Ce n'était pas cela non plus. C'est plus que j'ai compris qu'être ce qu'elle voulait que je sois me tuait réellement. Je suis un esprit libre, je l'ai toujours été. M'habiller comme je l'ai fait... je passai les doigts sur ma jupe... comme je le fais encore parfois... ce n'est pas vraiment moi. Je l'ai fait pour elle. Mais comme tu peux l'imaginer, c'est rarement apprécié. Alors, en fin de compte, j'ai compris qu'une partie de celle que je suis vraiment servait à tuer la fille qu'ils avaient tenté de mouler selon leurs désirs.

— Séduisante. Il fit semblant de frissonner. Alors, tu es l'une de ces filles, hein ? Le genre qui va me poignarder dans le dos avec un mignon couteau de poche la première fois où je vais te mettre en colère ? Devrais-je m'enfuir tout de suite, ou plus tard ?

Je ris. Je ne pus me retenir ; il était tellement idiot, parfois.

— Mon dieu, tu es vraiment un crétin, non ?

Remuant les sourcils, Alex se tourna alors vers la vitre.

J'essayais vraiment de ne pas trop analyser ceci, de me contenter d'avoir du plaisir avec lui et dans cette situation, mais la peur commençait à s'immiscer dans mon cœur, soudainement affolé. Étais-je en train de tomber encore une fois amoureuse de ce gars ? Ce n'est pas comme si nous étions déjà sortis ensemble ; mais ce que j'avais ressenti pour lui à l'école secondaire, les passions qu'il avait éveillées en moi... Le jour de sa remise de diplôme, j'avais eu l'impression qu'une partie de moi était morte.

Oui, je sais. Drame. Drame. Drame. Mais j'avais 16 ans ; le drame était plutôt un fait de la vie à cet âge. J'étais plus âgée et je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter que ces sentiments puissent alors devenir plus intenses, parce que je comprenais vraiment ce que je voulais.

Que j'aie toujours su quel coureur était Alex constituait un problème. Il avait un système de portes tournantes avec les femmes ou celles que j'appelais affectueusement « son béguin minute ». Malgré toute l'obsession que je ressentais pour lui, je n'avais jamais voulu être l'une de ces filles.

Les paroles de Jamie me revinrent alors. Ce n'était pas obligé que cette histoire ait une fin de conte de fée « ils vécurent heureux jusqu'à la fin des temps ». Cela pouvait bien être un bonheur présent.

La sonnerie d'un cellulaire interrompit mes pensées. Je baissai les yeux sur la poche d'Alex tandis qu'il tendait la main pour l'en sortir. Un muscle dans sa mâchoire se contracta quand il fixa le numéro. La sonnerie continua.

— Tu vas le prendre ? Je levai un sourcil.

Appuyant sur le bouton pour couper le son, il fourra son téléphone dans sa poche.

— Nan.

Très curieuse, je pinçai les lèvres et regardai par le pare-brise. Cela n'avait pas d'importance, c'étaient ses affaires, je le savais... mais j'avais aussi vu l'ombre s'insinuer dans ses yeux. J'avais aperçu le regard que j'avais vu l'autre soir au travail.

— Que fais-tu aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Hum ? Je le regardai du coin de l'œil. Tu as des projets ?

Son visage était dur, il n'y avait plus d'étincelle dans ses yeux.

— Faisons quelque chose de fou.

— D'accord. J'aime ce que j'entends. Peut-être. À quoi penses-tu ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. J'ai juste besoin de faire quelque chose.

Je commençais à penser que peu importait l'activité, il désirait surtout que nous passions du temps ensemble, depuis ce coup de fil. Mais je n'allais pas mentir et dire que je n'étais pas heureuse de profiter de la situation, non plus. Ryko sait que mes dimanches sont sacrés. C'est le seul jour de la semaine où je peux faire ce que je veux, et ce que je voulais à ce moment était d'être là avec lui.

Encore cette phrase ; et ce fut comme un déclic, comme si un petit ange venait de me murmurer à l'oreille : « Vas-y, relaxe, vois ce qui se passera... »

— Ouais, je connais un endroit. Tu veux très fou ? Ou juste un peu fou ?

— Je veux « enfermez-moi dans une cellule capitonnée avec une ceinture de force », ce genre de fou. Tu es partante ?

— Blanc-bec, je suis toujours partante pour ça.

¹. N.d.T.: Ce mot japonais signifie : « petite-fille ».

Chapitre 6

Alex

J'ignorais où elle allait, mais soudainement, nous sortions de la ville et nous nous frayions un chemin sur l'autoroute. La ville s'effaça graduellement derrière nous, et je pus respirer à nouveau. Voir ce numéro sur mon cellulaire m'avait donné envie de perdre la tête.

Je ne savais pas pourquoi *il* me téléphonait, putain. Mon perdant de donneur de sperme savait que je ne voulais pas lui parler. En fait, depuis le jour où j'avais reçu mon diplôme à l'école secondaire, je ne pensais pas que lui et moi avions échangé plus d'une dizaine de phrases, même quand j'étais obligé de leur rendre visite.

J'avais besoin de m'éloigner, et Zoe ne me demanda pas pour quelle raison ni pour quoi faire, elle avait simplement dit oui. Le piédestal prenait de la hauteur, et j'en fus soudainement irrité.

— Alors, où allons-nous, mon cœur ?

Elle se hérissa, tournant un regard plissé vers moi.

— Mon cœur ?

— Pourquoi, tu n'aimes pas cela ? Que dirais-tu de sucre d'orge ?

Elle grogna.

— Super minette ?

— Dans tes rêves, Roméo.

En souriant, je défis ma ceinture de sécurité. Je voulais être plus près d'elle. Non, j'avais *besoin* d'être plus près. Je voulais faire quelque chose de dément et de stupide, je voulais...

— Gare-toi.

De minces sourcils s'abaissèrent, et elle me jeta un regard comme si j'avais complètement perdu l'esprit.

— Quoi ?

— Gare. Toi.

J'étais assis si près d'elle que l'instant d'après, mon nez était dans sa chevelure, et j'inspirais. Elle sentait tellement bon, son parfum d'agrumes et de cannelle me tournait la tête.

Elle ne répéta pas « quoi ». Son clignotant était activé, et elle se gara. La circulation fila à côté de nous.

— Que se passe-t-il, A...

Je ne lui donnai pas l'occasion de finir sa question. Prenant son visage, je relevai ses lèvres. Je ne demandai pas la permission, je ne voulais pas voir si elle était d'accord avec ce que je

faisais. Zoe ne me donnait pas l'impression d'être du genre à vouloir un gentleman ; elle voulait un homme et elle allait en avoir un.

Nos lèvres se touchèrent, et je gémissais. Elle était douce comme de la soie et lisse. Son goût, comme du bonbon à la cannelle, ne fit qu'aiguïser mon appétit. De minuscules doigts avec des ongles comme des poignards agrippèrent mes biceps, s'enfonçant brusquement et provoquant un éclat de douleur. Mais des flammes aussi déchaînées avaient besoin de plus. Plus. Plus.

Puis, nos langues dansaient, et Zoe tremblait. Je sentis chacun de ses tressaillements. Je n'avais qu'une envie : m'enfourer dans sa chaleur. Je voulais rester là, explorer sa langue, son corps. Je voulais l'entendre gémir, je voulais la faire jouir. Mais surtout, je voulais oublier, oublier ce qui m'attendait à la maison, le salaud à qui je ne pourrais jamais pardonner.

Elle avait si bon goût et elle réagissait tellement bien que je me foutais totalement des voitures filant à côté de nous, remplies de gens qui pouvaient voir ce que nous faisons. J'avais juste besoin d'oublier, seulement pendant un moment. Je pris son sein et je moulai sa petite forme parfaite. J'étais tellement dur, il aurait suffi d'un rien, d'un rien du tout, pour glisser dans sa chaleur et tout laisser aller. Mon autre main glissa sous le rebord de sa jupe, et je suivis la trace de la longueur de sa cuisse tremblante. Ses mains minuscules poussaient sur mon torse. Mon cerveau embrouillé n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

Tout ce que je savais était que je devais la prendre. Ma résolution galante avait disparu, j'étais déchiré comme les ailes d'un papillon de nuit dans la tempête à cause de ce maudit téléphone. Je savais ce que Doc dirait, que je devrais faire l'opposé de ce que mon instinct naturel me dictait. Mais Zoe était là dans mes bras, et c'était tellement parfait, elle était tellement parfaite. Il me fallait oublier. Je devais le noyer sous cette action.

J'entendais des bruits, de petits sons, et il me fallut encore quelques secondes avant de comprendre qu'ils venaient en fait d'elle et qu'elle me demandait de ne pas continuer. Zoe me repoussait, me disait d'arrêter.

— Arrête, dit-elle plus fort en respirant fortement et en posant une main sur sa bouche. Fais juste...

Elle avala et ferma les yeux. Ce qu'elle aurait pu vouloir ajouter resta dans l'air, sans jamais être exprimé ni soufflé.

Mais je savais ce que c'était. Avais-je eu tort ? N'avait-elle pas voulu cela ?

Tournant des yeux foncés vers moi, elle pencha la tête de côté, entraînant les épaisses vagues de sa chevelure à glisser sur son cou comme de la soie noire.

— Qu'est-ce que tu fais, merde, Alex ?

Elle semblait en colère, et ses yeux étaient remplis de fureur.

— Quoi ?

Je fronçai les sourcils ; je n'aimais pas le ton de sa voix, l'accent dur qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais déjà entendu d'elle avant.

— Tu penses qu'une fille ne le sait pas quand on se sert d'elle ?

Elle se hérissa, son corps vibrant comme un diapason. Elle était furax, et ce n'était pas du tout ce à quoi je m'étais attendu.

— Tu as flirté avec moi au restaurant. Je pensais que tu...

— Quoi ? dit-elle sèchement. Que je voulais être juste une autre de tes poufiasses ? Puis, elle devint totalement calme, elle regarda droit devant elle, et sa minuscule mâchoire s'activa furieusement d'un côté et de l'autre. Je ne serai pas cette fille avec toi, Alex. Ceci était une foutue mauvaise idée. Tu dois t'en aller.

Je m'éloignai d'elle.

— Quoi ? Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Nous sommes au milieu de nulle part, tu t'attends à ce que je marche...

Ses yeux n'étaient que deux minces fentes, du rose s'était installé sur ses joues, et merde, elle était magnifique. Superbe. Un genre de malaise s'infiltra lentement comme un asticot dans mes boyaux, m'amenant à serrer fortement le ventre. Qu'est-ce qui se passait avec moi, merde ? D'abord, les étudiantes dans les toilettes et à cet instant, Zoe. Il semblait que je n'étais plus capable de donner à une fille l'envie d'être avec moi. Fait le plus ironique, j'étais tellement dur que j'aurais pu dégoupiller. Je la voulais d'une manière dont je n'avais voulu une fille depuis des années, peut-être jamais. Je fermai les yeux.

— Ce n'est pas comme si tu ne le méritais pas. Je pensais que nous pouvions être des amis. Manifestement, non. Malgré toute mon envie de laisser tomber ton cul sur le côté de la route, je vais te ramener chez toi. Mais éloigne-toi de moi. Je suis si foutrement en colère que je réussis tout juste à me retenir de t'arracher les lèvres, putain.

Ses doigts agrippaient le volant, la dureté dans son visage ne s'était pas le moins du monde atténuée, et je pensai que je ressentais peut-être quelque chose que je n'avais pas senti depuis très longtemps.

C'était le battement de mon pouls au fond de ma gorge, une bouche sèche, des doigts serrés. Le regret ? C'était quoi, ce bordel ? Du regret ? Pourquoi ? Qu'elle ne m'ait pas laissé tâter son cul ? Ou bien était-ce plutôt que je voulais réellement plus d'elle qu'une petite vite sur le bord de la route ?

À la seconde où je verrouillai ma ceinture de sécurité, elle revint sur la route, empruntant la première sortie en direction de la maison. Mes yeux ne cessaient de s'égarer sur son visage. Un mot pénible était logé au fond de ma gorge. Il était gros et intense, il prenait beaucoup trop d'espace. Il fallait seulement que j'ouvre la bouche pour le laisser sortir, et je me sentais bien à nouveau. Mais chaque fois que j'entrouvrais les lèvres pour parler, pour faire cet aveu stupide et si facile que c'en était agaçant, je n'y arrivais tout simplement pas. Je me figeais.

Trente minutes de silence s'écoulèrent. La tension était si palpable que je jure que j'aurais pu la prendre au creux de ma main. Elle collait au palais et elle était sombre. Quand Zoe s'arrêta

finalement dans le stationnement du salon de tatouage, ce fut presque un soulagement.

Elle ne me regarda pas quand je saisis la poignée de la portière, et je ne savais pas du tout quoi faire. Cela ne m'était jamais arrivé auparavant. Devais-je simplement m'en aller et ne jamais regarder en arrière ? Mais je compris avec une lucidité stupéfiante que je ne voulais pas vraiment faire cela. Je voulais une autre chance.

Merde.

— Zoe, je...

— Au revoir, Alex. Sa minuscule mâchoire se referma, et Zoe ne me regardait toujours pas. Ses mots n'étaient pas aussi secs que précédemment, pas aussi coupants, ni perçants qu'ils avaient été plus tôt, mais tout autant résignés. Sa voix ne pétillait pas. Le rire qui avait illuminé ses yeux de miel toute la journée avait disparu, et je me sentais affreusement mal.

Putain, j'avais vraiment merdé.

— Ouais. D'accord, alors, dis-je.

Je savais que ce n'était pas les bons mots. Je le savais, mais je ne les retirerai pas parce que j'étais trop lâche pour exprimer les mots sincères.

À la seconde où je sortis de la voiture, elle démarra. Cinq secondes après cela, elle était partie, elle avait disparu dans la circulation d'Austin. J'étais encore debout dans le stationnement, rejouant le moment où tout avait dérapé.

Je pris ma tête dans mes mains, puis me dirigeai vers mon camion. Qu'est-ce qui clochait chez moi, putain ? Je l'aimais bien. Je l'appréciais vraiment. Zoe me donnait l'impression d'être vivant quand j'étais avec elle, Seigneur... je lui avais probablement foutu une peur bleue. Cette pensée me glaça de nouveau.

Démarrant le moteur, je sortis du stationnement en faisant crisser mes pneus et pris la direction de la maison, soudain terriblement épuisé. J'avais prévu de chercher un appartement, mais j'étais fatigué et je me sentais comme la forme de vie la plus primaire.

À mi-chemin de chez moi, mon cellulaire sonna, la même sonnerie que plus tôt.

— Je ne réponds pas, alors tu peux juste raccrocher, putain ! jappai-je vers l'appareil.

Je savais qui c'était ; je savais ce qu'il voulait. L'homme pouvait bien sauter en bas d'un pont, pour ce que j'en avais à cirer. Mais la sonnerie continuait et continuait, toujours aussi intense. Plus elle durait, plus mes dents grinçaient. Le son de cette sonnerie devenait plus irritant que des ongles grattant un tableau. Broyant mes molaires ensemble, je sortis brusquement le cellulaire de ma poche et coupai le son, puis le jetai sur le siège à côté de moi.

Mais la sonnerie continuait et continuait, parce que mon écran s'allumait comme un arbre de Noël le soir.

Dans cette journée, tout arriva à un point critique. Rencontrer les parents de Zoe, me faire interroger, l'embrasser, me noyer dans sa caresse et son goût, seulement pour la voir s'écarter et me laisser comme une valise jetée dans le stationnement... C'était tout foutrement trop.

J'étais presque rendu chez moi et j'attendais à un feu rouge.

Je ne pensais pas ; j'agissais. J'avais besoin de respirer, et la seule manière de le faire était d'arrêter la sonnerie. Baissant ma vitre, j'attrapai le téléphone et je le lançai de toutes mes forces dans un champ désert infesté de mauvaises herbes près de la maison. Finalement, je ne pouvais plus l'entendre sonner.

J'allais annuler le numéro une fois chez moi. J'aurais dû faire cela longtemps auparavant. J'aurais dû m'assurer qu'ils ne pouvaient plus me joindre. En effet, qu'y avait-il à dire réellement ? « Je te hais. J'aimerais que tu sois mort. Et si tu es malade, j'espère que cela te tuera lentement, espèce de pitoyable enculé. »

Quand le feu vira au vert, je n'étais plus qu'à deux coins de ma rue. Je commençais déjà à me sentir mieux, plus humain, comme si je n'avais pas trop bousillé les choses avec elle, mais évidemment, j'aurais dû savoir que rien de bon ne dure. Pas dans ma vie.

En effet, ce que je vis garé dans l'allée me glaça le sang dans les veines.

— Putain ! hurlai-je dès que je fus hors de mon camion, faisant claquer la portière avec tant de force que si nous avions été assez près des voisins, ils se seraient massés aux fenêtres pour regarder la bagarre en cours.

Ma mère sursauta, ses yeux bleus s'arrondirent dans son visage blême. Je n'avais pas vu ma mère depuis presque un an, précisément depuis que Ryan avait cessé de se cacher et de faire semblant que rien ne s'était produit. Depuis l'instant où il avait laissé tomber le masque, je l'avais imité. Et j'avais cessé d'aller dans cette maison remplie de souvenirs toxiques. Ma mère avait perdu du poids. Beaucoup. Ses cheveux, habituellement d'une blondeur due à la teinture, étaient alors complètement blanc argenté, et les cernes autour de ses yeux étaient profonds et mauves.

— Alex, il faut qu'on se parle.

Je ne devais pas m'en prendre à ma mère, je le savais. Ce n'était pas elle qui l'avait fait, néanmoins son silence avait aussi été une blessure. Secouant la tête, je tentai de passer à côté d'elle, mais elle fut plus rapide que son apparence frêle ne le laissait supposer.

Se tenant droite comme un i, elle sauta sur mon chemin et poussa mon torse.

— Alex, je t'en prie : écoute-moi. Il faut qu'on se parle.

— Non, merde, non, grondai-je en serrant mes poings contre mes cuisses parce que j'avais envie de rugir, de hurler et d'agir comme un animal.

Voir sa peine fit remonter à la surface toutes les années où j'avais dû dissimuler, faire semblant et ignorer la merde qui nous tuait, Ryan et moi.

Soudainement, la porte s'ouvrit à la volée, et les grands yeux de biche de Liliana me supplèrent. Ses sourcils étaient fortement froncés, et elle promenait son regard entre moi et maman.

— J'ai essayé de t'appeler, dit-elle d'une voix tendue.

J'avais envie de me donner un coup de pied dans les couilles.

— C'était toi ?

— Alex, s'il te plaît, écoute-moi.

Maman tirait sur ma chemise, essayant de me manœuvrer, m'obliger à baisser les yeux sur elle. Mais j'étais plus fort qu'avant.

En grognant, j'arrachai ma chemise de sa main et la contournai avec l'intention d'entrer dans la maison et de m'y enfermer jusqu'à ce qu'elle parte.

Liliana se mordait la langue, et Ryan n'était nulle part en vue. Il consultait la docteure Alvarez depuis un moment, mais je ne pouvais imaginer que voir un rappel physique de l'homme qui l'avait abusé puisse être bon pour lui.

— Où est Ryan ? lui demandai-je.

Encore une fois, Lili jeta un regard à ma mère. Puis, il me vint à l'esprit qu'à mon arrivée, la berline verte de Ryan n'était pas là.

— Il est parti, murmura Lili. Mais Javi est ici.

Et je sus exactement ce qu'elle me disait : « S'il te plaît, ne traîne pas cette scène dramatique dans la maison. » Le garçon n'avait pas besoin de cela, et elle avait raison ; elle avait foutrement raison. Je hochai la tête vers elle, et elle referma doucement la porte. Cela signifiait que je n'avais pas le choix ; la seule chose que je pouvais faire était de me retourner et d'affronter une femme à qui je ne pouvais plus faire confiance.

— Cinq minutes, puis tu t'en vas. Je croisai les bras sur mon torse. Que veux-tu ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas rappelée ?

Sa voix se brisa, et je tournai la tête.

Contemplant le terrain vague de mauvaises herbes devant la maison, je tremblai. Je ne laisserais pas ses larmes et ses sanglots m'émouvoir. Je ne me sentirais *pas* triste pour elle. Elle avait fait son lit, qu'elle s'y couche pour ce que j'en avais à faire.

— Il t'en reste quatre maintenant.

— Alex, s'il te plaît. Nous étions capables de parler avant ; tu m'aimais avant. Que s'est-il passé ? Depuis qu'... qu'il.

Elle bégaya, et je sus de qui elle parlait.

— Il s'appelle Ryan, maman. Tu ne t'en souviens pas ? grondai-je. Le garçon que ton mari a violé.

Ses yeux s'arrondirent largement, et ma fureur ne fit que brûler plus vivement.

— Arrête ! Elle cria, mettant ses mains sur ses oreilles. Vas-tu arrêter ? S'il te plaît ?

— Quoi : la vérité te dérange ? Tu veux que je recommence à mentir et à faire semblant ? Parce que j'en ai marre. Cette merde, c'est fini, tu m'entends ? Plus jamais, maman. Je ne peux pas.

Elle se plia en deux et enserra sa taille. De grosses larmes sortirent lentement des coins de ses yeux, et la glace fondait. Je ne le voulais pas. Je ne voulais pas m'approcher d'elle. Je ne voulais pas enrouler mes bras autour d'elle et attirer sa minuscule forme tremblante contre mon corps pendant que je lui tapotais doucement le dos, l'apaisant et lui murmurant que j'étais désolé, encore et encore. Mais je le fis.

Ses mains s'accrochaient à mon dos. Peu importait à quel point je détestais mon père et ne pouvais pas tout à fait pardonner à ma mère, elle était ma mère. Elle le resterait jusqu'au jour de ma mort.

— Merde, maman. Arrête de pleurer.

Elle haleta en cherchant son souffle, frissonnant violemment contre moi, puis elle hocha la tête. J'entendis des mots, mais ils n'avaient aucun sens. Ses mots étaient trop baragouinés et remplis de peine, et je grimaçais parce que je n'avais jamais vraiment voulu lui faire cela.

Mais la voir faisait remonter les souvenirs. La manière dont elle m'avait fait prétendre que je ne lui avais jamais dit la vérité, que le salaud malade n'avait pas fait ce que je l'avais vu faire.

— J'ai tant essayé. Elle murmura finalement quelque chose que je pouvais comprendre. J'ai essayé, Alex, comprends-tu ? Je l'ai gardé loin de toi. Ne le savais-tu pas ? Je ne l'ai jamais laissé t'approcher, pas seul.

Je la repoussai doucement, puis je l'obligeai à relever le menton afin qu'elle ne puisse faire autre chose que me fixer dans les yeux. Je secouai la tête.

— Tu aurais pu le quitter. Tu aurais dû. Pourquoi es-tu restée ? Pourquoi n'as-tu pas prévenu la police ? Pourquoi, maman ?

Sa mâchoire trembla, et elle parut si minuscule, si fragile que je me détestai de la détester comme je le faisais.

— Maman... Ma voix se brisa, éclatant alors que les pensées envahissaient mon esprit, déchirant mon cerveau comme de petits éclats d'obus brûlants. Pourquoi ?

Après un battement de cœur, elle baissa les yeux, ses longs cils formant un éventail sur ses joues pâles.

— Tu ne comprendrais pas.

Ses mots étaient si bas que je les entendis à peine ; je dus tendre l'oreille pour les distinguer.

— Alors, fais-moi comprendre.

Ses narines se dilatèrent avant qu'elle dégage finalement son menton de ma poigne.

— Viens au barbecue. S'il te plaît.

Et juste comme cela, la glace était de retour.

— Non. Le mot était implacable, sec et coupant. Elle grimaça.

— S'il te plaît.

Je me dégageai de ses bras.

— Il y sera ?

— Alex, s'il te plaît. Les larmes tremblèrent encore une fois dans sa voix.

Je secouai la tête.

— Rentre chez toi, maman. Je n'irai pas à cette réunion. Rentre chez toi. Va rejoindre celui que tu choisis.

L'expression qui passa sur son visage était de la pure dévastation, comme si je l'avais réellement blessée. Mais comment était-ce possible ? Parce que je ne mentais pas, elle *avait* choisi ce trou du cul plutôt que nous. Enfant, je n'avais pas compris ; adolescent, j'avais appris à lui en vouloir ; homme, je la détestais pour cela.

— Ce n'est pas juste, Alex. Tu ne comprends pas. Tu ne...

— Ouais, bien, je m'en fous. Comment es-tu venue ici, de toute façon ?

Me grattant l'arrière de la tête, je cherchai sa voiture autour de moi. Mais mis à part les voitures habituelles que je voyais toujours, il n'y avait rien.

— As-tu marché ?

Elle secoua la tête en essuyant une larme avec la chair de son pouce.

— Non, je savais que si je me garais là où tu pouvais me voir, tu ne t'arrêterais pas pour me parler.

Je commençai à marcher vers la porte.

— Tu dois comprendre une chose, Alex. Je t'aime. Oui ; et lui aussi. Il veut seulement une chance.

— Non.

Je secouai la tête en saisissant la poignée. Je sentis qu'elle s'en allait, sentis son être s'éloigner. Quelque chose en moi, peut-être le petit garçon de six ans, voulait lui dire que tout irait bien, que je l'aimais aussi. Mais j'en étais incapable. Les mots (les mots sincères, ceux qui voulaient vraiment dire quelque chose et qui n'étaient pas simplement une façon d'obtenir ce que je voulais) ne me venaient jamais facilement, sauf quand j'étais avec Ryan.

— Maman.

Je me tournai tout comme elle. Elle était debout au coin de la maison.

— Ouais ? Ses yeux brillèrent d'espoir.

— Ne reviens plus.

Je n'attendis pas de voir la lumière s'éteindre dans ses yeux ou les larmes qui, j'en étais sûr, allaient revenir. Au lieu de cela, j'entrai dans la maison et essayai d'enfermer tout cela dans mon cerveau.

Mais on peut enfermer les choses pendant un certain temps seulement ; un jour, le placard est trop plein, et quand cela se produit, tout dégringole.

Zoe

La fête foraine d'Austin était en ville. Jamie se donnait un mal de chien pour me convaincre d'y aller. Mais la dernière chose que je voulais était de noyer mes chagrins dans des biscuits Oreo frits.

— Écoute, je dis seulement que tu as réagi avec excès.

Jamie pivota, fixant ses fesses dans le miroir de plain-pied avant de plisser le nez et de laisser glisser la longue jupe en coton blanc le long de ses jambes et d'en sortir. Elle retourna à son placard pour la troisième fois.

Soufflant sur une mèche de mes cheveux pour la sortir de ma bouche, je roulai les yeux.

— Je n'ai pas réagi trop vivement. Il m'utilisait. C'est aussi simple que cela.

Repoussant les mêmes cintres que la dernière fois, Jamie grogna.

— As-tu aimé ça ?

— Quoi ? Je croisai les bras, me laissai choir sur un coin de son lit et jouai avec un fil blanc tiré sur son couvre-lit.

— Le petit o qu'il t'a donné. Elle roula les yeux vers moi. Le baiser, idiote. Évidemment. As-tu aimé ça ?

Je savais où elle allait avec cela. Donc, je ne dis rien, j'avançai ma mâchoire inférieure en signe d'irritation.

— Ouais, ton silence est éloquent. Et depuis combien de temps me dis-tu que tu veux faire l'amour avec Alex Donovan ? Combien d'années t'ai-je entendu chanter ses louanges ? La taille de ses bijoux. Je le jure, si j'avais reçu cinq cents chaque fois que tu as dit que tu voulais faire des bébés avec lui, je serais une fille riche.

— C'était à l'école secondaire, J. Ce n'est pas la même chose.

Plantant une main sur ses hanches, elle me transperça d'un drôle de regard. Cela aurait pu être drôle, puisqu'elle ne portait qu'un soutien-gorge jaune en dentelle et la culotte assortie, sauf que Jamie affichait un regard malicieusement méchant. C'était dans sa façon de retrousser le nez et la lèvre supérieure en même temps. Aussi petite soit-elle, elle pouvait être totalement terrifiante, quand elle le voulait.

— Tu es tellement menteuse. C'est pour cela que tu t'es enfuie, c'est pour cela que tu as complètement *trop* réagi. Elle roula les yeux. Et c'est pour cela que tu vas lui téléphoner et t'excuser.

— A, je ne vais pas lui téléphoner. B, il n'est pas question de m'excuser. Il l'a complètement admis, Jamie. Il l'a carrément admis.

— Non. Elle leva un doigt. De la manière dont tu l'as dit, il n'a pas nié. C'est très différent que d'admettre qu'il se servait de toi. Et même s'il le faisait ? Je veux dire, sérieusement. Tu es jeune, agis comme tel. Elle lança les mains en l'air. Arrête d'être la Reine des neiges. Arrête. Ce n'est pas tout le monde qui va merder comme Ryko l'a fait, d'accord ? Alors, arrête d'attendre que cela se produise.

Sortant brusquement une jupe en jean, elle me cloua sur place avec un autre regard mauvais avant de l'enfiler.

— Maintenant, tu viens à la fête foraine avec moi, et je ne veux plus en entendre parler. Tirant sur le haut sur lequel je m'étais assise par accident, elle l'arracha de sous mes fesses et le mit. Puis, elle tordit ses cheveux en une queue de cheval serrée.

— Non, vraiment pas, Jamie. Je ne veux pas être la cinquième roue du carrosse.

En soupirant, elle hocha la tête.

— Bien. Mais demain, c'est toi et moi. Pas question de revenir là-dessus, compris ?

— Je n'ai jamais dit oui à cela.

— Zoe, je vais te botter le cul, si tu fais encore la maligne avec moi. Maintenant, dit oui comme une bonne petite fille, sinon je vais dire à Angel que nous restons à la maison ce soir.

En rigolant et en marmonnant dans ma barbe, je hochai la tête.

— Bien. D'accord. Depuis quand es-tu devenue aussi vache ?

— Depuis le jour où j'ai accepté d'être la colocataire de la Reine des neiges. Elle eut un sourire narquois. Maintenant, va-t'en, tu anéantis sérieusement mon bonheur.

Prenant Xian dans mes bras, je lui tirai la langue.

— Je te déteste.

— Pareil pour moi, petite.

Dès l'instant où je sortis de la chambre, elle fit claquer la porte. C'était Jamie, certains jours, elle n'acceptait tout simplement pas de conneries, même de sa meilleure amie, mais je l'aimais pour cela.

De retour dans ma chambre, je donnai à Xi une dernière chatouille derrière l'oreille avant de la lâcher sur le plancher. Puis, je me laissai tomber les membres en croix sur mon lit, fixant le ventilateur au plafond tandis qu'il tournait et tournait, hypnotisée par sa rotation constante.

Avait-elle raison ?

Avais-je réagi trop fortement ?

Je ne le pensais franchement pas, même à cet instant. J'aimais Jamie et je savais qu'elle avait un bon fond, mais elle ne savait pas ce que moi, je savais. Que j'aimais trop Alex. Que je ne pouvais pas me servir de lui dans une partie de jambes en l'air occasionnelle. Mon cœur en sortirait mutilé, en miettes avec Alex ; je le savais. Être avec lui quand tout ce qu'il voulait faire était de jouer les prostitués masculins n'était pas bon pour ma santé mentale.

Je ne pouvais pas jouer avec Alex... parce que je le désirais trop.

Chapitre 7

Alex

Le lendemain matin nous trouva tous à nos places habituelles à la table de la cuisine. Javi était assis en tailleur sur la carpeste devant le téléviseur avec un bol de céréales sur ses cuisses. Lili était assise sur les genoux de Ryan, et il nourrissait son couple avec la même assiette de petit-déjeuner. C'était si dégoûtamment familial qu'avec un soupir bruyant, je repoussai mon bol de gruau à moitié mangé.

— Alex, sérieusement, ce n'est pas une si grosse affaire.

La voix de Lili était douce, ses yeux verts hypnotiques étaient gentils dans son visage.

La nuit précédente avait été difficile. J'avais à peine réussi à dormir parce que je revivais la visite surprise de maman et la peine qui était apparue sur son visage quand je lui avais dit de ne plus jamais revenir. Entre cela et le rejet de Zoe, mon cerveau n'avait pas été capable de cesser de fonctionner suffisamment longtemps pour que je me détende.

— Ouais, mec, je vais bien. Ryan haussa les épaules.

Ils pensaient que mon humeur était seulement causée par maman. Je n'avais pas eu l'occasion de leur dire quoi que ce soit à propos de Zoe. Peu importait désormais : elle ne voulait plus rien savoir de moi.

— Tu étais parti, mec, dis-je finalement. Et elle était dehors. Qu'est-ce que tu veux dire, ce n'est pas une grosse affaire ? Elle est venue chez nous.

Un frisson me parcourut tandis que je me rappelais ce qu'il faisait avant chaque fois que quelqu'un ou quelque chose lui rappelait son passé sombre avec mon père.

Cela avait été infernal de tenir Ryan en vie ces quelques dernières années. Et c'est ce que j'avais eu l'impression de faire : essayer de le tenir en vie. Deux ans auparavant, j'avais presque échoué. Si Lili n'avait pas été là, si elle ne l'avait pas trouvé affaissé dans la baignoire avec les poignets tranchés, il ne serait pas là, à ce moment. Y penser me mit en colère contre lui, contre maman, mais surtout contre John, alias le donneur de sperme.

— Écoute. Ryan caressa l'extérieur de la cuisse de Lili tandis que ses autres doigts suivaient le contour de son genou. Ce n'est pas ce que tu penses. La docteure Alvarez m'a dit que lorsqu'il se produit quelque chose qui me fait paniquer, je dois aller courir. J'ai amené la voiture très loin, et c'est ce que j'ai fait. Tout va bien, mec.

Lili joua avec les bouts alors plus longs de la chevelure de mon cousin. C'était étrange parfois de voir Ryan. Au début, quand lui et Lili s'étaient rencontrés, je n'aurais jamais pu imaginer le

chemin qu'ils parcourraient, à quel point *Ryan* cheminerait. Je pouvais encore nettement me souvenir du gars qui se saoulait pour oublier et vomissait partout dans la salle de bain à cause des cauchemars qui le réveillaient de son sommeil de plomb. Il était toujours tendu, froid la plupart du temps. Mais ce jour-là, il était calme, paisible même.

Quand cela s'était-il produit ? Quand avons-nous inversé les rôles ? Et moi, quand étais-je devenu le cousin incompetent et fou furieux ?

— Confie-lui ce que la docteure Alvarez t'a aussi dit. La voix de Lili était gentiment pressante.

Un soupir bruyant s'échappa du torse de Ryan. Il prit son temps pour mâcher un morceau de bacon de dinde avant d'avaler et de me dire finalement :

— Elle m'a conseillé d'affronter mes parents et les tiens.

Mes yeux s'arrondirent.

— Quoi ? Et ? Vas-tu le faire ?

Ma bouche fut soudainement sèche, mon pouls assourdissant. Était-il sérieux ? Avais-je vraiment entendu cela ? J'aurais pu croire que je rêvais, s'il n'y avait pas eu cette totale franchise dans son regard.

— Ouais, dit-il. Je vais le faire. Je vais aller au barbecue.

— Comment es-tu au courant du barbecue ?

Il roula les yeux.

— Ils le font chaque année, mec. Tu le sais. Il est temps pour moi d'enterrer les démons, alors j'y vais. Et je pense que tu le devrais aussi.

— Je suis sur le cul.

— Alex, me prévint Lili en jetant un regard dans le salon sur la tête bouclée de son fils.

Javier avait appris à parler depuis ce temps, et elle s'inquiétait qu'il adopte notre langage ordurier, à moi et à Ryan ; elle essayait (en vain) de corriger nos grandes gueules depuis quelques mois déjà. Je me contentai de hausser les épaules.

Avec un rapide baiser sur le coin de la joue de Lili, Ryan lui tapota le dos. Un geste silencieux lui signifia de se lever. Elle se mit debout et étira ses bras au-dessus de sa tête. Ryan ramassa les assiettes sur la table.

— Je dois aller au gym, mais avant...

Il jeta un rapide regard à Lili avec un froncement de sourcils inquiet. Agrippant le coin de l'évier, il se mordit la lèvre.

— Quoi ? J'avais l'impression qu'il me manquait de l'information. Il agissait de manière louche et étrange, tout comme Lili qui ne me regardait même pas.

Se tournant, il s'appuya contre le comptoir en croisant les bras et les jambes.

— Toi et moi, nous sommes là-dedans ensemble. Nous le sommes depuis le premier jour. De la merde comme ce qui nous est arrivé, mec. Il s'éclaircit la gorge, hochant la tête devant le petit pli sur le front de Lili. Désolé, mon ange. Un truc comme ce qui nous est arrivé, mon frère,

c'est méchant et ignoble. Tu as arrêté l'école depuis un an. Quand prévois-tu y retourner ? Tu es presque arrivé au diplôme. Que fais-tu, mec ?

Je ris. Ce ne fut pas vraiment un son amusant, plus ironique, parce que, merde, c'était du déjà vu. J'étais officiellement devenu le raté de la famille.

Lili me tapota l'épaule.

— Nous t'aimons, Alex. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Furieux, je voulais crier, pester et leur dire à tous les deux de se la fermer, putain. Mais toutes ces fois où j'avais essayé de faire comprendre le bon sens à Ryan et qu'il n'écoutait jamais, je m'étais senti totalement impuissant et en colère. Je ne voulais pas qu'ils ressentent cela un jour à mon sujet. Alors, je poussai sur la boule de feu vaporeuse qui s'agitait dans mon ventre.

Lili, Ryan et Javier, ils étaient ma famille désormais ; tout ce que je voudrais toujours était de les voir heureux.

Ryan s'éclaircit encore la gorge.

— Le truc, c'est qu'après avoir parlé à Doc, je pense que tu es dans la même impasse que j'étais. Il manque une fin. Je pense que tu devrais aller à cette fête.

Si Ryan songeait sérieusement à y aller, avais-je vraiment un argument valable ? Voulais-je y aller ? Putain, non. Mais la pensée de l'envoyer là-bas sans moi...

— Mec. Merde. Je fermai fortement les yeux, ne voulant pas dire les mots. Tu y vas vraiment ?

Il hocha lentement la tête.

Me grattant l'arrière de la tête, je grimaçai.

— Je dois réfléchir à cela. Seulement... Je baissai la main. Donne-moi le temps d'y penser. Je ne sais pas, mec. Je risque de commettre un meurtre, si je le vois.

— Alors, c'est un oui ? Le sourire de Lili était immense.

— J'ai dit que j'allais y penser, répondis-je d'un ton grognon.

Les bras de Lili s'enroulèrent autour de ma taille.

— Je suis si fière de toi, Alex. N'est-ce pas, Ryan ? Nous sommes fiers ? C'est un énorme pas.

Je n'avais pas dit oui, mais en fin de compte, j'étais plutôt certain que j'irais, ne serait-ce que pour m'assurer que Ryan allait bien. Cette idée ne me rendit pas heureux, par contre. En fait, cela exacerba mon humeur déjà massacrate.

Le sourire de Ryan était large.

— Ouais, nous le sommes.

Donnant une dernière petite tape sur l'épaule de Lili, je me dégageai de son étreinte.

— Ouais, bon. Vous vous êtes mis à deux contre moi... admettez-le. Lili, avec tes beaux grands yeux, et Ryan, avec...

Je grattai le coin de ma mâchoire râpeuse en le contemplant de haut en bas.

Ses yeux s'étaient plissés, et un sourire se tapissait au bord de ses lèvres.

— Ouais, je n'ai rien avec toi, méchant salaud. Va au gym et laisse-moi tranquille.

Me donnant un bon coup de poing sur le biceps, Ryan se tourna et prit la direction de sa chambre.

— Putain, gémis-je dans ma barbe.

Allais-je sérieusement faire cela ? La dernière chose que je voulais au monde était que Ryan aille à cette farce de fête d'anniversaire seul, mais la seule idée de respirer le même air que John me donnait envie de faire quelque chose de violent. Lili me rejoignit devant l'évier. En tirant sur son chandail de l'université du Texas orange brûlé, elle me sourit.

— Veux-tu m'aider avec la vaisselle ?

— Pas vraiment.

Mais je ris pour atténuer la dureté de mes mots, j'ouvris le robinet et je versai du savon sur la vaisselle.

— Je lave, tu rinces. D'accord ? Elle commença à frotter le premier chaudron.

— Comme tu veux.

Après une seconde, elle me regarda. Lili avait un certain genre de regard qui me rendait complètement fou, parce que ce regard révélait qu'elle voyait à travers mes conneries. Peu importait le nombre de mensonges que je tentais de prononcer, elle ne voulait pas y croire. Elle me lançait ce regard.

— Quelque chose d'autre te tracasse, non ?

— Non, dis-je rapidement, peut-être un peu trop rapidement, parce qu'elle hocha la tête.

— Ouais, il y a autre chose. Que s'est-il passé avec cette fille avec qui tu es allé manger ? Tu sais, c'est une assez grosse affaire que tu sois allé rencontrer sa famille. Je ne t'ai jamais vu faire cela avec une autre. Comment cela s'est-il passé ?

Évidemment, elle le saurait. Quelques mois plus tôt, j'avais commencé à l'appeler la méchante sorcière de l'Ouest, parce que Liliana avait une capacité presque magique à deviner exactement ce qui me troublait. La première fois que nous nous étions rencontrés, plusieurs mois avant qu'elle et Ryan se soient vus, j'étais devenu un peu fou d'elle.

Elle était exactement le genre de fille que j'avais toujours voulu : séduisante, drôle et intelligente. J'avais été attiré par elle, jusqu'au jour où j'avais découvert qu'elle était maman, puis j'avais freiné. Je savais que mes problèmes étaient trop lourds à gérer et qu'un gamin serait tout simplement trop pour moi. Et un côté de moi s'était attendu, quand elle et Ryan avaient commencé à se fréquenter, que celui-ci ressentirait la même chose. Mais Ryan s'était épris de Javi d'une manière que je n'aurais jamais imaginée. Pendant un moment, j'avais été extrêmement, follement jaloux.

Ensuite, je compris pleinement que même sans le gamin, elle et Ryan étaient *le* couple. Mais elle était encore une des rares personnes dans ce monde avec qui j'étais prêt à être honnête, ce qui n'était jamais facile pour moi.

Elle me tendit le chaudron.

— Mal, admis-je d'un ton maussade.

Je pris avec brusquerie le torchon sur le comptoir et commençai à le sécher, retrouvant encore une fois ma colère devant la manière dont ses parents, mais plus particulièrement sa mère, avaient agi, comme s'ils étaient trop bien pour moi. J'avais réagi comme si je ne m'en apercevais pas, mais je savais qu'ils voulaient que je me tienne loin de leur fille.

— Mal ? Mal comment ?

Je grondai.

— Pourquoi les nanas veulent-elles toujours discuter de tout à mort ? Comme *mal*, mal, d'accord ? Sa mère ne peut pas me voir, son père serait probablement heureux si j'avais une crise cardiaque demain, et Misaki aussi, probablement, à présent.

— Misaki ? Elle plissa le nez en me tendant un bol.

— C'est l'autre nom de Zoe. J'imagine que Misaki est son prénom de naissance, mais elle le détestait tellement qu'elle l'a changé pour Zoe. J'aime mieux Misaki.

— Hum.

Elle repoussa doucement sa frange de son visage, faisant remonter son parfum floral dans l'air ; je remuai le nez pour m'empêcher d'éternuer.

Ryan sortit de leur chambre, douché ; il portait un short et son chandail d'entraînement.

— On se revoit dans quatre heures environ, les gars.

Liliana pivota pour recevoir son baiser, une expression de bonheur recouvrant son visage quand ils s'écartèrent finalement.

— Ouaip. Nous sortons toujours ce soir, n'est-ce pas ?

— Si je peux revenir à temps.

Puis, il trotta jusqu'à l'endroit où Javi regardait encore ses dessins animés de super héros et il lui ébouriffa rapidement les cheveux. Il attrapa ses clés et il prit la porte.

— Tu viens aussi, oui ? demanda Lili avant de me tendre une fourchette.

— Où ?

— À la fête foraine d'Austin. Un des groupes préférés de Ryan joue ce soir, alors nous voulions aller les voir.

Ce n'était pas comme si j'avais quelque chose de mieux à faire. Ma vie était pourrie.

— Ouais, j'imagine.

— En tout cas... Elle cogna sa hanche contre la mienne. Tu me parlais de Misaki. Comment s'est terminé le rendez-vous ? Comptez-vous vous revoir, ou quoi ?

— Non. Je jetai le torchon.

— Alex, tu sais ce qu'est le problème, n'est-ce pas ?

Je plantai les mains sur le comptoir et m'appuyai dessus.

— Quoi, tu ne sais rien à propos de mon rendez-vous, et tu penses déjà avoir tout compris ?

Son sourire était petit mais espiègle.

— Oh, je sais exactement ce que c'est.

Agitant la main dans sa direction, je fis une révérence moqueuse.

— Alors, impressionne-moi avec tes pouvoirs de déduction, Sherlock, je suis tout ouïe.

— Simple. Elle haussa les épaules. Chaque fois que tu rencontres une bonne fille, tu te sabotes toi-même.

— Quoi ? dis-je en grognant. C'est ridicule.

Elle haussa les sourcils.

— Vraiment ?

Je hochai la tête.

— Oh, vraiment ? D'accord. Cindy. Ses pieds étaient trop grands.

— Ils étaient énormes, comme ceux du Yéti.

Elle poursuivit comme si elle ne m'avait pas entendu.

— Michelle. Son haleine puait.

— Ah, ah. J'opinai du bonnet. Elle sentait les oignons et l'ail.

— Jenna. Grosses oreilles. Elle les énumérait sur ses doigts.

J'agitai mes doigts autour de mes oreilles.

— C'était comme des OVNIS. E. T. téléphone maison.

Elle rit.

— Admets-le, mon cœur, tu es un saboteur. C'est ce que tu fais. Tu inventes des défauts à chaque fille afin de pouvoir couper la corde et t'enfuir.

Je secouai la tête.

— Je n'ai rien dit de mal de Zoe.

— Oh, ouais ? Elle croisa les bras en tapant du pied. As-tu, oui ou non, dit que ses parents te détestaient ?

— C'est vrai ! Je lançai les mains au ciel.

Bon, peut-être Lili avait-elle raison à propos des autres filles, et je trouvais bien toujours des défauts ; mais il n'y avait aucun défaut chez Zoe, sauf le fait que ses parents me détestaient totalement et complètement.

Quand elle me tapota l'épaule, toute trace de rire disparut. Elle hocha la tête.

— Si tu l'apprécies, Alex, alors réfléchis avant d'agir.

— Quoi ? Je haussai encore une fois les épaules. Je n'ai rien fait.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai : je l'avais embrassée et tripotée. Mais Lili ne savait pas cela.

— C'est juste pour dire. Elle coinça sa longue tresse derrière son oreille. C'est ton *modus operandi*. Tu commences à bien aimer une fille, puis tu deviens un connard. Tu les traites comme de la pourriture et tu le fais afin qu'elles te quittent. Aucune de ces filles n'avait les défauts que tu prétends. Si tu aimes bien cette fille, ne gâche pas cela aussi. Traite-la bien. Traite-la de la même manière que tu nous traites.

C'est vrai que j'aimais bien Zoe. Mais je ne savais pas trop s'il y avait quelque chose à sauver, à ce stade. D'après sa façon de me dévisager la veille au soir, j'étais plutôt convaincu que toute chance que j'avais eue de raccommoder les choses avait depuis longtemps disparu.

— Je vais aller me doucher, dis-je, de mauvais poil à nouveau.

Je n'avais rien à faire, nulle part où je devais être, mais je voulais m'éloigner de tout le monde à cet instant. Ce n'était la faute de personne... j'avais seulement besoin d'espace.

En entrant dans ma chambre, je songeai brièvement à me doucher, mais je décidai ensuite que je n'en avais rien à faire. Il me fallait plutôt sortir complètement de cette maison. Mais d'abord...

Je marchai d'un pas raide jusqu'à ma commode, j'ouvris brusquement le tiroir du bas et en sortis un livre que je n'avais pas touché depuis des années. L'annuaire noir s'installa contre mes paumes, la couverture était fraîche quand je l'ouvris lentement. Si moi, j'étais dans la partie des diplômés, Zoe serait dans la partie des premières années.

Depuis qu'elle m'avait révélé qui elle était réellement, j'avais voulu au moins voir une photo de cette jeune Zoe. Une minute plus tard, je fixais un visage adorable qui, bien qu'il ait l'air légèrement différent sans le maquillage des yeux ou la frange irrégulière, contenait tout de même la trace de la femme qu'elle deviendrait un jour.

Mon cœur cogna violemment dans mon torse, et mes lèvres tressaillirent ; elle était loin d'être une icône de la mode à ce moment-là. Elle portait un haut vert fluo criard, et sa chevelure était toute remontée en une sorte de queue de cheval hérissée de pointes. Mais elle n'était pas couverte de boutons, et les lunettes d'intellectuelle qu'elle prétendait porter étaient en fait de très mignonnes lentilles rondes qui lui donnaient un air vraiment canon.

Lili avait raison, même si je détestais l'admettre. J'agissais bien comme un con quand je prenais peur. Zoe m'effrayait.

En soupirant, je rangeai l'annuaire là où il était et refermai le tiroir. Tournant les talons, j'attrapai mes espadrilles dans le placard et ressortis dans le salon.

— Je vais acheter un nouveau téléphone et peut-être visiter quelques appartements à louer. Je reviens plus tard.

Liliana plissa le front tandis qu'elle sortait de la cuisine.

— Je pensais que tu allais prendre une douche.

— Ouais, bien. Je haussai les épaules, puis je me souvins que c'était jour de paye. Je passerais chez Chai Time en sortant pour prendre d'abord mon chèque.

Le monde autour de moi sentait la graisse de bacon, les *churros*² frits et l'arôme sucré de la barbe à papa fraîche. Des lumières au néon éclairaient la nuit comme une vague de lucioles colorées, et de la musique country bruyante faisait un vacarme tout autour de moi.

J'étais contente d'avoir mis un short bleu foncé à taille haute et un débardeur ; c'était terriblement humide. Ce genre de chaleur moite tendait à se produire dans un État qui ne voyait pas beaucoup de pluie (sans parler de la foule de corps partout). Cette humidité m'avait finalement fait faire le deuil de la belle coiffure de jolies boucles que je m'étais faite. Ma chevelure était alors relevée en un chignon négligé. Même s'il y avait encore quelques mèches accrochées à ma nuque, je me sentais mieux.

Mieux que Jamie à ce moment : elle s'était habillée davantage pour le style que pour le côté pratique. Alors que je portais des Keds, elle portait des talons de 12 centimètres à motif léopard et une robe fourreau soyeuse.

— J'ai fichtrement chaud, gémit-elle en repoussant délicatement ses cheveux de ses yeux.

— Ne t'es-tu pas rendu compte que nous sommes dans une fête foraine ? Pourquoi t'es-tu habillée comme cela ?

Elle roula les yeux.

— Angel.

Et ce fut tout ce qu'elle eut à dire... je compris parfaitement. L'idiot avait encore fait quelque chose pour la mettre en colère, et de s'habiller comme une bombe sexuelle permettait à Jamie de lui faire payer. Elle devait sérieusement trouver une meilleure façon de retrouver sa confiance, autrement que d'essayer d'impressionner les crétins imbéciles qui la voulaient seulement pour une chose. Et ce n'était pas pour ses méninges.

— Partons alors, marmonnai-je en contemplant la foule toujours grandissante.

Nous étions debout sous la grande roue et nous attendions depuis presque 30 minutes pour faire un tour dans un des rares manèges où Jamie pouvait monter avec sa robe.

— Non, nous sommes ici pour nous amuser, dit-elle.

— Alors, j'aurais aimé que tu portes autre chose.

Elle se contenta de me tirer la langue.

Finalement, nous étions les prochaines à monter, mais nous devons patienter parce que le tour était complet. Des enfants criaient, un couple derrière nous n'arrêtait pas de s'injurier ; ma seule envie était de prendre mon élan et de m'enfuir. Cette fin de semaine avait été à chier, et même travailler au salon ce matin n'avait pas beaucoup amélioré mon humeur.

Normalement, avoir l'occasion de percer quelques gars dans leurs parties intimes me faisait sourire, mais même cela n'avait pas réussi à faire quoi que ce soit pour moi. Je suis

habituellement une personne enjouée, alors toute cette angoisse commençait vraiment à m'agacer.

— D'accord. Après ce tour, nous allons à la tente de bières et nous allons nous saouler. Je ne veux pas rester dans ma tête une seconde de plus. Es-tu partante ?

— Des bières, oui. Me saouler, non. Tu sais comme je deviens stupide quand je vomis, et je ne suis pas d'humeur à perdre la carte ce soir. J'ai un devoir sur lequel je dois travailler plus tard ce soir de toute façon. Le groupe Sexual Napalm est ici ce soir, par contre. J'ai entendu dire qu'il est vraiment bon. Du genre à obtenir un contrat de disque. Veux-tu aller à la tente de musique ?

Je haussai les épaules.

— Tant que je peux mettre la main sur de la bière, je suis partante.

Finalement, la roue ralentissait, prête pour laisser descendre les passagers afin que les nouveaux puissent monter. Soudainement, les lèvres de Jamie se relevèrent en un malicieux petit sourire de côté.

— Z, je pense que la boisson gazeuse me fait de l'effet. Je dois aller aux toilettes.

— Quoi ? Cela ne peut-il pas attendre ? Nous sommes arrivées. Nous sommes les suivantes. Je montrai le préposé taché de graisse de la roue ouvrir le portail pour nous avec une lueur impatiente dans ses yeux bleus chassieux.

Elle se tapota l'estomac.

— Hum, non. Mais vas-y, toi.

— Je n'y vais pas sans toi. Je secouai la tête.

Mon amie était-elle sur le crack, ou quoi ? Qui veut monter seul dans la grande roue ?

— Oh, salut, Alex, comment vas-tu ?

Elle tourna un visage rayonnant par-dessus mon épaule, et mon cœur se figea.

— Salut, Jamie. Et le seul son de son profond accent texan fit se raidir mon corps.

Je sentais cette bouche sur moi, me goûter, m'inspirer. Je mouillai mes lèvres tandis que mon cœur continuait de cogner douloureusement.

— Vous montez, ou quoi ? gronda le préposé tandis que le couple derrière nous se rapprochait, entrant dans ma bulle.

Jetant un regard mauvais sur les gens derrière moi, je dis :

— Non.

— Oui.

Alex m'attrapa par le coude et nous entraîna par le portail.

— Amusez-vous, chantonna Jamie avec un gloussement.

— Qu'est-ce que tu fais, merde ? sifflai-je tandis qu'il nous faisait asseoir dans une des nacelles. Si j'ai bon souvenir, je t'ai dit de manière claire que je ne voulais plus te revoir.

Fermant la barre de sécurité par-dessus nos cuisses, il drapa un bras sur le dos de la banquette.

— Nous embarquons dans ce tour. Qu'est-ce que tu penses ? dit-il en ignorant totalement la deuxième partie de ma déclaration.

Je ne pus que lui jeter un regard noir.

La nacelle monta d'un cran, et je serrai la mâchoire parce que j'étais encore furieuse. Évidemment, mes hormones n'avaient pas reçu la note de service parce que mes cuisses picotaient, et mes mamelons étaient durcis, presque douloureux, les boutons poussant sur mon haut. Je tournai le visage d'un côté, contemplant les rangées infinies de voitures dans le stationnement herbeux à l'extérieur des limites de la fête foraine tandis que j'essayai avec force de ne pas penser à son allure séduisante dans son jean délavé et son t-shirt de l'université.

— Je suis désolé, dit-il finalement.

— Pourquoi ?

— Merde, Misaki...

— Ce n'est pas mon nom.

Je lui jetai un regard mauvais.

Argh, était-il obligé d'être si beau ? Cela serait tellement plus facile de le détester, s'il n'avait pas l'air aussi séduisant que dans mon souvenir. Sa chevelure était coiffée et hérissée de pics, il tripotait son anneau de lèvre avec ses dents, et ses yeux gris métalliques étaient hypnotiques. Il était plus beau que la dernière fois, et mon estomac fit un plongeon quand la roue commença finalement à tourner plus vite.

— Je fais un effort, d'accord ?

Il me jeta lui aussi un regard mauvais.

— Oh : et je devrais me sentir spéciale, ou je ne sais quoi ? Alex Donovan me parle.

Je savais que j'étais vache, mais il semblait parfois faire ressortir le pire en moi.

— Ouais, tu devrais te sentir spéciale.

Ha, il avait exactement la même voix séduisante et monocorde que Matthew McConaughey, et j'aurais vraiment aimé qu'il arrête de parler.

— Tu sais ce que je fais avec les filles ? Je les ignore. J'obtiens ce que je veux, ensuite, je les ignore. Alors, pourquoi ne puis-je t'ignorer ?

— Es-tu sérieux ? Est-ce vraiment ce que tu as de mieux ? Alors, je devrais me sentir spéciale parce que tu ne m'ignores pas ? Et qu'en est-il de l'autre jour ? Hein ? Tu ne t'es même pas excusé. Tu t'es contenté de sortir de la voiture sans rien dire. Ne penses-tu pas que je mérite au moins quelque chose ? Particulièrement après la façon dont tu t'es mis à me tripoter partout.

— Qu'est-ce que tu crois que j'essaie de faire, putain ?

— Déclencher ma fureur.

J'arquai un sourcil.

Au lieu de se mettre en colère, il rit. Et ce son, ouais, c'était agréable : rauque et avec un grasseyement intense qui me donna l'impression d'être un tigre en cage rôdant d'un côté et de l'autre.

— C'est pour cela que je ne peux pas t'oublier.

— Tes paroles n'ont aucun sens.

Je croisai les bras, essayant encore de maintenir ma posture rigide, mais cela devenait plus difficile à mesure qu'il refusait de mordre à l'hameçon. Alex me rendait folle ; cela avait toujours été ainsi.

— Parce que tu ne rends pas cela facile.

— Oh, mince, blanc-bec, arrête immédiatement avant de me faire vomir.

Il serra fortement les lèvres, mais ses yeux argentés rieurs dansèrent.

— As-tu organisé cela avec Jamie ?

Il se tapota le menton avec un long doigt, et je ne pus m'empêcher d'imaginer ce doigt suivant les courbes de mon sein, me rappeler comment ses paumes avaient brûlé comme des charbons à travers mon haut la veille. Je n'avais pas voulu aimer ce qu'il avait fait. Même s'il m'avait laissé le sentiment d'être quelque peu utilisée, je ne pouvais pas nier qu'il avait enflammé mon corps et lui avait fait retrouver une vie qu'il n'avait plus depuis des années. J'avalai péniblement.

— Il se peut que je l'aie vue chez Chai Time ce matin et que je l'aie soudoyée pour qu'elle me laisse prendre sa place pour ce tour. Peut-être.

— Seigneur. Je roulai les yeux. Vous me tuez, la Bande de champions.

Il ricana.

Et juste comme cela, elle disparut. Toute l'angoisse et la mauvaise humeur qui m'avaient enveloppée comme un foutu nuage d'orage pendant toute la fin de semaine n'était plus.

Attrapant ma main, il la leva à ses lèvres.

— Je m'excuse, murmura-t-il contre mon pouce.

Je jure que ce fut comme de l'électricité quand il me toucha, je sentis la décharge filer dans mon système sanguin depuis le point de contact, irradiant mes membres et mon torse avant de finalement se déposer comme une poussée de picotements entre mes cuisses.

Je pense que je soupirai.

— Jamie dit que j'ai peut-être réagi trop vivement.

— Une amie intelligente.

Je fis un sifflement de dérision.

— Peu importe.

— Écoute. Pouvons-nous reprendre à zéro ?

Ses yeux étaient tellement larges dans son visage que je sentis mes défenses s'effondrer sous ce regard de chiot perdu.

— Amis ? demandai-je.

Ses doigts s'entremêlèrent aux miens, puis il posa ma main sur sa cuisse comme s'il me revendiquait.

— Ou plus.

J'étais prête à secouer la tête, lui dire que nous ne devrions pas, qu'il ne devrait pas. Mais alors, il pressa son visage près du mien, et je pus sentir le parfum boisé de son après-rasage sur son corps, et les mots m'abandonnèrent en quelque sorte.

— Adoptons la méthode de l'attentisme.

La grande roue commença finalement à ralentir, mais mon cœur battait plus fort que jamais.

Je ne dis rien, mais je pense qu'il comprit. En effet, quand ce fut à notre tour de descendre, il tenait encore ma main.

Il baissa les yeux sur mon corps.

— Tu es belle, en passant.

Mes lèvres se tordirent alors que je combattais un rougissement. Je me tournai vers lui. L'apparence d'Alex était exactement telle que je m'y attendais : comme un mannequin Abercrombie & Fitch en chair et en os qui portait des bottes de cowboy noires.

— Tu es bien aussi, blanc-bec.

Nous étions au centre du champ, bloquant le passage entre les tours de manège, mais j'étais gravement dans mon propre monde. Je ne pouvais pas penser au fait d'être impolie ou polie, j'étais coincée dans ce trou noir qu'était Alex. C'était follement excitant et très effrayant.

Ses jointures effleurèrent ma joue, et mes cils papillonnèrent.

— Où allons-nous maintenant ?

Je cherchai Jamie dans les alentours, mais évidemment, elle était partie depuis longtemps. La petite chipie m'avait probablement larguée. Fouillant pour sortir mon cellulaire de ma poche arrière, je pressai sur le numéro de composition rapide pour elle.

— Laisse-moi téléphoner rapidement à Jamie.

Alex enfonça ses mains dans ses poches, ses lèvres retroussées d'une manière très satisfaite. À la troisième sonnerie, elle répondit.

— Allô ?

— J ? J'étirai son nom, le transformant en question.

Un rire tremblant emplit la ligne.

— As-tu aimé ma surprise ? Hein, oui ? Oui ?

— Tu es énervante.

Je ris.

— Parfois, mais pas habituellement.

Avec elle, cela pouvait être une réplique vraiment coquine ou une réponse innocente. D'une manière ou d'une autre, je ne pus retenir un rire accompagné d'un grognement.

— En tout cas, poursuivit-elle, je suis partie, ma fille. Il fait chaud à mort ce soir. Et je pense qu'Alex est bien. Nous avons parlé. Je lui ai dit clairement que s'il jouait encore une fois dans ta tête, je lancerais mon amoureux agressif à ses fesses. Je pense qu'il a compris le message.

— Jamie, tu es ridicule.

Angel mesurait au moins 15 centimètres de moins qu'Alex, et il pesait sans doute un bon 13 kilos de moins. Angel était musclé, mais il n'était pas de taille contre Alex. Mais j'imagine que pour mon amie miniature, il était gigantesque.

— En tout cas, essaie de t'amuser, ma chérie. Et quoi que tu fasses, ne réfléchis pas trop. D'accord ?

— Oui, maman.

— Et, hum, Z ; reste à l'extérieur tard ce soir. Je vais peut-être avoir de la compagnie.

Je pus presque voir son sourire lascif.

— Tu es dégoûtante. Hier soir ne t'a pas suffi ? D'ailleurs, je pensais que tu étais fâchée contre lui.

— Non. J'ai 21 ans, je suis normale. C'est toi qui es bizarre, la Reine des neiges. Nous avons parlé, et les choses se sont arrangées. Maintenant, va-t'en.

La communication fut coupée.

— Ça va pour nous ? Alex baissa les yeux sur moi.

Rangeant mon téléphone dans ma poche, je haussai les épaules.

— Elle m'a larguée. Puis-je te demander de me raccompagner plus tard ?

— Je suis avec mon cousin, sa fiancée et leur gamin, mais je ne pense pas qu'ils y verront un inconvénient. Alors... que faisons-nous maintenant ?

Il ne me fallut qu'une seconde pour trouver.

— L'autre jour, tu voulais faire quelque chose de fou. Es-tu encore partant ?

Il fit craquer ses jointures.

— Oh, je suis partant.

². N.d.T.: Ce mot désigne une pâtisserie espagnole faite de pâte frite.

Chapitre 8

Alex

Mon corps bourdonnait, crépitait et explosait sous l'effet de l'adrénaline. Nous étions à 25 mètres dans les airs, perchés sur le bord d'une mince plateforme en métal, sans rien de plus que quelques sangles serrées autour de nos corps pour nous empêcher de nous écrabouiller contre l'asphalte chaud en bas.

Mais il m'était difficile de me concentrer sur la potentielle destruction de mon corps, quand Zoe me regardait dans les yeux avec son sourire séduisant, qu'elle me disait muettement que j'étais un blanc-bec et qu'elle savait que je n'irais pas jusqu'au bout.

Le nouvel Alex, par contre, n'était pas d'accord. Cet Alex allait être à l'opposé, il ferait tout ce que l'ancien Alex n'avait jamais fait.

— Quand je compterai jusqu'à trois, vous tirerez la corde, cria le préposé par-dessus le rugissement du vent.

— Dernière chance, cowboy, murmura-t-elle dans mon oreille.

— Un... deux...

— Trois..., criai-je à l'unisson avec l'homme avant d'arracher la corde attachée sur mon flanc.

La plateforme se retira sous nos pieds, nous envoyant instantanément plonger vers le X peint d'une couleur vive au sol.

Mes boyaux remontèrent dans ma gorge. L'adrénaline envahit mon sang et résonna dans mon crâne, rétrécissant mon champ de vision jusqu'à un trou d'épingle de lumière. Et je ne sentis plus rien.

Pas le mauvais genre de vide. Le bon genre, le genre que je n'obtenais que lorsque j'étais ivre mort, le genre où je ne pensais pas à John, ni à ce qui s'était passé, ni au fait que ma vie stagnait.

Voilà ce dont j'avais grand besoin : de l'excitation, l'attrait de l'inconnu, le calme et l'immobilité absolue dans un unique moment parfait.

Je poussai des cris de joie et hurlai. Pour la première fois depuis des années, je me sentis libre. Puis, sa main attrapa la mienne. Soudainement, je pus entendre par-dessus le bruit de mon vacarme qu'elle riait, me fixait avec de l'étonnement dans ses yeux de miel. Si nous n'avions pas encore été à un bon 15 mètres au-dessus du sol et séparés par des mousquetons et des sangles, je l'aurais prise dans mes bras.

— C'était génial ! Elle repoussa ses cheveux de ses yeux.

La chute n'avait duré que quelques secondes ; à cet instant, nous nous balançons simplement pendant que le treuil nous abaissait lentement au sol de manière sécuritaire. Deux hommes maniaient la poulie pour nous ramener en bas.

— Viens chez moi ce soir.

Ses sourcils s'abaissèrent ; nous étions à moins d'une minute d'atterrir.

— Alex, je ne pense pas...

— Alors, arrête de penser. Écoute, Zoe Misaki, ou peu importe le nom que tu veux entendre, je te veux. Désespérément. Tu me rends fou, et je veux seulement passer du temps avec toi. Est-ce si mal ?

Je pouvais lire l'indécision dans son regard de miel, mais il y avait autre chose aussi ; il y avait du désir.

— Tu le ressens aussi. Je sais que oui.

— Alex...

Je savais que je faisais un idiot de moi-même ; je n'avais jamais travaillé aussi dur dans ma vie pour qu'une fille vienne chez moi. Mais j'étais prêt à le faire parce que lorsque j'étais avec elle, j'avais à nouveau des sensations.

De longs cils noirs papillonnèrent tandis qu'elle fermait les yeux.

Enfonçant le poignard en moi, je remuai les lèvres comme un murmure par-dessus les jointures de la main de Zoe.

— S'il te plaît.

Nous étions finalement revenus debout sur le sol ; les préposés tiraient et donnaient des coups sur les sangles au-dessus de nos têtes. Ses yeux ne quittèrent jamais les miens.

— Pas de sexe.

L'homme agenouillé à ses pieds releva brusquement la tête, nous contemplant avec des yeux larges et interrogateurs en écoutant notre conversation. La pomme d'Adam dans sa gorge sautilla, et la peau au-dessus de son col rougit sous la poussée du sang qui remontait soudainement.

Mes lèvres s'incurvèrent sous la trace d'un sourire.

— Troisième base ?

Ouais, question juvénile ; mais elle accomplit ce que j'espérais. Elle rit, et le son fit frissonner ma peau comme sous l'effleurement de plumes.

— Je ne pense pas, petit étudiant.

Je serrai ma poitrine.

— Ah, allez. Deuxième base.

Je mis mes mains en coupe dans les airs, faisant comme si je voulais prendre ses seins.

Elle leur donna une claque, et je me léchai les lèvres, ma langue passant sur mon anneau. Je me rendis compte que j'aimais de plus en plus ce foutu truc. Je voulais voir quel genre de plaisir

Je pourrais lui donner avec cet anneau.

— La langue ?

L'employé de la foire avala péniblement.

Les yeux de Zoe pétillèrent.

— Peut-être. Si tu es un bon garçon. Puis, tournant les talons, elle retourna d'un pas décidé dans la foule. Le mini short qu'elle portait accentuait la délicieuse courbe de son corps et me donnait l'eau à la bouche.

— Et voilà, dis-je en regardant l'homme qui fixait encore le dos de Zoe, comment on fait les choses, mec.

Lui donnant une claque dans le dos aussi forte que possible, assez pour le faire trébucher et comprendre qu'il n'avait pas la moindre putain de chance qu'il ait *ma nana*, je rigolai et partis au trot pour la rattraper.

Elle enfourna une gomme à mâcher, puis elle haussa un sourcil pour m'en offrir un morceau. Je le pris, juste au cas où cela aurait été une allusion, et je mâchai le bâtonnet à la cannelle.

— Alors. Elle étira le mot après une minute de silence tendu.

Il n'y avait qu'une façon à ma connaissance de faciliter à nouveau les choses entre nous : de faire ce que nous voulions tous les deux, chose qu'elle était trop peureuse d'admettre. Mon sourire fut le seul avertissement qu'elle reçut avant que je la tire derrière une caravane.

Je ne lui donnai pas l'occasion de réfléchir à sa décision, j'en avais marre de faire semblant. Crachant ma gomme, je l'embrassai.

Elle trembla sous ma caresse, et un léger geignement s'échappa de ses lèvres. Désirant ardemment en avoir davantage, j'enroulai un bras autour de ses épaules et la tirai plus profondément contre moi. J'aurais aimé qu'il y ait une façon de fusionner avec elle, de m'enfoncer tout au fond de son corps et de vivre dans cet instant. Zoe avait un goût de miel et de cannelle ; sa langue se battait en duel avec la mienne. Et cela ne suffisait pas.

M'appuyant contre la caravane, je mis fermement mes mains sur ses hanches et je la relevai, l'obligeant à enrouler ses jambes autour des miennes. Ses baisers étaient passionnés et sensuels. Il n'y avait pas de Reine des neiges dans sa caresse, il y avait un besoin animal, une faim si intense que je pensai que nous allions peut-être allumer un feu autour de nous.

Ses ongles effilés s'enfoncèrent dans mes bras et glissèrent ensuite vers mon cou. Puis, je me rendis compte qu'elle faisait tomber la casquette sur ma tête et passait ses doigts dans mes cheveux.

Je grondai au fond de ma gorge, essayant non seulement de la goûter, mais de l'inspirer.

— Zoe, murmurai-je.

Mon cerveau était tellement embrouillé, si plein de son goût et de son toucher : la manière dont ma peau frissonnait sous ses doigts, son parfum capiteux, épicé et sucré, des odeurs qui seraient pour toujours liées à elle.

Inversant nos positions, je la poussai contre la caravane. Je suivis sa silhouette de ma main, glissant sous son haut. Sa peau était comme du feu, brûlant sous ma paume, et je ne suis pas sûr que quoi que ce soit d'intelligible sortait de ma bouche. Puis, elle suça mon anneau de lèvre, l'attirant dans sa bouche et la faisant rouler entre ses dents. Ce fut alors comme un éclair décrivant un arc depuis le métal jusqu'au centre de moi.

Je fus dur en un instant et je remuai avec force mon corps contre le sien, essayant en vain d'apaiser la douleur qui croissait comme un brasier.

Elle s'écarta la première, et ce fut avec une plainte que je posai ma tête contre la sienne.

— Je ne pense pas que je puisse encore t'appeler blanc-bec.

Sa voix était tendue sous le rire, et je grognai.

Graduellement, je pris conscience qu'un public s'était massé. Là où nous étions plus tôt dans un champ désert, il y avait alors un groupe de cinq ou six personnes nous regardant sans vergogne et nous dévisageant.

— Cinq dollars pour le spectacle, grondai-je.

Au lieu de rougir ou d'avoir l'air embarrassé, Zoe quitta mes bras et réarrangea son short.

— Le meilleur tour de manège du parc, cowboy.

Elle me décocha un clin d'œil, ramassa ma casquette et, attrapant ma main, elle me ramena dans la foule.

— Alors, que faisons-nous ? Elle me regarda, et la bombe sexuelle avait disparu. Elle était à nouveau incertaine ; je le lus sur tout son visage, dans la façon dont elle grignota le coin de sa lèvre. Faisons-nous vraiment cela ?

M'arrêtant, j'encadrai son visage et me contentai de la fixer pendant une seconde. Des mots encombraient mon cerveau, tant de pensées différentes, mais comme toujours, elles restaient coincées dans ma gorge. Je savais ce qu'elle me demandait, savais qu'elle voulait être rassurée et je voulais le faire. Pour la première fois, je le voulais vraiment.

Prenant une profonde respiration, je hochai la tête.

— Parfois, dans la vie, tout ce que nous avons est l'instant présent pour décider. Je ne sais rien sur rien, Zoe. Mais je veux être avec toi, je veux passer du temps avec toi et je veux voir où cela nous mènera. Si nous réfléchissons trop à la situation, nous allons trouver une raison pour nous dire que nous ne devrions pas. Alors, dis-moi, veux-tu cela, toi aussi ?

Ses narines se dilatèrent, et je m'inquiétai qu'elle puisse ne pas répondre tandis que les secondes s'égrenaient. Léchant ses dents de devant, elle hocha la tête.

— Ouais, cowboy, je le veux. Elle haussa les épaules. On se lance ?

Je souris largement.

— On se lance.

Mon corps fredonnait, émettant des étincelles comme un fil dénudé. J'aurais pu dire autre chose, mais à ce moment-là, je remarquai un visage familier. C'était Ryan. Il était appuyé

contre le kiosque du lancer des anneaux et il se triturait la lèvre inférieure entre le pouce et l'index.

Ses yeux bleus brillaient de rire, et je savais pourquoi : mon cousin nous avait surpris en pleine séance de tripotage intense.

— Tu as surpris le spectacle, hein ?

Se frottant la mâchoire avec les doigts, il dit :

— J'ai surpris quelque chose, petit cousin.

Je n'étais pas désolé et je ne sentais pas le besoin de m'en excuser. Je voulais Zoe comme un feu qui brûlait, et il n'y avait pas de honte à cela. Embrassant sa paume, je fis de courtes présentations.

— Misaki, ce papier cul est Ryan. Ryan, ma Misaki.

Ses lèvres se pressèrent en une courbe tendue. Quand elle serra sa main, elle hocha la tête.

— En fait, c'est Zoe. Pour une raison que j'ignore, il ne semble pas capable d'entrer ça dans sa grosse tête.

Les sourcils de Ryan se rejoignirent en guise de question.

De toute évidence observatrice, elle secoua la tête.

— Mes parents m'ont prénommée Misaki. Je n'aimais pas cela, alors je l'ai légalement changé pour Zoe il y a trois ans.

— Ah. Ouais, d'accord. Il hocha la tête. Bien, c'est logique. Et as-tu dit qu'il avait une grosse tête ?

Ryan donna un coup de pouce dans ma direction. Il rit, puis il me regarda directement en face.

Ryan et moi, nous avons toujours communiqué sur une longueur d'onde différente. Nous n'avions pas réellement besoin de parler pour nous comprendre. Nous avons parfait nos aptitudes après quelques années à vivre ensemble ; il n'y avait personne d'autre au monde qui me comprenait comme lui.

Zoe était la première femme que je lui avais vraiment présentée. Mes autres rendez-vous n'avaient été que des présences que je traînais. Je n'étais pas un salaud, mais... bon, d'accord. Je l'étais bien un peu. Elles étaient amusantes, et c'était tout. Une façon de passer une nuit ou deux, ou trois, et rien de plus. Parce qu'elles ne restaient jamais longtemps, je ne me souciais pas des présentations ni de les inviter dans ma famille, même si mon cercle familial était petit.

Mais je l'avais fait avec elle, et Ryan me connaissait assez bien pour comprendre ce que cela signifiait.

— Alors, lequel devrais-je utiliser ?

— Zoe. Z. Un ou l'autre. Elle agita les mains. Ce n'est pas vraiment important.

Les yeux bleus de Ryan étincelèrent sous un effet quelconque. Je pense qu'il l'évaluait, et je ne pus m'empêcher de me demander ce qu'il pensait.

— D'accord. Bien, ma famille est dans la tente de restauration. Voulez-vous venir manger quelque chose ?

— D'accord, dit-elle gentiment.

Et mon cœur fit un genre de truc étrange dans ma poitrine. Mes paumes commencèrent aussi à transpirer. Qu'est-ce qui se passait ?

Pourquoi l'idée de la présenter à mon clan me donnait-elle soudainement la nausée, comme si j'avais avalé un plein seau de graisse rance ? Sa main remonta sur mon avant-bras, et étrangement, ce fut apaisant.

— Vis-tu à Austin ? lui demanda Ryan en faisant la conversation, et cela me sembla drôle de voir mon cousin normalement réservé faire un tel effort.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Ouaip. Je travaille au Garage sur la sixième rue. Le salon de tatouage.

— Comme s'il ne pouvait pas le deviner ; tu es un panneau d'affichage sur deux pattes.

Je suivis la trace de la fleur de lotus dans la courbe de son coude.

— J'aime ça. Ryan fit un clin d'œil, puis il s'écarta d'un pas quand nous approchâmes de l'immense tente où il y avait de la nourriture et de la bière. Désignant une table à gauche, il agita la main vers Lili et Javier.

La tente sentait les viandes rôties, la sauce à pizza épicée, les oignons et les poivrons sautés, ce qui me fit instantanément saliver et fit gronder mon estomac en signe d'appréciation.

Javier se leva d'un bond de la table et marcha immédiatement jusqu'à Ryan, puis se cramponna à sa main. Il avait beaucoup grandi au cours des deux années depuis que j'avais fait sa connaissance. Le gamin arrivait alors au torse de Ryan. Même s'il ne regardait toujours pas les gens dans les yeux, il parlait.

En se frayant un chemin jusqu'à la table, Ryan baissa les yeux vers le garçon.

— Javier, peux-tu dire salut à Zoe ?

— Qui est-elle ? Le garçon murmura ; mais d'une voix assez forte pour que je n'aie aucune difficulté à l'entendre par-dessus les bruits ambiants.

Ryan arqua un sourcil.

— Ma petite amie, dis-je, sursautant quand Zoe enfonça un doigt dans mes côtes.

— Je suis son amie, mais je ne suis pas petite.

Elle s'adressa directement à Javier, le sourire doux.

Lili se leva quand nous la rejoignîmes. Vêtue d'une courte robe orange vif et de sandales argentées, elle avait l'air aussi superbe que d'habitude. Toutefois, ce jour-là, je devais le dire, elle n'était pas de taille, comparativement au côté simple, mais exotique de Zoe.

— Salut. Elle sourit gaiement, s'accrochant à la taille de Ryan. Je suis Lili. Et tu dois être la fille qui a donné de l'insomnie à Alex.

— Merde. Quelle façon de me dénoncer, Lili ma jolie, marmonnais-je avant de rouler les yeux quand elle me lança un regard mauvais.

— Tu vas subventionner notre lune de miel quand j'en aurai fini avec toi, dit-elle en montrant le dessus de la tête de Javier. Il parle comme un charretier, si tu ne l'as pas remarqué.

Le rire de Zoe me serra le ventre.

— Oh, j'ai remarqué.

Ryan repoussa délicatement une poignée de cheveux dans les yeux de Lili.

— Nous pouvons aller chercher notre nourriture. Pourquoi, vous autres, ne réserveriez-vous pas nos places ?

Elle hocha la tête, puis ils s'embrassèrent. Ce n'était pas comparable au hockey des amygdales auquel j'avais joué avec Zo un instant plus tôt, mais ce fut assez pour que je m'éclaircisse la gorge et détourne les yeux. Personne ne voulait voir cela.

Mais alors, Zoe me surprit parce qu'elle n'attendait pas que j'entreprenne quelque chose, elle me tira par mon chandail et planta un rapide baiser sur mes lèvres, faisant tourner ma tête avec des visions coquines d'elle.

J'enroulai mes bras autour de sa taille.

— C'était pour quoi, ça ?

— Par vengeance.

— Tu as faim ?

— Hum. Je suis affamée.

Ses doigts marchèrent sur le col de mon chandail. Si nous n'avions pas été devant le gamin, j'aurais pu faire quelque chose à ce sujet.

— Qu'aimes-tu ?

— Surprends-moi, cowboy.

Puis, tordant le bout de mon nez, elle me repoussa en jouant et se tourna vers Liliana, m'ayant apparemment relâché.

Ryan rit ; il avait dû remarquer l'expression de stupéfaction sur mon visage.

— Quoi ? grommelai-je.

S'étranglant de rire, il passa deux doigts dans ses cheveux.

— Rien. C'est juste que je n'ai jamais vu une femme te faire ça avant.

— Ta gueule.

Il ne fit que rire plus fort. Nous nous arrê tâmes devant le chariot de saucisses et attendîmes en file.

— Après toutes les conneries que tu m'as fait subir à cause de Lili, ouais... j'aime ça. Fais attention, mec... avant que tu t'en aperçoives, il y aura une bague là-dessus.

Lui assenant une claque derrière la tête, je roulai les yeux et ne prononçai plus un autre mot, jusqu'à ce que nous ayons commandé.

Zoe

— Depuis combien de temps vous connaissez-vous ? me demanda Liliana, regardant d'abord les dos des gars tandis qu'ils s'éloignaient, avant de reporter les yeux sur moi.

— Hum. Ça dépend. J'époussetai les miettes sur la table de pique-nique grossière. Il y a deux réponses à cette question.

Des yeux verts, brillants, se rétrécirent en deux minces fentes.

— Réponse intéressante.

Elle croisa les jambes, semblant presque instinctivement courber son corps sur celui de son fils.

C'était un enfant âgé, grand et dégingandé, et il ressemblait beaucoup à sa mère. Portant une chemise rayée rouge, blanc et bleu avec un jean chic, il ne ressortait pas vraiment dans la foule. Mais il y avait quelque chose dans la manière dont ses yeux se déplaçaient tout autour de l'espace dans la tente qui me fit penser qu'il était un peu différent de la norme.

Lili avait dû s'apercevoir que je l'étudiais.

— Javier est autiste. Donc, s'il ne te regarde pas dans les yeux, n'en fais pas une affaire personnelle.

Je souris.

— Ça va. Je me suis dit que c'était quelque chose de semblable. Il est calme, hein ?

Elle rit.

— Quand il le veut. Les huit premières années de sa vie, il n'a pas parlé. Puis, un jour, il a simplement commencé et n'a plus jamais arrêté. Donnant une petite tape sur son épaule mince, elle le cogna avec sa hanche. N'est-ce pas vrai, *loquito*³ ?

Il se contenta de hausser les épaules.

— Où est papa ?

Lili jeta un coup d'œil au chariot de nourriture où se tenaient encore les gars, en file. Elle montra le cousin d'Alex, et une lumière brilla dans ses yeux quand elle dit :

— Là-bas.

Il n'était pas difficile de voir que la femme était folle de son fiancé, et lui, fou d'elle.

— Pourquoi ne vas-tu pas le trouver et lui dire que maman est affamée ?

Elle roula les yeux d'une manière théâtrale.

Javier n'eut pas à se le faire dire deux fois : il bondit sur ses pieds et se précipita vers eux.

— Alors... Elle pivota vers moi une fois que Javier fut bien avec les gars. Deux réponses. Donne-moi la plus excitante. Ses lèvres pleines s'incurvèrent en un sourire espiègle. Dépêche-

toi avant que les gars reviennent et nous surprennent à échanger des potins sur eux.

Je ris. C'était facile de parler avec Lili ; je l'aimais déjà.

— La plus excitante. D'accord. Bien, nous nous sommes rencontrés quand je lui ai percé la lèvre.

Elle fit claquer sa paume sur la table, faisant sursauter le couple qui passait.

— C'était toi !

Acquiesçant d'un signe de tête, je croisai les jambes.

— Coupable, répondis-je en me souvenant de la manière dont mes mains étaient remontées sur ses jambes pour prendre sa longueur dure en coupe, faisant déraiper mon pouls. Il est entré, très sûr de lui et vaniteux. Je jure que je l'ai fait trembler comme un bébé une fois que tout a été fini.

— Ha ! J'adore ça. Bien fait pour lui. Tu sais, dit-elle, devenant tout à coup sérieuse, ces garçons là-bas, tous les trois, ils sont tout pour moi. Si tu connais le moindrement Alex, tu sais qu'il a une tendance à être un peu... Son nez se plissa, et elle me regarda d'un air contrit... frivole.

Ouais, je ne vais pas mentir, cela me serra le cœur. Je le savais bien ; c'est pourquoi j'essayais (absolument, absolument en vain) de lutter contre mon attirance pour lui.

— Je suis bien au courant de cela, en fait. Alex ne se souvient pas de moi, mais moi, je me souviens de lui.

— Oh ?

Elle pencha la tête, et son épaisse tresse glissa par-dessus son épaule.

— L'école secondaire J. J. Baines. J'étais la violoniste intellectuelle qu'il n'a jamais remarquée.

Elle grogna.

— Alors, toi et moi, nous avons quelque chose en commun. Mon homme et moi avons fréquenté la même école ; mais ni l'un ni l'autre, nous savions que l'autre existait jusqu'à il y a quelques années. Et en passant, au cas où tu te le demandes, tu es la première fille qu'Alex nous a officiellement présentée. Nous en avons rencontré d'autres, mais on n'apprend habituellement pas leurs véritables noms. Typiquement, il nous les présente comme Sherry Chérie ou Jemma Banana, ou Sexy Lucy...

Je ris ; je ne pus m'en empêcher.

— Es-tu sérieuse ?

— Oh, ouais. Passant un peu de baume sur ses lèvres, elle hocha la tête. Il a un penchant pour les surnoms vraiment stupides. Mais le fait qu'il nous ait dit ton véritable nom...

Elle toucha ma main, mais laissa l'idée planer entre nous.

Et j'aimai cette idée. Ce jour-là dans la voiture, il m'avait taquinée en me donnant un tas de surnoms fous, mais depuis, j'étais soit Zoe, soit Misaki. Quelque chose de si minuscule pouvait-

il vraiment dire quelque chose pour lui ? Cela me chatouilla l'estomac à y penser.

— Merci.

S'installant confortablement dans sa chaise, Lili me fit un clin d'œil. C'est à ce moment-là que l'odeur grasseuse des saucisses fumées et des oignons au beurre me frappa au visage.

Je n'eus pas vraiment l'occasion de laisser ces mots mariner ou de calmer les papillons dans mon ventre parce que les gars étaient de retour. Ryan se pencha vers Lili, enfouissant le nez sur le dessus de son crâne tandis qu'il glissait un pain à la saucisse devant elle.

Alex se laissa choir sur la chaise à côté de moi et poussa une assiette de nourriture frite sur la table. Je reconnus un Oreo frit et distinguai vaguement la forme de sous-marin d'un Twinkie frit, mais le reste m'échappa totalement. Ils faisaient tout frire au Texas.

— Je ne savais pas du tout ce que tu aimes manger, alors j'ai dit au gars de me donner ce qu'il préférait. Malheureusement, ses trucs préférés semblent être uniquement des saloperies sucrées.

Il haussa les épaules d'un air contrit, et je lui tapotai le genou parce qu'il paraissait adorablement gêné.

— Alors, c'est une bonne chose que ce soit mes trucs préférés aussi.

— Vraiment ? Ses sourcils se rejoignirent.

— Je plaide le cinquième amendement.

Prenant un Oreo (à peu près la seule bonne chose dans l'assiette), je le montai à mes lèvres et mordis dedans. La graisse coula partout sur mes lèvres et le glaçage à l'intérieur ne fit en quelque sorte que glisser dans ma gorge avant même que j'aie l'occasion de mâcher. C'était affreux, et Alex riait.

Rejetant la tête en arrière, il essuya une larme avec sa jointure sur son œil.

— Tu devrais voir ton visage en ce moment.

— Ouais, mec, je pense que tu t'es fourvoyé royalement.

Ryan s'étrangla de rire, et Lili se couvrit la bouche avec une serviette. Javier était le seul qui ne riait pas, et c'était parce qu'il était trop occupé à enfourner sa pizza au pepperoni dans sa bouche. La pizza sentait vraiment, vraiment bon à ce moment.

Alex commença à marmonner dans sa barbe, et je ne pus empêcher mon cœur de se mettre à fondre et à réagir d'une manière très fille.

— Nan. Je lui tapotai le genou, laissant mes doigts remonter sur l'intérieur de sa cuisse, s'attarder juste un peu plus longtemps que je ne le ferais avec quelqu'un d'autre. Je pense que tu t'en es bien sorti, rodéo.

Le muscle dans sa mâchoire tressaillit, et je vis bien qu'il retenait un rire.

— Rodéo ?

— Pour le tour que tu m'as donné là-bas.

Son torse se gonfla très légèrement, et il afficha un sourire ridiculement énorme. Il était tellement séduisant à ce moment que si nous n'avions pas été avec sa famille, j'aurais fait quelque chose qui ne me ressemblait pas du tout. Par exemple, le prendre par la main, nous entraîner en douce sur la banquette arrière de ma Bel Air et faire l'amour comme si nous étions à nouveau à l'école secondaire. Heureusement, j'avais laissé ma Bel Air chez moi. Je me mordis le coin de la lèvre, aux anges quand le regard d'Alex se fixa sur le mouvement.

Je n'en suis pas tout à fait certaine (assez quand même), mais je pense que je faisais également soulever et abaisser ma poitrine en haletant aussi. Que puis-je dire ? Cet homme faisait ressortir mon côté sauvage.

Ryan toussa et s'éclaircit la gorge.

— Enfant en vue.

Le sourire d'Alex s'élargit d'une oreille à l'autre.

— Ouais, bon, en tout cas...

Son regard s'égara vers l'intérieur de la tente comme s'il cherchait désespérément à changer de sujet. Malheureusement, il n'arriva à rien, et moi non plus.

Je tendis une main tremblante vers un verre d'eau et espérai qu'il l'avait apporté pour moi. C'était tellement excitant la façon dont il me désirait si visiblement.

Lili sursauta.

— La recherche d'appartement ! Ouais, comment ça se passe ?

Ses yeux s'illuminèrent, et j'aurais pu la serrer dans mes bras, quand un regard soulagé passa sur le visage d'Alex.

— La recherche d'appartement ?

Je lui donnai un petit coup d'épaule.

S'emparant de l'autre moitié intacte de l'Oreo frit entre mes doigts, il le glissa dans sa bouche, et mes lèvres picotèrent parce que cela me sembla très intime. Il me fit un clin d'œil comme s'il savait à quoi je pensais.

— Ouais, il est temps pour le bébé de couper le cordon. Maman et papa se marient, et je n'ai pas envie d'être la bonne d'enfant. Sans vouloir t'offenser, petit gars.

Il sourit largement à Javier, qui se contenta de hausser les épaules.

— Aaah, allez, dit Ryan d'une voix traînante, tu es sûr que je ne peux pas te convaincre de rester ? Tu es bon pour notre portefeuille.

Alex grogna.

— Ouais, ça va, mec.

C'était agréable de voir sa façon d'interagir avec son cousin, les voir jouer l'un avec l'autre, et voir Lili ainsi que Javier sourire largement devant leurs plaisanteries. Alex était dans son élément là, insouciant et décontracté. Cela me fit penser à lui, à l'école secondaire, quand la noirceur n'était pas dans ses yeux, quand il riait et plaisantait dans les couloirs et que je

m'attardais près d'un casier simplement pour le regarder avec le cœur dans ma gorge en souhaitant que juste une fois, il se tourne et me voie.

Tournant la tête, il baissa un sourire sur moi, et je fus emprisonnée dans son regard. Parce qu'il me voyait, ses yeux fouillaient les miens, et je savais dans mon cœur qu'Alex Donovan me voyait enfin.

« Salut », articula-t-il en silence vers moi.

Je suis assez convaincue qu'un tremblement de terre avait traversé la fête foraine parce que je sentis le sol se secouer. C'était cela, ou bien mes jambes avaient violemment tremblé.

— Y a-t-il des possibilités sur ta longue liste ? demanda Lili, arrachant l'attention réticente d'Alex de moi.

J'inspirai goulûment une bouffée d'air, je me sentais complètement décontenancée et j'eus vite besoin d'une seconde pour rassembler mes pensées de manière cohérente.

— Quelques-unes.

Il se gratta la mâchoire. C'était une belle mâchoire, carrée et légèrement barbue, forte. La manière dont il l'avait frottée sur ma chair sensible quand il m'avait prise dans ses bras pour me soulever, cela me donna la chair de poule juste à y penser.

— Je pense pouvoir en trouver un près de l'université, le partager avec un ami à moi. Mais je ne le lui ai pas encore demandé. J'ai besoin de le visiter d'abord, mais c'est le plus beau de ceux que j'ai vus sur internet.

Je fronçai les sourcils. Je vivais près du campus.

— Lequel ? Je ne vis pas loin du campus, je pourrais t'aider quand tu iras le visiter.

— Hunter's Point.

Je ris.

— Hum.

Ses lèvres se relevèrent bizarrement.

— Ne me dis pas que c'est là que tu vis ?

— Alex Donovan, me traques-tu ?

Accrochant ses fortes dents de devant sur sa lèvre inférieure, il haussa les épaules.

— Quel développement intéressant !

— Alex, as-tu fait cela exprès ?

En riant, il secoua la tête.

— En fait, non. Mais sais-tu ce que je pense que ça signifie ? Sans me donner l'occasion de réagir, il répondit à sa propre question. Cela signifie que le destin sait que tu devrais accepter un véritable rendez-vous avec moi.

Levant les yeux vers son cousin et Lili (qui prétendaient tous les deux être occupés à essayer de la sauce imaginaire sur la lèvre de leur fils), je combattis un rougissement. Cet homme

gâchait complètement ma réputation de Reine des neiges. Il me transformait en idiote inepte et gauche.

— Ceci n'est-il pas un rendez-vous ?

— Non. C'est une rencontre pas trop due au hasard. Je veux un véritable rendez-vous. Là où je passe te prendre, nous allons manger et où, peut-être, j'ai de la chance plus tard...

Ryan toussa encore. Bruyamment.

Alex n'eut même pas l'air contrit, et je dus l'admettre, j'avais attendu cette journée pendant des années, même si je l'ignorais.

— La seule chance que tu auras, c'est la possibilité de trouver un cent sur le sol. Mais un rendez-vous, ouais, je pense que nous pouvons avoir un rendez-vous.

Il s'étrangla de rire.

— Bien. Je vais passer te prendre demain soir, après la fin de mon quart de travail, à 18 heures.

S'emparant de ma main, il embrassa ma paume. Je sentis cette caresse jusqu'au bout de mes orteils. Mon estomac retrouva ses papillons sous l'effet d'une sérieuse crise de nerfs, et je sus que j'affichais un sourire effrayant : celui qui s'étirait d'une oreille à l'autre, montrait toutes mes dents et rendait mes joues douloureuses. Mais cela n'avait pas d'importance parce qu'Alex Donovan m'avait invitée à un véritable rendez-vous. Et ouais, j'avais maintenant 21 ans et j'avais eu des tas de rendez-vous, mais jamais avec Alex. Et je le savais, avec Alex, tout allait changer.

³. N.d.T.: Ce mot espagnol signifie : « petit fou ».

Chapitre 9

Alex

— Que fais-tu ce soir ? demanda Jenny en me jetant sa lavette blanche. Sa chevelure soyeuse rousse pendait en douces vagues autour de ses épaules, et ses grands yeux bleus me fixaient en pétillant. Je fus soudainement très, très content de n'avoir jamais accepté l'invitation silencieuse qu'elle avait toujours dans les yeux. Nous flirtions depuis des années, mais au moins, voilà une nana à propos de qui je n'avais aucun regret.

— J'ai un rendez-vous brûlant.

Je lui fis un clin d'œil, essayant de garder les choses légères et décontractées entre nous. Nous travaillions ensemble, et je voulais qu'elle sache que nous étions en bons termes, mais qu'il ne se passerait rien.

L'étincelle dans ses yeux s'atténua, et je prétendis ne pas le remarquer parce que j'en avais assez de courir les filles. J'avais pris position la veille à la fête foraine ; je voulais Zoe et je voulais sa confiance. Alors, je souris et hochai la tête pour faire comprendre à Jenny que nous étions des amis, sans plus.

— Que fais-tu ? demandai-je, toujours en souriant.

Elle prit une profonde respiration, m'offrit un hochement de tête entendu, puis elle haussa les épaules.

— Je vais seulement relaxer.

— Génial.

Se tournant, elle retourna au comptoir, et je poussai un soupir de soulagement. Je pouvais y arriver. Je prouverais à Lili qu'elle avait tort, je n'allais pas me saboter moi-même. À partir de ce moment, je tournais une nouvelle page.

J'essayais la dernière table avant de pouvoir pointer mon départ et me tirer de là, quand j'entendis une voix familière derrière moi.

— Hé, fiston.

Je me relevai si brusquement que je faillis me cogner la tête contre la sienne. La plus grande source de ma rage et de ma haine se tenait devant moi, un regard dur dans ses yeux bleus froids. En une seconde, mon esprit remarqua toutes les différences depuis la dernière fois où je l'avais vu deux ans plus tôt. Il était plus mince ; en fait, il avait l'air émacié, plus précisément. Sa chevelure ne se résumait plus qu'à quelques touffes poussant sur sa tête, et sa peau semblait cireuse, légèrement jaune et teintée de gris. Pendant cette seconde où je notai cela, il ne m'en

fallut que la moitié pour sentir la bile s'agiter, la colère écumer et mes poings se serrer avec force sur mes flancs.

— Que fais-tu ici, putain ?

Je fis claquer le chiffon sur mon épaule, mes narines se dilatèrent, et ma vision devint presque aveugle sous ma rage.

Tournant les talons, je pris la direction de l'arrière-boutique. Eric et Jenny me dévisageaient avec des yeux ronds ; à l'évidence, je n'avais pas parlé à voix basse quand j'avais prononcé ces mots remplis de mépris et j'affichais un rictus sur mon visage.

Quelques clients faisaient semblant de ne pas nous prêter attention, mais je m'en foutais à ce stade. J'étais tellement furieux que ma bouche fut envahie de salive et que la seule chose dont j'eus envie, ce fut de frapper quelque chose.

Préféablement lui. Au visage.

— Alex, nous devons parler. Sa voix semblait faible, éraillée ; je secouai la tête.

N'ayant pas la confiance de parler en public, je continuai à marcher. Saisissant mon matériel, je poinçonnai ma carte de temps sans me donner la peine de dire au gérant de soir que je partais et je sortis par la porte arrière. John me suivait encore.

— Que veux-tu, putain ? rugis-je en pivotant sur mes talons à la seconde où la porte arrière claqua derrière nous.

Nous étions dans la ruelle, mais même là, ce n'était pas très calme. Un jeune couple qui marchait sur le trottoir devant le café s'arrêta une seconde en me dévisageant, en le dévisageant.

Je ne pouvais pas croire qu'il était là. Dans ma vie. Ce gaspillage d'espace ne savait-il pas ce que « je ne veux plus jamais te voir » signifiait ?

— Ta mère dit que tu ne veux pas lui parler.

Je levai la main et serrai la mâchoire si fort que j'eus mal à mes molaires.

— Ne la mentionne même pas devant moi. Et qu'est-ce qui te fait croire, merde, que je voudrais te parler, si je ne veux pas lui parler à elle ?

Étourdi par la colère, je marchai d'un pas raide jusqu'à mon camion. Si je ne m'éloignais pas de lui bientôt, j'allais faire quelque chose de stupide. Je ne pouvais même plus supporter de le regarder. Je détestais l'homme que j'appelais mon père, je détestais tout de lui. Je détestais le fait qu'il m'avait conçu, détestais ce qu'il avait fait à Ryan : de la haine, de la haine, de la haine...

— Alex, fiston, je...

— Non ! Je me tournai si vite que je le fis chanceler, et il trébucha en reculant d'un pas quand je poussai mon index près de son visage. Tu as perdu le droit de m'appeler ainsi le jour où tu as violé ton neveu.

Ses yeux s'arrondirent, il regarda frénétiquement à côté de mon épaule comme pour s'assurer que personne n'avait entendu. Il me dégoûtait. Ma bouche s'abaissa en une grimace tendue de mépris.

— Quoi, tu crains que quelqu'un puisse finalement savoir la foutue vérité pour une fois ? Espèce de merdeux malade. Est-ce que c'était bon, petit foireux de mes...

Serrant fortement les paupières, John commença à trembler, et je ris. Un son rempli de dégoût, de haine et de répulsion tomba de mes lèvres.

— Je te déteste, sifflai-je. Depuis le jour où je t'ai surpris le pantalon baissé. Tu me rends malade. Je souhaite que tu meures. J'espère que tu...

— C'est le cas.

— Et alors ?

Parfois, j'étais effrayé de voir à quel point cela me laissait froid. Était-ce mal, ce que je ressentais ? La docteure Alvarez me disait que non, c'était courant, mais je ne pensais pas que c'était courant d'être heureux qu'une justice poétique soit enfin rendue. Le pire était que je souhaitais seulement que cela lui soit arrivé plus vite, et cela me terrifiait. Quel genre d'humain souhaitait la mort de son père avec une telle passion ? Seulement un fou.

J'étais intelligent ; je savais que le simple fait qu'il ait commis un acte si répugnant et terrible ne signifiait pas que c'était programmé dans mon ADN ni que je ferais pareil, mais peut-être que mon ADN était corrompu, parce que j'aurais dû être ébranlé qu'il se meure.

Cela aurait dû.

Mais ce n'était pas le cas.

Relevant la tête pour me regarder, il hocha lentement la tête, des larmes non versées faisaient briller ses yeux sous le soleil couchant. Il avala péniblement, se tordant les mains et prenant deux profondes respirations.

— J'ai un cancer du pancréas. Stade quatre. Les médecins disent que c'est une question de semaines, peut-être quelques mois, si je suis vraiment chanceux.

Mes yeux parcoururent alors son corps, et je notai le tremblement de ses mains, la manière dont son corps s'affaissait sur lui-même, le fait qu'il portait une veste par une température de 32 °C.

— Va-t'en d'ici.

Je bouillais, retenant tout juste ma fureur. Mes jointures s'ouvraient, se refermaient et pointaient. Je pouvais à peine prendre une respiration qui ne me faisait pas mal.

— Viens-tu au barbecue ?

— Va-t'en, John. Tout de suite.

Il resta là, indécis pendant un moment, assez longtemps pour que je me demande s'il m'avait entendu ; mais je ne pouvais pas, tout simplement pas lever les yeux à nouveau. Je ne pouvais plus le regarder en face. Les années où je faisais semblant étaient passées, et je m'en foutais

si mon silence le tuait. Je m'en foutais si peut-être, quelque part dans son cœur, il comprenait qu'il devait finalement s'excuser, finalement dire la vérité. Cela ne m'importait plus, et j'en avais marre de ça.

Je laissais ma tête pendre, regardant mes pieds, quand je sentis finalement qu'il partait, mais je ne bougeai toujours pas. Mon cerveau était une bouillie brûlante. Mais il contenait trop de choses, trop de pensées conflictuelles, pour attirer mon attention.

Cancer.

Mourir.

Haine.

Amour. Il y en avait déjà eu...

Désormais, il ne restait que la haine.

— Merde ! criai-je sans me soucier qu'on m'entende.

Je m'en foutais si les poulets venaient et me mettaient un pistolet Taser au cul pour conduite tapageuse. Je n'en avais rien à foutre. Marchant jusqu'au mur de briques, je ne réfléchis pas, j'agis. J'enfonçai tout ce que j'avais, tout, dans ce mur.

Prenant mon élan, je lançai mon poing dans la brique. Encore et encore et encore, j'essayais de faire sortir de force la violence, la haine et l'angoisse à travers mes poings. Je sentis la peau se briser, sentis le sang couler, chaud et dégoulinant sur mes jointures.

Cela faisait si foutrement mal que mes os palpitaient sous la douleur. Je m'étais probablement cassé quelque chose, mais je restai là pendant je ne sais combien de temps.

Je le détestais, me détestais, détestais l'univers.

Finalement, l'obscurité m'obligea à retourner à mon camion. Je m'assis à l'intérieur. Même si c'était humide dans la cabine, je ne démarrai pas le moteur ni ne mis le climatiseur. Je restai assis et je suffoquai. C'était si noir dans ma tête que je ne pouvais pas réfléchir, parce que c'était trop. Soudainement, je me noyais.

Après un long moment, quand l'obscurité dans mon cerveau commença à s'estomper, je me souvins qu'il me fallait démarrer le camion. Quand je le fis, je remarquai l'heure. Il était un peu plus de 21 heures.

Je lui avais posé un lapin. J'aurais dû téléphoner. J'aurais dû m'excuser. Mais j'avais les nerfs trop à vif, j'étais trop violent. Je ne pouvais pas lui montrer cela. Fermant les yeux, je murmurai des excuses dans la brise, puis je me mis en route. Je ne me concentrais pas sur ce que je faisais. Je pesai sur l'accélérateur et j'avançai, prenant la direction de l'autoroute. Je conduisis jusqu'à ce que les démons arrêtent de crier, cessent de me faire bondir et m'aveugler.

Je savais que ce que je faisais était stupide et équivalait à un suicide relationnel, mais je n'allais pas faire rebrousser chemin à ce véhicule. Je ne retournais pas vers elle. Ma mémoire musculaire me guida jusqu'à une petite gargote que je n'avais pas visitée depuis un an, pas depuis que Lili était devenue une personne permanente dans nos vies. Le crissement du gravier

résonna quand je tournai les roues vers ce tripot qui tenait debout grâce à une colonie d'un million de termites. Jack's Bar était un troquet connu pour les meilleures frites au chili en ville. Mais je n'étais pas là pour la nourriture, pas ce soir-là.

Mettant le camion en position d'arrêt, je ne perdis pas de temps à traîner mon cul à l'intérieur. Un groupe de rock un peu blues jouait à l'avant d'une salle à peine éclairée. Il était bon (la voix du chanteur était rauque et brute ; c'était exactement le type de musique que j'aimais), mais je pouvais à peine me concentrer sur les mots. Les tables étaient presque toutes inoccupées. Il y avait seulement quelques piliers de bar traînant ici et là, collés à des chauffeurs de camion avec des bides de bière.

Je m'installai au bar.

— Qu'est-ce que ce sera ? me demanda le serveur du bar, un homme à l'air basané avec une moustache grise à la Fu Manchu.

Il passa une lavette jaunie dans un verre droit, et je frissonnai en pensant que j'étais sur le point de boire dans un de ces trucs.

J'avais environ 100 dollars sur moi, et quand on venait chez Jack's, on ne se souciait pas de vous couper l'alcool, ce qui me convenait bien. Ce soir-là, je ne comptais pas en avoir fini avant un moment.

Ma main gauche tremblait plutôt méchamment, alors je la refermai sur ma cuisse.

— Bourbon, sec.

Il se lécha les dents de devant et dit très lentement :

— Une marque en particulier ?

La paire d'yeux bruns perçants de l'homme me fit penser que ce gars voyait peut-être tout. Je me trémoussai sur mon siège.

— Quelque chose qui me fera oublier. Le reste, je m'en fous.

Il fit un bruit de gorge désapprobateur, puis il s'éloigna.

Me frottant la mâchoire, je pivotai sur mon siège et regardai autour de moi, tapotant distraitement le bar d'un doigt. Ce n'était pas un endroit amical, personne ne se retourna pour me regarder ou croiser mon regard, mais ce n'était pas vraiment le but, de toute façon. Je n'étais pas venu là pour rencontrer quelqu'un de nouveau, j'étais venu pour oublier.

Une blonde oxygénée me jeta alors un coup d'œil. Elle était vêtue d'un jean délavé au Javel et d'un haut bedaine trop serré. Sa chevelure était remontée en une masse de boucles sauvages autour de sa tête, et elle me contempla comme un requin regarde un appât. Mon nez se retroussa tandis que je me détournai lentement. Je connaissais son genre et je ne voulais rien avoir à faire avec elle.

Le grattement d'un verre glissant sur le bois me fit me retourner. Attrapant un des verres qui m'avaient fait frissonner quand je l'avais vu le « nettoyer », je bus ma première gorgée. Elle

glissa, chaude et suave, puis les vapeurs m'étourdirent. Je savais que sous peu, je ne me soucierais pas du genre de verre dans lequel ceci m'était servi.

J'engueulais tellement Ryan à propos de sa façon de gérer l'affaire qu'il était ironique de me retrouver là, buvant dans un endroit probablement pire que n'importe lequel qu'il avait déjà visité. Je terminai mon verre en deux autres gorgées. Je savais que je ne donnais pas au bourbon le respect qu'il méritait, mais encore une fois, ce n'était pas le but.

C'était pour oublier que John continuait à faire de ma vie un enfer. J'avais 23 ans, putain. Je donnai une tape bruyante sur le bar.

Le serveur leva un sourcil de travers qui signifiait « quoi ? ».

Alors, je levai mon verre et le secouai devant lui. Avec un brusque hochement de tête, il se tourna et m'en prépara un autre.

Je le pris de ses mains à la seconde où il revint et j'essayai de boire celui-là lentement. Mais je souriais parce que je pouvais sentir l'engourdissement commencer à se répandre. Il y avait du feu dans mon torse. Ma gorge, mes bras et mes jambes picotaient.

Je ne laisserais pas John me faire cela. Doc n'arrêtait pas de me dire que je lui donnais ce pouvoir sur moi. Le pouvoir de me rendre fou et stupide sous l'effet de ma colère, que j'avais un choix à faire. Le laisser gagner ou non.

Je me demandai ce qu'elle dirait si elle me voyait là à ce moment.

Seigneur, que devait penser Zoe ? Elle me détestait probablement. Ma main trembla si violemment que je renversai un peu de ma boisson par-dessus le bord du verre.

Je ne voulais pas qu'elle me déteste. Je ne savais pas ce que je voulais, mais pas cela. Absolument pas cela. Je la voulais, tout simplement. Elle dans sa totalité. Tout le temps. Je voulais être avec elle et faire en sorte qu'elle m'aime et me guérisse et m'aime... avais-je déjà dit cela ? Merde. Je fermai les yeux. Les choses commençaient réellement à devenir troubles dans ma tête : un engourdissement agréable qui se répandait comme du liquide en moi.

— Zoe, croassai-je dans l'espoir utopique de la voir là, à ce moment, afin que je puisse m'excuser, lui demander de me pardonner.

J'étais un tel raté qu'elle ne me méritait vraiment pas. Je savais cela, mais je ne savais pas comment y mettre fin.

Levant mon verre, j'allais boire une autre gorgée, mais curieusement, sans que j'en aie eu conscience, il était vide. Je ne pouvais pas croire que j'avais déjà avalé deux verres.

Secouant le brouillard dans ma tête, je frappai le bar pour en avoir un autre. Je souris largement, quand quelques minutes plus tard, il en fit glisser un autre vers moi.

— Tu sais, je pense que j'ai besoin d'un gars comme toi à la maison. Quel est ton nom, en passant ?

— Hum... venais-je de prononcer cette dernière partie d'une voix indistincte ?

J'avais bien pu le faire, mais les choses devenaient un peu floues. Je ne supportais plus autant l'alcool ; je le voyais bien parce que j'agissais assurément comme un poids plume.

Il avait peut-être dit Jason ou Jackie ou, merde, peut-être même Jack. Je n'en suis pas sûr, mais je pense que cela commençait par un J. En tout cas, il avait disparu avant que je puisse formuler une nouvelle pensée.

Je buvais une grosse gorgée de ma boisson, quand une main se referma sur mon épaule. Pivotant sur mon siège, je faillis glisser du tabouret et je pris une seconde pour me redresser. Quand étais-je devenu ce poids léger ? Quel genre de saloperie J m'avait-il servie ? Probablement du Drano.

Je clignai rapidement des paupières. Il me fallut une seconde pour regarder en face de moi et aligner mon regard. Mon cerveau mit deux secondes de plus pour s'ajuster. C'était la blonde oxygénée. Il y avait un grain de beauté noir au-dessus de sa lèvre.

Je ricanai.

— L'as-tu dessiné ? Je pointai le grain de beauté. Vous, les filles, vous en avez toujours un. Merde, j'étais inintelligible. Je secouai la tête.

Elle ne fut pas démontée. Blondie faisait descendre un long ongle rouge cerise sur mon torse et elle léchait ses lèvres d'un rouge pompier. Je jure qu'elle poussait ses nichons dans mon visage. Je commençai à reculer en gigotant.

— Je t'ai vu depuis l'autre bout du bar, dit-elle en ronronnant ; sa voix était râpeuse comme seules peuvent l'être celles des fumeurs de longue date.

Me servant de mon verre comme d'un bouclier, je le levai à ma bouche et inspirai ses vapeurs, principalement parce que la fille puait la sueur et que cela menaçait de faire se rebeller mon estomac vide.

— Hum, murmurai-je.

— Que fais-tu ici tout seul, cowboy ?

Mon cœur tressaillit devant l'usage de ce surnom.

— Zoe m'appelle comme ça, dis-je d'une manière indistincte avant de boire une autre gorgée.

Faisant la moue, elle secoua la tête et se rapprocha de moi. Son odeur me frappait vraiment au visage. Sur le bord d'un haut-le-cœur, je déposai mon verre et je fis passer mes jambes, qui semblaient faites en béton, sur le tabouret à côté. Mais quand je me rassis, ma tête tournait si méchamment que je sus que je n'allais pas conduire pour rentrer à la maison avant un bon bout de temps.

Peut-être que je n'avais pas bougé, par contre, parce que je découvris ensuite qu'elle se trouvait encore dans mon espace, presque assise sur mes cuisses, et ses énormes nichons étaient à nouveau dans mon visage.

— Alors, qui est cette Zoe ? demanda-t-elle. Elle t'a brisé le cœur ? Parce que, je te le promets, Sue ne ferait jamais cela. Se léchant les lèvres, elle s'apprêta à enfourcher mes

cuisse.

Ma tête était incroyablement embrouillée, mais je savais quand même que ce n'était pas correct. Et je ne voulais carrément pas cela, mais mon cerveau et mon corps étaient totalement dissociés ; mes membres ne répondaient pas, ni quand elle écarta les jambes et s'assit sur ma cuisse, ni quand elle fit marcher un doigt sur mon chandail, ni non plus quand elle se pencha vers moi et lécha le creux dans ma gorge.

— Descends, dis-je indistinctement, puis je secouai la tête vraiment lentement parce que la pièce tournait assurément.

Mais soit je ne fis que le penser, soit elle s'en foutait parce qu'elle continuait à avancer vers moi comme une chatte en chaleur. Tout ce que je semblais capable de faire était d'émettre des bruits bizarres au fond de ma gorge.

Prenant une profonde respiration, je rassemblai le peu de cervelle qu'il me restait et avec toute ma force, je murmurai :

— Va te. Faire foutre.

Sue ne fit que rire, et le son était détestable, comme celui d'un âne qui brayait. Ses doigts couraient dans mes cheveux.

— Qu'est-ce que t'aime, bébé ? Hum ? De légers baisers, ressemblant plus au battement des ailes d'un papillon de nuit, se déplacèrent sur la longueur de ma gorge. Combien as-tu ? Je vais rendre cela tellement bon. Je vais te faire oublier.

Merde, je pouvais sentir mon corps réagir. Je ne le voulais pas. Il ne le voulait certainement pas avec les pétasses au restaurant chinois ; mais à cause de sa façon de se déplacer sur moi et de toute l'énergie emmagasinée que j'avais ressentie au cours des derniers jours, cela se produisait contre ma volonté.

Elle rit, ses yeux s'arrondissant quand elle jeta un regard entre nous.

— Nan. Je secouai la tête, essayant encore une fois de l'éloigner de moi.

Mais elle était comme une foutue sangsue avec de super pouvoirs radioactifs pour s'accrocher. Plus je la poussais, plus elle s'accrochait et se trémoussait ; cela me rendait fou.

— Tu dis non, mais ton corps dit oui. Tu sais que tu le veux, bébé. Les gars viennent chez Jack's pour une chose seulement...

Mon estomac piqua du nez parce que c'était vrai. Mon cerveau pouvait bien fonctionner à la moitié de sa capacité, mais je savais cela. Jack's était mon refuge parce que c'était un endroit où je pouvais venir pour oublier, pour faire sortir la vapeur, peut-être me mettre avec une nana, me saouler la face et tout oublier, au moins pendant quelques heures.

En colère contre moi-même, furieux d'être tombé si bas encore une fois, incapable de gérer le fait d'avoir vu John, je m'étais traîné là. Dans mon subconscient, je devais savoir ce qui pourrait se produire.

— Tu as... deux secondes pour te décoller de moi, dis-je en hoquetant, avant que je le fasse moi-même. Fier de moi d'avoir parlé aussi clairement, je lui servis un regard dur.

Encore une fois, elle m'ignora, et je m'exécutai. Je la poussai. Ce ne fut pas tout à fait un moment brillant. Je n'aimais pas faire mal aux femmes, mais je ne croyais pas l'avoir blessée. Ignorant mon côté chevaleresque, j'arquai un sourcil vers elle, puis pivotai sur mon tabouret. Mais ensuite, toutes mes réserves ayant été utilisées, la pièce se remit à tourner. Mes yeux semblaient lourds, et il me fallut absolument poser la tête sur le bar. Juste une seconde.

Je savais que je l'avais fait tomber sur le cul. Je l'avais vue atterrir sur le bois foncé et taché de mes propres yeux, mais des mains remontaient dans mon dos. Il ne restait plus rien en moi. Serrant fortement les paupières, je sentis sa main s'égarer sur mes fesses, ou plutôt vers le portefeuille rangé dans la poche sur mon cul.

Je le savais, mais je n'en avais plus rien à foutre. J'étais fatigué, et boire jusqu'à devenir ivre mort ne m'aidait pas du tout à oublier. Exactement comme tout ce sexe vide de sens que j'avais pratiqué toute ma vie, c'était un brouillard. En fin de compte, cela ne signifiait rien.

Des doigts remontaient lentement sur mon cou, jouant avec les cheveux et touchant le col de ma chemise. Une haleine chaude soufflait dans mon oreille. Je voulais seulement qu'elle se dépêche, putain, et qu'elle prenne mon argent, puis s'en aille. Je n'en avais plus rien à cirer.

On tirait sur mon portefeuille.

— Un petit quelque chose en souvenir de moi, parce que ma mère m'a bien élevée, murmura-t-elle.

Avec un coup sec sur mon pantalon, elle arracha le portefeuille dans ma poche tout en faisant claquer sa bouche sur mes lèvres et en les écrasant. Avec force. Une force douloureuse.

Je gémis quand les mains et les lèvres disparurent soudainement. J'entendis une conversation bruyante de voix féminines, le raclement des tabourets.

— Éloigne-toi du mec de mon amie, ho, putain !

Mais j'étais trop fatigué pour regarder, et la voix n'appartenait pas à Zoe, alors encore une fois, je m'en foutais. Un bras glissa autour de mes épaules.

— Qu'est-ce que tu fais ici, merde, Alex ?

Au son de mon nom, j'entrouvris les yeux, seulement pour me retrouver devant des yeux bleus et durs. Jamie me regardait avec des yeux furieux. Quelque part tout au fond de mon cerveau, un filet de panique commença à s'installer. J'étais certain qu'avant le lendemain, j'allais me maudire pour ma stupidité, mais à ce moment, la panique était seulement au stade un : à un degré intermédiaire et tout juste soutenable.

Elle leva un doigt vers mon visage.

— Je n'ai qu'une chose à te dire : si c'était ce que je pense, je ne veux plus jamais te revoir avec elle.

Elle plissa les yeux. Je ne pus m'empêcher de penser que pour une personne si minuscule, elle pouvait être vraiment intimidante quand elle le voulait.

Elle avait une égratignure sur la joue gauche, soulevant une zébrure rouge, mais autrement, elle était toujours aussi bien mise que d'habitude. Je me demandai pourquoi diable elle était chez Jack's, mais cette pensée s'éloigna presque aussitôt qu'elle se matérialisa.

Pressant les lèvres, elle me tendit mon portefeuille.

— En passant, je suis assez convaincue que ceci t'appartient.

Elle roula les yeux, le lâchant sur mes cuisses avec un petit coup de poignet de dégoût.

En soufflant, je le pris rapidement et le remis dans ma poche. Alors que j'allais reposer ma tête qui tournait sur le bar, elle secoua la tête et m'attrapa par les épaules.

— Tu viens avec moi. Peux-tu marcher ? Elle donna une tape sur mon épaule.

J'allais me lever, puis presque immédiatement, je secouai la tête.

— Je ne pense pas.

— Argh. Elle regarda le serveur, je l'entendis lui demander quelque chose, mais je refermais les yeux, et tout fut paisible à nouveau.

Le bruit dans ma tête avait disparu, tout comme les démons ; ils ronflaient et ils étaient merveilleusement silencieux. Je voulais seulement dormir pour faire passer cela et oublier que j'étais le fils de Satan.

Des mains se saisirent encore une fois de moi, mais ce n'était assurément pas celles de Jamie. Puis, je marchais et zigzaguais à moitié vers la porte, avant de me glisser sur le siège d'une voiture que je ne reconnus pas. La portière se referma à côté de moi.

Mes genoux étaient presque relevés sur mon torse, et je sus que ce n'était pas mon véhicule. Puis, elle fut de retour, assise sur le siège du conducteur et sortant un cellulaire de son sac à main.

— Donne-moi tes clés.

Je montrai ma poche.

Avec un autre grognement de dégoût, elle tendit la main vers mon jean, puis elle composa un numéro sur son téléphone. Je fermai les yeux à ce moment-là.

— J'ai besoin que tu m'aides, marmonna-t-elle. Tu m'en dois une, espèce de trouduc... Je me fous totalement de ce que tu fais. Après ce coup que tu m'as fait ce soir, tu ferais mieux de ramener ton cul ici, sinon c'est fini entre nous... Je le jure devant Dieu, c'est fini.

Le bruit sourd du téléphone frappant le tableau de bord résonna fortement dans le silence soudain. J'étais sur le point de ronfler quand j'entendis :

— Tu ferais mieux de réveiller ton petit cul, perdant. Je suis si foutrement furieuse que je ne vois plus clair. Comment, putain, peux-tu faire cela à Zo ?

Ce ne fut qu'à cet instant que je compris qu'elle me parlait.

Je secouai la tête, voulant qu'elle sache que je n'avais rien sollicité, je n'avais pas amorcé de petit drame avec le pilier de bar et que même si je savais que j'avais royalement merdé ce soir, je n'avais pas merdé autant qu'elle le pensait. Mais la traduction se perdit entre mon cerveau et ma bouche parce que tout ce que je pus répéter à satiété était :

— Non.

— Oh, oui, oui, tu l'as fait. Et si je n'aimais pas autant Zoe, j'aurais laissé ton vilain cul là-bas. Tu es un perdant et tu ne la mérites pas.

Elle tapota le volant avec ses ongles, et je vécus un terrible cas de déjà vu, parce qu'elle était moi, et moi, j'étais Ryan et je lui disais la même chose.

— Où est Angel, putain ? gronda-t-elle.

Mon corps déclencha une crise de sueurs froides parce que je commençais à concevoir que cela pouvait aller réellement, réellement mal avec Zoe.

Et si elle lui racontait avant que j'aie eu l'occasion de m'expliquer ?

— Ce n'est pas ça, soufflai-je.

Mon estomac n'était pas très bien. Il se retournait, sautait et brûlait. La chaleur remontait dans ma gorge.

Merde, je savais ce qui était sur le point de se produire. Cela ne m'était pas arrivé depuis des années. Je tolère bien l'alcool, mais habituellement, je ne le buvais pas sec et pas en si grande quantité. Je ne laissais habituellement pas John me mettre à l'envers à ce point et j'avais été trop loin et... et...

— Ouvre la foutue portière, grommelai-je en tâtonnant avec la poignée.

— Je jure que si tu rejettes des morceaux dans ma voiture, je vais te tuer moi-même, dit-elle sèchement avant de tendre le bras devant moi et d'ouvrir la portière juste à temps.

Je laissai pendre ma tête dehors, et tout ressortit. Je n'avais pas mangé et j'étais si foutrement malade que ma tête palpait sous la douleur. Ma bouche brûlait, elle avait un goût de bile et de bourbon régurgité. Je gémis tandis que les horribles haut-le-cœur diminuaient.

Et quand cela se produisit, l'engourdissement disparut aussi. J'eus froid et je frissonnai. Je me rappelai l'expression dans les yeux de John, sa peau sombre, les poils fins luttant pour rester sur sa tête presque chauve. Des larmes se formèrent derrière mes paupières, et je dus les étouffer parce que soudainement, tout me faisait mal et j'étais foutrement perdu. Je le détestais et pourtant, le voir comme cela... C'était une chose de savoir qu'il était malade, cela en était une autre de le constater, de voir la preuve vivante du cannibale qu'était le cancer.

Le crissement du gravier résonna, puis une voix masculine se manifesta. J'entendis l'échange de paroles à voix basse, mais houleuse, puis :

— Suis-moi. Voici ses clés, je vais te ramener à ta voiture plus tard, me dit-on sèchement.

— Jamie, je... Une voix masculine avec un accent latin entra dans la voiture.

— Angel, j'en ai marre. Tu m'entends, marre. Maintenant, fais ce que je te dis et suis-moi.

J'entendis une vitre remonter, puis Jamie me frappa le bras.

— Réveille-toi, Alex, dit-elle encore sèchement. Ferme la foutue portière, attache ta ceinture de sécurité et dis-moi comment te ramener chez toi. Tu ignores totalement à quel point cette journée a été merdique pour moi, et c'est assurément la cerise sur le gâteau merdeux.

Je ne sais comment, malgré mes gestes limités et mes murmures de zombie, elle trouva le chemin jusque chez moi. Il était presque une heure plus tard, et l'effet engourdissant de l'alcool avait vraiment commencé à s'atténuer. J'avais à peu près tout vomi dans le stationnement, mais il y avait une douleur qui se formait à l'arrière de mon crâne et une léthargie que je n'avais pas ressentie depuis des années.

Par-dessus cela, j'étais pleinement conscient de ce que j'avais fait. Je lui avais posé un lapin. Elle ne me le pardonnerait jamais. Je ne me le pardonnerais jamais. Il n'y avait aucune excuse, aucune raison justifiable de l'avoir fait, et je savais que tout était fini. Le lendemain, cela allait vraiment faire mal, mais à cet instant... Je ne voulais plus réfléchir, tout simplement.

Quand je me glissai finalement dans mon lit, il était plus de trois heures. La maison était silencieuse. Je ne pouvais pas parler à Ryan, je ne pouvais pas le dire à Lili. Je n'avais personne, et c'était de ma foutue faute.

Et là, je n'étais plus saoul, ma main avait recommencé à palpiter d'une douleur du diable. J'aurais probablement dû aller aux urgences et faire examiner la foutue chose. J'allais être incapable de dormir avec cette douleur, mais je ne voulais pas bouger. Mes muscles étaient trop mous, mon cerveau trop à vif... Alors, je restai assis dans le lit, j'observai le ventilateur et grimaçai de temps à autre, quand un éclair de douleur zébra mon bras tandis que j'attendais l'aube.

Zoe

Je serrai l'oreiller contre mon torse et regardai par la fenêtre. Xian était pelotonnée à mes pieds. Je pense qu'elle savait que sa maman avait besoin d'elle. Jamie avait essayé de rester éveillée avec moi ; nous avons fait des biscuits, nous nous étions gavées de crème glacée et avons fait tout ce que nous ne devons pas, y compris dire du mal des gars, qui ne méritaient même pas notre attention.

Que s'était-il passé ?

La veille, à la foire, Alex semblait vouloir me dévorer, m'inspirer, me faire totalement sienne. Depuis, rien. J'avais attendu des heures, m'étais accrochée à l'espoir, et avais eu l'air d'une folle quand minuit était arrivé et que j'avais compris qu'il ne viendrait pas. Le carrosse de Cendrillon s'était transformé en citrouille, et j'avais décidé à ce moment-là que j'en avais fini avec lui.

Après les bêtises dans sa voiture et ceci, j'en venais à cette conclusion inévitable : Alex pouvait me faire trop de mal. Il agissait exactement comme le coureur que je savais qu'il était à l'école secondaire. Même si mon instinct me disait (espérait, plutôt) que ce n'était pas le cas avec moi, être obsédée par lui à ce point n'était pas bon pour ma santé. J'avais expérimenté cela avec Ryko et je n'allais pas recommencer. Je n'avais même pas eu de véritable rendez-vous avec Alex et je ne m'étais jamais sentie aussi mal de ma vie. Ryko n'était rien en comparaison. Je me sentais idiote d'avoir espéré, d'avoir cru que cet homme que je voulais depuis si longtemps m'avait enfin réellement remarquée.

Évidemment que non.

Pourquoi le ferait-il ? Il ne l'avait jamais fait avant.

En reniflant, je m'essuyai le nez. Les larmes avaient coulé ce soir, par grands seaux pleins et laids. J'aurais aimé qu'il ne soit jamais entré dans mon salon ce jour-là, ne jamais l'avoir vu, ne pas l'avoir immédiatement reconnu. Fermant les yeux, je roulai sur le côté et décidai que le lendemain matin, je l'oublierais complètement.

Le coureur m'avait fait marcher pour la dernière fois.

— Aïe !

Mon dixième client de la journée sursauta. Il était assis sur le divan d'examen, agrippant la barre avec des jointures blanchies sous la force intense tandis qu'il me jetait un regard noir et accusateur. Du sang coulait du coin de sa lèvre, là où la grande aiguille l'avait accidentellement égratigné.

Je soupirai.

— Écoute, vas-tu rester tranquille, ou non ? Si tu n'arrêtes pas de sursauter, je ne serai jamais capable de te percer la langue.

— Tu m'as coupé.

Il grommela en frottant le sang pour l'essuyer avec son pouce.

Me pinçant l'arête du nez, je comptai lentement jusqu'à dix dans ma tête. Je m'étais réveillée ce matin avec un gros mal de tête, sans parler du fait que je n'avais pas mangé de petit-déjeuner parce que j'avais très peu dormi et oublié de régler mon réveille-matin. J'étais habillée avec des vêtements qui auraient dû être lavés la veille, sauf que je ne l'avais pas fait parce que j'étais censée me rendre à un rendez-vous qui à l'évidence n'avait *pas* eu lieu.

Une main se referma sur mon épaule, puis dessina de grands cercles sur mon dos avec son pouce. J'aurais reconnu ce toucher n'importe où ; je m'étais réveillée avec lui tous les matins pendant deux ans.

— Ça va, Z ? Ryko se pencha par-dessus mon épaule pour murmurer dans mon oreille.

— Non, elle ne va certainement pas bien. Je suis venu pour un perçage sur la langue, et son aiguille essaye de me déchirer à travers la mâchoire. Elle m'a déjà piqué deux fois.

Le gars sourit avec mépris, me regardant avec dureté comme pour me défier de le nier.

Puisque mes entrailles commençaient à s'agiter sous le début d'une colère, je retirai mes gants dans un claquement. En me levant, je me tournai vers Ry.

— Peux-tu me remplacer ? J'ai besoin d'une pause.

Je refusai de manquer de professionnalisme et de dire à ce trouduc assis sur mon divan d'examen que c'était lui, et non moi, qui provoquait ce drame. Les sourcils de Ryko se relevèrent bizarrement tandis qu'il promenait son regard entre nous comme pour comprendre ce qui s'était réellement passé.

Lentement, il hocha la tête.

— Ouais, bien sûr, Z.

— Bien. Merci. Je me dis qu'il découvrirait bientôt qui disait la vérité.

Jetant les gants usagés dans la poubelle, je souris très légèrement en entendant résonner le premier « aïe » dans mon dos.

Ryko gronda :

— Mec, tu dois rester immobile.

Et c'est tout ce que j'entendis parce que j'étais alors dans la pièce principale du salon et qu'il y avait du techno qui jouait dans la boutique et noyait tout le reste, une musique que seul Tor écoutait. Cela me fit comprendre que Ryko m'avait épiée en arrière, puisqu'il avait entendu ce qui se passait.

Je lançai le signe de la paix à la plus récente directrice du salon de tatouage : une blonde oxygénée aux gros seins, nommée Candy (comme c'est original), que Ryko avait embauchée parce qu'elle était la dernière en liste d'une série de petites amies. Puis, je sortis. J'avais besoin de respirer l'air une dizaine de minutes dehors, loin de la testostérone et de tous les gars me jetant continuellement des regards inquiets depuis le début de la journée.

Qu'est-ce qui se passait avec tout le monde ce jour-là, merde ? Ce n'était pas comme si je portais une affiche disant « *le gars vient de me poser un lapin* ».

Et ouais, c'était à chier. Mais j'étais une grande fille et je m'en remettrais. Si j'avais été capable de me remettre de la merde que m'avait fait subir Ryko, ceci n'était rien. Peut-être que si je me le répétais continuellement, je finirais par y croire.

En soupirant, je m'appuyai contre le mur extérieur du bâtiment et essayai de me rappeler que j'avais d'excellents amis, une famille qui (bien que légèrement fofolle) m'adorait sans condition et un travail que j'adorais. La plupart du temps.

Mon téléphone sonna. Je le repêchai dans ma poche et fixai l'écran : quatre appels manqués, trois messages. Trois des quatre appels provenaient d'Alex. Mon cœur se serra tandis que je lisais ses coordonnées. Pendant une fraction de seconde, mon doigt plana au-dessus de son

numéro, des pensées folles s'infiltrant dans mon cerveau parce que pendant une brève minute, j'avais voulu le rappeler. Exiger une explication, agir comme le genre de nana psychotique que les gars appellent des « crampons » et lui dire... Quoi ? Qu'aussi ridicule et idiot que ce soit, je savais qu'il ne me faudrait rien pour tomber amoureuse de lui à nouveau.

Ouais, bon. C'était le genre de pensée que je n'aimais même pas avoir dans l'intimité de ma tête, encore moins le dire au reste du monde. En grondant, j'effaçai son numéro et deux de ses trois messages.

Je m'étais dit la veille au soir que je ne jouais plus à rien avec qui que ce soit d'autre. Ce n'était pas la faute d'Alex que Ryko avait été un con sans nom. Qu'il m'avait donné de sérieux problèmes à faire confiance aux gars. Que même si je travaillais avec lui et qu'étrangement, cela se passait bien désormais, je ne pouvais plus jamais me faire confiance et me laisser totalement aller à nouveau. Mais je savais au fond de mon âme qu'Alex me ferait encore plus mal que Ryko ne l'avait jamais fait. Donc, j'étais peut-être une poule mouillée, mais à ce stade, je m'en foutais.

Le dernier message venait de Jamie, je cliquai dessus.

— Zoe ! hurlait Jamie dans le téléphone. Rappelle-moi. Tout de suite. C'est sérieux.

Le cœur dans la gorge, je composai le numéro de la maison. Elle répondit à la quatrième sonnerie.

— J ? Mon angoisse filtra dans la communication, sèche et tranchante. Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle gronda.

— Où est mon haut fuchsia ? Tu as juré de le remettre dans mon placard. Où est-il, Z ? Angel vient me chercher, et je dois l'avoir. C'est mon haut le plus séduisant.

Il me fallut une seconde pour refermer ma mâchoire décrochée.

— Quoi ? C'est ça, une urgence. Tu te fous de moi, ou quoi ?

— Quoi ? Elle se hérissa, et je pouvais juste l'imaginer repoussant ses mèches blondes carrées loin de ses yeux bleus glacials. Évidemment que c'est une urgence. Je savais que tu ne revenais pas à la maison avant des heures, et je dois le trouver. Il m'amène rencontrer ses parents et...

Je m'éloignai du mur d'une poussée.

— Jamie. Je ne pense pas que cela soit une bonne idée. Rencontrer ses parents. Sérieusement, tu ne devrais probablement pas y aller. Ne m'as-tu pas dit que tu avais rompu avec lui hier soir parce qu'il ne voulait pas s'engager ?

— Z. Sa manière de prononcer mon nom, dure, froide et légèrement distante, m'indiqua que j'avais touché un nerf sensible.

Mais j'adorais trop Jamie pour ne rien dire.

— Non, je ne vais pas arrêter. Il fait cela chaque fois. Il te fait miroiter quelque chose, puis tu es une épave pendant des jours. Laisse tomber ce connard, J., s'il te plaît.

Elle garda le silence pendant un long, long moment, assez longtemps pour que je regarde le téléphone en pensant que la communication avait été coupée.

— Tu ne le connais pas. Ce qu'il a vécu. Je... je... Elle poussa un lourd soupir. Je dois le faire.

Fermant les yeux, je secouai la tête.

— Tu as raison, je ne sais rien de lui, mais parce que les seules fois où tu me dis quelque chose sur lui, c'est quand il te laisse tomber. Quand je dois ramasser les morceaux qu'il a laissés derrière lui. Il n'est pas bon pour toi, Jamie. Le poison, ça tue.

— Non. Malgré tout mon amour pour toi, Z, reste en dehors de ça. C'est ma vie, et tu ne dois pas t'en mêler. Où est mon chemisier ?

Un jour en enfer. C'était ce genre de journée. Je ne pouvais pas croire que Jamie me faisait cela, mais peut-être que oui, puisque c'était ce que faisait Jamie. C'est ce que tout le monde faisait. Ils m'ignoraient, ignoraient mes conseils, me disaient quoi faire, mais si je me risquais parfois à leur donner le même genre de conseil, ils m'envoyaient promener.

— Le chemisier est au fond de mon panier. Je n'ai pas eu l'occasion de le laver parce qu'on m'a posé un lapin hier soir et que j'ai complètement flippé. L'as-tu déjà oublié par hasard ?

Je haletais au moment où je terminai ma phrase, mais j'étais incapable d'empêcher mon chagrin de percer. Jamie pouvait bien me surnommer la Reine des neiges, j'éprouvais des choses, et ce jour-là, je me sentais comme un gros aimant à merde. Je serrai le poing.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je me sens mal. Seulement, je suis nerveuse ; et toi qui me dis de le laisser tomber, c'était trop. Écoute, je n'allais pas te le dire, mais Alex a téléphoné à la maison ce matin.

Je n'allais pas poser la question. Je m'en foutais. Vraiment. Totalemement.

— Qu'a-t-il dit ? marmonnai-je à travers mes dents serrées.

— Seulement qu'il faut qu'il te parle. Je lui ai dit de t'appeler sur ton cellulaire. Et là, je suis sur le point de devenir une hypocrite, mais je ne pense pas que tu le devrais. Cet homme a des problèmes, Z ; et tu sais que je t'aime et que je veux seulement que tu sois prudente.

Je tordis les lèvres. Ce n'était pas comme si cela avait de l'importance, puisque j'avais effacé ses messages. Secouant la tête, je haussai les épaules.

— Bien, peu importe. La vérité, c'est que je l'appréciais vraiment. Mais j'étais trop vieille pour ce genre de jeux. Je voulais un homme qui n'allait pas me rendre complètement folle en me demandant s'il irait de l'avant ou s'il n'irait pas.

— Ouais. Sa voix était vaincue, et je sus, même si elle ne voulait pas l'admettre, qu'elle pensait à leur situation, à elle et à Angel.

— En tout cas, je dois retourner au travail.

— D'accord. Salut, pépia-t-elle de sa petite voix d'oiseau, ce genre de son qu'elle émettait quand il y avait des mots à exprimer, mais que ni elle ni moi n'étions prêtes à continuer à

discuter du sujet.

Je m'apprêtais à ranger mon téléphone dans ma poche arrière, quand il sonna à nouveau.

La sonnerie « Save a Horse (Ride a Cowboy) », que j'avais téléchargée pour Alex la veille résonna ; j'avais pensé à ce moment-là que c'était drôle et de mise.

Pressant sur la touche « muet », je retournai dans la boutique. Ryko m'entraîna à l'écart, à la seconde où je mis le pied à l'intérieur. Candy nous jeta un regard dur.

— Quoi ? sifflai-je entre mes dents.

Son corps imposant était trop près de moi, et il sentait bon ; cela suffit à me pincer sérieusement le cœur. L'eau de toilette était celle que je lui avais achetée pour notre deuxième anniversaire. Le dernier cadeau que je lui avais offert : le lendemain, je l'avais surpris à baiser Magenta.

Eh oui, c'était réellement son nom. Une mince fille blanche avec des cheveux couleur de gomme à mâcher rose qui pouvait se plier et pivoter comme un vilain petit bretzel. Elle avait été la première directrice du salon de tatouage et suivie de plusieurs, plusieurs autres depuis.

— Ça va, toi ? demanda-t-il.

Son odeur fraîche de savon, mêlée à l'eau de toilette boisée, me donna envie de me pincer le nez sans façon. Je ne voulais pas le sentir ni me souvenir, je voulais seulement qu'on me fiche la paix.

Le repoussant en arrière afin qu'il sorte de ma bulle, je roulai les yeux.

— Je vais bien. C'est quoi, ce truc de 007 ?

Ryko se tenait sur ses orteils ; son jean stratégiquement déchiré et son t-shirt Radiohead collaient à son corps svelte et musclé. Je me souvins à quoi ressemblait cet homme sans ses vêtements. Il s'était intégré de manière permanente à mon ADN dès le moment où j'avais posé les yeux sur lui. Il était bâti comme un roc, avec des muscles bien dessinés, et j'avais toujours eu un faible pour les corps fermes.

Mais je ne pouvais m'empêcher de le comparer à Alex, mais ce qui autrefois m'avait donné l'eau à la bouche n'était plus adéquat de bien des façons. Là où Ryko était svelte, Alex était bâti solidement. Alex était tout en muscles, comme s'il pouvait jouer dans l'équipe de football universitaire, et il était l'image même du beau blond américain. Ryko était complètement à l'opposé : sombre et dangereux. Pendant un temps, c'était ce danger qui m'avait attirée, m'avait entraînée vers lui. Il était excitant et mystérieux, mais je voulais plus désormais.

Domage que je paraisse avoir si mauvais goût en matière d'homme. En effet, autant ils semblaient différents en apparence, autant à l'intérieur, ils étaient pareils.

— Z... Il se passa les doigts dans les cheveux. *Comment vas-tu ?*

Mes sourcils se rejoignirent.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire, répliquai-je en faisant un geste autour de moi, la boutique est remplie de clients, et tu te demandes si je vais bien. Qu'est-ce qui se passe avec toi ces temps-ci ?

Sa mâchoire s'activa. Saisissant mon avant-bras, il ouvrit la porte de son bureau privé et m'attira à l'intérieur.

— Il faut qu'on se parle.

J'eus à peine le temps de voir la mâchoire de Candy former une moue tendue avant qu'il referme la porte derrière nous.

— Non, pas du tout. Nous avons dit tout ce qu'il y avait à dire lorsque nous avons rompu. J'ai fini de parler.

Je croisai les bras.

— Tu me manques, Z. Genre, beaucoup. J'ai merdé, d'accord ?

Il poussa ses doigts dans sa chevelure noire courte qui se redressa, et je dus résister à l'envie de la replacer comme je le faisais toujours auparavant.

Une barbe d'un jour parsemait sa mâchoire, et j'attendis l'inévitable faiblesse dans les genoux, mon moi pathétique qui sortait toujours et voulait le chouchouter comme un bébé et lui dire que je lui pardonnais. En effet, c'était ce que j'avais toujours fait avec Ry. Il n'avait pas été cruel avec moi, mais Ryko n'avait jamais été capable de ne pas laisser errer son regard. Au début, cela allait, mais ensuite, je l'avais soupçonné de laisser vagabonder d'autres parties de son anatomie aussi.

— Que puis-je faire pour me faire pardonner ? Congédier Candy ? Elle est partie. J'ai seulement... besoin de toi. Je ne suis pas bien sans toi. Il tendit les mains d'une manière à m'apaiser.

Serrant mes bras sur ma poitrine, le cœur douloureux, mais pas du tout à cause de Ryko, je secouai la tête.

— Que fais-tu ? Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi maintenant ?

Encore une fois, le muscle se contracta dans sa mâchoire.

— Ces derniers jours, je t'ai vue plus heureuse que jamais depuis longtemps. J'ai compris que je te perdais encore une fois. Aujourd'hui, tu n'es pas heureuse, et j'ai pensé...

— Tu as pensé que c'était ta chance de marquer. Seigneur, Ry ! Je m'écartai de lui d'un pas saccadé. Tu exhibes tes petits morceaux de cul maigres dans cette boutique en continu ; tu t'en fous complètement.

Il secoua la tête, mais je poursuivis sans lui donner l'occasion de m'interrompre.

— Peu importe ce que tu crois qu'il se passe dans ma vie, tu ne le sais pas du tout. Nous ne sommes pas ensemble. Autant j'aime travailler pour toi (et crois-le ou non, j'aime cela), autant tu n'es plus témoin de cette part de ma vie maintenant.

Il s'appuya en arrière sur le bureau de travail, faisant remonter son chandail et exposant une partie mince de muscles abdominaux colorés. Un an plus tôt, il avait finalement terminé le

tatouage sur son estomac, une copie parfaite de *La persistance de la mémoire* de Dalí.

— Dis-moi seulement ceci : est-ce le mec qui est venu au salon l'autre soir ?

Évidemment qu'il l'aurait remarqué. Ryko ne ratait rien ; c'était une des raisons pour lesquelles il était un artiste tatoueur aussi doué : l'attention qu'il portait aux détails.

— Ryko, répondis-je en guise d'avertissement. Quand je lui avais dit que cela ne le regardait pas, j'étais sérieuse.

— Écoute, c'est seulement que je m'inquiète pour toi.

Il fit claquer sa paume sur le bureau, me faisant sursauter en réaction. Prenant une profonde respiration, il se leva et passa devant moi, son grand corps dégingandé se pressant contre le mien. Des yeux bruns émouvants fixèrent profondément les miens, puis il effleura le coin de ma mâchoire avec ses jointures, et je fus bouleversée de voir que je ne ressentais rien. Là où il y avait déjà eu du feu et de la passion, il ne restait que l'indifférence.

La Reine des neiges frappait à nouveau.

— Dis-lui de ne pas merder comme je l'ai fait. À la seconde où il le fera, je serai là. Je vais t'obliger à me remarquer encore une fois, Z. Je sais ce que j'ai perdu et ce que je veux retrouver. Et ces petits culs, ils ne signifient rien pour moi. Cela a toujours été ainsi. J'étais un idiot qui ne le savait pas, qui ne comprenait pas ; mais aujourd'hui, je le sais.

L'air devint tendu sous l'effet des paroles inexprimées. Dans ses yeux, j'ai vu qu'il voulait m'embrasser, qu'il voulait me marquer au fer rouge comme il le faisait avant. Passer délicatement ses lèvres et sa langue sur les miennes, me faire sienne tout entière. Il était tellement doué pour cela avant. Mais mon cœur était passé à autre chose, même si j'essayais actuellement d'oublier le gars sur lequel je l'avais lancé.

Il se pencha vers moi, et j'avalai.

Le contournant, je glissai sous le bras qu'il avait posé au-dessus de ma tête et pris une profonde respiration.

— Tu m'as blessée, Ry, et c'est vraiment fini. Laisse-moi partir, parce que moi, je t'ai laissé partir.

Sans m'arrêter pour regarder en arrière, j'ouvris la porte et sortis doucement en tentant d'ignorer les poignards que Candy me lançait avec ses yeux.

Tor s'avança alors vers moi en étirant ses bras costauds au-dessus de sa tête. Le bout rouge flamme de son bouc semblait presque luire contre son t-shirt blanc.

— Poupée, dit-il en m'étreignant les épaules et en m'attirant contre son large corps. Mon quart de travail se termine dans environ une heure, le groupe va se produire au Howler ce soir. Tu es partante ?

J'adorais sa voix. Tor était en fait un transplanté de Norvège ; il avait appris l'anglais à l'université. Depuis, il ne restait qu'une faible trace d'accent suave dans son langage. Plissant le nez, mes lèvres se tordirent. J'adorais Tor, il était comme le grand frère que je n'avais jamais

eu, mais je ne pouvais franchement pas supporter sa musique. J'étais amatrice de rockabilly, ska, blues et même un peu de country. Tor était totalement *thrash* et *death metal* avec l'occasionnel rythme techno ajouté pour faire bonne mesure, et ce n'était tout simplement pas mon genre.

— Ah, allez. Il donna un petit coup sur mon biceps. Qu'est-ce qu'un groupe sans ses groupies ?

Je ris.

— Une groupie, Tor ?

Mais en pensant à ce rien qui m'attendait à la maison, je haussai les épaules.

— Le groupe a pris une nouvelle direction récemment, en plus. Je pense que tu pourrais aimer cela.

Il remua ses sourcils blonds.

— Et pourquoi pas, merde ? Je ris. Cela fait un moment que je ne suis pas allée à la boîte.

Je ne m'attendais toujours pas à grand-chose. Une direction différente pour Tor, cet esprit libre, pouvait inclure de nombreuses possibilités.

Ryko arriva alors derrière nous et il avait dû surprendre notre conversation parce qu'il dit :

— Je ferme tôt ce soir, de toute façon. Nous irons tous. Toute la boutique.

Il ne me regarda pas, mais c'était inutile. Je savais ce qu'il avait fait, il avait lancé le gant. Le salaud, il m'avait complètement acculée dans un coin. Alors, je ne pouvais plus reculer sans offenser mon Viking.

Me tapotant avec sa forte paume, Tor donna un petit coup amical sur mon menton.

— Peu importe ce qui se passe, je te protège.

Il me décocha un clin d'œil, et je le serrai dans mes bras, lui montrant en geste à quel point je l'appréciais.

J'imagine qu'il restait encore quelques bons gars dans le monde.

— Puis-je me changer d'abord ?

— Tu sais que je t'aime, peu importe ce que tu portes, mais ouais, tu peux te changer. Quand tu arriveras là-bas, dis-leur simplement que tu es sur la liste.

— Alors, mets Jamie sur la liste aussi. Je ne suis pas certaine qu'elle pourra venir, mais je vais essayer.

Son sourire s'élargit.

— Cette petite blonde avec qui tu es tout le temps ?

Sa façon de me le demander me fit plisser les yeux. Tor en pinçait-il pour Jamie sans que je m'en sois aperçue ? Ces deux-là ne pouvaient pas avoir l'air plus différents, mais plus j'y pensais, plus l'idée d'eux en couple me plaisait, malgré l'immense corps écrasant de Tor (et ce n'était pas du gras) : cet homme était aussi grand qu'Alex et deux fois plus large. Du muscle et des tendons uniquement : il appelait cela son héritage viking. Il aurait l'air d'un géant à côté de

mon amie miniature. C'était peut-être exactement ce qu'il lui fallait. Évidemment, elle était si foutrement obsédée par Angel, je craignais que ce soit une cause perdue dès le départ, mais je voulais tout de même essayer.

Je souris.

— Ouais, c'est elle.

Il hocha la tête.

— Je vais l'ajouter sur la liste.

Je sortis mon téléphone avec l'intention d'appeler Jamie et je remarquai que j'avais un message non écouté. Il était d'Alex. Cette fois, je l'écoutai.

— Zoe, je suis désolé. Je ne sais pas si tu as reçu mes autres messages, ou non. Écoute, il s'est passé quelque chose hier. J'ai juste... Je pouvais entendre la tension et la frustration dans son ton. Appelle-moi, d'accord.

La communication fut coupée, et je n'eus qu'une envie, celle de composer son numéro immédiatement. Mon cœur se mourait d'envie d'entendre sa voix. Mais c'étaient les mêmes conneries que m'avait fait subir Ryko pendant deux ans. Je ne serais pas le paillason de qui que ce soit. Plus jamais.

Fermant les yeux, je pressai la touche « Effacer », puis rappelai Jamie. Elle n'était pas à la maison.

Le reste de la journée se passa comme dans un brouillard de bruit d'aiguille et de musique. Quand 19 heures sonnèrent, j'étais prête à partir. Je n'avais pas vraiment envie d'aller en boîte, mais je n'avais pas non plus envie de glander dans le sofa, de râler et de gémir à propos de ma vie amoureuse merdique.

Tor cria dans mon dos.

— Howler !

Levant les pouces dans sa direction, je souris.

— Donne-moi une heure. J'y serai.

— Ne traîne pas à prendre la porte, ricana Candy en retroussant son nez trop pointu et ses lèvres gonflées au collagène.

Argh, j'espérais vraiment qu'elle ne viendrait pas en boîte elle aussi. Mais quand on pensait qu'elle était la nana du mois de Ryko, les chances étaient bonnes pour qu'elle y soit.

J'étais presque arrivée à ma voiture, quand j'aperçus Alex. Il était appuyé contre le capot de ma voiture et serrait sa main gauche dans sa droite. Il fixait le ciel avec un des regards les plus tristes que je n'aie jamais vu.

Je connaissais ces regards depuis l'école et la manière dont ses yeux devenaient distants. Il ne semblait plus être dans l'instant présent, mais perdu dans sa tête et dans les souvenirs qu'il pouvait voir.

Soudainement, il me regarda comme s'il avait senti exactement où je me trouvais. Ses yeux étaient affamés tandis qu'ils se promenaient sur la longueur de mon corps. Même si nous n'étions pas proches comme moi et Ryko l'avions été, je sentis la caresse d'Alex brûler comme un fer rouge à travers moi.

J'inspirai brusquement.

— Que fais-tu ici ?

— Tu n'as pas répondu à mes appels.

Il semblait blessé. Croisant les bras sur ma poitrine, je haussai les épaules, mais marchai lentement vers lui comme si mes pieds avaient leur propre vie.

— Tu m'as posé un lapin.

— Je suis désolé.

Il s'approcha.

— Jamie t'a vu.

Cette dernière phrase fut la plus douloureuse, elle quitta ma langue comme une grenade, et il tressaillit.

— Je suis désolé, murmura-t-il encore.

Il était alors plus près.

— Qui était cette fille ?

Ma mâchoire trembla ; je ne voulais pas pleurer. Non. Je refusais de lui montrer à quel point j'avais mal.

Se frottant le visage avec ses poings, il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je le sais rarement. Zoe, je suis un écorché. Je suis allé au bar hier soir pour oublier. J'ai trop bu, et cette poulette... Un son comme un grondement déchira ses lèvres. Cela n'aurait jamais dû se produire.

— Ouais. Cela ne devrait pas. J'essayai de le contourner, d'arriver à ma voiture afin de pouvoir démarrer et ne plus avoir cette conversation. Je ne voulais pas qu'il sache jusqu'où cela me faisait mal. Mais ce n'est pas comme si nous étions un couple, non ? Tu peux embrasser qui tu...

Ses mains saisirent mes bras, et il les pressa, pas assez pour laisser une ecchymose, mais assez pour que je ne puisse pas m'en aller.

— Je te veux. Seulement toi.

Je secouai la tête et maudis l'unique larme qui coula du coin de mon œil. C'était ridicule ; nous venions tout juste de commencer à nous fréquenter. Cela ne devrait pas me donner ces émotions. Pas déjà. Cette lourde douleur aspirante au creux de mon ventre.

Il était incroyablement beau ce soir-là ; sa chevelure ondulée était emmêlée, pas aussi bien coiffée qu'elle l'était habituellement. Alex ressemblait moins à un mannequin et davantage à un homme réel. Le jean serrant ses hanches était parfait, le chandail collait à sa silhouette dure

comme le roc. Je détestai le fait que même après tout cela, je sois encore si sensible à lui : aux paillettes dans ses yeux argentés, à la barbe drue sur sa mâchoire carrée, à la manière dont ses narines se dilataient tandis qu'il me fixait.

— Oui. J'ai merdé. C'est ce que je fais, Zoe. Je merde. Mais je le jure, peu importe ce qu'a vu Jamie, ce n'est pas ce qu'elle a pensé. Je le jure. J'étais saoul et j'ai repoussé plusieurs fois cette femme. Elle en avait après mon portefeuille plus qu'après moi. Dis-moi que tu me crois. Il baissa le visage. S'il te plaît.

Je savais que je ne le devais pas, mais je ne pus m'en empêcher. J'encadrai son visage entre mes mains, et il se pencha vers moi, posant son front contre le mien, ses cils en éventail sur le haut de ses joues. Son corps frissonna, et cela me fit me sentir mieux, comme s'il ne disait pas ces mots uniquement parce qu'on l'avait surpris, mais parce qu'il les pensait. Je voulais tellement le croire.

— Tu m'as blessée. Je laissai finalement sortir la vérité. Beaucoup. Je ne peux pas supporter les manigances. Je ne veux pas supporter les manigances.

— Je veux être avec toi, Zo, je le jure.

Il attrapa mes poignets et les tint fortement. C'est là que je remarquai que les jointures de sa main gauche avaient une méchante couleur bleu mauve et paraissaient très enflées. Cela devait faire mal, mais il ne tressaillait même pas quand il les bougeait. L'histoire derrière ces marques expliquait probablement pourquoi il m'avait posé un lapin.

— Dis-moi que tu me crois, murmura-t-il en chassant mes pensées à tout vent.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Qu'est-ce qui se passe avec toi, Alex ? Je ne veux pas commencer à t'aimer ; je ne veux pas entreprendre une nouvelle relation toxique. Je devrais partir. Je le devrais.

Tournant mon poignet, il planta un baiser sur la peau délicate. J'inspirai brusquement, sentant l'attrait de cette caresse partout. La chaleur dansa et noya ma vision, fit palpiter mon cœur presque douloureusement dans ma poitrine.

— N'abandonne pas tout espoir en moi, murmura-t-il.

— Comment puis-je te faire confiance, quand nous commençons à peine notre histoire et que déjà, j'apprends que tu es avec quelqu'un d'autre ? Je fermai les yeux très fort, redoutant de poser la question, mais je devais le faire. As-tu...

— Non. Il s'écarta rapidement, me laissant regarder tout au fond de son regard métallique stoïque. J'étais saoul, et j'ai été stupide, mais il ne s'est rien passé. Je le jure.

— Sauf que tu l'as embrassée.

Il avala péniblement.

— Non, je ne l'ai pas fait. Elle m'a dragué, et mon cerveau était tellement embrouillé. Seigneur... Il ferma les yeux. Cela sembla si foutrement lamentable. Zoe, je le jure. Je suis tellement, tellement désolé.

— Comment puis-je te faire confiance ? Pourquoi le devrais-je ?

— J'ai frappé le fond du baril hier. J'en prends conscience. Je ne le referai plus.

Tout en moi criait de le laisser me prendre dans ses bras encore, de m'embrasser comme il l'avait fait ce soir-là à la fête foraine, le soir où tout semblait encore possible. Que tout cela soit si nouveau me faisait paniquer plus que tout. Pourtant, mes sentiments étaient déjà tellement intenses. J'étais à un carrefour et je le savais.

— Tu as dit que tu es un écorché, Alex. De quelle manière ? Pourquoi es-tu écorché ?
Donne-moi une raison de croire en toi à nouveau.

Il tressaillit et recula d'un pas. Je sentis l'absence de sa chaleur.

Un rire amer lui échappa.

— J'ai eu cette même conversation avec Ryan, il y a des années. Je lui ai conseillé de dire la vérité à son amoureuse. Voici qu'aujourd'hui, je peux finalement comprendre pourquoi il ne le voulait pas.

Je ne comprenais pas ses propos décousus, mais j'entendis la douleur et je sus dans tout mon être que ce démon qui le hantait depuis l'école secondaire était resté le même depuis.

Il fixait ses pieds, il ouvrait et refermait sa main enflée. À cet instant, mon cœur saigna pour lui. Alex n'avait pas l'air d'un coureur ni d'un homme avec un plan caché ; il semblait brisé et petit. Je ne pris pas la peine de penser à me protéger. Je devais l'aider. Je devais le serrer dans mes bras. Alors, je le fis. Rapprochant mon corps contre le sien, j'enroulai mes bras autour de sa taille.

— Qu'est-ce qui se passe, Alex ?

Un frisson le parcourut. Je ne m'étais pas attendue à ce que cette question provoque une telle réaction. Lui frottant le dos, je posai la tête contre son cœur, entendant son battement frénétique contre mon oreille. Il me disait peut-être la vérité. Il était peut-être plus qu'un gars qui faisait dans son pantalon. Ou bien je trouvais des prétextes comme je l'avais fait avec Ryko. Était-ce le message dont j'ignorais encore les signes ?

— Peux-tu m'accorder du temps, Zoe ? Je ne demande pas une éternité, mais un peu de temps pour trouver mon courage ?

Le pouvais-je ? Oui.

Le voulais-je ? Cela était la véritable question. Étais-je prête à affronter les questions de son comportement inégal pendant que j'attendais la réponse ? Et si sa réponse s'avérait être quelque chose d'aussi stupide que « j'ai un ADN d'homme des cavernes et je ne sais pas comment rester fidèle à une femme ». Même sottise que m'avait dite Ryko.

Un autre tremblement secoua son dos.

Dans mon cœur, je ne pensais pas que c'était le cas avec Alex. Les cauchemars avec lesquels se débattait Alex semblaient provenir d'une profonde source de douleur. L'étreignant avec force contre moi, je hochai la tête avec réticence.

— Je vais attendre. Mais tu dois me promettre une chose tout de suite.

— Quoi ?

— Ne me fais plus mal. Si tu veux embrasser ou baiser d'autres filles, alors laisse-moi tranquille.

Ses lèvres effleurèrent le dessus de ma tête, et j'inspirai profondément, luttant contre l'envie soudaine de m'enfuir.

— Je le jure. De toute mon âme. Je vais redresser la situation. Je vais me guérir. Donne-moi le temps de le faire. Je travaillais déjà là-dessus, même avant toi. Je n'essaie pas de dire que je vais me guérir pour toi, par contre, il faut que tu comprennes cela.

Je plissai les yeux, pas trop certaine de ce qu'il voulait dire. Il avait dû remarquer mon expression, car il secoua la tête.

— Ce que je veux dire, Zoe, est que je ne mens pas. Je reconnais mes problèmes et j'y travaille. Alors, je ne te dis pas tout ça parce que tu veux l'entendre. Je me montre aussi honnête que possible pour la première fois de ma vie.

Il se pencha lentement vers moi, me donnant le temps de m'échapper si je le voulais, puis il scella ses paroles d'un baiser, le genre qui me coupait le souffle, me faisait voir des étoiles et transformait mes jambes en guenilles. J'agrippai son chandail, voulant désespérément l'amener dans mon lit, lui retirer ses vêtements et enrouler mon corps autour de lui avec tant de force qu'il n'aurait jamais l'occasion de penser à qui que ce soit d'autre. Qu'il ne voudrait jamais avoir une aventure.

L'envie pressante de faire cela était si puissante que je dus m'écartier ; je n'allais pas me donner à lui comme cela. Pas encore. Je voulais lui faire confiance, je voulais voir où cela nous menait, mais je ne voulais plus être stupide en amour.

— Que fais-tu ce soir ? demanda-t-il.

— J'ai des projets. Je soupirai. Malgré toute mon envie de passer du temps avec Alex, je n'allais pas laisser tomber Tor.

Ses yeux s'assombrirent à nouveau, devinrent distants ; je ne voulais pas qu'il croie que je m'inventais des prétextes.

— Viens-tu avec moi ?

Il fronça les sourcils.

— Où ?

— Chez Howler. Le groupe de mon ami a un contrat là-bas, et je lui ai promis de lui apporter mon soutien.

Je m'attendais à ce qu'il réponde non. Je sus à l'instant où je mentionnai la boîte qu'il ne voulait pas y aller. Alex s'intéressait au *thrash metal* autant que moi, et pour le cowboy, cela ressemblait probablement à un petit bout d'enfer.

— Ouais, d'accord. Je vais y aller.

Chapitre 10

Alex

Des gars la dévisageaient.

Elle était canon. Habillée d'une robe fourreau noire collée au corps et de talons hauts en suède bleu avec un petit bijou de fleur rouge inséré dans sa longue chevelure noire, elle était l'incarnation d'Aphrodite. Avec ses tatouages et son air dur, elle était tout à fait à sa place à cet endroit.

Moi. Nan.

Elle m'avait demandé si je voulais me changer avant de sortir, mais je détestais admettre que j'étais vraiment le type sportif qu'elle m'accusait d'être. Mon placard était l'équivalent d'un vestiaire American Eagle : des jeans, des t-shirts sans manches et des casquettes de baseball.

Zoe était un bijou dans cette foule ; la majorité des gens étaient vêtus presque entièrement de noir. Le peu de couleur qu'il y avait semblait presque aussi noir, tellement c'était foncé. Que Tor nous ait réservé une table presque à l'avant de la boîte n'aidait pas. Les pogoteurs nous soufflaient presque dans le cou, tellement la fosse était proche de nous.

Au moins, je pouvais dire ceci à propos du Howler : c'était du *death* de haut niveau. Il y avait des lustres et des verres en véritable cristal pour servir une boisson verte qui brillait et qu'ils appelaient « absinthe ». Je n'avais jamais goûté à ce truc, mais j'étais plutôt convaincu que c'était la même merde avec laquelle Edgar Poe avait fini par se tuer.

Les quelques femmes présentes étaient habillées d'une manière que je n'avais jamais vue auparavant et ressemblaient à Elvira avec leurs robes en cuir folles qui paraissaient peintes sur elles. Et les chevelures : certaines avaient la tête rasée, d'autres arboraient tout un arc-en-ciel de couleurs. Rose, vert, bleu, jaune fluo... cet endroit était dingue, et je changeai de position sur ma chaise en tapotant la table, me demandant encore une fois comment diable je m'étais retrouvé là.

Un groupe musical sur scène hurlait et criait dans le micro. Le chanteur faisait couler quelque chose qui ressemblait de manière suspicieuse à du sang au centre de son torse d'oiseau nu. Comment pouvais-je avoir ma place dans la vie de Zoe ? Malgré le fait que je l'aimais beaucoup, que j'avais envie d'elle, il était difficile d'ignorer les différences constantes entre nous. Mais alors, quand je songeais à prendre mes distances avec elle comme je l'avais fait avec tant d'autres, cela provoquait des réactions étranges et mauvaises dans mes

entrailles. En principe, cela ne devait pas fonctionner, nous ne devions pas réussir à avoir une relation. Pourtant, je n'avais jamais rien désiré autant que cela dans ma vie.

Zoe me chatouilla les côtes et se pencha vers moi. Son parfum d'orange m'enveloppa instantanément, calmant le chaos dans ma tête.

— C'est bien pour toi ?

J'arquai un sourcil. Cela dépendait de sa définition de « bien ».

Ryko se pencha vers nous. Je n'avais pas compris, lorsque j'avais accepté de venir ce soir, que tout le monde du salon venait aussi. Billy le Méchant ne nous avait pas quitté des yeux de toute la soirée, regardant Zoe avec un désir non dissimulé et moi avec du venin à l'état brut.

— Qu'est-ce qui ne va pas, blanc-bec ? Tu n'es pas à l'aise quand ça chauffe ?

Ses yeux sombres dansèrent.

— Hé, dit sèchement Zoe.

Se levant de sa chaise, elle se glissa sur mes genoux, son petit corps ferme collé si près de moi que je durcis immédiatement. J'espérais qu'elle ne le sente pas ; le sexe était un sujet que j'hésitais à aborder encore une fois, particulièrement à cause de ce qui s'était produit la veille au soir. J'étais simplement reconnaissant qu'elle me parle encore.

— Il s'en sort très bien. D'ailleurs, ce n'est pas ton genre non plus, monsieur Rage Against The Machine, rock américain.

Ryko roula les yeux.

Je mis la main sur la cuisse de Zoe, sentant le besoin de marquer mon territoire, de montrer au trouduc devant moi qu'elle était avec moi ce soir. Aussi, je ne pouvais pas nier que mon pouls avait palpité, quand elle prit ma défense alors qu'on utilisait le surnom qu'elle m'avait souvent donné.

Candy, sa copine injectée au Botox, se pencha vers nous. Je plissai le nez en respirant son parfum sucré et capiteux.

— Alors, quel genre de musique écoutes-tu habituellement ?

Zoe se raidit. Ses doigts, qui jouaient jusque-là avec mes cheveux, étaient alors raides. Il fallut deux secondes à mon cerveau lent pour comprendre pourquoi. Candy me regardait comme si elle avait faim et que j'étais le dessert. Léchant le rebord de son verre d'une manière coquine, elle fit battre ses faux cils incrustés de brillants.

La femme ressemblait à une putain dans sa robe lustrée en cuir noir avec les découpes suggestives autour de ses nichons et du bas du dos, ainsi que ses chaussures à talons aiguilles qui montaient jusqu'à ses genoux. Sa chevelure était remontée en arrière en une queue de cheval sévère, mettant en évidence la longueur de ses pommettes. Avec son baume à lèvres rouge et ses yeux sombres, elle aurait dû travailler au coin de la rue. Une fille comme elle m'aurait convenu avant, mais ce n'était plus le cas. Désormais, il n'y avait qu'une femme qui le pouvait. Son parfum d'orange m'emplissait la tête et rendait ma concentration difficile.

— Pas ceci, dis-je en donnant une réponse courte et simple, puis tournant le dos légèrement afin que je puisse enfouir le nez dans la longueur de l'épaule nue de Zo.

Un souvenir me revint du soir où Ryan, Lili, moi et une fille dont je ne me rappelais même pas le nom, nous étions allés dans un café et que j'avais vu Ryan et Lili rire et s'étreindre. Je me souvenais nettement de cette soirée, pas parce que j'avais entendu Lili chanter et jouer de la guitare pour la première fois ni parce que ma nana du soir avait perdu son pari que Lili ne serait pas bonne, mais parce que j'avais vu mon cousin heureux. Il était satisfait depuis la première fois en de nombreuses années, et j'étais resté assis là comme un foutu voyeur à simplement le fixer et à ressentir une poussée de jalousie totalement irrationnelle. Je souhaitais de tout mon cœur être à sa place. Pas nécessairement avec Lili, mais ce sentiment de paix... je le voulais avec tellement de ferveur.

Là, à ce moment, je le ressentais. La serrant plus fort contre moi, ignorant la douleur palpitante constante dans ma main, je pris une profonde respiration et laissai la paix m'envahir, s'infiltrer en moi. Seigneur, je pourrais devenir accro à ça. Être avec Zoe, peu importait où. Même dans la tanière de la mort, tant que j'étais avec elle, il y avait la paix, et je ne voulais pas que cela cesse.

Elle se contenta de pianoter dans mon dos et me laissa la respirer. J'avais presque détruit tout cela la veille.

— Candy, gronda Ryko assez fort pour que nous l'entendions tous par-dessus la cacophonie sur scène.

— Quoi ?

Elle fit la moue, et je remarquai finalement qu'elle était encore penchée vers moi.

— Ne...

Il soupira, puis roula les yeux et nous tourna le dos pour regarder la scène. L'humeur autour de la table devint tout de suite tendue. Candy attrapa le visage de Ryko et elle l'embrassa. Il la repoussa, mais il finit par céder quand elle refusa de s'arrêter. Puis, ce fut une séance de baiser intense.

Cela ne m'échappa pas que de temps à autre, il regardait Zoe directement dans les yeux. Mes tendances d'homme des cavernes ressortirent, et je glissai mon bras autour de la taille de Zoe, la tirant sur moi aussi près que possible en lançant un regard mauvais à Ryko et lui faisant comprendre de manière claire qu'elle était à moi.

Se tournant contre moi, Zoe enroula ses bras autour de mon cou.

— Tu n'as pas à être jaloux, tu sais.

Mes lèvres s'amincirent.

Elle donna une chiquenaude sur le bout de mon nez avec son ongle rouge pomme d'amour.

— Vraiment. C'est fini avec lui depuis longtemps.

Souriant largement, elle enfourcha ensuite mes cuisses, tournant le dos à la scène et à Ryko. Elle passa ses doigts légèrement sur ma mâchoire et se pencha pour m'embrasser. J'enfonçai mes doigts dans le creux de son dos, acceptant voracement tout ce qu'elle avait à donner.

Ces dernières 24 heures avaient été un véritable enfer où je ne savais pas si c'était fini pour nous, avant même que nous ayons réellement eu l'occasion de mettre le feu à l'univers. Le fait que j'aurais pu la perdre à cause de ma tendance autodestructrice... je glissai ma langue entre ses lèvres. Un petit gémissement de gorge s'échappa d'elle, et l'odeur d'agrumes de son corps fit vibrer mon sang.

J'oubliais tout quand elle me touchait ainsi, quand elle me donnait un peu d'elle. Si je ne pouvais plus faire qu'une chose pour le reste de mes jours, ce serait cela : la toucher, la goûter, sentir son petit corps pressé fortement contre le mien. La manière dont elle aspirait mon anneau de lèvre dans sa bouche pour jouer avec lui faisait encore mal, mais la douleur ne faisait qu'accroître le plaisir.

Quand elle s'écarta, je pouvais à peine me souvenir de mon nom.

Des yeux de miel plongèrent profondément dans les miens.

— Convaincu, maintenant ?

Elle affichait une jolie petite rougeur, sa peau scintillante sous ses nuances cuivrées ; je secouai la tête.

— Hum... je ne sais pas, peut-être faut-il encore me convaincre un peu.

Elle donna une tape sur mon torse.

Je ris.

Saisissant ma main blessée, elle la leva avec précaution à ses lèvres et embrassa la jointure la plus enflée. Je pouvais plier la main, alors je savais que je l'avais méchamment blessée, mais pas brisée. Toutefois, il y avait une question dans les yeux de Zoe.

Elle ne me demanda pas ce qui s'était passé, mais je savais qu'elle en avait envie. Mon esprit n'arrêtait pas de faire surgir les souvenirs de ces nombreuses fois où Lili avait voulu savoir et toutes les fois où Ryan lui avait caché la vérité. Je me rappelai comment, en fin de compte, elle était partie parce qu'elle ne pouvait pas supporter le silence. Mon cœur se serra, et mes mains tremblèrent.

Soudainement, la musique changea. Au lieu des accords durs qui crissaient et que j'avais entendus toute la soirée, il y avait des cornemuses et quelque chose qui pouvait ressembler à un luth. Je ne sais pas. Cela ne ressemblait à aucun son que j'avais entendu en concert avant, ça c'est sûr. Cela me fit penser à des divinités nordiques, au marteau de Thor, au tonnerre et aux éclairs.

Elle m'offrit un grand sourire, puis elle pivota sur mes genoux. Une seconde plus tard, elle était tournée et se penchait pour me murmurer à l'oreille.

— C'est le groupe de Tor.

Je poussai un soupir de soulagement parce que je n'avais pas à affronter « la conversation » pour l'instant. Je caressai le creux de son dos, courbant la main autour de ses fesses rebondies. Je m'émerveillai tout ce temps de ce qu'elles me paraissaient faites pour moi.

Je vis Tor ; il était difficile de le rater avec son bouc teint en rouge flamme et sa stature imposante. Il était assis derrière une batterie qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà vu auparavant. De la fourrure gris et brun clair recouvrait le corps de la batterie, et le dessus avait l'apparence de peaux séchées, fissurées et jaunes. Il portait aussi une paire de cornes impressionnantes sur la tête, sans parler du fait qu'il était torse nu, exposant le laci complexe des tatouages sur son torse et ses bras.

Une femme s'avança sur scène, svelte, la chevelure foncée, portant une robe dingue qui donnait l'impression qu'un arc-en-ciel avait décidé de vomir sur elle. Une variété de couleurs aveuglantes drapaient son corps menu. Mais à la seconde où elle ouvrit la bouche, je cessai de regarder ses vêtements, envoûté par la qualité presque fantomatique de sa voix.

Je n'avais pas entretenu beaucoup d'espoir que la musique s'améliorerait en cours de soirée, mais *Fok* (qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait « brouillard ») m'avait fait changer d'avis. Ce que je trouvais le plus étonnant était que les autres semblaient tout aussi fascinés par la qualité céleste de la musique. Toute la boîte était calme, se penchant comme pour attraper chaque note tombant de la scène.

— Waouh, s'exclama Zoe. Ils se sont vraiment améliorés. Tor m'a dit qu'ils avaient trouvé un véritable joueur de flûte de pan et une nouvelle chanteuse. Pas étonnant qu'il ait voulu que je vienne ce soir. Ils sont stupéfiants.

La mélodie ensorcelante de la cornemuse, de concert avec les cordes, fit se redresser les poils sur ma nuque. C'était un son presque surnaturel, le genre que l'on s'attend à entendre quelques secondes avant une invasion viking.

— En fait, je pense que je pourrais m'endormir là-dessus.

J'effleurai sa nuque avec mon nez.

— Alex, dit-elle.

Comme elle utilisait rarement mon vrai nom, je penchai la tête d'un côté, mon esprit totalement attentif.

— Oui ?

J'avalai péniblement, craignant presque ce que j'allais entendre.

Elle se tourna afin de s'asseoir les jambes de mon côté. Elle encadra mon visage avec ses mains et se contenta de me regarder, ses yeux fouillant les miens.

— Merci.

Je voulus lui demander pourquoi elle me remerciait, ce que j'avais fait, mais je ne voulais pas que quelqu'un d'autre entende notre conversation. C'était entre elle et moi.

Attrapant son doigt, j'embrassai Zoe tout en souhaitant vraiment pouvoir faire beaucoup plus. Je souhaitais que Doc ne m'ait pas dit que j'utilisais le sexe comme béquille, les femmes comme un moyen d'oublier. Je ne voulais pas oublier quoi que ce soit avec Zoe. Je voulais passer du temps avec elle, peut-être même toujours. Elle me faisait oublier, elle me faisait sourire pour vrai, rire pour vrai... Je pouvais penser, respirer et être moi quand elle était là. Et c'était parfait.

Elle était parfaite.

Zoe

En marchant vers ma maison en rangée, je remarquai que la lumière du porche était éteinte. Cela signifiait que Jamie était encore avec Angel. Je détestais la savoir avec lui, détestais qu'elle ne voie pas l'ordure qu'il était et j'espérais juste qu'au moins, il la traitait bien ce soir-là.

Puis, l'ironie de cette pensée me vint à l'esprit, quand je n'étais même pas certaine de pouvoir faire confiance au gars à côté de moi, malgré tout mon désir de le faire.

Une soudaine bourrasque fit bruisser les feuilles du seul arbre sur le terrain.

En me tournant, je m'appuyai contre la porte. Je n'ai jamais été une fille de petite taille, mais quand j'étais avec Alex, il me donnait l'impression d'être menue.

— Veux-tu entrer ? demandai-je en m'apercevant que cela pouvait encore être une erreur.

Mon cœur eut une ratée devant le regard qu'il me lança, un regard rempli de passion et de feu, totalement celui du mâle prédateur. Un frisson me parcourut, fit trembler mes entrailles et rendit mon sang chaud, chaud, chaud. Il s'avança vers moi, et j'humectai mes lèvres, mon dos déjà coincé contre la porte sans aucun espace pour battre en retraite. J'étais piégée.

Posant l'avant-bras sur la porte juste au-dessus de ma tête, il se pencha vers moi.

— Je veux être là où tu es.

Des doigts mous prirent les clés dans mon sac à main ; je pouvais à peine rester debout, tant mes genoux me semblaient faibles. Quand il posa les mains sur mes hanches, j'inspirai brusquement.

— Alex ?

Je ne sais pas trop ce que je lui demandais ou même si je lui posais une question. Mais j'avais besoin qu'il me dise ce qui se passait. Je savais ce que je voulais. Mais lui, que voulait-il ? Déverrouillant la porte, j'essayai de cacher que ma main tremblait un peu.

Aussitôt que je l'ouvris, j'allumai le vestibule. Je n'eus pas l'occasion de poser mon sac à main avant qu'il me pousse contre le mur et que ses mains soient partout sur moi, et les miennes sur lui. Ma jambe s'enroula autour de sa taille, et la dureté pressant contre ma cuisse fut une délicieuse agonie.

— Je suis incapable de te quitter, murmura-t-il. Je ne peux pas. Peux. Pas.

Avec un seul mouvement rapide, il referma la porte tout en glissant la langue entre mes lèvres, et je ne pus plus réfléchir.

Je ne le voulais pas.

J'avais voulu cela depuis le premier jour où il était venu dans ma boutique. Je le voulais partout sur moi, me dévorant. Je voulais être vue.

Il n'était pas doux, mais alors, moi non plus. À ce désir passionné et vorace la colère se mêlait. Il m'avait demandé pardon, une seconde chance, et je la lui avais accordée, mais cela me dérangeait encore. Je ne serais pas humaine dans le cas contraire, et une infime part de moi voulait qu'il le ressente.

Arrachant les boutons de sa chemise dans ma hâte de le sortir de ses vêtements, j'enfonçai les ongles dans son dos et les fis traîner vers le bas. Il siffla, se penchant sous la douleur, mais ensuite, il gronda gravement et répliqua.

— Misaki.

Son accent traînant du Texas était exagéré, un son enivrant contre ma chair enflammée, et je ne pus que rire.

Il me souleva, ce qui m'obligea à enrouler les deux jambes autour de ses hanches. Il mordilla et lécha son chemin en bas de ma gorge. Je cognai ma tête contre le mur, faisant tomber au sol avec un bruit fort l'horloge art déco chérie de Jamie.

Ses mains étaient rudes, et il remonta ma petite robe légère par-dessus ma tête. Je n'avais pas mis de soutien-gorge. Dès l'instant où son regard se posa sur mes seins, ses yeux s'arrondirent, puis se plissèrent tandis qu'il les prenait dans ses deux mains.

— Seigneur, gémit-il avant de serrer les dents. Nous devons arrêter. Nous devons...

— Tu as raison.

Je hochai la tête, mais je pris ensuite sa tête dans mes mains et le ramenai vers moi. Je l'embrassai et le mordillai en promenant ma bouche sur sa mâchoire et ses lèvres. Nous ne devrions pas faire cela.

Il acquiesça d'un signe de tête. Sa main remonta atrocement et lentement sur ma cage thoracique, laissant de petits frissons danser dans son sillage.

— Dis-moi d'arrêter, haleta-t-il en aspirant ma lèvre inférieure dans sa bouche et m'arrachant un gémissement dur venu du fond de moi.

— Hum. Je glissai les mains dans les poches de son jean. C'est stupide. Si stupide. Je ne te fais pas confiance, admis-je entre des baisers enivrants, mais je ne peux pas...

— Arrêter, termina-t-il.

Ses doigts forts étaient dans ma chevelure, faisant tomber la fleur au sol. Il massait mon crâne. Dans mon brouillard, je me rappelai soudainement « la conversation ».

Attrapant son visage, je l'obligeai à s'écarter de moi. Je respirai si rapidement que c'était comme si je venais de terminer une heure de yoga.

— Alex, avant que nous fassions cela, je dois savoir.

Il ferma les yeux et il hocha la tête comme s'il savait ce que je m'apprêtais à lui demander.

— Je n'ai pas d'its, Zo. Je viens de passer des examens. Il baissa les yeux, ses narines se dilatant avant de se retourner vers moi. Je suis désolé, marmonna-t-il.

Je fronçai les sourcils. Soudainement, je fus glacée, prête à m'éloigner et à remettre ma robe.

— Non. Il secoua la tête. Je suis simplement désolé, pour tout. Je regrette de t'avoir traitée comme de la merde, d'avoir fait ce que j'ai fait...

Il se gratta l'arrière de la tête, et je remis ma robe parce que la passion se retirait. Je pris conscience qu'Angel et Jamie pouvaient être dans la chambre de Jamie et très bien nous entendre.

Reprenant mon sang-froid, je pris la main d'Alex et l'entraînai dans ma chambre sans dire un mot avant de fermer la porte derrière nous.

Il se tint au centre de ma chambre, décorée avec excentricité, la contemplant sur toute sa longueur avant de s'asseoir sur le bord de mon lit.

Je retirai mes chaussures, puis passai les doigts dans la fourrure de Xian avant de m'appuyer contre la porte.

Il y eut un moment de silence tendu, rempli de questions et de peurs inexprimées. J'avais l'impression d'être au bord d'un précipice, de quelque chose de gros. Vous savez, quand on est au début de quelque chose qui pourrait bien être épique et génial ? Par contre, il y avait de la peur derrière l'adrénaline. Soudainement, je n'étais pas sûre d'être prête pour cela.

Se frottant la mâchoire, Alex se lança de dos sur mon lit et fixa le plafond. J'attendis une seconde avant de lui demander :

— À quoi penses-tu ?

Roulant la tête d'un côté, il me regarda.

— À quoi penses-tu ?

— Toi, d'abord.

Il soupira.

— Je pense que je te désire ardemment. Mais tu es différente, Zoe.

Se rassoyant, il se tapota le torse, le point juste au-dessus de son cœur. Ses yeux s'assombrirent encore, et c'est cela qui me ramena finalement à côté de lui.

J'aimais sa façon de le dire. Je savais que cette chose qui se passait entre nous était rapide, nouvelle et si soudaine qu'elle en était effrayante. Je le rejoignis et encadrai de mes mains la courbe de sa mâchoire et souris doucement.

Il attrapa mon poignet comme si sa vie en dépendait.

— Tu es différente.

Et je compris ce qu'il disait. Il me signifiait que je n'étais pas seulement une autre baise. Mon cerveau continuait de m'avertir instamment d'aller lentement, mais mon cœur parlait plus fort. Il me disait que l'instant présent était peut-être tout ce que j'aurais.

Je n'avais jamais été comme cela avant. Je n'avais jamais désiré quelqu'un aussi violemment que lui, mais quand j'y pensais, je m'apercevais que cela n'était pas nouveau pour moi. Je désirais Alex depuis des années. Je voulais le connaître, être avec lui. Je ne voulais plus avoir peur. Même si ce soir-là, c'était tout ce que nous aurions, je ne voulais pas avoir peur.

Je ne parlai pas ; je laissai simplement mon cœur s'exprimer. Faisant glisser ma robe de mes épaules, je m'ouvris à lui de la seule manière que je connaissais.

Sa respiration s'accéléra, puis il roula sur moi. Je sentis sa lourdeur se poser sur ma cuisse. Alex fut lent et tendre, prenant son temps avec moi. Chaque caresse et chaque souffle aidèrent à dissiper mes peurs et mes questions. Il était tellement tendre et doux. Je n'étais pas habituée à ce genre de sexe.

En fait, ce n'était pas du sexe. Cela semblait tellement, tellement plus, comme une promesse, un murmure de l'avenir que je voulais désespérément.

Chaque baiser me donnait l'impression d'être un sceau. Il prit ensuite un condom, il bougea en moi, et ce fut parfait. C'était parfait, et j'essayai de ne pas réfléchir au lendemain ni au surlendemain, parce qu'à ce moment, j'étais heureuse.

Et c'était tout ce qui comptait.

Chapitre 11

Alex

— As-tu mis en pratique ce que je t'ai demandé la semaine dernière ? me demanda Doc par-dessus le rebord de ses lunettes lui faisant des yeux de chat.

Elle était habillée d'une jupe en laine bleue et d'un veston, le portrait de la professionnelle.

Je changeai de position sur le sofa vert lime aux motifs cachemire.

— Bien. Je me grattai l'arrière de la tête.

Elle écrivit une note sur son bloc-notes en souriant doucement.

— Je suppose que c'est un non ?

Je rigolai au souvenir des doux gémissements de Zoe et de la manière dont elle avait caressé mon oreille, la façon dont ses mains m'avaient pris et enfoncé plus profondément en elle. Mon cœur accéléra au triple de son rythme. Je toussai et changeai encore de position.

— Ouais, assurément non.

— Et que ressens-tu à ce propos ?

Ses yeux bruns étaient perçants, dénués de jugement, mais ils me regardaient tout au fond de moi, voyaient la vérité et voulaient que je l'exprime, que je lui communique. Ils voulaient que je lui fasse suffisamment confiance pour lui révéler la vérité qu'elle connaissait déjà ou soupçonnait fort probablement.

Je soupirai.

— Je sais ce que vous avez dit.

— Quoi donc ?

Prenant un grand verre d'eau posé sur son bureau, elle but une gorgée, puis le replaça exactement là où il était avant.

Battant le rythme avec mes doigts sur l'accoudoir, je haussai les épaules en m'accordant une minute pour réfléchir.

— Que j'utilise le sexe comme un moyen pour oublier, m'obligeai-je finalement à dire.

— Es-tu en désaccord ?

Parfois, je détestais sa manière de me répondre avec une question.

— Qu'en pensez-vous ?

Elle haussa les épaules.

— Ce n'est pas à moi de le dire. J'ai lancé une théorie, ce qui semblait te convenir à ce moment-là. Dis-moi, Alex, s'est-il passé quelque chose avec ta famille, plus précisément ton

père, avant que tu couches avec Zoe ?

Merde. Je serrai la mâchoire, sentant la colère remuer dans son nid de frelons.

— Ce n'est pas comme ça. Je l'apprécie vraiment. Je pense que peut-être...

Je marquai une pause, ne sachant pas trop ce que je disais, quels mots s'apprêtaient à franchir mes lèvres. Je n'étais pas amoureux d'elle. Je n'étais pas sûr d'être capable d'aimer quelqu'un, à part Ryan, Lili et Javier. Laisser les gens s'approcher de moi, cela faisait mal. Cela faisait en sorte qu'il était facile pour eux de vous atteindre, de vous faire ressentir des choses que vous ne désiriez pas. Cela rendait la douleur de la trahison tellement plus vive.

Je voulais passer du temps avec Zoe. Tout le temps. Je voulais sentir son odeur partout sur moi. Voir son sourire se jeter de mon côté. Je la voulais avec tout ce que j'avais en moi. Mais ce n'était pas de l'amour. N'est-ce pas ?

— Que s'est-il passé, Alex ? Il me semble que tu contournes la question depuis que tu es entré ici. Il nous reste une demi-heure. Son sourire adoucit ses paroles. J'ai l'impression de parler à un chiot nerveux ; tes pieds se déplacent, tout comme tes yeux et tes mains. Tout cela me dit que nous ne parlons pas de ce qui te trouble réellement. Alors, qu'est-ce que c'est ?

Me frottant la mâchoire, je fis traîner mes paumes moites sur mon jean.

— Ouais, il est venu me voir. À mon boulot.

Elle hocha la tête et gribouilla. Le son de son crayon grattant sur le papier me sembla comme un grondement fort dans le calme total de la pièce.

— Comment t'es-tu senti ?

— Comment croyez-vous que je me sois senti ? Je lui relançai la question.

Posant son bloc-notes, elle caressa son collier de perles entre le pouce et un doigt.

— À en juger par ta voix, tu n'as pas été content.

— Pas content. Je grognai. C'est une façon de le dire. Essayez « en colère ». J'étais si furax que j'avais envie de le tuer. Je hochai la tête. Quel genre de personne malade cela fait-il de moi que pendant une seconde, je me suis imaginé enrouler mes mains autour de son cou et le presser pour extraire le peu de vie qu'il lui reste encore ?

Mon rire était empli d'amertume.

— C'est parfaitement normal, en fait. Imaginer des actes de violence contre ceux qui ont perpétré la violence dans leur propre vie. Elle haussa les épaules. Cela ne te rend pas atypique ni anormal.

Je roulai les yeux.

— Est-ce la même merde que vous dites à Ryan ?

Je ne sais pas pourquoi j'essayais de lui tirer cette réponse. Ce n'était pas sa faute, mais je n'y pouvais rien : j'étais en colère, et cela me rendait malade de voir le genre de méchanceté que je voulais commettre contre lui.

— Tu sais que je ne peux pas te parler de ton cousin. Mais il ne s'agit pas de lui. C'est à propos de toi et de ton père.

— Ouais, et de ce qu'il lui a fait ! Je me penchai, les veines dans mon cou ressortant sous chacune de mes profondes respirations. C'est de cela qu'il s'agit. Cela a toujours été le cas. Quand il s'est présenté à mon travail, je suis devenu fou. Ma voix devint monotone. J'étais censé avoir un rendez-vous ce soir-là, mais je n'y suis pas allé. Savez-vous ce que j'ai fait au lieu de cela ?

Je ne lui donnai pas l'occasion de parler avant de répondre à ma propre question.

— Je suis allé dans un bar. Je me suis tellement saoulé que je me rappelle à peine la soirée. L'amie de Zoe a eu l'honneur de me voir dégoûter partout. Super souvenirs.

Je serrai les molaires en repensant à tout cela.

Elle attendit que je me calme. Elle ne parla pas, elle se contenta de me regarder avec ses yeux francs, et je secouai la tête en émettant un petit rire.

— Je suis désolé. Je n'aurais pas dû...

— Non. Ça va, vraiment. J'ai vu pire.

Son sourire était doux et compréhensif. Je levai les yeux sur le plafond de carreaux suspendus en comptant chaque carré dans mon champ de vision.

— Veux-tu entendre ce qui, selon moi, se passe ?

En inspirant, j'ai lancé mes doigts dans sa direction.

— Éclaircissez-moi.

— Je pense que tu es perdu parce qu'il n'a plus besoin que tu le sauves.

— Quoi ?

Mes sourcils se rejoignirent.

— Ryan. Il n'a plus besoin de toi, alors tu as perdu ta raison d'être. Tu as fait des femmes cette raison d'être. Et pendant un temps, cela a fonctionné.

Elle s'interrompit en me regardant, l'air d'attendre que je lui dise quelque chose.

— Et alors ?

Je haussai les épaules.

— Mais les femmes, cela ne fonctionne plus.

Je pensai à Zoe et à sa douceur, si différente de ce qu'elle semblait être en apparence. Ma copine avait l'air dure, comme si elle mangeait des ongles pour le petit-déjeuner, mais j'avais vu sa véritable personnalité dans ce lit, vu la douceur en elle. Elle m'attirait comme la danse d'une flamme attirait le papillon de nuit.

— Avec elle, cela fonctionnera.

— Non. Doc secoua la tête. Tu m'as déjà dit un jour que Ryan avait tenté de transformer Lili en salvatrice pour lui et tu savais alors que cela ne fonctionnerait pas, ne pourrait pas fonctionner. Parce que le pouvoir de guérir vient de l'intérieur. Tes paroles, non ?

Je détestais cela quand elle avait raison. Bon sang, cela me foutait en rogne, me faisait voir rouge. En effet, comment pouvais-je nier ce fait ? Mais je n'utilisais pas Zoe pour le sexe. Non. Ouais, bien, nous avons peut-être baisé après cette confrontation avec John, mais ce n'était pas pour me faire oublier.

La nausée dans mon ventre n'était pas d'accord avec moi. Posant mes coudes sur mes genoux, j'empoignai mes cheveux.

— Je sais qu'elle ne peut pas me sauver. Je n'essaie pas de lui faire cela. J'aime seulement être avec elle.

— D'accord, alors laisse-moi te poser une question. Les tapotements répétitifs de son crayon sur le bloc-notes me firent grincer des dents. Disons que la situation était inversée. Que c'était Zoe qui avait ton secret et que sa méthode pour surmonter cela était de sortir chaque soir et de trouver un nouveau partenaire sexuel.

Le simple fait de penser à cela fit violemment battre mon pouls dans ma gorge, assécha ma bouche. Je serrai mes cheveux dans ma main.

— Elle t'aime, par contre. Mais comment te sentirais-tu ?

— C'est très loin d'être la même chose. Je ne sors pas en tentant d'avoir du sexe avec une autre personne. C'est vrai que je couche à droite et à gauche, mais quand je suis avec quelqu'un, je reste avec elle. Je ne sors pas à la recherche d'autres femmes.

Elle souleva un sourcil, une lueur entendue dans les yeux.

Penchant la tête d'un côté, je grondai.

— Ce trouduc vous l'a dit, c'est ça ?

Je ne pouvais pas croire que Ryan ait bavassé sur moi comme ça. J'avais toujours gardé son secret. Peu importait que nous partagions la même psy et qu'éventuellement, je finisse par le lui dire moi-même, il ne lui appartenait pas de révéler ce secret.

Soulevant son autre sourcil de sorte que les deux rejoignaient presque sa ligne de cheveux, elle me lança un regard innocent.

— Merde.

Je secouai la tête en souhaitant que mon cousin soit là, à ce moment, afin que je puisse lui écraser mon poing dans la figure. Évidemment, il était assurément un meilleur boxeur et il m'aurait probablement épinglé au sol en moins d'une minute, mais j'avais seulement besoin d'une seconde pour lui casser le nez.

— J'étais saoul. La poulette m'a dragué, et j'ai mis un frein... Je marquai une pause. Je n'avais rien arrêté. Si Jamie n'avait pas fini par entrer, si elle ne m'avait pas surpris, que se serait-il passé ?

Je m'en foutais à ce moment-là. J'étais trop occupé à noyer John, à l'oublier. À oublier ses paroles. En contemplant cela avec objectivité, une nausée lourde s'installa au centre de mon ventre avec la force d'une bombe qui explose. J'avais abandonné. J'avais lutté au début, j'avais

dit non à la femme, mais quand elle était devenue plus agressive, je l'avais laissée faire ce qu'elle voulait. Et si elle avait baissé ma fermeture éclair ? L'aurais-je arrêtée à ce moment-là ? Et si Jamie ne s'était pas pointée ?

Une sueur froide recouvrit mon corps.

— Continue, Alex.

Sa voix me tira de mes pensées, et je levai les yeux, étonné, oubliant où j'étais pendant une seconde.

— Putain, dis-je dans un souffle. Je... merrrde. Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

Elle soupira.

— Comme je te l'ai déjà dit plusieurs fois, tu es très, très normal. Se dévoiler dans toute sa crudité, c'est donner beaucoup à réfléchir et ce n'est pas toujours une expérience agréable. La première étape consiste à guérir, Alex, à reconnaître la vérité et à ne plus la combattre. Arrêter de se trouver des prétextes. Il faut accepter nos vérités laides et être décidé à ce que la prochaine fois, nous fassions l'opposé de ce que notre première tendance nous dit de faire.

— Être l'opposé, marmonnai-je avec un petit rire bas, ces mots revenant encore une fois me mordre les fesses.

Le karma était vraiment une vache finie.

Consultant sa montre, elle hocha la tête.

— Mais ce n'est pas réellement toute la vérité, non ?

— De quoi parlez-vous ?

Je me redressai, instantanément attentif à la lueur du regard de faucon dans ses yeux.

— Allons, Alex, nous tournons autour de celle-là depuis des mois. Tu m'as déjà demandé une fois de la mettre sur le tapis. Bien, au cours des mois, j'ai développé de l'affection pour toi comme si tu étais mon fils et je pense qu'il est temps que tu me dises la vérité.

J'avais froid. Tout mon corps était glacé. Ma bouche était sèche, mon cœur battait un peu trop vite.

— De quoi parlez-vous, merde ?

Elle pencha la tête d'un côté, me regardant vraiment comme une gentille grand-mère corpulente, comme la mère de Lili aurait pu le faire, si elle avait été en santé, si elle était encore en vie. J'avalai, mais ce n'était pas facile à cause de la boule dure dans ma gorge.

En soupirant, Doc changea de position sur sa chaise, faisant sauter une jambe et me fixant, tout simplement.

— La vérité, Alex, c'est de cela que je parle. La racine de ce problème. Je crois que tu la connais. Tu le sais, mais tu continues de la combattre, de te cacher d'elle.

Je léchai l'intérieur de ma joue, ne goûtant que le métal et le sang. Je me rendis compte que j'avais mordu trop fortement la chair tendre à l'intérieur, que je m'étais coupé.

Elle sourit. C'était un sourire déterminé, et mon estomac fit la culbute. Il tomba dans la région de mes genoux parce que je savais où elle voulait en venir.

— Il y a quelques mois, tu m'as dit qu'enfant, tu es souvent allé au lit, terrifié. Pourquoi penses-tu que c'était ainsi ?

Je clignais des paupières, essayant en vain de chasser les points noirs dansant soudainement sous ma vue.

— Que faites-vous ? Ma voix tremblait.

Elle soupira et décroisa, puis recroisa ses jambes.

— Alex, tout cela est bon. Tu me parles de ta semaine, de tes rendez-vous, mais la cause sous-jacente à tous tes problèmes n'a pas encore été abordée...

— Oui !

Je lançai ma main dans les airs, essayant en vain de la faire taire, d'interrompre ses mots afin que je n'aie plus à penser à cela, à gratter plus profondément que la surface.

— Pourquoi es-tu tellement en colère contre John ?

Mes narines se dilatèrent, ma vision devint presque entièrement noire, et je secouai la tête avec force.

— Arrêtez.

— Réponds-moi, Alex, dit-elle doucement.

— Arrêtez.

Je me levai d'un bond, les mains en poings sur mes flancs, les poumons se gonflant et se dégonflant tandis que j'essayais de prendre une respiration qui ne faisait pas mal.

Elle se contenta de lever un regard doux sur moi, ses gros yeux remplis de compassion et de sincérité, et cela me faisait foutrement mal. Je grimaçai, ma bouche s'abaissant alors que la douleur dans mes poumons s'étendait à mon estomac, descendait dans mes bras et mes jambes. Je commençai à trembler.

— Pourquoi le fait de revoir John t'a-t-il fait t'effondrer de cette manière ? demanda-t-elle doucement.

Je fermai fortement les yeux, essayant de bloquer le son de sa voix douce.

— Arrêtez.

Je couvris mes oreilles avec mes poings. Mais je l'entendais encore.

— La vérité, Alex. La guérison ne peut pas se produire sans que tu affrontes la vérité.

— Parce qu'il a violé Ryan, grognai-je en fermant ma mâchoire tout de suite après.

— Non. Elle secoua la tête. Ce n'est qu'une partie. Ce n'est pas toute la vérité. Dis-le-moi, Alex, dis-le à voix haute.

Le feu brûlait dans tout mon corps.

— Parce qu'il a violé Ryan, rugis-je avec l'envie de frapper quelque chose avant d'implorer sous la douleur.

— Non. Elle se leva, mais ne s'approcha pas. La docteure Alvarez était si petite, comparée à moi, de la taille d'une enfant, mais elle garda les yeux fixés sur les miens, brave devant ma fureur. Arrête de te mentir à toi-même. Veux-tu que cela fonctionne avec cette fille ? Avec ta Zoe ?

Le simple fait de dire son nom me fit l'effet d'un seau d'eau glacée.

— Oui.

— Alors, dis-le. Pourquoi le fait de voir John a-t-il provoqué un autre effondrement chez toi ?

Pourquoi ?

J'agrippai les côtés de ma tête et je ne réfléchis pas, je réagis, tout simplement.

— Parce que si Ryan n'avait pas été là ce soir-là, cela aurait été moi. Parce que John me voulait. Je le sais. Je le sais. Ma voix se cassa sur un gros tremblement, et je ne sentis plus mes jambes. Je tombai comme une pierre sur le coussin du sofa. Je sais qu'il me voulait.

Quelque chose de chaud et mouillé se rassembla aux coins de mes yeux, et je dus sceller mes lèvres, faire lentement passer ma langue encore et encore sur le métal à l'intérieur.

Une main me tapota le genou, puis Doc me tendit un mouchoir, et je maudis les larmes tandis que je les essuyais furieusement.

— Et comment te sentais-tu ? demanda-t-elle doucement, retournant à sa chaise.

L'inquiétude maternelle avait disparu, remplacée par le calme suave de la professionnelle.

Je fermai bien les yeux, la nausée au ventre, me sentant comme si mon âme venait d'être arrachée à mon corps. J'étais épuisé et dégoûté.

— Malade, murmurai-je. Cela me rendait malade.

— Pourquoi ?

Pendant une minute, je fus incapable de parler, puis les mots sortirent comme un torrent.

— Parce que je me sentais reconnaissant que cela n'ait pas été moi. Reconnaisant de ne pas avoir été là, ce soir-là. Reconnaisant qu'il ne me l'ait pas fait à moi.

Je pleurais à ce point. Mes épaules se soulevaient, et mon estomac se crampait, tandis que la culpabilité me rongait.

C'était pour cela que je m'étais accroché à Ryan, pour cette raison que j'avais décidé de le sauver : parce que j'avais si foutrement honte.

Elle me laissa le temps de reprendre mon sang-froid.

— Nous y arrivons finalement, murmura-t-elle.

Quand je levai les yeux, elle souriait largement.

— Comment pouvez-vous dire cela ? demandai-je, le dégoût suintant de ma langue. Je me déteste, Doc. Je déteste ce côté laid de moi. Je déteste que pendant une seconde, j'aie été heureux que ce ne soit pas moi. Je suis dégoûtant. Comment ai-je pu être heureux de cela ?

Comment ?

Je lui lançai le mot comme si c'était une grenade.

Elle ne broncha même pas. Son regard perçant était inébranlable.

— Tu avais six ans, Alex.

— Et alors, putain, grognai-je. Je suis malade. Je suis dégoûtant. Je déteste...

Elle leva une main.

— Arrête immédiatement. Ce n'est pas le moment de s'apitoyer. C'est un progrès. Tu es finalement honnête, et ce n'est jamais une mauvaise chose. Sais-tu ce que cela signifie ?

Je roulai les yeux, furieux plus que je l'avais été depuis des années.

— Cela signifie que tu peux finalement commencer à avancer. Cela signifie, Alex Donovan, que tu es en voie de guérison.

Ma lèvre se retroussa.

— Comment pouvez-vous même dire cela ? Comment le fait d'admettre cela fait-il de moi autre chose qu'une ordure ?

Elle se contenta de secouer la tête.

— La franchise peut être crue, brutale et douloureuse. Elle peut même donner l'impression que nous allons mourir quand nous l'acceptons, mais elle contient aussi la liberté, si tu lâches prise. Arrête de lutter contre cela, Alex, sois prêt à accepter que dans cette vie, nous ne sommes pas parfaits et que nous ne le serons jamais. Sois prêt à accepter que parfois, nous faisons des choses laides. Mais cela ne fait pas de nous des méchants, des personnes cruelles ou mesquines, cela fait de nous des humains, tout simplement.

— Des humains.

Je grinçai des dents.

— Oui. Elle hocha la tête avec véhémence. Des humains. Que nous voulions l'admettre ou non, nous sommes tous pareils. Jusqu'au dernier. J'ai parlé à suffisamment de personnes dans ma vie pour le savoir ; peu importe la façade, au fond de nous, nous sommes tous pareils. Ryan se guérit ; il est temps pour toi de le faire également. Lâche prise, Alex. Accepte qui tu es : le bon, le mauvais, le laid. Comprends que nous ne sommes qu'humains et que nous ne réussirons jamais à tout faire exactement comme il faut. Apprends qu'il y a des moments dans la vie où nous devons arrêter de nous taper sur la tête et comprendre que nous ne pouvons rien changer et que tout ce qu'il nous reste à faire est d'avancer.

Tout cela semblait si facile, mais ce ne l'était pas. Je venais d'admettre à Doc un secret que j'avais eu l'intention d'emporter dans ma tombe. Je ne l'avais jamais dit à une autre âme qui vive parce que même si John avait violé Ryan, j'avais l'impression d'avoir fait la même chose, moi aussi. Sauf que je l'avais fait dans mon cœur. Comment pouvais-je me pardonner d'avoir été heureux que cela ne me soit pas arrivé, à moi ?

Poussant mes doigts dans mes cheveux, je fermai fortement les yeux.

— De profondes respirations, Alex. Crois-le ou non, nous venons de faire une grande percée aujourd'hui.

Je poussai ma mâchoire en avant.

— Je ne ressens pas cela.

Joignant ses mains comme pour une prière, elle hocha la tête.

— Oh, mais c'est le cas.

— Pourquoi insistez-vous autant ? Faites-vous cela avec tout le monde ? marmonnai-je sans me soucier d'avoir l'air grognon à cet instant.

— Non. Elle sourit. Seulement avec ceux que j'aime vraiment. Elle consulta encore une fois sa montre. Notre séance est terminée pour aujourd'hui. J'ai un devoir pour toi, Alex.

Je fixai les carreaux au plafond, me sentant plus épuisé que si j'avais couru un semi-marathon.

— Quoi ?

— Ne la touche pas : de toute la semaine.

— Quoi ! Je grognai. Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

Ses yeux dirent qu'elle était absolument sérieuse.

— Si tu as de l'affection pour elle comme tu le dis, comme je pense que tu en as, alors tu te le dois à toi, et tu le lui dois à elle. Elle doit être plus qu'un réceptacle pour exorciser tes démons. C'est un être humain, une âme ; je n'ai jamais rencontré une femme en ce monde qui ne veuille pas se sentir précieuse et chérie. Les femmes, nous sommes généralement intuitives, nous pouvons sentir que ceux qui nous aiment ne sont pas tout à fait là. Particulièrement au lit. Si j'étais une parieuse, je dirais qu'elle l'a déjà ressenti avec toi.

Mon cœur cessa presque de battre. Je voulais changer, je voulais me prouver à moi-même, prouver à Zoe que je n'étais pas un petit étudiant sportif qui faisait dans son pantalon. Mais que penserait-elle ? Nous avons déjà couché ensemble.

— Ne trouvera-t-elle pas cela bizarre si je cesse soudainement de la toucher ? C'est tout ce que je fais avec elle, alors elle va me poser des questions.

Ses lèvres s'amincirent un moment.

— As-tu déjà songé à amener Zoe à une séance ?

— Merde, non, dis-je avec emphase. Elle ne sait absolument rien de ce qui s'est passé dans ma famille. En ce moment, je ne suis pas sûr que ce serait sage. Et si elle ne restait pas avec moi ? Je ne veux pas qu'elle en sache trop sur moi.

— À quel point es-tu sérieux à propos de cette relation, Alex ?

Me frottant l'arête du nez, j'expirai fortement.

— Plus sérieux que je ne l'aie jamais été.

Écartant largement les bras, elle hocha la tête comme pour demander : « Alors, quel est le problème ? » — Je vais y penser, d'accord. Vous m'avez donné beaucoup à réfléchir, Doc. C'est juste... je suis dépassé en ce moment.

Me levant, j'étirai les bras au-dessus de ma tête, prêt à partir. Nous avons alors dépassé mon temps de trois minutes.

— Oh, Alex. Elle se leva aussi. Nous n'avons pas eu l'occasion d'en discuter aujourd'hui, mais je veux parler de ta présence au barbecue.

Je me léchai les dents, sentant une puissante envie de sortir de là, et je me contentai de gronder :

— Je déteste venir ici. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Son sourire fut prompt.

— On se voit vendredi prochain. Quand Zoe te demandera pourquoi tu ne la touches pas, pense à lui dire la vérité. La vérité te libérera.

Je ris. Ce n'était pas parce que je trouvais cela drôle, ce ne l'était pas. Ce ne l'était absolument pas.

Quand Ryan revint à la maison ce soir-là, je le serrai dans mes bras. Avec force. Je ne lui dis pas pourquoi, et il ne me le demanda pas, mais je pense qu'il comprit tout de même.

Zoe

— Jamie ! Je jetai encore un autre cardigan sur le tapis. Où est le haut jaune canari ?

— Quoi ? Elle passa la tête hors de la salle de bain, des bigoudis dans les cheveux et un œil déjà ombré avec du mascara tandis que l'autre était encore nu.

— Le haut canari, Jamie. Je t'ai vue le porter la fin de semaine passée. Où est-il ?

En fait, il s'agissait de mon haut, soit dit en passant, celui qui faisait ressortir mes seins de manière épatante et donnait l'impression que mon ventre était extrêmement plat, celui que Jamie convoitait depuis le jour où je l'avais acheté. C'était celui-là même qu'elle sortait toujours de mon tiroir en douce sans me le demander. Les joies d'avoir une colocataire fouineuse !

— Oh... Elle se mordit la lèvre inférieure. Je me suis coupée l'autre soir et j'ai fait couler du sang dessus.

— Quoi ?

Je tapai du pied. Je savais que j'agissais de manière idiote et irrationnelle, mais je n'avais pas vu Alex la veille. Après avoir fait l'amour avec lui l'avant-veille, j'étais angoissée. Je me demandais où nous en étions, ce qui m'attendait au détour. Je voulais être au sommet de ma beauté. Une partie de cela consistait à me vêtir d'un haut qui me faisait sentir canon et me donnait réellement cette allure.

— Je l'ai envoyé chez le nettoyeur, désolée.

Elle malmenait sa lèvre inférieure, faisant la moue avec ses grosses lèvres pleines et faisant battre ses cils épais.

En grondant, je roulai les yeux.

— Tu es chanceuse que je t'aime autant, sinon je te tuerais sur le champ, comme une petite meneuse de claqué blonde et joyeuse qui ne comprend pas le concept de la propriété privée.

Son sourire était vacillant.

Sortant de la salle de bain vêtue seulement de sa culotte et de son soutien-gorge, elle marcha jusqu'à sa commode et prit son fer à friser.

— Tu sors encore avec ce trouduc ?

Plissant les yeux, je sortis brusquement un haut noir en tricot de mon tiroir et le refermai dans un claquement.

— Il s'appelle Alex. Et ne me lance pas sur le sujet des trouducs, d'accord ? Tu n'as aucune marge de manœuvre pour en parler.

Elle se contenta de rouler les yeux avant de retourner dans la salle de bain et de faire claquer la porte derrière elle.

Irritée contre elle et ne voulant pas endurer cela une minute de plus, je mis mon haut. J'arrachai les bigoudis de mes cheveux, puis laissai les épingles s'éparpiller sur le plancher. Je ne me souciai pas de mettre un autre genre de maquillage, à l'exception d'un épais trait de crayon noir sur mes paupières. Je n'étais pas au sommet de ma forme et je savais qu'il se passait quelque chose entre Jamie et Angel encore une fois, mais j'étais trop nerveuse pour m'en préoccuper.

En fait, si j'étais honnête, j'avais la nausée. Ce jour-là, quand il avait téléphoné, Alex ne semblait pas dans son assiette. Le rire avait quitté sa voix, et j'avais eu le terrible sentiment que j'étais sur le point de devenir la dernière victime en date de l'Adonis blond. Mais je m'étais ouverte à cette possibilité à la seconde où j'avais couché avec lui.

L'instant présent m'avait paru une excellente théorie à cet instant-là, mais depuis, c'était pourri. J'étais de mauvaise humeur et en rogne. Je n'étais absolument pas d'humeur à m'occuper de Jamie et de sa merde. Puis, le téléphone sonna.

Reconnaissant immédiatement la sonnerie, je grondai, car je ne voulais pas traiter avec ma mère, mais je savais que je n'avais pas le choix.

— Maman ? dis-je à la seconde où je pressai le bouton.

— Misaki, dit-elle sèchement. Qu'est-ce que ce genre de salutation ? Qu'est-ce que je peux bien t'avoir fait, pour l'amour ?

Serrant les dents, je m'obligeai à feindre un sourire, espérant que cela contribuerait à diminuer le mordant dans mes paroles.

— Absolument rien, mère. Comment puis-je t'être utile ?

— Seigneur Dieu, Misaki, est-ce que tu penses que ta mère ne reconnaît pas le sarcasme lorsqu'elle l'entend ?

Je roulai encore une fois les yeux tandis que je frottai l'arête de mon nez et chantonnais à répétition « Serenity Now », rendu célèbre par Seinfeld.

— Désolée, maman. Juste une mauvaise journée au travail.

J'avais eu la journée de congé, mais elle ne le saurait pas, puisqu'elle aimait prétendre que je ne travaillais pas au salon de tatouage, de toute façon.

— Quoi, veux-tu dire que peindre les gens est difficile ?

Oh mon Dieu. Une pioche dans le cerveau serait plus facile que cela.

— Mère, dis-je, fière de moi parce que ma voix ne semblait que légèrement tendue.

Elle savait que je ne tatouais pas, mais peu importait.

Mais alors, elle recommença à faire semblant.

— Ton père organise une réception intime pour la famille et quelques amis à la maison du lac le mois prochain, et je dois savoir le nombre d'invités pour le traiteur.

Pour ma mère, « intime » impliquait de 50 à 100 personnes. Kaori Stone ne connaissait pas la signification de « petit » ou « intime ». Mais je savais aussi ce qu'elle laissait entendre en suggérant que je lui donne un nombre ; l'intention véritable était de découvrir si je sortais encore avec Alex, ou si elle pouvait m'organiser une rencontre avec un des « bons » garçons d'une connaissance de mon père.

Avant, je m'opposais à elle, à ce sujet. Elle s'efforçait beaucoup de me mettre en couple, de m'obliger à faire semblant que j'étais comme eux. Le fait était que je ne ferais jamais partie de leur groupe. J'adorais ma famille, mais leur style de vie ne me convenait pas du tout. Ce n'était pas pour l'offenser, ce n'était pas pour moi, tout simplement. Mais j'avais fini de lutter. Ma mère ne changerait pas, et je commençais à être trop âgée pour m'en soucier. J'en étais un peu arrivée au point de l'acceptation mécontente. Au final, je l'aimais.

— Deux.

Je croisai les doigts. Si Alex était déjà un souvenir du passé, au moins je pourrais convaincre Jamie de m'accompagner, tant qu'elle n'agissait pas comme l'idiote de fouineuse qu'elle était.

— Qui ? demanda-t-elle de cette voix pratique et cultivée qui était la sienne, celle qui me faisait toujours penser qu'elle avait un balai dans le cul.

— Au revoir, maman.

— Misaki Rose Stone, ne prends pas ce ton avec moi.

— Mère. Je pinçai mon front, sentant une migraine tenter de prendre racine. Y a-t-il autre chose ?

Une pause.

— Doit-il y avoir autre chose pour que je téléphone à ma fille unique ?

— Oh, mère, je t'en prie.

— Tu sembles fatiguée. Manges-tu suffisamment ? Tu sais que tu perds trop de poids quand tu commences à stresser. C'est très disgracieux quand cela se produit, particulièrement avec tous ces affreux tatouages sur toi.

— Mère. J'exagèrai le mot, luttant contre l'envie d'être sèche. As-tu appelé uniquement pour me dire à quel point je suis une déception pour toi ? Parce que je ne suis réellement pas d'humeur à entendre cela aujourd'hui.

— Misaki. Elle soupira. Je... je... Elle soupira encore. Qu'est-ce qu'il y a, mon papillon ?

Le monde était gravement sur le point de prendre fin. Ma mère avait rarement le moindre instinct maternel ; je pouvais littéralement compter les fois où elle m'avait démontré de l'affection maternelle. Alors, évidemment, cela me décontenança et me transforma en idiote bégayante.

— C'est juste. Je ne.... argh, maman. Son nom sortit comme une prière. Pourquoi ? Je ne savais pas trop.

Il y eut un coup fort frappé à la porte, et mon cœur s'arrêta. Ma bouche s'assécha soudainement, et je me figeai.

— Misaki ? demanda-t-elle ; le son de sa voix me sortit de ma transe.

Me secouant, je pris une profonde respiration.

— Maman, je dois y aller.

— Qui est là ?

— Maman, je dois réellement y aller. Puis, je criai : j'arrive !

— Misaki ?

— *Haha*, je t'aime. C'est mon rendez-vous.

— Ce garçon ?

Le mépris était de retour dans sa voix. Je savais que la douce Kaori ne durerait pas.

— Mère. Au revoir.

— Mi...

— Saluuuut.

J'étirai le mot tandis que j'écartais le téléphone de mon oreille, coupant délicatement la communication, alors même que j'entendais son minuscule cri de « Misaki » vibrer sur la ligne. Elle me passerait un savon pour cela plus tard, c'était certain.

— J'arrive, criai-je encore tandis que j'entendais un autre coup.

Bondissant vers le miroir dans le vestibule, je gonflai ma frange une dernière fois, puis j'ouvris la porte à la volée. Malgré la nuée de papillons nichée dans mon ventre, ma bouche s'écarta tout de même en un large sourire.

— Alex.

Je soufflai son nom dans un murmure plus que je ne le dis.

Il était tellement beau. Appétissant, même. Il était debout dans le couloir, portant un chandail délavé cramoisi avec encore un autre de ces logos d'équipe sportive dessus, une casquette, un jean délavé et une paire de bottes de cowboy brun clair. Mon cœur trébucha dans ma poitrine.

Lui et moi étions complètement opposés, mais c'était une partie de l'attrait de ce gars. Cela l'avait toujours été.

La meilleure partie était qu'il souriait tout aussi largement que moi. La tension nerveuse qui avait menacé de me faire dégueuler toute la nuit fut remplacée par une chaleur brûlante, parce qu'alors, je pensais à l'endroit où sa bouche s'était posée sur mon corps et à quel point j'avais désespérément envie qu'elle y retourne.

Nous n'étions pas obligés de sortir, nous pouvions rester à la maison et relaxer. J'étais prête à l'inviter à entrer, mais il attrapa ma main et il me tira dans le couloir. La protestation mourut sur ma langue quand il commença à m'embrasser, ramollissant mes genoux.

— Hé, murmura-t-il finalement quand nous nous séparâmes.

— Hé, à toi aussi.

Je ris, adorant le fait que je puisse le toucher ainsi, qu'Alex Donovan soit dans mes bras et que je sois à lui et qu'il me regarde comme j'avais toujours rêvé qu'il le fasse à l'école secondaire.

— Alors, quel est le plan pour aujourd'hui ?

En tenant compte du fait qu'il était à peine midi, nous avions à peu près toute la journée. Je montai lentement la main sur son torse et humectai mes lèvres.

— Bien, nous pourrions sortir manger. Ou... Je m'avançai aussi près de lui que possible, frissonnant devant l'expression intense dans ses yeux, quand il baissa les yeux sur moi. Nous pourrions retourner dans ma chambre.

Son corps trembla, et j'expérimentai une poussée d'énergie comme un éclair me traversant, réchauffant mon sang.

— Autant j'adorerais cela... Son accent texan traînant était fort et fier. Nous ne pouvons pas. Je ne peux pas.

Il avala péniblement, et je reculai d'un pas, le froid et la peur revenant en force. Mais il ne me permit pas de m'éloigner de lui.

— Ce n'est pas ce que tu penses, Zo. Tu es importante pour moi, et je veux te prouver que c'est plus que pour le sexe. Je veux apprendre à te connaître. Passer du temps avec toi. Comprends-tu ?

Je dus m'accorder une seconde pour assimiler cela.

Tout autre gars, j'aurais été sérieusement prête à lui claquer la porte au nez, reconnaissant un rejet lorsque j'en entendais un. Mais dans ce cas, je n'entendais pas cela. Je ne le voyais pas non plus. Ses yeux argentés étaient grands, et ses bras ouverts pour moi. Un coureur ne voulait pas apprendre à connaître ses conquêtes : un coureur prendrait précisément ce que je venais d'offrir, puis il partirait.

Malgré toute mon envie de retourner dans ma chambre à coucher, je comprenais ce qu'il s'efforçait de faire, et cela me fit complètement fondre.

— Tu es sérieux ?

Il fit un signe de croix sur son cœur.

— Bien. Mon sourire était faible et tendu, mais mon cœur était léger. Quel est le plan ?

— J'ai quelques rendez-vous pour visiter des appartements, mais après cela : plus rien. Je peux y aller seul ou... Il laissa planer sa suggestion.

Plantant ma paume sur son torse, je me penchai vers lui et embrassai le bout de son nez.

— Si ma compagnie ne te dérange pas, j'adorerais y aller et visiter ces endroits avec toi.

Ses yeux pétillèrent.

— J'espérais que tu dirais cela.

Chapitre 12

Alex

À quoi avait bien pu penser Doc, merde, en me disant de m'abstenir ? Je me rendis alors compte d'un fait dégoûtant à mon sujet : j'étais dénué de tout talent quand il s'agissait de faire la conversation. Je n'avais pas la moindre foutue idée de comment m'y prendre. Je n'avais jamais eu à compter là-dessus auparavant.

— Alex...

Sa voix charmeuse et sensuelle provoqua une douleur dans mes couilles. N'importe quel autre jour, j'aurais enclenché mon charme, je lui aurais offert un sourire malicieux qui, je le savais, faisait ressortir ma fossette et se pâmer d'admiration les filles qui finissaient en flaque de désir à mes pieds.

Le plus étonnant, c'était qu'avec n'importe quelle autre fille, j'aurais chassé la suggestion de Doc de ma tête juste assez longtemps pour faire la danse cochonne entre les draps. Faisant apparaître un petit sourire, je me tournai vers elle.

— Ouais ?

Ses sourcils se plissèrent.

— Est-ce que tu te sens bien ? Nous ne sommes pas obligés de faire cela, si tu es fatigué. Tu as travaillé ce matin et visité des appartements tout l'après-midi. Ça va, si tu veux simplement rentrer à la maison et te détendre.

Mais j'entendis la vérité dans sa voix. Elle n'était pas prête à mettre fin à la journée, et franchement, moi non plus. En me frottant l'arrière de la tête, je la secouai.

— Non, ça va. Je me sens juste un peu à côté de la plaque.

Le dernier appartement que nous avons vu ce jour-là était niché au cœur d'Austin. Au sortir du complexe, je me retrouvai pile au centre de toute l'action. L'atmosphère était électrique ; entre les klaxons des voitures, le défilé continu de corps se faufilant dans la ville comme des saumons en migration et l'odeur des pots d'échappement et de la nourriture, je sentis mon humeur se modifier graduellement et redevenir plus stable.

— Que dirais-tu de manger ? demanda-t-elle en glissant sa petite main dans la mienne, et merde, c'était agréable. Elle semblait à sa place.

En lui pressant les doigts, je hochai la tête.

— Ouais, je pourrais bien prendre quelque chose. Qu'est-ce qui te tenterait ?

— Si nous étions plus près de chez moi, je t'y amènerais et je te préparerais quelque chose. Je ne suis pas tellement bonne cuisinière, mais je prépare un hamburger sensass.

En m'arrêtant à un carrefour, je me tournai vers elle et attirai ses courbes séduisantes contre mon corps. Cela n'aidait pas. Du. Tout. Son cul se plaça entre le creux de mes cuisses, et le dieu du tonnerre commençait assurément à s'égailler en le sentant.

Elle rit et donna une petite tape sur mon bras, mais elle ne s'écarta pas. Elle devait bien me sentir, mais si le sourire en réaction sur son visage était un indice probant, elle était heureuse d'être là où elle était.

— Hum. Je pense que j'aimerais goûter à ton hamburger un bon jour.

Je me mordis la lèvre d'une manière suggestive, retombant immédiatement dans mes vieilles habitudes. Mais avec elle, ce n'était pas pour tenter de coucher avec elle. Bien, pas vraiment. Toutefois, si elle le suggérait, je pourrais bien succomber à mes vieux démons. Je pourrais honnêtement dire à Doc que j'avais fait de mon mieux, mais que la coquine m'avait attaqué en premier et qu'on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'aucun mâle au sang chaud ne laisse passer une telle occasion en or.

En faisant remonter sa main sur mon bras, puis au travers de mon torse, elle haussa les épaules.

— Demain, peut-être ? Si tu veux.

— Oh, je le veux assurément. Mon estomac se tordit en un nœud solide, et je grimaçai. Mais nous devons trouver quelque chose bientôt, sinon tu vas devoir héler un flic parce qu'il y a un fou délirant en liberté.

Les étoiles dans ses yeux dansèrent quand elle rit.

— Alors, tu es ce type de gars ? Nourris-moi, sinon je me transforme en bête ?

En me relevant d'une poussée de la borne d'incendie sur laquelle je m'étais installé, je traversai la rue en lui tenant encore la main.

— Quelque chose comme ça.

— Heureusement pour toi, je connais le meilleur resto de burgers dans tout Austin. Es-tu partant, blanc-bec ?

— Tant qu'il n'est pas fait avec du napalm ni rempli d'ongles, ouais, je suis partant.

En grognant, elle montra le chemin, parcourant plusieurs rues jusqu'à ce que finalement, je voie un stationnement rempli de camions de nourriture de rue. Les odeurs sortant des fenêtres étaient extraordinaires. Il y avait de tout, à commencer par des poitrines de bœuf rôties au barbecue selon le style Texas : des tomates vertes frites, du poulet frit et des camions de *carne asada*⁴ pour finir au bout de la file, où le dernier camion était peint de manière à imiter un coucher de soleil tropical.

L'enseigne devant se lisait « Burgers Aloha de style Texas — Taille texane avec amour hawaïen ». La file était facilement la plus longue, probablement 50 personnes, mais les deux

gars qui prenaient les commandes devant servaient la nourriture tout aussi rapidement qu'ils recevaient les nouvelles commandes.

— Le meilleur, hein ?

Elle ébouriffa sa frange, puis elle glissa les mains dans les poches de sa jupe.

— Ouaip. Le meilleur. Fais-moi confiance, tu vas l'adorer.

Je ne dis rien. Franchement, elle pouvait offrir de me nourrir avec de la sciure de bois, et je me contenterais probablement d'acquiescer d'un signe de tête et de dire que c'était le truc le plus près du paradis que je n'avais jamais mangé. Je m'amusais ; depuis que l'idée du sexe n'était plus sur la table, cela avait chassé le stress d'essayer de séduire ou d'être charmant. J'étais libre d'être moi-même. Étonnamment, j'aimais cela.

— D'accord. Je vais te faire confiance.

Tandis que nous patientions en file, je la regardai, émerveillé encore une fois par la grande différence entre nous.

Elle perçait les gens pour gagner sa vie. Je ne faisais que dalle. Elle avait tellement vu de parties différentes du monde ; moi, je n'avais vu que le Texas. Elle était comme une peinture murale vivante et ambulante des beaux arts. J'étais aussi ordinaire et sans fard qu'elle m'avait accusé de l'être. Malgré tout cela, nous semblions parfaitement nous convenir.

Remarquant à l'évidence mon expression, elle se tourna vers moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Je me demandais seulement quel nom je devrais te donner. Ce n'est pas juste que tu puisses me donner tous ces surnoms de fou et que je n'aie rien de particulier pour toi.

Ses lèvres se recourbèrent d'une manière séduisante. Encore une fois, j'eus la nette impression qu'elle m'évaluait. Cela me donna chaud dans le ventre et alluma mon corps.

— Que dirais-tu de Zoe la Magnifique ? suggéra-t-elle.

Je plissai le nez.

— Je pense davantage à quelque chose comme Z Cuisse d'enfer ou Z la nana barbare ou Zoe du Cul bien roulé ou Z, tu rends mon...

Elle rit de si bon cœur que cela attira l'attention de plusieurs paires d'yeux.

— Z Cuisse d'enfer ! Tu te moques de moi ? Donnant un coup de pied avec sa jambe très mince et très fuselée, elle la tourna d'un côté et de l'autre.

— J'imagine que cela signifie que je devrais me passer de dessert.

— Nan, cela veut juste dire que chaque fois que tu marches vers moi, le sol tremble, bébé. Poussin ? Petit cœur en sucre ?

— Bonsoir ! Le cowboy devant nous se tourna et grimaça. Je n'avais pas l'intention d'écouter, mais au diable ces surnoms, commenta-t-il.

Sa moustache grise en guidon remua quand il parla.

— C'est vrai, hein ? Les yeux bruns en fusion pétillèrent. Un véritable Casanova, celui-là.

Elle donna un coup de pouce dans ma direction.

— Hé, je n'y peux rien, si je suis si foutrement charmant.

Le cowboy se contenta de grogner, puis il s'avança au comptoir. Nous étions les suivants.

Zoe drapa ses bras autour de mon cou et se pencha si près que je pus sentir son parfum d'orange par-dessus le vent de nourriture graisseuse.

Agrippant sa taille, je souris.

— Que dirais-tu, dit-elle en me tordant délicatement le nez, de laisser le surnom te venir naturellement, au lieu de chercher à en imposer un ?

— Hum. Je ne sais pas, j'aime encore Z Cuisse d'enfer. Cela sonne bien.

Le gars devant grogna, puis il s'écarta sur le côté afin que nous puissions commander. Le menu était long et complet : du bœuf Angus nourri à l'herbe avec des petits pains gourmets et un million de garnitures différentes à coincer entre les deux.

Tout cela semblait appétissant, et je ne savais pas du tout quoi choisir.

— Veux-tu que je commande ? J'ai presque tout mangé ici. N'est-ce pas vrai, Kurt ?

Elle se tourna vers l'employé aux manches tatouées et à la coupe mohawk bleu électrique. D'au moins une décennie plus âgée que nous, il tendit la main et tapota le haut du bras de Zoe.

— Cela fait un moment, chérie, dit-il avec un lourd accent traînant texan. J'ai l'intention depuis un instant de retourner au salon pour que Ryko termine mon tatouage.

— Ouais. Ses dents blanches et droites apparurent. Mais tu es un peu occupé, je vois. Mince, les affaires sont florissantes pour vous, les gars.

Elle regarda par-dessus son épaule ; la file n'avait pas beaucoup diminué.

Il haussa les épaules.

— Ça va bien. Que puis-je vous préparer, mon cœur ?

Il tapota son carnet de commandes.

Elle me regarda encore une fois.

— Ouais, commande ce que tu veux, dis-je.

En se frottant les mains, elle commença.

— Deux burgers teriyaki avec des ananas grillés...

— Pas de ça pour moi. Je secouai la tête.

Elle rit.

— D'accord, une fois ananas grillé. Pas pour blanc-bec. Mais ajoute un œuf frit sur le sien.

J'avais un non pour cela aussi sur le bout de ma langue, mais je me dis qu'un seul non était suffisant pour la journée. J'avais vraiment envie de lui dire que les seules garnitures que j'aimais sur mes hamburgers étaient le fromage, la mayonnaise et la laitue. Mais je me dis que cela ne ferait que renforcer sa conviction que j'étais une rôtie sèche en comparaison d'elle, une brioche grillée ou un autre de ces foutus pains de luxe. Alors, je fermai bien les lèvres et me dis que je suivrais la parade pour celui-ci.

— De la sauce épicée secrète.

Ah, putain, épicé. Je me mordis la langue.

— Deux énormes piles de frites de patate douce.

Ouache.

— Et... Elle se tourna vers moi. Autre chose ?

Mon visage était inexpressif.

— Nan.

— Oh, et deux grands Coca-Cola. Puis, en me donnant une tape sur le torse, elle me tira la langue. Ne t'inquiète pas, petit étudiant, tu vas adorer ça.

Je tendis la main vers mon portefeuille pour payer, mais elle donna une tape sur ma main.

— Vingt et unième siècle, cowboy. C'est moi qui régale.

Pour ça, j'étais tout à fait d'accord.

Nous fîmes un pas de côté pour attendre notre nourriture. Le soleil commençait à se coucher. Soudainement, le stationnement vide s'anima sous des guirlandes d'un millier de lumières scintillantes. Quelqu'un avait suspendu des lumières colorées dans les branches des arbres et les avait drapées sur un large périmètre entourant l'aire où l'on s'assoyait.

En quelques minutes, nous reçûmes notre repas et nous cherchions un endroit pour nous installer. En mon for intérieur, je grimaçai quand je vis les préparations vertigineuses. Une fois assis sur le banc le plus éloigné des camions, elle me sourit.

— Je vois les rouages tourner dans ton cerveau. Je promets que si tu n'aimes pas cela, je vais t'acheter autre chose. Un hamburger au fromage ordinaire avec des frites et un Coca-Cola chez McDonald's, mais ceci est meilleur. Bien meilleur.

Fixant le burger dans mon assiette, je n'arrivais pas à décider par où commencer. Le pain était presque aussi gros que mon visage.

— Penses-tu pouvoir tout manger ?

Elle n'avait pas le moindre scrupule pour commencer et soulevant le sien, elle prit une énorme bouchée d'homme, puis elle sourit largement.

— Une fois, j'en ai mangé deux comme ça, juste après mon yoga. Jamie a dû me faire rouler jusqu'à la maison, mais je pense que Kurt épice ces trucs avec du crack. On se crée une dépendance pour eux.

Elle donna un coup brusque de menton vers mon assiette, ses yeux me défiant de prendre une bouchée.

Du jaune d'œuf coula du bœuf, qui était d'un brun riche. J'imagine que c'était à cause de la dorure à la sauce teriyaki. Prêt à chercher une toilette pour cracher cela hors de ma bouche au cas où le goût serait mauvais, je pris une bouchée, puis je me figeai.

— Tu vois, dit-elle d'une voix chantante. Je te l'avais dit, parfois on doit être prêt à essayer autre chose que de l'insipide. Cela rend la vie tellement plus excitante.

Je ne répondis pas. J'étais trop occupé à me bourrer. Plus précisément, j'inspirais ma nourriture. Chaque bouchée suintait de jaune d'œuf et de quelque chose de crémeux, d'épicé et d'acidulé. Je fus tenté d'en commander un deuxième. Une fois que j'eus terminé, je me léchai les doigts.

En riant, elle prit une frite orange et la laissa pendre devant mes lèvres.

— Prêt à essayer ?

Dans mon esprit, la seule pomme de terre qui valait la peine d'être mangée était la variété pure et ordinaire que l'on utilisait pour cuire et frire ; rien d'autre ne faisait l'affaire. Mais en tenant compte que le burger avait été un succès si retentissant, j'ouvris la bouche et la laissai me nourrir.

Je mâchai, mais je trouvai cela inadéquat après le burger que je surnommerais à jamais « la surprise de Zoe ».

— C'est O.K.

— Hum, bien. Elle haussa les épaules et en glissa une dans sa bouche. Plus pour moi. Alors, as-tu trouvé un surnom ? Elle me fit un clin d'œil.

En m'essuyant la bouche, je pris une longue gorgée de ma boisson gazeuse et je m'appuyai sur mon banc, l'estomac agréablement gonflé.

— Ouais, je crois.

Après une seconde, elle haussa un sourcil.

— Veux-tu le dire ?

— Je le ferai peut-être un jour.

— Très bien. Lâchant une autre frite dans sa bouche, elle hocha la tête. Jouons à un jeu.

Je penchai la tête d'un côté.

— Quel genre de jeu ?

— Cela s'appelle « Vérité ».

— Les règles ?

Le vent se leva, soulevant telle une crinière les faux pétales rouges de la fleur qu'elle avait coincée derrière sa chevelure noire luisante. Sans réfléchir, je tendis la main et replaçai derrière son oreille la mèche qui s'était échappée sur son front, mon corps chantonnant en voyant qu'elle frissonnait sous mon toucher. Si le rire était de la lumière, le monde serait éclairé comme un 4 juillet avec le sien. J'aimais quand elle faisait cela. En fait, il y avait beaucoup de choses que j'aimais chez elle.

— Alors, en gros, dit-elle en donnant un petit coup de poignet, tu me donnes un fait vrai, mais étrange, puis je vais faire la même chose.

— Qu'est-ce que j'ai, si je gagne ?

— Tu veux dire : si je gagne. Elle sourit largement. Donc, si je perds, je cuisine un de mes épatants burgers pour toi. Si tu perds...

— Je ne sais pas cuisiner.

— Peut-être pas ; mais il y a de nombreuses choses qui ne nécessitent pas de cuisson.

Alors, qu'en dis-tu ? Es-tu partant ? Et je préfère te le dire, je n'ai jamais perdu.

Mon sourire s'étira lentement.

— Il y a une première chose à tout, Lotus.

Ses yeux pétillèrent.

— Lotus, hein ?

— Bien, tu en es recouverte. Qu'en penses-tu ?

Repoussant les assiettes hors du chemin, elle se pencha et tapota son menton avec un long doigt, puis elle hocha la tête.

— Je pense que j'adore cela.

— Un fait... commençai-je en m'efforçant de trouver une futilité qui soit drôle. Je n'étais pas tout à fait une fontaine d'information, mais je n'allais pas lui dire cela. Les Anglais ont inventé le football.

Elle plissa les yeux.

— Je présume que tu veux dire les Européens.

Je hochai la tête.

— Ouais, veux-tu savoir comment ?

— Étonne-moi, petit étudiant. Ses yeux pétillèrent en lançant ce défi.

— En donnant des coups de pieds sur les têtes des envahisseurs danois massacrés.

En sortant la langue, elle prit son ventre dans ses mains.

— C'est tordu et troublant, et je viens juste de manger. Je pense que je vais vérifier ce fait.

Je ne suis pas encore certaine de te faire confiance.

Je levai les mains en l'air.

— Hé, on me l'a enseigné à l'université. Je ne fais que transmettre ce que j'ai entendu.

— Hum. Elle tapota la table et se pencha. Fait. Certaines espèces de papillons sont connues pour leurs tendances carnivores.

— Je pensais qu'ils mangeaient seulement des fruits. Me calant dans mon siège, je secouai la tête. Je pense que tu triches, Lotus.

Elle rit.

— Ainsi s'exprime monsieur football. Ton tour. Ou bien es-tu prêt à implorer ma pitié ?

— Jamais. Fait. Me penchant, je tapotai fortement la table avec mon doigt. Certaines abeilles mâles sont nées pour faire un seul boulot : s'accoupler avec la reine. Mais ceux qui le font meurent pendant l'acte. La preuve que les femmes sont le mal.

Rejetant la tête en arrière, elle rit.

— Le mal. Vraiment, blanc-bec ? Cela veut juste dire que nous sommes un peu trop formidables pour vous.

— Tu dis que je ne sais pas m'y prendre avec tes charmes ?

Elle se lécha les lèvres. Merde, ce mouvement envoya un éclair d'adrénaline droit dans mon membre. Ce jeu était censé être asexué, m'aider à arrêter de penser au sexe. Visiblement, j'étais un cas perdu.

— Fait. Ses lèvres tressaillirent tandis qu'elle ignorait ma question. Seul un homme sur quatre cents est assez souple pour se faire une fellation lui-même. Évidemment, on estime que les quatre cents ont fait de leur mieux pour y arriver à un moment donné.

Je buvais de l'eau et je ne m'attendais pas à ce que cela sorte de sa bouche. Un couple assis à côté de nous s'étrangla de rire, nous écoutant manifestement. Zoe se pavait, se léchait les dents du devant avec une expression signifiant « tiens toi ! » sur le visage. J'essayais d'avaler l'eau coincée dans ma gorge, de ne pas haleter et de la laisser filer dans le mauvais tuyau.

— Dis-moi, cowboy, est-ce vrai ?

Je n'allais tellement pas m'aventurer là. Retroussant les lèvres d'une drôle de manière, je haussai les épaules. Certains secrets n'étaient pas destinés à être divulgués. Du moins, en public. Mais disons seulement... coupable. Quand j'avais 15 ans et que j'étais excité en diable.

J'allais perdre ce jeu. Zoe avait une réplique plus vite que je ne pouvais en formuler une. Il était l'heure du plan B : esquive, esquive, esquive.

— Tout cela est vrai ? Tu as certainement exprimé certaines de ces réponses vraiment vite. Je pense que tu mens effrontément.

— Ryko possède un livre au salon, rempli de petits faits futiles totalement stupides. Entre les clients, je le lis parfois. Fait : l'anneau de mariage se porte à l'annulaire gauche parce que c'est le seul doigt avec une veine qui mène directement au cœur. Et cela, mon ami, est la manière dont on fout une bonne raclée de la taille du Texas. À ces mots, elle attrapa une frite et la fourra dans sa bouche.

— D'accord, tu m'as eu. Je lui lançai une serviette en papier roulée en boule qu'elle chassa d'une tape. J'imagine que je t'en dois une.

— Qu'elle en vaille la peine, cowboy. Ta vie pourrait bien en dépendre.

Mon sourire ne s'effaça plus du reste de la soirée.

Zoe

Une semaine s'était écoulée depuis le repas aux burgers, et les choses avec Alex ne faisaient que s'améliorer. J'étais assise dans mon sofa, au salon, attendant la venue d'Alex. J'avais réussi, par miracle, à obtenir que Ryko me donne le quart de travail de jour. Bien, ce n'était pas réellement un miracle, j'avais plutôt menacé de lui couper les couilles et de les donner à manger

à Candy, s'il ne le faisait pas. Il n'était pas content que la seule personne qui perce lâche le travail à 16 heures, mais après trois ans sans temps libre le soir, je me dis que je le méritais.

Alex avait également réussi à obtenir le quart du matin à son boulot, ce qui signifiait que nous avions les soirées à nous. Même si je m'amusais beaucoup à apprendre à le connaître, je ne pourrais pas mentir en disant que rester loin l'un de l'autre n'était pas difficile.

Il riait, ses yeux pétillaient, et j'avais tellement dépassé le point de non-retour que ce n'en était même plus drôle. Parcourant une des feuilles de chou sur les célébrités appartenant à Jamie, je caressai Xian et attendis qu'Alex arrive.

Jamie était sortie pour la journée, à faire Dieu sait quoi, et j'avais des papillons dans le ventre parce que je me rendais compte que nous serions absolument seuls chez moi.

Alex et moi n'avions pas réellement de projets, mais cela n'avait pas d'importance. Je serais heureuse de rester simplement assise dans une cellule capitonnée avec lui.

Finalement, un coup retentit à la porte d'entrée. Je bondis du sofa, soufflai un mot d'excuse dans ma barbe à Xian, qui avait dû sauter rapidement en bas de mes cuisses, et j'ouvris la porte, essoufflée. Il était appuyé contre le cadre de la porte, portant un chandail d'entraînement gris des Texas Rangers, un short Under Armour et des espadrilles.

Je soulevai un sourcil.

— On va courir, cowboy ?

En rigolant, il se déplaça vers l'avant. Je m'écartai afin qu'il puisse entrer.

— Nan, je déchargeais des boîtes aujourd'hui ; alors, je me suis habillé décontracté.

Refermant la porte derrière lui, j'ajustai mon kimono rouge et ébouriffai ma frange.

— Tu as l'air canon aujourd'hui, Zoe.

Il m'attrapa par la taille et m'attira délicatement dans le creux de son corps, me faisant sentir faible et fondante.

Il sentait le café et l'eau de toilette, et je ne pus me retenir de l'embrasser dans le cou. Alex frissonna, mais il recula avec un petit rire et un saut. Je ne peux pas nier que cela m'agaça un peu. Pourquoi avais-je l'impression qu'il ne voulait pas être près de moi ? Ce n'était pas comme si nous n'avions pas déjà couché ensemble. Et cela serait si facile de croire qu'il ne voulait plus être avec moi, mais je savais que ce n'était pas le cas, puisqu'il était encore là, qu'il passait encore du temps avec moi. Les gars désintéressés ne faisaient pas cela, point final.

— Hé, dit-il en relevant mon menton, je vois tes méninges s'activer. Arrête ça.

La voix traînante et séduisante roula sur moi comme du miel fondu au soleil et me fit frissonner.

— Arrêter quoi ?

— Arrêter de penser que je ne te veux pas.

— Quoi ? Je fis un sifflement de dérision. Peu importe. Je ne pensais pas cela.

— Comme tu veux, mon rayon de soleil. Il me tordit doucement le nez et entra dans ma cuisine. Je meurs de faim. Prépare-moi quelque chose, femme.

— Oh, Seigneur. Je ris. Tu es vraiment un homme des cavernes, hein ?

— T'ai-je déjà donné l'impression que je ne l'étais pas ?

Ses yeux pétillèrent ; soudainement, je fus encore une fois comme de la pâte à modeler entre ses mains.

Ce gars avait une façon à lui de me faire cela. C'était une maladie d'aimer être avec lui à ce point.

Roulant les yeux, je montrai la table de cuisine rarement utilisée.

— Assieds-toi.

Il remua les épaules.

— Si autoritaire. Quelqu'un t'a-t-il déjà dit à quel point c'était séduisant ?

Il tira une chaise et s'installa, puis il pianota sur la table.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Peu importe. Alors... j'ouvris le réfrigérateur. Es-tu prêt à être mon cobaye aujourd'hui ?

Il se lécha les lèvres.

— Hum. Cela semble dangereux.

Je donnai un coup de poignet et lui tirai la langue, me sentant tout à coup gênée et timide, comme si Misaki était de retour. Mais il me faisait cet effet. Il me le faisait toujours.

— Je prépare des rouleaux de sushi. Californiens, alors cela ne devrait pas être difficile. Mais ce sera ma première fois.

— Je pensais que tous les Asiatiques savaient faire cela.

Plissant les yeux, je lui jetai un regard noir.

— Attention, cowboy. Cela me semble un affreux stéréotype.

Il leva les mains avec une grimace tendue, puis il fit le geste de fermer ses lèvres avec une fermeture éclair.

Je ris.

— Évidemment que nous ne savons pas tous comment faire ; ce serait comme dire que tous les garçons blancs montent des taureaux, boivent de la bière et baisent des nanas des associations étudiantes. Et qu'ils disent tous « hé, groupe » et « nan » et conduisent de grosses camionnettes avec des roues encore plus grosses et qu'ils ont le cou rouge.

En grognant, il haussa les épaules.

— Je ne vais pas par là. En tout cas, ma belle, fais-moi à manger.

En secouant la tête, je pris un paquet de feuilles d'algue. J'avais téléphoné à *Obasaan* la veille pour savoir exactement comment faire, sans parler que j'avais regardé sur YouTube comment ramollir et enrouler correctement les feuilles d'algue autour de la garniture. Cela ne semblait pas trop difficile. La garniture était du gâteau, seulement du riz collant japonais avec

des légumes et une imitation de crabe. C'était la confection du rouleau qui m'inquiétait, mais j'étais assez convaincue de pouvoir y parvenir.

Le premier rouleau était affreux. Et je me demandai sérieusement si j'allais le jeter. Mais alors, les bras d'Alex se glissèrent autour de ma taille, et il m'embrassa dans le cou. Je ne pus retenir un sourire.

— Cela a l'air bon, Lotus. Je vais manger celui-là.

En fait, il avait l'air d'un cigare vert déformé, mais il était gentil de ne pas le dire.

— Laisse-moi essayer d'en faire un autre.

Je réchauffai la feuille d'algue dans un poêlon sec jusqu'à ce qu'elle soit souple, puis je la déposai sur le tapis en bambou et étalai la garniture dessus. La deuxième tentative fut bien plus réussie.

Une fois qu'il fut roulé, je le tranchai avec un couteau bien aiguisé, puis donnai un coup de menton vers l'armoire.

— Peux-tu prendre deux assiettes et deux petits verres ?

Il posa un dernier baiser sur ma nuque, puis il obéit. Je glissai un rouleau sur chaque assiette, attrapai une bouteille de *saké* et retournai vers la table. Tout cela me semblait une scène extrêmement familiale, et je ne pus empêcher mes mains de trembler légèrement à la seconde où je me fis cette réflexion.

Pourquoi me sentais-je aussi nerveuse ?

Pourtant, je n'avais aucun souci à me faire, du moins pas à propos de la nourriture, puisqu'Alex dévorait les rouleaux, les prenant avec les doigts. Je me joignis à lui, les mangeant comme lui. Je pensais que ma mère grimacerait si elle pouvait nous voir à ce moment. Le *saké* coula en douceur dans nos gorges. En un rien de temps, nous eûmes lavé et séché la vaisselle, et nous prenions le chemin du salon pour regarder un film sur Netflix.

Mais quand nous le démarrâmes, du moins quand nous tentâmes de le faire, le système était en panne.

— Hum. Il me dévisagea. Pas de film. Que veux-tu faire ?

C'était une question chargée de sens. J'avais les pieds sur ses cuisses, et il les massait, son corps imposant étiré sous moi et l'air plus savoureux que la nourriture que nous venions de manger. La chambre à coucher n'était qu'à quelques petits pas, mais je savais que tenter de faire des avances me vaudrait un gros non bien senti. Je le savais parce que j'avais essayé toute la semaine en vain, un fait qui me rendait très irritable. Cela signifiait qu'il ne restait qu'un choix.

— Allons au cinéma.

En gémissant, il acquiesça d'un signe de tête. En repliant mes pieds sous moi, je me penchai vers lui.

— Nous ne sommes pas obligés, cowboy. Nous pourrions rester ici dans ce sofa ou peut-être même...

Je ne terminai pas ma pensée, mais j'enfouis le nez dans son cou. Je savais que j'avais dit que je ne le ferais pas, mais il était trop foutrement canon, et je ne pus m'en empêcher.

— Zo, gronda-t-il en gardant les mains serrées fortement sur le coussin du sofa.

— Argh. Je me levai comme une flèche.

Il m'attrapa la main avant que je puisse disparaître dans ma chambre pour lécher mes blessures.

— Je le jure, Zo, je te jure que j'en ai envie. J'essaie de te prouver que je suis différent à présent.

Ces mots firent beaucoup pour lisser mes plumes hérissées. Je lui donnai un petit baiser sur la joue, même s'il n'était pas tout à fait joyeux, avant de marcher d'un pas raide jusqu'à ma chambre pour me changer.

— Donne-moi 30 minutes pour me faire belle pour toi.

Il gémit encore, et je ne mentirai pas, c'était bon de savoir qu'il était aussi frustré que moi.

Une heure plus tard, nous étions en file pour un film. Le soleil s'était couché environ 30 minutes plus tôt. Il y avait quelque chose de presque magique à propos d'Austin le soir, ses points de vue, les sons et les odeurs. Les lumières brillaient partout au centre-ville. Je voulais voir le dernier film d'amour de filles, mais je ne pensais pas que cela aiderait mon humeur de fille sexuellement frustrée. Alors, je me retrouvai à accepter de voir son film de zombie. Si cela n'étouffait pas mon excitation, rien ne le ferait.

Nous attendions notre tour pour acheter du maïs soufflé, quand je me souvins du téléphone de ma mère la semaine précédente.

— Oh. Je tapai légèrement son biceps. Maman a téléphoné, elle nous a invités à une réunion « intime » (je formai des guillemets dans les airs) à la maison du lac dans quelques semaines. Je me demandais si tu accepterais de m'accompagner ?

Le fait ne m'échappa pas qu'il s'agirait en fait de notre premier vrai rendez-vous formel avec ma famille.

Ses sourcils se rejoignirent, et je me sentis mal pour lui, mais à l'évidence, pas assez parce que je voulais encore qu'il vienne.

— Je sais qu'ils ont été plutôt brutaux la dernière fois, mais ils vont bien se conduire. Ils n'auront pas le choix la prochaine fois parce qu'ils vont essayer d'impressionner la foule. Ne me laisse pas affronter seule le peloton d'exécution.

En riant, il me serra les épaules.

— Je n'y penserais même pas, Lotus. J'y serai. Donne-moi seulement la date exacte afin que je puisse demander un jour de congé au travail.

En souriant, je me relevai sur le bout des orteils et embrassai sa joue.

Après avoir commandé notre maïs soufflé, il se tourna vers moi.

— Oh, et puisque nous lançons des invitations ; Ryan et Lili se marient dans environ trois mois. Porte du rouge. Tu es canon en rouge.

Je lui frappai le torse en faisant semblant d'être scandalisée par son audace, mais en réalité, je trépignais de joie en mon for intérieur comme une enfant dans un magasin de bonbons. Le simple fait qu'il pense que nous allions être encore en couple dans trois mois était extrêmement génial. Il se contenta de rigoler, comme toujours.

— Idiot. Tu penses que juste parce que tu me l'ordonnes, je vais sauter sur l'occasion d'être ta compagne à leurs noces ? Je croisai les bras sur ma poitrine.

Le rire dans ses yeux faiblit quand je ne lui rendis pas son sourire, et il pencha la tête d'un côté.

— Je plaisantais, Misaki, je ne voulais pas dire...

En tirant la langue, je lui donnai un coup de doigt dans les côtes.

— Je vais y aller, voyons, petit étudiant. Mais la prochaine fois, contente-toi de m'inviter. Les hommes des cavernes ont cessé d'être séduisants après l'Ère de glace. Mince.

Le film était mauvais, mais je m'en foutais parce que chaque fois que nos doigts s'effleuraient dans le sac de maïs, mon ventre frémissait, et je commençais à me blottir contre lui. Je fis semblant que les bouts sanglants me dérangent parce que cela me donnait un prétexte pour me coller contre lui. Alex semblait trop heureux de me serrer avec force contre son flanc et poser un baiser après l'autre sur ma tête.

Nous sortîmes du cinéma, et il rejouait ses scènes préférées du film, agitant les bras au-dessus de sa tête, parlant d'une voix monotone et forte, disant « Cerveau. Miam... Séduisante. Asiatique. Cerveauuuuu. »

— Ouf. Arrête. Je lui donnai une petite tape sur la main en riant.

Mais il ne répondit pas à mon rire ; Alex avait brusquement cessé d'avancer et il était immobile comme une statue.

Des groupes de personnes nous cognaient dans le dos parce que nous bloquons la sortie. Mais Alex continuait à fixer un point devant lui avec une expression sur le visage qui ne pouvait être décrite que comme de la froideur.

Sa mâchoire était contractée, son cou raide et son regard fixe. Je suivis la direction de ses yeux et remarquai une femme plus âgée debout à côté d'une voiture garée sur le côté de la route, sa portière ouverte. Sa peau semblait sans défaut, bien que sa chevelure soit assurément plus grise que blonde. Elle était belle dans un style classique.

Puis, avec un rapide non de la tête, Alex fit pointer sa mâchoire, il drapa un bras autour de mes épaules et m'entraîna dans la direction opposée à ma voiture.

— Viens, Zoe. Allons prendre une crème glacée.

Quelque chose dans sa manière de le dire me fit comprendre que cette femme, qui qu'elle soit, était en zone interdite. La curiosité me dévorait, et c'était péniblement difficile de ne pas poser de questions, mais je réussis à les garder pour moi. Il m'en parlerait avec le temps. Je le croyais vraiment.

Quand il me déposa chez moi plus tard ce soir-là, il était si distrait que je ne fus même pas certaine qu'il ait été conscient de m'avoir embrassée ou non pour me dire bonsoir.

Je signale qu'il ne le fit pas.

4. N.d.T.: Ces mots espagnols signifient : « viande rôtie ».

Chapitre 13

Alex

— Reste assis sans bouger.

Zoe rit.

Je ne pouvais pas m'empêcher de me tortiller, surtout parce qu'elle frottait de l'alcool à friction sur mes mamelons.

— Et comment, dis-moi, ceci est-il censé détourner mon esprit de l'envie de t'amener dans mon lit ?

Je tendis la main en essayant de pincer son fessier délectable. Mais elle se glissa hors de ma portée. Alors, je tentai le coup vers ses jambes bronzées et musclées d'un kilomètre de long que son short en jean aux fesses ne réussissait pas à couvrir.

Elle donna une tape sur ma main et marcha autour de sa table basse en forme de fève dans son salon. Mon chandail d'entraînement UT gris avait fière allure sur elle. Il n'y avait pas grand-chose qui ne soit pas beau sur Zoe, et j'aimais particulièrement la manière dont elle avait coupé le col baleiné et raccourci le bas de mon chandail d'un bon dix centimètres pour le transformer en haut bedaine, s'assurant que je ne le remettrais plus jamais. Mais il faisait jouer à cache-cache toutes les splendides fleurs courant sur son ventre.

C'était vendredi soir, et par miracle, nous avons réussi à agencer nos horaires de travail. Les gars au boulot m'agaçaient parce que j'étais accroché ; oui, ils avaient raison. Après un mois ensemble, je commençais à repenser toute ma conception de la monogamie. Je me disais particulièrement que cela n'équivalait pas à une sentence de mort, tant que j'étais avec elle.

Je n'avais jamais eu du plaisir avec la même fille plus d'une journée, une semaine au maximum. Jamais.

Mais avec Zoe, on aurait dit que j'apprenais continuellement des choses nouvelles et intéressantes à son sujet. Elle était séduisante et amusante ; je ne m'ennuyais pas.

Son rire passa comme un frisson sur ma chair enflammée et me fit rentrer le ventre, surtout quand elle s'empara de mon mamelon gauche.

— Arrête de faire le bébé, blanc-bec. Et crois-moi, en deux secondes, tu vas complètement oublier que tu me veux dans un lit, même si je souhaiterais le contraire. Bon.

Elle se pencha tout près, la pointe de sa langue rose ressortant au coin de sa bouche tandis qu'elle se concentrait sur l'endroit où me marquer.

— Zo, dis-je, remettant soudainement ce perçage du mamelon.

Elle avait en quelque sorte plaisanté là-dessus pendant le repas ce soir-là, et je m'étais senti un peu trop brave, surtout après le troisième verre de saké. Mais à ce moment, je n'étais plus aussi convaincu d'être prêt à ajouter plus de métal sur mon corps.

Elle m'embrassa, faisant taire mes peurs avec sa langue électrique qui faisait à tous les coups chanter mon sang et bourdonner mon corps comme un diapason, puis elle me contempla avec ses yeux de miel fondu et m'offrit un gentil sourire.

— Bébé, si tu ne veux pas, nous ne sommes pas obligés de le faire.

Je contractai la mâchoire, ne voulant pas avoir l'air d'un minable devant elle. En apprenant à connaître Zoe, j'avais découvert qu'elle adorait le métal et aimerait probablement en voir davantage sur moi. Elle retournait et jouait continuellement avec mon anneau de lèvre.

— Tu aimes réellement ces trucs, hein ?

— Hum, hum.

— Et cela ne me fait pas ressembler à une chochette avec ça ? N'est-ce pas le baiser de la mort, ou je ne sais quoi dans une relation ?

Elle rit encore.

— Ça, ce serait avec un nom tatoué. Mais comme je l'ai dit, pas de pression. Même si moi, je trouve cela totalement canon et attirant.

Elle suivit le contour de mon mamelon avec son index et se mordit la lèvre inférieure, faisant battre mon cœur comme un marteau-piqueur dans ma poitrine.

Pourquoi essayais-je d'être séduisant pour elle ? Nous ne dépassions même plus le deuxième but. C'était bizarre parce que je commençais brusquement à expérimenter le trac en y pensant. Toutefois, je ne croyais pas que mes talents étaient déficients, mais j'avais réexaminé mon comportement passé et compris que je ne voulais pas que Zoe soit regroupée dans la catégorie « avant qu'Alex prenne conscience que baiser une fille après l'autre n'était pas la réponse pour lui faire oublier qui il était ».

J'attrapai la bouteille de saké à moitié vide et en bus une longue rasade, assez pour me brûler la gorge, avant de souffler et hocher la tête.

— Alors, fais-le.

— Ma mère chierait des briques à te voir boire du vin de riz de cette façon, dit-elle. Mais il n'y avait pas de chaleur derrière ses paroles. D'accord, bébé, un... deux...

Elle ne dit pas trois, elle ne me dit pas de mordre dans quelque chose et avant que je m'en sois rendu compte, elle poussait l'aiguille à travers mon mamelon. Ce fut comme si quelqu'un prenait un fer rouge et l'enfonçait dans mon muscle.

J'émis un bruit étrange au fond de ma gorge quand elle forma une boucle avec le métal.

— Ça va ?

Je mordis ma lèvre et hochai la tête, luttant contre mon envie naturelle de vomir à cause de la douleur, faisant courir quelques fois ma langue sur le métal de mon anneau de lèvre.

— Ouaip, dis-je en faisant un homme de moi.

Elle se contenta de grogner.

— Prêt pour le deuxième ?

Ne me faisant pas assez confiance pour parler, je me contentai d'acquiescer d'un signe de tête. Soyez l'opposé : c'était le mantra présent dans ma tête depuis le soir où je l'avais rencontrée. Je ne voulais pas tant lui plaire que de me retrouver moi-même.

— Tu es sûr ? Sa main glissa lentement sur mon côté droit.

— Fais-le.

Mais au lieu de prendre en main le tampon d'alcool, elle se pencha sur moi. Entremêlant nos jambes ensemble, elle chevaucha mes cuisses. Et je jouai avec le délicat bracelet de cheville en or au-dessus de son pied.

— Nous pouvons arrêter maintenant, tu sais. Elle passa ses doigts dans ma chevelure. Tu n'as pas à faire cela pour que je te désire. C'est déjà le cas.

Son sourire était confiant et solide ; cela aurait été facile pour moi de défaire le bouton du haut de son short. Je me souvins de notre unique nuit, du papillon qui était posé juste au-dessus de sa hanche, donnant l'impression d'être sur le point de s'envoler. Il était beau ; elle était belle.

Collant nos fronts ensemble, je caressai l'arrière de sa tête.

— Je le veux, Misaki. Cela fait mal, plus que je ne veux te l'admettre, mais je ne le fais pas uniquement pour toi.

En continuant à pianoter sur mes muscles abdominaux avec ses doigts, elle déposa des baisers légers sur l'arête de mon nez.

— Alors, pourquoi ? Pourquoi fais-tu cela ?

Il y avait tant de réponses. Parce que j'avais l'impression de ne pas maîtriser ma vie. Parce que j'étais perdu et voulais recommencer à avoir des émotions. Parce que je ne me rappelais plus qui j'étais en réalité, ce que j'étais. Mais je ne pouvais lui dire aucune de ces choses sans les approfondir.

— Parce que j'en ai envie.

Nos souffles se mêlèrent une minute. Le sien était mentholé sur mes lèvres.

— Alors, cela me suffit. Mais dis-moi ceci, Alex.

— Hum ?

— Veux-tu être mon cobaye ? Devenir mon premier canevas vivant ? Ryko me forme depuis quelques années maintenant, et je pense être prête à tenter mon premier tatouage, mais je veux le faire sur quelqu'un... Ses lèvres se tordirent en un sourire. De spécial.

— Dis donc, chérie... J'adoptai mon meilleur accent traînant du Sud. Me demandes-tu en mariage ?

— Ha ! Elle donna une tape sur mon torse. Dans tes rêves, cowboy...

— Je pense que tu l'as fait.

— Non.

Lui chatouillant les côtes, la faisant rire, je me mis à déployer son corps sous le mien sur son tapis aux folles zébrures. Je m'allongeai par-dessus elle, emprisonnant ses jambes sous moi.

— Oh, tu l'as fait. Tu l'as tellement fait.

Les traits acérés de son visage étaient joliment rosis, et tandis qu'elle me regardait, ses lèvres fines formèrent une jolie moue, et mon corps se raidit. Le désir éclata et tonna ; l'instant se remplit soudainement de tension. Je sentis son désir aussi puissant que le mien. Il n'y avait plus de rires ; tout était mortellement silencieux, mis à part nos respirations régulières. J'étais conscient de ses seins poussant sur ma poitrine, de la courbe harmonieuse de sa cuisse si bien ajustée et parfaite contre la mienne.

Elle releva très légèrement la mâchoire : une subtile invitation à aller plus loin, un feu vert qui enclencha les choses.

Ses doigts s'enfonçaient comme de minuscules griffes dans mon dos, et je lus la question dans ses yeux. Je le voulais si désespérément, tout en moi criait d'aller de l'avant. De me pencher vers elle, de prendre ses lèvres et de détacher le peu de vêtements qu'elle portait, mais je ne le pouvais pas. Parce que c'était Zoe, et quand cela se reproduirait, je voulais que cela soit réellement significatif. Je voulais que ce soit plus que baiser sur son tapis, la peloter comme si elle n'était qu'une autre parmi les visages sans nom de mon passé.

M'écartant doucement d'elle, je secouai la tête, et elle gémit, puis elle frappa le poing sur le plancher de bois.

— Je te déteste, gronda-t-elle avant de se relever.

Relevant un genou jusqu'à sa poitrine, elle me contempla durement et fit courir ses doigts dans sa chevelure emmêlée, ce qui lui donna un air plus sauvage et séduisant. Je dus presser fortement les paupières parce que cette vision d'elle allait faire faiblir ma détermination.

— Nous savons tous les deux que c'est faux, dis-je avec un grand sourire.

Mais il n'y avait pas de joie derrière lui. Je me sentais plutôt comme un radeau à la dérive, complètement perdu, ne connaissant rien à rien et sans confiance en moi, alors qu'avant, je savais exactement ce que je voulais, y compris quand et comment.

Frustré, je m'appuyai contre le sofa.

— Finissons cela, Zo.

Avançant sa mâchoire inférieure, elle s'empara d'un nouveau sac en plastique avec une aiguille neuve à l'intérieur sur le sofa et le déchira pour l'ouvrir.

— Passe-moi un tampon.

Elle semblait grognonne avec moi, et je ne sus pas quoi faire d'autre que de lui passer le tampon. Zoe ne fut pas aussi délicate avec le perçage suivant. Mais elle m'embrassa tout de même quand elle termina, et c'était déjà quelque chose.

— Depuis combien de temps connaissez-vous les Stones ?

Une femme vêtue d'une robe noire à paillettes, à la hauteur des genoux, bavardait poliment avec moi tandis qu'elle sirotait délicatement dans son verre de vin à long col, laissant une empreinte de rouge à lèvres dessus.

— Pas longtemps, madame. Je tirai sur mon col trop serré.

— Et que faites-vous exactement ?

C'était la cinquième fois ce jour-là, sérieusement, que cette même question m'était posée. Ravalant mon sarcasme, je fis un sourire pincé.

— Je travaille chez Chai Time.

— Chai Time ? Son visage injecté de Botox tenta de se pincer, mais au lieu, ce fut un étrange affaissement de tout le visage. Et qu'est-ce que c'est exactement ?

Encore. Comme si elle avait déjà posé la question.

— C'est un café, madame.

S'il me fallait donner un âge à cette femme, je dirais peut-être la fin de la trentaine, mais sa chevelure blond gris élégante et ses minuscules pattes d'oie me firent penser qu'elle était peut-être simplement une cougar qui paraissait vraiment bien pour son âge.

— Oh. Le dédain dégoulinait de sa langue. Toutes les autres femmes avaient réagi de la même façon. Oh, regardez, voici Lucy. N'est-ce pas qu'elle est habillée de manière tout simplement divine ? Elle poussa un petit cri et sans même un petit au revoir, elle disparut.

Quand elle partit, je n'eus qu'une pensée : « Comment diable me suis-je retrouvé ici ? »

Je me tenais à ce moment sous un grand chêne sur la pelouse la plus verte que je n'aie jamais vue à l'extérieur d'un terrain de golf. Le soleil se couchait lentement sur la rive de l'immense étang, jetant un voile coloré orange et rouge sur l'horizon. Je bavardais avec des gens que je ne connaissais pas qui pensaient probablement que je ne valais pas mieux qu'un voyou.

Cela faisait deux semaines et demie que Zoe m'avait percé. Les perçages avaient d'abord été douloureux et ils me démangeaient foutrement à ce moment. Ryan avait fait semblant qu'il allait les arracher de sur ma peau la première fois qu'il les avait vus.

Me grattant la poitrine, je m'appuyais sur la base du grand chêne. C'était la fin de semaine de la réunion *intime* de sa mère. Ouais, cela me semblait aussi intime qu'une orgie romaine. Il y avait facilement 100 personnes présentes, toutes étaient habillées dans leurs plus beaux atours, et je ne reconnaissais personne.

Les femmes portaient des robes qui s'arrêtaient aux genoux en grandes bandes colorées, se promenant avec des cocktails de bourbon à la menthe et arborant des genres de chapeaux que l'on ne voyait habituellement qu'au Kentucky Derby. Les hommes étaient comme un retour à

l'ère de Gatsby le Magnifique avec leurs vestes blanches et leurs montres goussets. J'étais assurément hors de mon élément.

Au début, j'avais suivi Zoe, mais après un moment, puisque j'avais eu l'impression de trop la coller, je m'étais aventuré seul en espérant au moins rencontrer *Obasaan*, la seule personne dans la famille de Zoe qui ne me détestait pas.

Je jouai avec mon anneau de lèvre, quand je retrouvai finalement Zo. Elle était sur la véranda et discutait avec un gars que j'avais vu beaucoup traîner autour d'elle ce jour-là. Grand, les cheveux foncés, il portait un pantalon kaki, une veste et des mocassins, et il ressemblait tout à fait au genre de gars que ses parents seraient avides d'avoir comme gendre.

Elle riait de quelque chose qu'il avait dit et tapotait son torse. Je serrai la mâchoire en regrettant vraiment d'être venu ce soir-là. Je me sentais comme un connard fini et je me lamentai de ne pas m'y être rendu avec mon camion.

— Tant pis, marmonnai-je avant de me rapprocher de l'étang, plus loin de la foule derrière moi, fatigué de broyer du noir et de me plaindre.

J'avais dit que je l'amènerais là, je l'avais amenée et j'allais rester jusqu'à la fin de la soirée, que je le veuille ou non.

Je ne sais pas trop depuis combien de temps j'étais là, quand finalement, j'eus l'impression que quelqu'un m'observait.

— Hé, séduisant. La voix de Zoe interrompit mes pensées revêches.

Je soupirai.

— Hé.

Elle fit joliment la moue. Tout chez elle était joli. Elle était habillée comme toutes les autres femmes ici, mais sur elle, cela semblait curieusement un peu plus réel, moins tape-à-l'œil. Même si elle portait une robe courte orange vif et un chapeau de paille bleu foncé à large bord, elle réussissait à s'en sortir haut la main. Par la manière dont elle était vêtue, on serait bien malin de découvrir un tatouage. Par-dessus la robe, elle portait un haut crocheté bleu foncé à manches longues qui la couvrait très efficacement.

Cela ne m'était jamais venu à l'esprit avant, mais Zoe avait maîtrisé l'art de se fondre dans le décor. À l'exception des trois minuscules étoiles sur son visage, qu'elle avait cachées avec sa frange, on ne croirait jamais qu'elle soit aussi différente de son entourage que le jour et la nuit.

Je tirai sur les manches de mon veston en tweed d'emprunt. Pourquoi le portais-je ? Parce que Kaori avait lancé un regard sur ma chemise blanche à manches courtes et ma cravate rouge, puis avait déclaré que je n'étais pas convenable. Elle avait demandé à sa bonne (et oui, ils avaient une foutue bonne) d'aller m'en chercher un dans le placard de Thomas. Et sans vouloir offenser le gars, je mesurais un bon dix centimètres de plus que lui ; les manches ne m'allaient donc vraiment pas. J'avais l'air d'un idiot, et je le savais.

— Comment se fait-il que tu sois seul ici ?

Je bus une autre gorgée de ma limonade.

— Je ne suis pas seul ; les canards me tiennent compagnie. Coin coin.

Je gesticulai en direction de la famille de canards glissant sur la surface du lac.

— Alex. Elle tordit ses lèvres.

— Même si j'ai été pris au piège par le colonel Sanders il y a une minute, je n'ai pas été totalement ignoré par la foule.

Ses lèvres s'étirant très loin comme si elle luttait contre un rire, elle soupira.

— Bébé, je déteste aussi ces trucs.

— Où est grand-maman aujourd'hui ? Je l'ai cherchée, dis-je en ignorant la prière dans sa voix.

— *Obasaan* ne se sent pas bien, alors elle n'est pas venue. Elle haussa les épaules. Mais en fait, je pense que c'était juste un mensonge. Elle déteste ces trucs autant que moi.

— Tu sembles t'amuser ; je t'ai vue là-bas rire avec ce gars.

— Qui ? Elle regarda par-dessus son épaule, puis elle rit. Tu parles de Daniel ?

Je roulai les yeux, sachant que je me comportais comme un bébé, mais je m'en foutais à ce moment parce que j'avais un mal de tête qui commençait à se manifester à la base de mon crâne.

— Daniel est juste un ami. Tu n'as pas à être jaloux. Elle sourit.

— Je ne le suis pas. Je grimaçai parce que c'était un vrai mensonge.

— Bébé, Daniel est un gai cent pour cent certifié. Il me questionnait simplement sur mon travail. C'est tout.

Elle me chatouilla les côtes, et je bondis hors de sa portée.

Me sentant stupide, geignard et légèrement gêné, je me contentai de secouer la tête.

— Je n'étais pas jaloux.

— Comme tu veux, cowboy. Comment cela fait-il que tu te sois évanoui dans la nature ?

— Je ne veux pas trop te coller, Zoe. Je sais à quel point cela peut être frustrant. Mais je vais bien, vraiment.

Ses lèvres se retroussèrent bizarrement.

Trouvant un autre arbre sur lequel m'appuyer, je haussai les épaules.

— Zo, vraiment. Tu devrais retourner là-bas avec ton clan. J'ai seulement besoin d'une petite pause pour échapper au barrage de questions « êtes-vous célibataire ? » des femelles qui caquettent.

En se léchant les dents de devant, elle se trémoussa contre mon corps, m'obligeant à enrouler mes bras autour de sa taille.

— Hum. Et quelle a été ta réponse, cowboy ? Avec tes airs de mannequin et tes cheveux blonds, tes yeux bleus, bleus...

Elle fit courir ses doigts sur mon menton, et je durcis instantanément.

— Je parie que tu les as fait baver d'envie en imaginant les petits-enfants.

Je frissonnai.

— Argh, il fallait être là.

Elle rit et se releva sur les orteils, puis elle effleura mes lèvres des siennes doucement, encore et encore, sortant brièvement la langue comme les ailes d'un papillon sur ma lèvre inférieure jusqu'à ce que finalement, un grondement féroce déchire ma gorge.

— J'ai dit que j'appartenais à une petite Asiatique qui pouvait probablement me botter le cul, ainsi que le leur, si elles n'arrêtaient pas d'essayer de me marier à la première célibataire qualifiée.

— Oh, mon Dieu. Elle rit. Tu n'as pas fait cela.

Je remuai les sourcils.

— Si tu n'es pas invitée à la soirée de Noël l'an prochain, tu sauras pourquoi.

Elle fit claquer sa paume sur mon cœur. Avant qu'elle puisse s'éloigner, je l'attirai encore sur moi, la prenant par surprise.

— Alex ? murmura-t-elle.

Mais j'étais fatigué, en colère. Le fait de m'abstenir avec Zoe ne me faisait aucun bien. Je la voulais avec une passion qui me consumait. J'étais agacé d'être là, irrité de respecter cette idée ridicule auto-imposée et encore fermement en place de ne pas avoir de relations sexuelles avec elle. Je voulais seulement un moment seul avec ma copine. Je ne voulais pas être dans une foule composée de gens qui me regardaient avec dégoût et disaient en aussi peu de mots que possible que je n'appartenais pas à leur monde et n'y aurais jamais ma place.

— Jeune homme. Une voix dure nous interrompit.

Je fermai les yeux, mais Zoe fut un peu plus vocale. Elle pivota sur ses talons.

— Papa ?

Thomas se contentait de nous regarder, ses yeux bleus remplis de mépris et du même dédain que j'avais affronté au cours des deux heures passées.

— J'aimerais te parler en privé, fiston, dit-il sans préambule.

Il s'agissait du père de Zoe, alors je ravalai mon agacement et acquiesçai seulement d'un signe de tête. Ce n'était pas comme la dernière fois, alors qu'elle et moi ne sortions pas ensemble et que c'était correct de flirter, d'exciter et d'agir de manière stupide devant eux. En ce jour, j'avais de l'affection pour leur fille, et je voulais qu'ils le voient.

— Papa, sérieusement, tu ne peux pas...

— Non, Misaki, je ne peux pas.

Il se tourna vers elle, sa chevelure parfaitement coiffée remuant à peine quand il commença à s'avancer vers ce que j'avais surnommé la maison de la plantation de Scarlett O'Hara.

Je n'allais pas mentir, l'endroit me faisait paniquer avec toutes ces colonnes d'avant la guerre de Sécession, sa véranda entourant toute la demeure et les volets blancs. C'était aussi

présentieux que Zoe ne l'était pas. C'était également une éclatante gifle au visage, un autre rappel qu'elle et moi étions des opposés parfaits et complets.

— J'imagine qu'il veut que je le suive.

Je me penchai vers elle tandis que je regardais Thomas grimper les marches qui menaient au vestibule de leur petit manoir.

S'arrêtant, il se tourna et arqua un sourcil, puis il me lança un regard qui avait probablement fait s'accélérer plusieurs pouls dans la salle du conseil d'administration.

— Alex, je suis désolée. Elle me serra sur son flanc. Je t'ai observé. Je sais que c'est une torture pour toi. Ne lui permets pas de mal te traiter, parce que peu importe ce qu'il te dira, je fais mes propres choix.

Hochant la tête, j'embrassai le dessus de sa chevelure. Il n'y avait pas grand-chose à ajouter.

Marchant d'un bon pas, je grimpai les marches par deux et suivis Thomas.

— Allô, Walter.

Thomas se pencha et serra la main d'un homme au torse puissant qui se tenait avec un groupe de cinq femmes plus âgées. La chevelure de Walter était d'un blanc de neige et coupée court sur les côtés de sa tête.

— Thomas, dit-il avec un lourd accent du Kentucky, avant de se retourner vers son groupe qui, alors que nous nous éloignions, éclata de rire.

À l'évidence, Walter était quelqu'un. Bon à savoir.

La pièce dans laquelle nous entrâmes avait un ameublement en bois riche. Il y avait un bureau imposant avec une lampe dorée dessus. Avec son abat-jour en dôme de verre vert et sa chaîne pendante, elle me rappela le genre que l'on voyait dans les anciens films de criminels.

Il ferma la porte derrière nous.

Il était malaisé d'affirmer que c'était une pièce ; cela ressemblait davantage à un appartement. C'était immense. Des bibliothèques s'alignaient sur chaque centimètre, du plancher au plafond. Un globe terrestre sur pied dominait un coin. Il y avait des ancrs et de petites répliques de bateaux en bois emprisonnées dans des bouteilles de verre partout.

— Aimez-vous la voile ? demandai-je en faisant tourner le globe terrestre, laissant mes doigts courir sur la surface texturée.

— Non. C'est l'œuvre de Kaori.

Je rigolai dans ma barbe.

— Aimerais-tu boire quelque chose, fiston ? demanda-t-il en gagnant une table roulante argentée remplie de carafes en verre clair.

Après le désastre au bar, j'essayais de me tenir loin du poison liquide. Donc, je secouai la tête.

— Je ne peux pas ce soir. Mais, merci.

Hochant la tête, il se versa un petit verre de brandy avant de se diriger vers son bureau et de tirer la chaise ergonomique pour s'y installer.

— Assieds-toi, fiston.

Le truc du fiston commençait à m'agacer, mais je m'assis quand même. M'attendant à un sermon, je croisai les jambes et m'y préparai.

— Je veux que tu laisses ma fille tranquille.

Je me léchai les dents.

— Je me demandais quand nous finirions par avoir cette conversation, admis-je.

Thomas se contenta de pencher légèrement la tête, puis il ouvrit un tiroir. Il en sortit une enveloppe en papier kraft et il la fit glisser vers moi.

— Qu'est-ce que c'est ? Je fronçai les sourcils, contemplant la chose avec un regard dur.

— J'aime la franchise chez un homme, ce qui explique pourquoi tu n'entendras pas de conneries de ma part. Ouvre le dossier. Tu sauras de quoi il s'agit dès que tu le feras.

Froids. Glacés. C'est ainsi que je sentis soudainement les bouts de mes doigts. Mais le reste de moi était chaud tandis que j'ouvris l'enveloppe.

— Tu n'auras pas à chercher longtemps avant de découvrir que j'en sais plutôt long sur toi maintenant. Étudiant moyen avec une moyenne de B⁻. Tu n'es pas allé au campus depuis un an. À peu près depuis le moment où une madame Liliana Delgado a emménagé dans ta maison de plain-pied de deux mille mètres carrés.

Il parlait, mais je n'entendais rien. J'avais l'impression d'essayer de l'écouter à travers un tunnel.

Je feuilletai une à une les pages qui décrivaient ma vie et je sentis une nausée serrer mon ventre, s'accrocher à mes entrailles.

Ryan n'avait pas rapporté le crime, il ne pouvait pas être ici. Mais j'étais comme un homme possédé, jetant un papier après l'autre sur son épais tapis luxueux et coûteux.

Mes notes à l'école secondaire.

Le premier accident de voiture que j'avais eu à 16 ans. Les trois contraventions pour excès de vitesse. J'avalai péniblement, mon estomac se révoltant violemment.

Même la durée du service militaire de Ryan et sa démobilisation honorable y étaient. Ma peau était tellement chaude, et mon cœur battait beaucoup trop vite.

Une photo de moi en toge, en première page du journal de l'université quand ma fraternité avait organisé une fête. J'étais visiblement saoul ; il y avait trois filles pendues à mon cou. Des filles avec qui j'avais couché à un moment ou un autre pendant cette soirée.

— Où avez-vous eu cela ?

Ma voix était posée, il n'y avait même pas un petit tressaillement. Mais en mon for intérieur, je bouillais, et mes paumes transpiraient. Des points noirs dansaient dans ma vision.

— Où, ce n'est pas important. Le fait est que tu n'es pas assez bon pour elle.

Je n'avais pas encore fini de tourner les pages, et mes mains tremblaient, quand j'arrivai à la fin et pris conscience que *cela* n'était pas là.

— Putain, qui vous a donné le droit de...

Buvant une petite gorgée de son brandy, il sourit.

— Toi, fiston, dès l'instant où tu as décidé de sortir avec elle. Je ne suis pas idiot. Je savais que toi et ma fille n'étiez pas vraiment ensemble la première fois que nous nous sommes rencontrés. Exactement comme je sais aujourd'hui que tu la fréquentes depuis un mois.

Serrant les dents, j'avais envie de rugir, de tempêter et d'enfoncer mon poing dans son visage suffisant, mais je ne pensais qu'à une chose : Zoe. Je ne peux pas, pour Zoe.

— Si vous avez fouillé dans ma vie, vous savez donc que je ne suis pas différent de la plupart des hommes au sang chaud, mais que je suis en santé, je n'ai jamais fait de prison et que j'ai de l'affection pour votre fille. Beaucoup.

— Tout cela est bien beau... pour la fille de quelqu'un d'autre. J'ai dit cela à Misaki quand elle fréquentait cette racaille Ricky ou Ryki ou merde... Je ne sais pas quels noms, vous autres, les jeunes vous vous donnez ces temps-ci.

Il rit, mais moi, je ne riais pas. Je serrai le poing et faisais tout en mon pouvoir pour me retenir de bondir par-dessus le bureau et l'étouffer.

— Ma fille a fait prévaloir son point de vue. Maintenant, il est temps qu'elle grandisse. Je suis certain que tu es un gars parfaitement gentil, mais j'en ai assez de la voir gaspiller sa vie.

Je sautai sur mes pieds.

— Et être avec moi, c'est gaspiller sa vie ?

— Dis-moi, mon garçon... Il but une autre gorgée de sa boisson. Quand comptes-tu terminer l'université ?

Mes narines se dilatèrent.

Il haussa les épaules.

— Est-ce une question trop difficile ? D'accord, que dis-tu de celle-ci : quand comptes-tu arrêter de travailler au café ? Ou bien espères-tu un jour devenir gérant ? Ce n'est pas que je pense que tu ne sois pas assez bon, fiston, c'est que je ne pense pas que tu sois assez bon pour elle.

Il n'y avait plus un point noir ; ma vision était alors complètement rouge.

— Admets-le, tu es à la dérive, et je ne peux pas accepter cela. Je suis un père et je sais que tu ne comprends pas aujourd'hui, mais un jour, tu comprendras. J'aime cette fille. La seule raison pour laquelle je fais cela, c'est pour elle.

Tourner les talons et passer la porte fut la chose la plus difficile que je n'aie jamais faite. Je ne suis pas un bagarreur. Je ne suis pas comme Ryan. J'aime rire, faire l'idiot avec la vie. Les choses me mettent rarement en colère. Mais je suis humain.

J'étais à mi-chemin de la porte, quand ses paroles m'arrêtèrent.

— Il y a une chose, par contre, sur laquelle je me suis interrogé. Un appel au 911 fait il y a sept ans. Quelque chose à propos de ton père...

Trop. C'était trop. Je m'exhortai à ne rien dire, à ne pas le laisser me faire cela, à ne pas laisser la question me toucher.

— Allez vous faire foutre. Ne vous avisez pas de fouiller là-dedans, putain.

Ses deux sourcils se relevèrent, et il marqua une pause, le verre à mi-chemin de ses lèvres.

— J'ai touché un nerf sensible, non ? Je pourrais fouiller davantage, s'il le fallait.

— Est-ce une menace ? Un grondement me déchira. Laissez ma vie tranquille, laissez ma putain de vie tranquille.

— Bien sûr, fiston. Tant que tu promets de faire la même chose. Je pense que nous nous comprenons à présent, n'es-tu pas d'accord ?

La porte s'ouvrit avec un grand bruit. Nous relevâmes tous les deux le regard pour contempler des yeux remplis d'une colère en éruption. Zoe marcha d'un pas raide jusqu'à moi, sa chevelure emmêlée, le chapeau bien disparu. Le haut crocheté manquait aussi.

— Comment oses-tu ? Elle criait, mais elle ne me regardait pas. Il y avait des larmes dans ses yeux.

Thomas se leva.

— Je présume, en voyant ta crise, que ta mère te l'a montré.

Je fermai les yeux, incapable de croire tout cela. Un sentiment de dissociation m'envahit totalement. Cela me faisait l'impression du pire genre d'expérience ultrasensorielle. Puis, Zoe était là, son odeur d'orange tout autour de moi, et ce fut comme une flèche dans le cœur. J'étais tout à la fois chaud, froid et vide.

Simplement vide. Il n'y avait pas de bruit, plus de vision colérique ou de cœur battant violemment. Il n'y avait rien.

— Je vous déteste. Tous les deux.

— Misaki. Thomas secoua la tête. Nous avons fait cela uniquement parce que nous nous soucions de toi.

Un regard par la porte révéla une foule qui se rassemblait dans le vestibule. La politesse leur dictait de ne pas regarder à l'intérieur, de ne pas sembler intéressés par la bataille royale se déroulant dans le bureau de travail, mais il n'y avait aucun doute que les corps se rapprochaient de plus en plus, les cous s'étiraient pour entendre chaque mot prononcé. Tout cela me rendit malade.

— Vous vous souciez de moi ? Souciez ? Humilier mon copain de cette façon parce que vous vous souciez de moi ?

Elle serra ma taille, mais je ne lui rendis pas son étreinte.

Il me fallait sortir de là, mettre de la distance entre eux et mes vérités. Des vérités que je n'avais même pas confiées à Zoe. Que savait-elle ? Que lui avaient-ils dit ?

— Alex ? Sa voix douce passa finalement à travers mes pensées.

Je m'écartai, la contournant pour gagner la porte.

— Ne m'appelle pas ; ne m'écris pas. Tu as dépassé la limite, papa. Tu as dépassé la limite. Mon pied avait à moitié passé la porte, quand elle glissa son bras autour de ma taille.

— Viens, cowboy, rentrons à la maison.

Je ne me souviens même pas comment nous sortîmes.

— Alors, que je comprenne bien. La docteure Alvarez se gratta la joue avec la pointe du stylo qu'elle tenait dans la main. Tu as déposé Zoe chez elle sans parler ?

Alors qu'elle le disait, je compris comme cela avait été con de ma part.

— Je me suis figé, Doc. C'était comme une scène dans un foutu film. Son père me traitait de merde, un groupe de personnes que je ne connaissais pas regardaient à l'intérieur et me jugeaient...

— Et qu'as-tu ressenti ?

En frappant mes genoux avec mes poings, je me penchai légèrement.

— Qu'est-ce que vous croyez que j'ai ressenti, putain ? Incapable de rester assis une seconde de plus, je marchai de long en large dans le petit bureau. Malade. Furieux. Si foutrement en colère que j'avais envie de faire mal à quelque chose.

— Alexander, regarde-moi.

Elle prenait son ton de maman. Je détestais le ton de maman. Mais je ne pouvais pas non plus m'empêcher d'y obéir.

— Quoi ?

Doc fit sauter sa jambe croisée de haut en bas, de bas en haut, m'hypnotisant et concentrant ma vision. Elle se contenta de soutenir mon regard avec le sien, fort, posé et confiant. Lentement, je sentis la bête se détendre tandis que la colère, la déception, le dégoût, mais surtout la honte, commençaient à rebrousser chemin.

— Mais ce n'est pas la raison pour laquelle tu ne pouvais pas parler, n'est-ce pas ?

Les mots étaient si lourds, ils planaient entre nous, et j'avais envie de mentir. Je voulais blasphémer et lui dire qu'elle était folle, qu'elle ne savait foutrement pas de quoi elle parlait. Mais après un an, Doc me connaissait plutôt bien. Je ne sais pas comment elle avait réussi à me comprendre, mais c'était le cas, et je ne pensais pas que notre relation était le moins typique.

Donnant une chiquenaude à une des larges feuilles de ses fausses plantes en pot, je tordis le cou d'un côté et de l'autre jusqu'à ce qu'il craque, puis je soupirai.

— Et s'il avait raison ?

Elle haussa les épaules.

— A-t-il raison ?

— Merde, Doc, parfois j'aimerais avoir une conversation avec vous sans que cela implique une question ou l'obligation de me psychanalyser moi-même.

Je me laissai de nouveau choir sur le bord de son sofa criard et frottai l'os de mon front.

— Mais ce n'est pas pour cela que tu me paies, Alex. Tu me paies pour voir à travers toutes tes sottises et t'amener à affronter la vérité.

— Bien, touché. Je fis un petit sourire ironique.

Doc se leva de sa place habituelle et contourna sa table de travail en ébène brillant avant d'ouvrir le couvercle d'une glacière qui était posée dessus.

— Je ne fais pas cela normalement, mais je pense qu'aujourd'hui, tu en as peut-être besoin. Tiens, bois un Coca-Cola.

Elle me tendit la boisson gazeuse.

— Pendant une seconde, vous m'avez fait saliver. Je pensais que c'était une bière.

Je lui fis un clin d'œil. Elle gloussa.

— Alex, tu es ridicule parfois. Évidemment que ce n'est pas une bière.

Faisant sauter la languette de sa boisson, elle but une gorgée de la sienne avant de dire dans son jargon de docteur pragmatique :

— Alors, dis-moi, et sois franc, qu'est-ce qui t'a bouleversé dans cet incident ?

— Oh, hum... que diriez-vous du fait que ma copine a lu toute cette merde ? Elle a vu des photos de moi avec d'autres filles.

— Oui, mais selon ton propre aveu, elle a rapidement pris ta défense.

Me frottant la mâchoire, je sentis encore une fois les braises recommencer à s'allumer au fond de mes entrailles. J'étais tellement fou, perdu. Pourquoi m'étais-je éloigné d'elle ce soir-là ? Pourquoi étais-je parti ? Parce que j'avais honte... parce que...

Fronçant les sourcils, je relevai légèrement le visage vers la docteur, expérimentant finalement une épiphanie.

— Je suis un perdant. Voilà pourquoi. Parce qu'il a raison. Parce que je ne vais nulle part, et cela, sans me presser et je vais la tirer vers le bas avec moi. Parce que j'ai un père prédateur sexuel et que j'ai si foutrement honte de lui que j'aimerais mieux mourir plutôt qu'on apprenne la vérité là-dessus. Parce que je gaspille ma vie et que je suis lentement ses traces.

La dernière partie fut difficile à dire, elle sortit d'une voix étranglée, et je dus m'interrompre pour m'éclaircir la gorge avant de faire quelque chose de stupide, par exemple pleurer comme un bébé.

— Maintenant, nous avançons, dit-elle doucement.

Il me fallut une bonne minute pour reprendre mon sang-froid.

— Je viens vous voir depuis un an maintenant, Doc, et je ne pense pas m'améliorer. Alors, quel est le but de cela, hein ? Je ne voulais pas paraître en colère, mais je ne pouvais pas le

caché non plus. J'étais bien quand Ryan était perdu, à la dérive ; j'obtenais des notes correctes à l'université. J'allais quelque part. Puis, il s'est remis, et je me suis perdu. Je ne sais pas où je vais, qui je suis. Je sais que j'aime être avec Zoe. J'adore cela ; elle me fait rire et ne me donne pas l'impression d'être tout le temps un connard, mais son père a raison. Je ne vais nulle part.

Essuyant mes paumes sur mon jean, je m'assis et fixai la fausse plante en pot. J'écoutai le rythme régulier de l'eau qui coulait, avec l'envie d'aller pisser.

— Depuis combien de temps sors-tu avec Zoe ?

Sa question me déstabilisa. Je ne m'y attendais pas, j'avais pensé qu'elle me ferait un autre long sermon à propos de faire ceci ou cela, et non... depuis combien de temps je sortais avec elle.

— Presque six semaines.

— C'est un record pour toi, non ?

— J'imagine.

— Tu imagines. Elle agita la main. Depuis un an que je te connais, ta plus longue relation a duré une semaine. Assimile cela.

Ses yeux étaient immenses dans son visage, sa voix calme, mais forte.

— Où voulez-vous en venir ?

— Tu ne fais pas n'importe quoi, Alex. Tu ne l'as jamais fait. C'est pour cela que tu prends ce que tu veux, puis tu t'en vas. Le fait que cette fille soit encore là, que tu te demandes si elle pense du bien de toi ou non, cela signifie quelque chose. Cela te fait également sérieusement t'interroger sur ce que tu fais et pourquoi. Aucune de ces choses n'est mauvaise.

— Je suis content d'être aussi transparent pour vous, Doc.

Je roulai les yeux, mais mes mots manquaient de chaleur. J'étais fatigué. Fatigué de moi-même.

Elle me sourit, ses dents arrondies brillaient.

— Que ressentait-elle pour toi ?

Frottant ma nuque, je pensai à cela longtemps et sérieusement.

— Je ne sais pas. Je pense qu'elle m'aime bien. Je lui fais subir tellement de conneries, par contre. Franchement, je ne sais même pas pourquoi elle reste. Moi, je ne le ferais pas.

Le pire était que c'était totalement vrai. Si je sortais avec une fille qui me laissait tomber comme je le faisais tout le temps avec elle, je me tirerais. Je n'endurerais pas cela. Alors, pourquoi continuai-je à lui faire cela ? Chaque fois que cela se produisait, je me promettais que ce serait la dernière fois. Pourtant, je continuais à retomber dans la même stupidité. Je ne lui avais toujours pas téléphoné, mais elle ne m'avait pas appelé non plus.

— La pensée de la perdre me donne envie de vomir, si je veux être franc. Mais je ne sais pas comment sortir avec quelqu'un, Doc. Je n'ai jamais vraiment essayé avant elle.

— Mais ce n'est pas une bonne excuse, Alex. Une partenaire a une limite. Si tu ne veux pas la perdre, alors tu sais ce que tu as à faire.

— Tout lui dire. Je rigolai, mais cela se termina par un reniflement. C'est ça ? Alors, que devrais-je lui dire exactement ? Par où devrais-je commencer ? Par le fait que mon père a violé mon cousin ou bien par le fait que je ne l'ai pas dénoncé ? Que j'étais trop trouillard pour dire à quelqu'un ce que j'avais vu ? Qu'il serait en prison, si ce n'était pas de moi ? S'il vous plaît, dites-moi comment amorcer cette conversation ; je suis tout ouïe.

Secouant la tête, elle leva la main.

— Non, ce n'est pas cela du tout. Toute bonne relation est construite sur une base de confiance. Six semaines, cela ne semble pas long, mais si tu ne peux pas être honnête, alors il ne te reste que des mensonges. Un vent fort, et la maison de cartes s'effondre, puis c'est fini. Elle haussa les épaules. J'imagine que tu dois te demander si tu penses qu'elle en vaut la peine.

— Évidemment. Je secouai la tête avec véhémence. Mais je ne sais pas si c'est le bon moment.

Elle haussa les épaules.

— Je me suis enfuie pour épouser mon mari après l'avoir connu trois semaines seulement. Tout le monde me disait que j'étais idiote, stupide et bien trop intelligente pour faire quelque chose d'aussi idiot. La semaine prochaine, nous allons célébrer notre 47^e anniversaire. Parfois, on sait. Si c'est le cas avec Zoe, alors être honnête avec elle aujourd'hui sans tarder ne fera qu'aider et non nuire. Cela évitera bien des chagrins, en fin de compte. Si, par contre, dit-elle en croisant les jambes, tu ne fais que t'amuser et ne sens pas que cela pourrait être plus sérieux, alors ne le lui dis pas. Profite du moment pendant qu'il dure et pars sans aucun regret. Ce sont tes deux seules options. Alors, j'imagine que la question c'est : avec quelle option peux-tu vivre ?

Je serrai la mâchoire. La pensée qu'elle me quitte me laissait glacé et vide. Mais comment pouvais-je simplement décharger cela sur elle ?

— J'ai besoin d'elle, Doc.

— Voilà donc ta réponse. Songe à faire une séance à deux à l'avenir. Entre-temps, voici ton devoir pour la semaine. Retrouve-toi, Alex. Vis. N'aie pas peur d'échouer, parce que ce n'est qu'à travers la possibilité d'échec que tu peux commencer à vivre pleinement.

Zoe

— Oh, mon Dieu, je l'adore !

La meneuse de claque sauta en bas de mon divan d'examen, poussant de petits cris stridents tandis qu'elle trottait vers le miroir de plain-pied et fixait le bijou rouge brillant, alors

fermement enchâssé dans son nombril. La mignonne blonde cendrée, qui me rappelait un peu Jamie, à l'exception des yeux bruns, regarda son amie dans le miroir.

— Qu'en penses-tu ? Est-ce que Tommy va l'aimer ?

La fille à la peau foncée avec de longues tresses rousses et noires leva les yeux et hocha la tête joyeusement.

— Ma fille, si cela ne lui donne pas envie de rentrer dedans tout de suite, je ne sais pas ce qui pourrait le faire.

D'accord. Mes sourcils se relevèrent. Je ne faisais que les percer ; les conversations qui se déroulaient là ne dépendaient nullement de moi, mais elles réussissaient toujours à me fournir quelques bons petits rires. Les filles partirent en me serrant dans leurs bras, promettant de revenir à la prochaine paye pour avoir des tatouages de papillons assortis.

Ryko rit quand il arriva derrière moi.

— Merde. Dommage que nous ne donnions pas des cerveaux.

Roulant les yeux, je laissai tomber l'argent dans la caisse enregistreuse et je refermai le tiroir avant de me tourner vers lui.

— Ferme-la, Ry. Qu'en dis-tu ?

— C'est quoi ton problème, merde ?

Ses sourcils tombèrent. Des yeux bruns foncés brillant sous une étincelle de colère me fixèrent. Je connaissais très bien les signes de Ryko, et sa manière de passer ses doigts dans sa chevelure noire hérissée me disait qu'il était sur le point d'éclater.

Je savais que je grognais et que ce n'était pas de sa faute. Mais je n'étais pas d'humeur pour les gars et leurs stupides jeux à ce moment.

— Désolée. Je soupirai. Écoute, donne-moi 15 minutes, d'accord ?

Je ne lui laissai pas l'occasion d'accepter ; je me tournai et sortis par l'arrière de la boutique. Dès l'instant où je fus seule, je me laissai choir sur une caisse retournée et sortis mon cellulaire de ma poche.

Aucun appel manqué.

Qu'est-ce qui se passait ? Grignotant un coin de mon ongle, je secouai la tête. Toujours pas d'appel. Les agissements de mon père faisaient de lui un trou du cul, mais qu'Alex me batte froid à cause de cela me blessait.

La porte s'ouvrit, et Tor se joignit à moi, son corps imposant occupait presque tout l'espace.

— Quoi de neuf, beauté ? demanda-t-il de son délicieux accent rauque.

Habillé d'un jean dépenaillé et d'un chandail en soie gris foncé, Tor était beau ce jour-là. Vraiment beau. Sa chevelure blonde était ébouriffée comme s'il venait de se lever, et même son bouc teint en rouge flamme semblait bien taillé.

— Waouh, Tor, depuis quand es-tu aussi canon ? Je lui donnai un coup d'épaule.

Il sourit très largement.

— Quoi, ça ? Il lissa un pli dans son chandail. Ce n'est rien.

Je remuai mon front.

— Rien, hein ? Tu as l'air appétissant. Qui essaies-tu de séduire, Viking ?

En s'étranglant de rire, il me donna une petite poussée amicale.

— Une entrevue pour un travail. Rien d'autre.

— Tu nous quittes ?

Je ne voulais pas avoir l'air aussi sombre à cause de cela, mais l'idée de travailler là sans Tor était gravement déprimante.

— Non, je veux juste un deuxième emploi. En tout cas, dit-il en chassant le sujet, je t'ai observée aujourd'hui. Tu sembles à côté de la plaque. Qu'est-ce qui se passe ?

Il fouilla dans sa poche et en sortit un sachet de noix crues. Tor était un fou de la santé, ce qui me donna un peu de culpabilité pour le burger au fromage grasseyé que j'avais avalé ce midi-là, mais une fille devait avoir quelques vices, non ?

Par où aborder une question aussi lourde de sens ? Je ne voulais pas démolir Alex ou exposer nos problèmes au salon. Malgré ma colère envers Alex, j'avais de l'affection pour lui. J'aimais sa compagnie. Mais j'avais confiance en Tor d'une manière différente des autres employés.

— Mon copain. C'est juste...

Je soupirai, puis haussai les épaules en lui offrant un petit sourire.

Ses yeux bleus étaient remplis de compassion. C'était bizarre pour moi qu'un mec qui n'avait pas envie de coucher avec moi prenne le temps de s'asseoir et de m'écouter. Cela démolissait ma théorie selon laquelle les gars et les filles étaient incapables d'avoir une relation totalement platonique.

— Il est un trou du cul ? dit-il avec un grand sourire.

— Arrête. Je donnai une petite tape sur son bras costaud. Il n'est pas un trou du cul. Secouant la tête, je pris une peluche sur la lisière de mon jean moulant et l'ouvris. Il est génial et gentil. Il me fait rire.

Ma voix s'égaya tandis que je pensais à nous deux. Il y avait beaucoup de moments amusants mêlés à toutes ces conneries, et je ne voulais pas l'oublier. Je voulais seulement comprendre ce qui pouvait bien se passer avec lui.

— Alors, quel est le problème ?

Il enfourna une amande dans sa bouche et la mâcha lentement.

— Le problème, c'est que mes parents ont fait quelque chose de tellement et d'incroyablement stupide hier. Je sais qu'ils l'ont fait parce qu'ils m'aiment, mais ils oublient que j'ai 21 ans et qu'ils n'ont plus besoin de faire cela pour moi.

Ma mâchoire se contracta lorsque je me rappelai l'expression de dévastation totale qui s'était glissée sur le visage d'Alex. Je me souvenais seulement d'une poignée de fois au fil des ans où

il avait semblé si... triste. J'avais jeté le dossier sur le sol après avoir lu la première page, complètement furieuse, une colère vive contre mes parents pour ce qu'ils lui avaient fait.

Nous avons tous des squelettes, et ouais, cela m'avait fait un mal de chien de le voir entouré de bras de je ne sais combien de filles. Même si cela me blessait, ce n'était pas nouveau pour moi. Je savais depuis le début qui était Alex. Que mes parents me croient ou non, cela n'avait pas d'importance. J'avais décidé de croire en lui, et ils n'avaient qu'un choix. Accepter. Point.

Quand j'avais dit cela à ma mère, elle m'avait lancé un regard de pur dégoût, comme si j'étais trop stupide pour vivre, comme si elle m'avait élevée mieux que cela. J'avais su immédiatement quelles pensées roulaient dans sa tête parfaitement coiffée.

Que je m'ouvrais à la possibilité d'être blessée en sortant avec un coureur, que j'étais assez stupide pour croire les mensonges d'un homme qui avait admis être un genre de gigolo. Mais Alex était différent avec moi. Je le savais dans mon âme. Je le sentais dans sa manière de me regarder, de me toucher et par le fait qu'il ne couchait pas avec moi. Pour lui, c'était aussi bon que de me dire qu'il m'aimait. De ma vie, je n'avais jamais connu Alex ainsi.

Il voulait, il prenait et il partait. Mais avec moi, il était encore là, et c'était à cela que je m'accrochais.

— Ils ont fouillé dans son passé.

Je regardai Tor.

Le visage de Tor était comique à ce moment. Ses sourcils se relevèrent en flèches sur son front, et sa bouche se relâcha.

— Fouillé quoi exactement ?

Prenant un sachet vide de Skittles, je le froissai dans ma main.

— Le genre de merde que dégote la CIA.

Sifflant bruyamment et longtemps, il rigola dans sa barbe, puis il frota ses genoux en un geste nerveux.

— Exactement. Et là, il ne m'a pas téléphoné. Hier, quand nous sommes rentrés, il ne m'a même pas regardée.

— Je ne le connais pas, mais je sais que si quelqu'un me faisait cela, je voudrais le tuer. Qu'il ne l'ait pas fait en dit long.

Je le regardai profondément. Je n'avais jamais vu Tor perdre son calme. En fait, c'était la personne d'humeur la plus égale que je connaissais, avec Alex arrivant tout près en seconde place. Le simple fait que ce doux géant dise cela me fit me demander comment exactement Alex s'en sortait.

— Je crains seulement qu'il pense que je suis comme mes parents fous. Je les aime, mais ils ne montrent pas vraiment leurs meilleurs côtés, et cela m'inquiète parce que je pense que je pourrais être...

— Si tu dis « amoureuse », je pense que je vais vomir par seaux.

Ce n'était pas la voix de Tor.

Surprise, je pivotai brusquement et vis Jamie, qui souriait largement et venait vers nous dans la ruelle. Elle avait l'air superbe ce jour-là. Sa chevelure blonde tombait en cascades sur ses épaules, remuant comme un nuage éphémère sous la douce brise. Dans son pantalon noir habillé et son haut rose à dos nus, elle était élégante.

— Hé, que fais-tu ici ?

Je me levai en époussetant mes fesses.

— C'est ma pause du midi, et je me demandais si tu avais envie d'aller manger quelque chose.

Tor s'éclaircit la gorge. Et tandis qu'il se levait, je l'observai, remarquant la manière dont ses yeux ne se détournèrent pas une seconde du visage de Jamie, la façon dont il la buvait littéralement, et les mots s'envolèrent de mon esprit.

Il l'appréciait.

Comment avais-je pu rater cela toutes ces années ?

— Jamie, c'est agréable de te voir.

Son grand sourire était aisé, large et si foutrement séduisant que c'était un miracle que mon soutien-gorge ne s'enflamme pas. Cet homme dégageait sérieusement une vibration super séduisante ce jour-là, avec sa chevelure à longueur d'épaules tirée en arrière et bien lavée, mettant en valeur les lignes dures et fortes de sa mâchoire. Comment diable Jamie pouvait-elle être immunisée ? Elle devrait être une flaque de désir bavant à ses pieds.

— Hé.

Jamie hocha la tête, puis se retourna vers moi.

Comment mon amie pouvait-elle ne pas sentir la passion ? Je le sentais, et il ne dirigeait même pas ce feu brûlant vers moi.

— Alors ?

Elle tapa du pied.

Je plissai les yeux.

— Où est Angel ?

— Je m'en fous royalement. Rejetant sa chevelure par-dessus son épaule avec un geste nerveux, elle arqua un sourcil. Alors ?

— On se voit plus tard, Jamie. Je dois retourner à l'intérieur.

Tor fit un signe de tête et la regarda au moins le temps de compter jusqu'à trois avant d'ouvrir la porte et de disparaître.

Une fois qu'il fut hors de portée de voix, les épaules tendues de Jamie s'affaissèrent, et sa voix trembla très légèrement.

— Je viens de rompre avec lui, Zo. Genre, pour vrai, pour vrai, cette fois-ci. Je l'ai surpris avec...

Elle renifla et je compris sans même qu'elle me le dise.

Ces derniers jours, le fait qu'elle ait été tellement chipie... tout cela fut oublié parce que je l'aimais. C'est ce que font les amies, elles pardonnent.

— Oh, Jamie. Chérie. Je l'attrairai pour l'étreindre rapidement.

Elle me tapota le dos et hocha la tête.

— Vraiment ? Fini, hein ?

Essuyant une unique larme tremblante sur son cil, elle inspira.

— Cela ne pourrait pas être plus fini, et maintenant, je me sens tellement comme une foutue idiote.

À ce moment-là, l'idée commença à se former dans ma tête.

— Donne-moi une seconde pour mettre de l'ordre dans mon poste de travail et dire à Ryko où je vais. Je reviens tout de suite.

Je n'avais pas faim du tout (j'avais mangé ma part de burger), mais Jamie avait besoin de moi, et j'allais être là pour elle.

J'allais peut-être semer l'idée dans sa tête à propos d'un certain beau et gentil Viking, pendant que j'y étais.

Elle glissa un morceau de gomme à mâcher dans sa bouche et agita la main vers moi à l'endroit où elle s'appuyait contre le mur de briques.

— Je sors manger, criai-je sans vraiment me soucier de savoir si Ryko avait entendu ou non.

La tête de Candy se releva brusquement, et je ne pouvais qu'espérer qu'elle transmettrait le message, mais la connaissant, ce ne serait sûrement pas le cas. Heureusement, Tor savait que je sortais.

Attrapant mon téléphone cellulaire, je remarquai un appel manqué venant d'Alex. Le cœur bondissant dans ma gorge, j'écoutai le message.

« Zoe, je suis un trou du cul. Je sais que ce n'est pas de ta faute. Je suis désolé. Je veux vraiment te voir aujourd'hui, je dois visiter quelques appartements, mais quand j'aurai terminé plus tard, j'aimerais te rencontrer chez toi, Lotus. »

Le message se termina, et je collai le téléphone contre ma poitrine.

— Tu me manques aussi, cowboy.

Chapitre 14

Alex

La chasse à l'appartement avait été chiante. Ce n'était pas parce qu'il n'y avait rien d'assez bien, il y en avait. J'avais même les moyens d'en louer quelques beaux sans avoir à chercher un colocataire, ce qui était parfait, car cette option ne m'intéressait pas beaucoup en premier lieu.

Mais chaque fois que je trouvais un endroit qui aurait pu fonctionner, c'était comme si mon cerveau s'arrêtait et ne me permettait pas de me concentrer sur les aspects positifs. Je pensais seulement que j'étais un foutu trouillard, parce que la perspective de quitter Ryan était un peu comme de la torture pour moi.

Ce n'était pas parce qu'il me fallait la présence d'un cousin pour fonctionner, mais je me demandais : « Et s'il avait besoin de moi ? » En tapotant le bar du pub, je tirai un tabouret et attendis l'arrivée de Zoe après son quart de travail.

Le serveur me glissait une bière au moment où une délicate paire de mains s'enroula autour de mes yeux.

— Devine qui c'est.

La voix de Zoe, un mélange exotique de fille séduisante au ton rauque, me touchait chaque fois. Je ne pus retenir le sourire qui s'étala lentement sur mon visage.

— Tu es là.

M'embrassant la joue, elle se glissa sur le siège à côté de moi et attrapa deux menus, puis m'en tendit un.

— Ouais. Seigneur, la journée était à chier.

— Ouais ?

J'inclinai la bière, inspirant la touche amère de houblon avant de boire cul sec.

— Une nana est venue, elle voulait être percée en bas, dans sa chatte.

Elle me fit un clin d'œil, et je sentis mon corps durcir. Zoe était superbe ce jour-là.

Un maquillage d'yeux de chat et de l'ombre à paupières noire encadraient ses yeux de miel ; la perpétuelle fleur rouge était insérée dans sa chevelure de jais, qui était tordue en un style funky et génial ; une robe chasuble aux rayures bleu marine et blanc dévoilait une bonne longueur de jambes. J'étais un salaud foutrement chanceux.

— Bien, je l'ai toute préparée pour cela et... Elle frissonna. J'aimerais vraiment parfois que les gens se douchent avant de m'ouvrir leurs jambes... Je dis ça en passant. En tout cas, à la seconde où je pose l'aiguille sur la lèvre de sa vulve, elle panique. Et je veux dire, elle panique.

Elle commence à crier comme une poule sur le crack, et son copain commence à menacer de me poursuivre.

Je rigolai.

— Quoi ? Sérieusement ?

Son expression me dit tout.

— Tor et Ryko ont dû leur jouer tout un numéro d'intimidation pour les calmer ; ils faisaient peur à tout le monde. Inutile de dire que je n'ai pas eu un autre client après cela pendant au moins une heure. Une journée d'enfer.

Le serveur revint alors. Je n'étais pas réellement d'humeur pour de la nourriture, alors je la laissai commander pour nous deux.

Se tournant vers moi, elle sourit encore, mais ses yeux qui semblaient toujours voir au-delà de mon masque se firent sérieux.

— Alors, cowboy, qu'est-ce qui se passe ? As-tu trouvé un appartement aujourd'hui ?

Je jouai avec le papier entourant ma bière avec l'ongle de mon pouce, me sentant brusquement dépassé et épuisé.

Elle attrapa ma main et la posa sur ses cuisses, puis elle me caressa comme elle le ferait avec un chien. Lentement et régulièrement, encore et encore. J'avais envie qu'elle n'arrête jamais de me toucher.

Elle se pencha vers moi afin de me murmurer à l'oreille :

— Ça va, bébé. Je sais que c'est difficile. Doc a dit que ce serait le cas, non ? Cela va arriver. Pas de stress.

Je lui avais dit que je voyais une psy deux semaines plus tôt, m'attendant à voir une expression horrifiée sur son visage quand elle s'apercevrait que je n'étais pas totalement en maîtrise de moi-même. Mais elle s'était contentée de hausser les épaules, puis elle m'avait demandé où nous devrions aller manger.

Je ne la méritais pas et je le savais.

Lâchant la bière, je tournai tout mon corps vers elle en forçant nos genoux à se toucher.

— Comment fais-tu cela ?

Elle tira ses lèvres rouge sang de nouveau en un lent sourire sensuel. Je ne pense même pas qu'elle le faisait exprès, mais c'était Zoe. Tout chez elle était séduisant. Incapable de ne pas la toucher une seconde de plus, je replaçai une mèche de ses cheveux derrière sa tête.

— Fais quoi ?

Je n'arrivais même pas à me rappeler ce que je lui avais demandé parce qu'il n'y avait qu'une pensée qui martelait mon cerveau, et c'était celle de la goûter. Au diable, l'idée de Doc. Je n'utilisais pas Zoe ; je ne pensais pas être capable de lui faire cela.

L'attrapant, je la tirai sur mes genoux. Elle poussa un petit miaulement de surprise, mais elle vint volontiers. Son corps était alangui dans mes bras, et quand nos lèvres se touchèrent, ce fut

à nouveau un feu d'artifice. Le lien profond entre nos âmes que je ressentais toujours avec elle sonna fort et clair, puis elle me tira contre elle. Mon corps était vivant, électroifié, et il bourdonnait.

Ses lèvres avaient un goût de baies, et sa langue était aussi sucrée que du bonbon. Je me foutais que nous nous trouvions dans un pub bondé, qu'il y ait des sifflements d'encouragement tout autour de nous, parce que ses mains couraient sur la longueur de mon dos et mon corps était douloureux. Il ressentait du désir. Elle était ma drogue, et j'avais besoin de ma dose.

Alors, je la pris, et elle me laissa faire. Zoe se donna tout entière à moi.

Le baiser pouvait avoir duré cinq secondes ou peut-être même quinze minutes, je n'en étais pas sûr. Tout ce que je savais était qu'une fois que nous nous étions écartés, nous respirions tous les deux bruyamment, et nous nous dévisagions comme si c'était la première fois.

— Alex ? murmura-t-elle.

J'entendis sa question, mais je ne savais pas trop quelle était la réponse.

— Zo.

Je léchai mes lèvres, la goûtant encore sur moi.

— Les ailes sont prêtes.

Le barman fit glisser le panier vers nous, mais j'avais faim pour plus que du poulet. Puis, je me rappelai le pari que j'avais perdu ; je lui devais un repas.

Je me levai et, la dévisageant encore, je tendis la main dans ma poche et sortis mon portefeuille, puis jetai un peu d'argent sur le comptoir.

— Pouvez-vous les emballer pour les emporter ?

— Comme vous voulez.

Le serveur grommela en reprenant le poulet.

— Où allons-nous ?

— Tu n'arrêtes pas de me dire que je te dois un rendez-vous spécial. Je ne cuisine pas, mais je vais t'amener en pique-nique.

— Maintenant ? Elle rit. Il est déjà 17 h 30. Le soleil va bientôt se coucher.

— Sois un peu aventureuse.

Hochant la tête, elle sauta en bas de son tabouret.

— Je connais l'endroit parfait.

— Je me fous de l'endroit. Je vais aller où tu m'entraîneras.

— Ne fais pas de promesse que tu n'as pas l'intention de tenir, cowboy.

— Je ne le fais jamais.

Je mordis ma lèvre inférieure en laissant la colère s'échapper dans mes mots et mes yeux, et je sus qu'elle le vit quand les siens s'ouvrirent largement et que quelque chose de semblable brilla dans leurs profondeurs.

En sortant, nous nous arrê tâmes dans une charcuterie, nous commandâmes deux sandwiches au pastrami sur du pain de seigle et achetâmes une bouteille de vin rouge. J'aurais aimé lui offrir quelque chose d'aussi luxueux qu'elle avait l'habitude de boire avec ses parents, mais j'étais un mec qui gagnait à peine plus que le salaire minimum. Les belles choses n'étaient pas dans les cartes pour moi.

En un rien de temps, nous fûmes sur la route. J'avais laissé mon camion au pub, et nous étions montés dans sa Chevy. Elle volait sur l'autoroute déserte.

— Mes parents sont à Napa pour la fin de semaine.

— Tu plaisantes ?

Elle l'avait dit comme si ce n'était rien, et encore une fois, j'étais conscient de mon manque d'expérience du monde. Il n'était pas étonnant que ses parents me détestent. Ils pensaient probablement que j'étais bien en deçà de la condition sociale de leur précieuse fille unique.

— Ouais, je sais. Elle roula les yeux. Et avant que tu te figures que tu n'es pas de taille, arrête. Je ne suis pas avec toi pour ce que tu peux m'offrir. Cela n'a jamais été notre truc.

Aïe. Je fronçai les sourcils.

Elle me regarda du coin de l'œil.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, bébé. Je veux dire que si je voulais un gars riche, je sortirais avec quelqu'un de bonne descendance, venant de leur club de loisirs. Je n'en ai jamais rien eu à cirer de cela. Je suis avec toi, Alex, parce que c'est toi que je veux. Point.

Juste un peu apaisé, je grognai en changeant de position dans mon siège.

— Je vais t'amener à la maison près de l'étang.

— Zoe.

Je secouai la tête, immédiatement en colère en pensant à cet endroit.

Elle me jeta un coup d'œil, et ses lèvres s'amincirent.

— Alex, je sais ce qui s'est passé là-bas et je suis désolée. Mais j'adore cet endroit, depuis toujours, et je ne veux pas que ton souvenir du lieu soit contaminé par ce que mon père t'a fait. Je veux créer de nouveaux souvenirs là-bas. Avec toi. Je veux que tu l'adores comme moi je l'adore. Veux-tu venir ?

J'avais envie de décliner. Seigneur, tout en moi avait envie de hurler. Je ne voulais pas retourner dans un endroit où j'avais subi une des plus grandes humiliations de ma vie, mais je ne trouvais pas le courage en moi de lui refuser cela, surtout pas quand elle me regardait, totalement adorable avec ces grands yeux en forme d'amande et ce sourire sensuel.

— Zoe, tu me tues.

Mais son énorme sourire me convainquit que cela valait la peine.

— Bien... Elle haussa les épaules. Elle est à moi, en fait. Ils me l'ont achetée juste après l'école secondaire. Comme je compte m'y retirer pour y vivre un jour, je veux vraiment que tu l'aimes.

Elle rit.

Je voulais l'imiter, mais j'étais encore arrêté par le fait que ses parents lui avaient acheté une maison comme cadeau pour son diplôme. Ma mâchoire se contracta. Je savais que je ne devrais pas permettre que cela me dérange, mais à la vitesse où j'évoluais, je n'allais même pas être capable de lui acheter une voiture, une maison encore moins. Quand étais-je devenu ce foutu perdant ?

— Allons, cowboy. Elle me tapota le genou. Si tu ne veux pas, nous n'irons pas. Je veux seulement être là où tu es ; le lieu n'importe pas vraiment.

Je n'aimais pas voir ma poupée me supplier ; cela me donnait l'impression d'être un connard. Ce n'était pas de sa faute si j'avais abandonné l'université pour poursuivre des études en P.A.R.E.S.S.E.

Ravalant mon orgueil, j'embrassai une jointure de la main avec laquelle elle me caressait.

— Ça va.

Nous ne parlâmes plus, jusqu'à ce que nous sortions de l'autoroute et avancions sur la petite route de campagne familière remplie d'arbres et de gares isolées, rouge grange. Des chevaux et des vaches broutaient dans les pâturages, et l'allée dans laquelle elle tourna ensuite abandonna le bitume pour du gravier. Le soleil commençait sa lente descente vers la ligne des arbres, et tout cela aurait eu l'air d'une carte postale sans les nuages gris et menaçants au loin.

L'odeur du foin coupé passa dans la voiture, et mon estomac bouilla par le simple fait d'être de retour là. J'avais espéré, quand j'étais parti, ne jamais revoir cet endroit.

Elle s'arrêta, et immédiatement, mon corps se mit à transpirer à la vue de la véranda blanche entourant la maison.

— Zoe. Je ne veux pas...

Je pianotai sur la portière avec mes doigts, fixant la demeure comme si je voulais l'assassiner.

— Nous pouvons partir, bébé. À toi de décider.

Elle se montrait compréhensive, mais je savais qu'elle voulait rester. Je pouvais y arriver. Je le pouvais, pour toute la merde que je lui avais fait subir. M'éclaircissant la gorge, je lui demandai :

— Comment ton père peut-il avoir les moyens de posséder un tel endroit ?

— C'est un pétrolier, Alex. Tout cela, c'est la pompe et les cérémonies ; c'est la maison pour frimer avec la crème de la crème de l'industrie du pétrole que mon père fréquente. Tu devrais voir leur maison à Aspen.

J'étais assez convaincu qu'elle ne plaisantait pas, alors je ne posai aucune question. Les nerfs se manifestaient à nouveau, et quand ces salauds enfonçaient leurs griffes dans moi, je devenais de mauvaise humeur. Je savais que ce n'était pas de sa faute, mais voir cet endroit,

d'où Zoe venait, avec qui elle pouvait être, tout cela me fit me demander pourquoi diable elle voulait être avec moi.

Son père avait raison. Je n'allais nulle part et je la tirais du mauvais côté de la pente.

En remontant la longue allée, elle sourit.

— Il n'y a personne ici.

— Quand reviendront-ils de leurs vacances à Napa ? Je ne veux pas de surprise parce que je ne veux réellement pas les voir en ce moment. Je suis désolé, Zo.

Elle me tapota la cuisse.

— Ils ne vivent pas ici, bébé. Ils ne viennent que lorsqu'ils organisent une fête. Comme je l'ai dit, cet endroit est vraiment le mien. Seulement, je ne voulais pas emménager dans cette grande demeure toute seule. J'ai déjà essayé de convaincre Jamie, mais elle a dit que c'était trop une campagne de péquenaud. Ce n'est pas dans ses goûts.

Elle ouvrit la porte, puis elle entra et attendit que je la rejoigne avant de reprendre là où elle s'était interrompue.

— C'est l'un des endroits préférés d'*Obasaan*.

Tandis qu'elle parlait, ses poignets voletaient comme les ailes brisées d'un papillon de nuit, et ses yeux de miel dansaient d'excitation.

Zoe avait l'air d'une fleur exotique, aussi déplacée dans cet environnement que je me sentais. Elle était un oiseau du paradis sauvage. Ma copine avait l'air d'avoir été directement transplantée là hors des années cinquante ; elle était sensass avec sa queue de cheval bouffante. Mes doigts démangeaient de suivre les lignes gracieuses de ses bras tatoués.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi époustouflant. Le soleil se couchait derrière elle tandis qu'elle marchait à reculons et me faisait signe de la suivre avec un doigt replié.

— Ce que je voulais te montrer est à l'arrière. C'est la raison pour laquelle j'adore autant cet endroit. Ils l'avaient démonté pour la fête, mais elle est réinstallée maintenant, et je veux que tu la voies.

Jetant un regard par-dessus son épaule, elle se mordit la lèvre inférieure.

— Tu vas probablement penser que je suis tarte, mais je veux que tu fermes les yeux.

— J'ai déjà vu l'étang, Zoe.

— Ce n'est pas cela que je veux te montrer. S'il te plaît ? Pour moi ?

Elle se mordit le coin de la lèvre, et en poussant un gros soupir bruyant, je fermai les yeux. Je sentis plus que je ne vis le mouvement brusque de sa main tandis qu'elle la passait devant mon visage.

— Sont-ils fermés ?

Je hochai la tête.

— Ouaip.

— Bien. Attends ici. Ne bouge pas.

Elle pressa mon épaule, et j'entendis le bruissement de l'herbe tandis qu'elle s'éloignait rapidement ; puis, le grincement bruyant d'une peinture attira mon attention à quelques mètres au loin.

Une minute plus tard, elle était de retour et tenait ma main.

— Puis-je regarder maintenant ?

— Non. Elle rit. Pas encore. Garde les yeux fermés. Avance. Contourne le nid-de-poule. Non, à ta gauche. Ouais.

Suivre ses instructions n'aidait pas vraiment ; je tombais dans chacun des nids-de-poule et ornières, et je faillis tomber en plein visage une fois, mais cela valait la peine parce que je la faisais rire, sourire. Ce son provoquait d'étranges choses dans mon corps. Il ramollissait et durcissait tout à la fois, haletant et prêt à exploser. Son père était un souvenir qui disparaissait dans les coins les plus sombres de mon esprit.

Les yeux fermés, sentant ses mains caresser mon corps, je devenais tellement sexuellement excité qu'il était difficile de penser en oubliant le gonflement soudain de ma queue et ce que je voulais faire avec elle. Je m'en retenais parce que je voulais qu'elle sache qu'elle était différente. Mais ne pas la toucher ne me semblait plus la bonne chose à faire non plus.

— Maintenant ?

Je soufflai, essayant de faire des pas extrêmement longs pour que mon problème soit moins visible.

— Maintenant.

J'ouvris les yeux et je la vis, posée à moins de cinq mètres devant moi sur le même étang devant lequel je m'étais tenu avant que ma vie se désintègre. L'étang mesurait facilement deux terrains de football en largeur et en longueur. Des chênes et d'autres arbres que je ne pouvais pas nommer se tassaient sur la rive. Il était calme, mais la manière dont le soleil brillait sur l'eau le faisait scintiller sous des nuages d'argent. Il était imposant, mais je sus immédiatement que ce n'était pas l'étang qu'elle me montrait. C'était la grande pagode blanche, verte et rouge d'inspiration indonésienne flottant sur un immense quai qui n'était assurément pas là avant.

— Merde, où était ce truc pendant la fête ?

Elle sourit.

— On appelle cela la magie d'avoir beaucoup d'argent et les moyens d'embaucher des tas de gens pour nettoyer les dégâts et remettre tout en place en 2,2 secondes.

Une transformation instantanée se produisit chez elle. Elle était encore canon et séduisante au possible, la fille attirante que je connaissais et pour qui je développais des sentiments intenses, et elle étincelait. Assez semblable à l'étang, elle rayonnait et pas seulement sous l'effet des rayons de soleil qui l'entouraient. Cela venait de l'intérieur, et je ne pus m'empêcher d'aller vers elle, voulant entrer dans sa joie et la faire mienne.

— Chaque fois que la famille venait ici, je me cachais toujours dans la pagode. Parfois, je faisais même semblant d'être quelqu'un d'autre, quelqu'un de normal.

— Nan. Je secouai la tête. Tu faisais semblant que ton chevalier venait te sauver, admets-le.

Je lui fis un petit sourire narquois en l'attrapant par la taille. Elle me donna une tape sur le torse et se dégagea rapidement de mon étreinte.

— Pff. Si je souhaitais quelque chose, ce devrait être un guerrier samouraï.

— C'est séduisant, dis-je en ronronnant.

Roulant les yeux, elle grogna.

— Tu es tellement bizarre.

— Tu adores cela, admets-le.

Je reportai le regard sur l'étang, prêt à faire de la poésie comme un idiot sur le décor, n'importe quoi pour l'impressionner et l'amener à tourner encore son beau sourire vers moi. Mais quand je me retournai, les mots moururent dans ma bouche parce qu'elle avait retiré sa robe chasuble et elle était debout devant moi dans un bikini bleu poudre avec de petits pois blancs.

— Déshabille-toi, cowboy.

Ouais, cela m'allait, même si je n'étais pas si certain de vouloir nager dans les algues de l'étang.

— Nager dans cela ?

— Quoi ? Elle plissa les yeux. Ne me dis pas que tu as peur qu'un petit poisson te suce le gros orteil ? Cela démolirait ton aura de mystère pour toujours, cowboy.

— J'ai une aura de mystère ?

Elle s'humecta les lèvres, mais elle ne répondit pas ; elle se contenta de pivoter et de s'élaner d'un coup de talon. Elle fila vers le quai en bois. Son fessier en forme de pomme remua d'une manière séduisante, attirant mon regard, m'hypnotisant. Je ne me secouai pas de cet état avant qu'elle eut percé l'eau avec un plongeon gracieux de cygne. Une grande ondulation fut tout ce que je vis alors qu'elle disparaissait sous l'immobilité verte.

Comme si un interrupteur s'allumait, je cessai de la reluquer avec un grand sourire idiot sur mon visage et je retirai mes bottes, mon jean et mon chandail aussi vite que possible. Je n'avais plus que mon boxer, mais cela allait devoir faire l'affaire.

Elle remonta à la surface de l'eau.

— Allez, cowboy, j'attends.

Et moi, je ne pouvais plus attendre une autre seconde.

En deux secondes, je sautais du quai, en deux autres, je remontais d'un coup de pied à la surface et poussais un grand cri de guerre sous la surprise du choc de l'eau froide sur ma chair chaude.

— Putain, c'est froid.

— Bébé, dit-elle d'une voix traînante avant de nager jusqu'à moi.

Soudainement, l'eau ne me parut plus si froide.

Ses bras s'enroulèrent autour de moi, et elle se lança dans un baiser qui me souffla tout l'air dans mes poumons.

— Tu vois, c'est agréable ? dit-elle après une seconde.

Je replaçai une mèche de cheveux derrière son oreille et pataugeai lentement vers un endroit où je pouvais me tenir debout. L'eau devait être vraiment profonde, parce qu'il me fallut une seconde avant de pouvoir me lever sans être sur le bout de mes orteils. Enroulant de longues jambes minces autour de ma taille, elle me mordilla l'oreille.

— C'est parfait, acquiesçai-je.

Elle mit son nez dans mon cou, rendant ma peau brûlante, puis elle soupira.

— Parle-moi.

Je grognai.

— De quoi ?

Son expression (un sourcil arqué avec les lèvres pincées) disait tout.

En expirant bruyamment, je jouai avec la corde dans son dos, tirant délicatement dessus au début, puis un peu plus fort chaque fois, me demandant distraitement combien de fois je devrais tirer dessus pour qu'elle glisse hors de son haut.

— Je n'ai pas lu tout le dossier, Alex.

Ma mâchoire s'avança devant ce rappel de la fête. J'avais l'impression que c'était à un million de kilomètres de moi et je ne voulais pas y repenser. Je voulais oublier que cette merde s'était produite.

— Zoe, n'en parlons pas.

— Mais ma mère a quand même dit quelque chose, et je ne veux pas que tu sois en colère.

Instantanément, ma colonne vertébrale se raidit, et dans mon cœur, je sus ce qu'elle allait me demander, je le sus avec chaque fibre de mon âme.

— L'appel au 911.

Ce n'était pas une question, ce n'était pas nécessaire. Elle n'agit pas de manière perplexe ou étonnée ; son expression était triste, mais remplie de questions.

En pianotant avec ses doigts sur la longueur de mes favoris sur la ligne de ma mâchoire, elle hocha la tête.

— Tu n'es pas obligé de me dire quoi que ce soit, si tu ne le veux pas.

— Mais tu es curieuse ?

Une libellule fila sur la surface de l'eau avant de s'éloigner en vitesse.

Depuis des jours, je savais que cette conversation se produirait, je savais que je ne pouvais pas cacher cela sans fin. Mais je n'étais pas encore convaincu que lui dire était la bonne chose à faire. C'était sombre et profond. Si elle n'était pas aussi sûre pour moi que je l'étais pour elle

? Et alors ? Je ne savais pas si je pouvais supporter la pensée que quelqu'un me connaisse de manière aussi intime. Ce n'était pas comme si j'étais un amateur de fétiches. Seigneur, j'aurais aimé que ce soit seulement cela. J'aurais aimé pouvoir simplement lui dire que j'aimais être fouetté, enchaîné et humilié, être obligé d'appeler ma copine vêtue de latex « maîtresse ». Ce serait tellement plus facile que ceci.

— Cowboy. Sa caresse était tellement, tellement douce ; je ne pus retenir mes tremblements. Bébé, regarde-moi. Tu n'es pas obligé de me le dire ; je suis désolée d'avoir posé la question. Je suis désolée.

Les nuages noirs que j'avais remarqués au loin plus tôt semblaient alors beaucoup plus près.

— Que t'a dit ta mère, Zoe ?

Des mains douces encadrèrent ma mâchoire, m'obligeant à la regarder.

— Surtout des hypothèses. Mais je ne nierai pas que les questions me troublent. Je ne peux pas supporter la pensée que mes parents en savent plus sur toi que moi, qu'ils l'ont découvert en faisant quelque chose d'aussi dégoûtant. Je suis désolée qu'ils aient fait cela, bébé. Je jure que je n'avais rien à voir là-dedans. Mais je m'inquiète pour toi.

J'avais dit à Ryan depuis le premier jour où il avait rencontré Lili qu'il devait être honnête. Que s'il songeait sérieusement à faire d'elle plus qu'une aventure temporaire, il devait lui dire la vérité. Ces mêmes paroles m'avaient été dites par Doc.

Mais en face de mes propres mots, je comprenais finalement Ryan d'une manière toute nouvelle. La peur malade qui rongeaient l'estomac comme un cancer et déclenchait la transpiration sur la peau, c'était un genre de nausée faite de bile bouillante, et je ne voulais pas le faire.

Je fermai les yeux.

— Alex, dit-elle ; sa voix trembla.

Elle m'appelait par mon prénom uniquement quand c'était sérieux. Je savais que je devrais la regarder, chasser cela d'un rire et faire semblant, mais le masque que j'avais porté pendant si longtemps glissait et se transformait en poussière juste sous mes yeux. Je ne pouvais plus faire semblant ; je n'en avais plus la force.

Mais je ne pouvais pas le lui dire non plus. Nous n'en étions qu'à nos débuts. Et si elle me quittait ? Et si elle me traitait de salaud et me disait de ne plus jamais la rappeler ?

Merde.

Cette pensée était douloureuse, physiquement douloureuse. Je ne m'étais pas senti aussi vivant depuis des années. Être avec Zoe, c'était comme réapprendre à marcher, à courir, après des années à penser qu'on serait coincé dans un fauteuil roulant le reste de sa vie. La perspective de devoir retourner dans le fauteuil était inimaginable.

— Alex, regarde-moi. Sa voix me cajolait, et comme si j'étais un animal apeuré pris au piège de sa propre ombre, sa douce cadence me calma, et sa magie commença à opérer. Bébé,

regarde-moi.

Enroulant ses bras et ses jambes plus fortement autour de moi, elle sourit, et la glace autour de mon âme commença lentement à fondre.

— Hé. Elle sourit gentiment. Tu es de retour. Sens-tu mes bras ? Mes jambes ?

Je hochai la tête.

— Ils t'étreignent. Je t'étreins, Alex, tu n'es pas seul. Pas si tu ne le souhaites pas. Je suis ici pour toi. Tu peux me faire confiance.

Je le voulais, avec tant de force. Je voulais qu'elle me connaisse, véritablement, de la manière dont très peu de gens en ce monde me connaissaient. Je voulais la liberté d'être avec quelqu'un sans toujours devoir prétendre que j'allais bien, que ma vie n'était pas à chier.

Le tonnerre gronda.

Les mots de Doc flottèrent jusqu'à moi, les ramenèrent à la surface depuis les profondeurs de mon cerveau.

Mais la vérité restait coincée dans ma gorge. J'ouvris et je refermai la bouche comme un poisson sur la terre, cherchant désespérément l'eau.

Elle posa sa tête sur mon torse.

— Tu peux me faire confiance.

— Pourquoi me pousses-tu à faire cela, Zoe ?

Elle ne semblait pas s'attendre à cette question, car tout son visage se plissa.

— Je veux que tu me fasses confiance.

— C'est le cas.

Je dégageai ses membres de mon corps. J'avais besoin d'air. Toutefois, je voulais le dire à Zoe et je ne ressentais vraiment pas de colère contre elle.

— Mais...

Mais... certaines vérités sont privées, terribles, si affreuses qu'on aimerait passer son cerveau à l'eau de Javel et frotter jusqu'à ce qu'elles disparaissent.

Ma mâchoire se contractant, je griffai mon visage.

— As-tu déjà pensé qu'il y a certaines choses que tu ne veux pas vraiment savoir ?

— Non. Elle secoua la tête.

Je tournai et me dirigeai vers le rivage. La trempette dans l'eau écumeuse de l'étang perdait tout à coup tout son attrait. J'allais le lui dire, vraiment, mais je n'étais pas préparé à le faire à cet instant : je n'avais pas trouvé un plan. On ne pouvait pas simplement lâcher cela devant une personne. Cela prenait du temps, de la réflexion et de la planification. Merde... elle gâchait tout.

Barbotant jusqu'au rivage, je commençai à enfiler mon pantalon sur mes jambes dégoulinantes d'eau, à la seconde où je touchai la terre. Le jean collait, et je dus tirer plus fortement, ce qui ne fit qu'accroître mon irritation. Elle effleura la ligne de mon dos.

— Tu ne vas pas t'enfuir, m'entends-tu, Alexander Donovan ?

Je grognai, ramassant brusquement mon chandail sur le sol.

— Je suis un homme fait, Zoe. Je vais partir quand je dirai que je suis bien prêt à partir et je suis prêt à le faire maintenant. Alors, soit j'appelle un taxi, soit tu reviens avec moi. C'est ta décision.

Plantant ses mains sur ses hanches, elle me jeta un regard mauvais. Et si je n'avais pas été si furax, j'aurais en fait pu trouver cela adorable : sa manière de m'affronter vêtue de seulement d'un bout d'élasthane avec des petits pois.

— Tu veux lancer des ultimatums ? En voici un pour toi. Elle me jeta un regard noir. Tu pars, et c'est fini pour moi. Je ne vais plus endurer tes conneries, à moins que tu me donnes une bonne raison. J'ai de l'affection pour toi, Alex, beaucoup. Mais ce n'est pas ainsi que les relations fonctionnent, pas celles qui sont saines, en tout cas. Et j'ai fini de laisser les gars penser que cela me convient. Alors, décide.

Les mots ricochèrent comme le tonnerre entre nous, suivis de près par une couche de lumière bleu blanc. La tempête avait éclaté, et là où la terre était calme plus tôt, il y avait alors des brindilles et des cailloux qui me piquaient les joues tandis qu'ils étaient ballottés par le vent.

— Tu veux le savoir ? Bien, rugis-je sans plus réfléchir.

Les années de rage, d'impuissance et de douleur emmagasinées, tout cela éclata au grand jour.

Zoe

— Alex...

Je m'avançai vers lui, l'approchant comme je le ferais avec un animal sauvage. Je ne l'avais jamais vu ainsi tremblant et hébété.

Le ciel s'était ouvert, le tonnerre et les éclairs tempêtaient autour de nous. L'étang s'agitait et semblait furieux. Il restait là, debout au milieu du champ désert, laissant la pluie couler sur son visage comme des larmes. Ses yeux argentés étaient sur moi, mais regardaient au-delà de moi.

— Alex, murmurai-je. Il ne bougea toujours pas. Alex, dis-je un peu plus fort. Aucun mouvement. Alex. Plus fort encore.

Il ne semblait même pas avoir conscience de ma présence, mais alors, je le secouai, pas avec rudesse, mais suffisamment fort pour lui faire comprendre que j'étais encore vivante.

Ses yeux se tournèrent vers les miens, et j'inspirai brusquement devant la douleur paralysante en eux. Ma gorge se serra.

Ses doigts étaient durs tandis qu'ils s'enfonçaient dans mes épaules.

— Tu veux savoir pourquoi il y a eu cet appel au 911 ? Pourquoi j'ai raccroché au nez de la téléphoniste après avoir dit que mon père ne méritait plus de vivre ? Pourquoi les flics sont venus m'interroger pendant des heures et que mes parents leur ont dit de laisser tomber l'enquête ? Tu veux vraiment savoir cela ?

Ses mots étaient furieux et secs, mais il m'attirait contre la courbe de son corps, s'appuyant sur moi, de sorte qu'il me protégeait de presque toute la pluie continue tombant sur ma tête et mes épaules. Nous ne devrions pas être à l'extérieur par ce temps ; chaque fibre de mon corps me criait de sortir de ce champ, mais je ne pouvais pas le laisser comme cela. Malgré toute la peine qu'il m'avait faite ces quelques dernières semaines, je ne pouvais pas simplement l'abandonner.

J'ai dit la seule chose qui me venait à l'esprit.

— Je suis là.

Enroulant mes bras autour de sa taille, je posai la tête contre son torse et ma paume à plat sur son cœur qui battait régulièrement.

Son corps tremblait, et je n'étais pas convaincue que l'eau coulant sur son visage n'était pas en fait véritablement des larmes. Ses poumons se soulevaient et s'abaissaient, il frissonna, puis il me dit :

— Quand j'avais six ans, mon père...

Je ne pouvais pas imaginer ce qui pouvait rendre si sombre et dénuée d'espoir une personne comme Alex, tellement sûr de lui et généralement heureux. J'avais envie de me glisser en lui, de le tenir contre moi, de ne jamais le lâcher. Poussant ma main sous son chandail humide, je massai la base de sa colonne vertébrale en dessinant des cercles, faisant de mon mieux pour l'ancrer dans le présent. Pour l'arracher à ses forces qui tentaient si fort de l'attirer.

— Violé. Il a violé. Il... Sa voix se cassa.

Je ne pouvais pas bouger, comme si mes pieds étaient collés solidement à la terre boueuse sous eux. Je m'étais toujours interrogée sur le mal, la laideur qui parfois pointait le nez au fond de ses yeux, sur le rare aperçu que j'avais de la terreur et la douleur. Je ne l'avais jamais compris, je n'aurais jamais pu deviner.

Craignant de parler, mais sachant qu'il le fallait, je me tournai pour le regarder et je pris son visage entre mes mains, obligeant son regard à plonger dans le mien.

— Qui a-t-il violé, Alex ?

Je fus étonnée d'entendre la force de ma voix, car je ne me sentais ni forte ni brave. J'étais nauséuse. J'étais malade devant ce qui pouvait s'être passé.

Serrant mes doigts, il dessina des cercles avec son pouce dans mes paumes, selon un cycle automatique et répétitif.

Ma bouche avait le goût du plomb quand je lui demandai :

— Était-ce toi ?

J'avais posé la question d'une voix si basse que j'étais certaine qu'il n'avait pas pu m'entendre à travers le vacarme au-dessus de nous, mais il m'étonna en secouant la tête.

— Non.

À ce moment, il faisait courir ses mains sur mon corps, de haut en bas de ma colonne vertébrale, sur mes fesses, en m'attirant plus près de lui. Ce n'était pas sexuel ; c'était davantage comme s'il avait besoin du lien, de me sentir.

— A-t-il été envoyé en prison ?

Ses yeux se fermèrent avec force, et son visage se tordit en une grimace avant qu'il secoue finalement la tête.

— Je ne comp...

— Parce que j'ai été trop trouillard pour parler. Parce que j'ai fermé ma gueule quand j'aurais dû le dire à quelqu'un. Quand je l'ai finalement dit à quelqu'un, on n'en avait plus rien à faire. Elle s'en foutait.

Il sanglotait, ses épaules tremblaient, tout comme ma mâchoire ; j'avais désespérément envie de soulager la douleur en lui. Mais les larmes, elles n'étaient pas tristes ; elles étaient furieuses, et lui aussi.

— Tu veux savoir qui je suis ? Tu as raison. Je suis un blanc-bec. Je suis pathétique. Je ne suis rien. Je suis un lâche qui s'est caché sous les jupes de sa mère, trop peureux pour dire la vérité parce que personne ne voulait la savoir. Et il a souffert à cause de cela !

En un instant, je sus, mais je n'allais pas le lui demander. Mais cela était tellement logique. Pourquoi lui et Ryan étaient aussi proches qu'ils l'étaient, pourquoi Lili était aussi protectrice, pourquoi Alex voyait une psy. Lentement, les pièces du casse-tête fissuré se recollaient.

Son père avait violé Ryan.

Alex avait vu ce qui s'était passé.

C'était pour cela que parfois, Alex devenait froid, cessait de rire et devenait distrait.

Encadrant son visage de mes mains, j'obligeai ses yeux à regarder dans les miens.

— Je t'aime.

Ses pupilles se dilatèrent, la couleur argentée sembla briller davantage, puis il tira mon visage vers le sien, prenant mes lèvres avec les siennes. Sa langue bougea à l'intérieur de ma bouche comme s'il voulait me manger, m'avalier tout rond. Je le laissai faire, car moi aussi, j'en avais besoin.

Je comprenais finalement pourquoi mon cowboy avait fait toutes ces choses. Alors même que mon cœur éclatait en apprenant ses vérités, il était submergé par la joie. Il m'avait fait suffisamment confiance pour me le dire, il devait donc m'aimer lui aussi. Aucun homme ne confierait quelque chose d'aussi sombre et intime, autrement.

— Je t'aime, murmurai-je encore contre sa chair enflammée.

Le tonnerre gronda, sa violence ébranlant le monde autour de nous. Elle remplit l'air d'un arôme d'ozone et de bois brûlé. Me soulevant de terre, Alex m'obligea à enrouler mes jambes autour de sa taille, puis il pivota et nous ramena vers la maison vide.

Je savais que nous allions faire l'amour une deuxième fois et je pouvais à peine contenir mon excitation. Mes cuisses tremblaient, ma peau se tendait sous l'effet d'une bouffée de chaleur provoquée par le désir et le besoin. Après que je lui eus montré où mes parents cachaient le trousseau de clés supplémentaires, dans l'éventualité où nous nous retrouvions pris dehors, il ouvrit rapidement la porte, puis nous nous retrouvâmes dans la maison étrangement déserte, mais il ne voulut pas encore me reposer au sol.

Il tomba à genoux devant le foyer, et nous nous arrachâmes violemment nos vêtements, le désespoir nous rendant maladroits dans notre hâte de presser la chair contre la chair.

Et même si j'étais trempée, ma peau était en feu quand il me débarrassa de mon bikini mouillé. Notre union ne fut pas aimante ni facile.

Elle fut rageuse et affamée, presque violente.

Mais j'avais besoin de sentir qu'il était présent, besoin de savoir qu'il était là, juste ici avec moi. En murmurant contre mon cou, il lécha le creux sur ma gorge, puis il écarta mes cuisses. Je sentis sa rigidité frotter contre ma chair enflammée et mouillée, une seconde avant qu'il se glisse à l'intérieur.

Il ne prit pas de condom, et je ne l'obligeai pas. Nous avons passé les tests et avons été déclarés sains ; je prenais la pilule, et c'était exactement ce dont j'avais besoin. Aucune barrière. Aucun mur entre nous, désormais.

— Misaki. Misaki.

Il gémit mon nom encore et encore ; la seule fois où il utilisa mon véritable nom fut quand nous nous unîmes. Je ne sais pas s'il le savait, mais j'adorais cela. C'était comme son propre surnom d'amour personnel pour moi. La seule fois où j'adorais entendre ce nom. Le seul homme à qui je ne permettrais jamais de l'utiliser parce qu'Alex était à moi et que moi, j'étais à lui.

Il fut rude, cognant en moi, me poussant avec force sur le tapis posé sur le plancher de bois, mais je sentis à peine le sol dur. Tout ce que je sentis fut lui à l'intérieur de moi, s'enfonçant si profondément que, je le jure, c'était comme s'il me traversait de part en part. J'enroulai mes bras et mes jambes autour de son corps, je haletai et je gémis pendant que la marée montante de mon propre orgasme commençait à me submerger.

Il s'agissait tellement plus que de simplement satisfaire nos besoins. Nous unissions nos cœurs et nos âmes. Peu importait ce qui se passerait dorénavant, je ne le regretterais jamais. Je m'étais entièrement donnée à lui. J'appartenais à Alex Donovan, et cela m'allait parfaitement.

— Y es-tu presque ? demanda-t-il à travers des dents serrées, les yeux fermés avec force, le visage tordu en un masque laid d'effort physique.

Le fait qu'il attende que j'aie atteint mon propre plaisir avant de prendre le sien me fit basculer.

J'attrapai les perçages sur ses mamelons et les tournai délicatement, hurlant quand l'orgasme me déchira finalement. J'avais éclaté et je m'accrochais à lui parce que j'étais étourdie et n'arrivais plus à me concentrer.

Ses mains caressaient ma chevelure, mon visage.

— Je t'aime aussi, Misaki. Je t'aime tellement que cela me fait foutrement mal. Toujours, ma belle fleur. Toujours.

Chapitre 15

Alex

Sa voix guida mon retour ; son toucher me rendit entier. Je n'allais jamais la laisser partir. Elle était ma drogue, et j'étais accro. Elle était ma femme, et dans ses bras, je m'étais retrouvé.

— Es-tu sérieux ?

Sa voix douce flotta jusqu'à moi dans un nuage de parfum citronné, et je roulai sur le côté en l'attirant sur mon corps.

Je hochai la tête, espérant qu'elle pourrait lire la sincérité dans mon regard.

— Chaque mot.

Depuis que le barrage avait cédé et que je la touchais, c'était tout ce que j'avais envie de faire. Je semblais incapable de m'arrêter.

Un petit rire s'échappa de ses lèvres, et elle nicha sa tête mouillée dans mon cou.

— J'avais tellement peur. Tu as cessé de me toucher. J'ai pensé que tu commençais peut-être à t'ennuyer.

— Jamais. Je poussai un lourd soupir. Zoe, il y a tant de choses pour lesquelles je dois m'excuser. J'aurais dû être franc avec toi depuis le début. Je vois la docteure Alvarez par intermittence depuis un an maintenant. Ne pas te toucher, c'était sa suggestion.

Roulant sur le côté, elle laissa tomber le menton dans son poing et me dévisagea, repliant une jambe autour de la mienne, tandis que sa main libre se promenait sur mon torse.

— Pourquoi te dirait-elle de ne pas me toucher ?

Je soupirai et jouai avec les pointes de sa chevelure sombre.

— Franchement, elle m'a dit de me tenir loin de toi pendant une semaine, seulement parce qu'elle pense que je me sers du sexe et qu'en faisant cela, je t'utilisais. Mais ensuite, après un moment, je me suis inquiété. J'ai craint que tu ne commences à penser que tu étais comme toutes les autres filles. Parce que tu es plus que cela, Zo. Tellement plus. Je jure qu'avec toi, cela a toujours été plus que pour le sexe, je veux que tu...

Posant son doigt contre ma lèvre, elle me fit taire.

— Plus d'excuses. On repart à zéro, Alex. Plus de passé, plus de secret. Arrêtons tout cela et soyons francs l'un avec l'autre. Pouvons-nous y arriver ? S'il te plaît ?

Parce qu'elle devait poser la question, j'eus honte de moi. Toutes ces conneries que j'avais dites à Ryan, sur le fait qu'il devait s'ouvrir à Lili : j'avais fait la même chose avec Zoe. J'avais seulement de la chance qu'elle n'ait pas choisi de partir.

L'attirant encore sur moi parce que j'aimais la chaleur de son corps couvrant le mien et que c'était sa place (nue par-dessus moi), je passai ma main dans son dos.

— J'ai presque tout fait rater, non ?

Elle m'embrassa sur le côté de la mâchoire ; mon pouls battit violemment, ma queue s'érigea à moitié, et je ne pus pas croire que j'étais à nouveau prêt pour elle. Mais cela avait été si rapide et furieux ; j'en voulais plus. Je voulais tout. J'étais un salaud avide, mais je m'en foutais alors. Je voulais tout ce que mon amoureuse avait à me donner et je voulais tout lui donner en retour.

Elle avait dû me sentir parce qu'un sourire sensuel courba ses lèvres, et elle se trémoussa en longeant mon corps, provoquant un gémissement de ma part.

— Bébé, tu continues comme ça, et je vais m'épuiser.

— Hum. J'aime assez entendre cela. Mais pas ici. Elle se leva, son corps séduisant totalement exposé sous mon regard affamé, puis elle me tendit la main. Douche.

Ses yeux étaient passionnés tandis qu'elle me contemplait, et quand ils s'arrêtèrent sur ma queue, elle remua en réponse. Elle se mordit le coin de la lèvre, et tout ce que je pus faire fut de me précipiter debout.

Zoe était une œuvre d'art, peu importait de quel côté on la regardait. Quand elle se tourna, mon regard suivit la trace de fleurs de cerisier qui étaient tatouées autour de sa cage thoracique et descendaient à la jonction de son dos et son cul.

— Tu es tellement belle, Zo, murmurai-je avec respect.

Je tirai son petit corps souple sur le mien, me frottant contre ses cuisses douces. Je gémissais quand je sentis la chaleur de son baiser érotique sur la pointe de ma queue.

Sans trop savoir comment, nous réussîmes à nous rendre en trébuchant jusqu'à la salle de bain. Elle ouvrit la porte, et je fus bouche bée devant l'énorme baignoire à remous qui nous attendait.

Ouvrant le robinet, elle mit le bouchon, puis se glissa à l'intérieur et tapota l'espace libre à côté d'elle avec un retroussement malicieux des lèvres. J'entrai et l'attirai par-dessus moi ; j'avais envie d'aller lentement, mais je n'y arrivais pas.

Je ne pouvais pas encore croire que nous étions là, qu'elle n'avait pas rompu avec moi, qu'elle n'avait pas décidé que je n'en valais pas la peine. Zoe était trop bien pour moi, si parfaite. J'avais envie de me rattraper avec elle, de me faire pardonner mon attitude variable des dernières semaines, mes secrets et tout ce que j'avais érigé en mur entre nous, y compris le fait de la tenir à l'écart, alors qu'elle s'efforçait d'être là pour moi, tout simplement.

Elle enfourcha mes hanches, et l'eau était tellement chaude sur mon corps. Quand elle se glissa sur moi, me recouvrant si entièrement, je gémissais bruyamment et longtemps.

— Misaki, seulement toi. Seulement toi.

Cette fois, elle établit le rythme. Moi, je voulais la rapidité : elle prenait son temps, était méthodique, glissant en bas, puis en haut, faisant sauter ses seins succulents sous mon nez. En gémissant, je les pris en coupe dans mes mains, guidant un mamelon dans ma bouche et faisant rouler le bouton doux entre mes dents, autour de ma langue.

Son corps trembla tandis que je me mis en devoir de vénérer son autre côté de la même manière. Ma tête était étourdie de désir pendant qu'elle montait et descendait sur moi. Je nichai mon nez dans le creux citronné de sa gorge, je la lapai et la mordillai doucement.

Laissant tomber sa tête en arrière, elle exposa la longue et mince colonne de sa gorge tandis qu'elle s'activait sur moi, son corps serré comme un poing.

— Bébé, grommelai-je, si perdu dans le plaisir engourdissant mon cerveau que cela ne m'aurait pas dérangé si ses parents ou l'oncle Hank nous avaient surpris.

Elle rit et commença à bouger un peu plus vite.

— Comme ceci ?

— Nuan. Je ne suis pas sûr d'avoir dit un vrai mot, mais ce fut la seule chose qui sortit de ma bouche.

Puis, elle m'embrassa, et je suçai son pouce. Je sentis la chaleur commencer à s'accroître à la base de mes couilles, sentis ma queue commencer à remuer en elle et la pression s'accumuler jusqu'à l'éruption cataclysmique.

— Misaki, Misaki, gémis-je encore et encore. Tout près. Si près.

— Oui. Oui. Oui, grogna-t-elle. Vas-y, cowboy. Maintenant.

Mon âme sembla littéralement sortir de mon corps quand l'orgasme me déchira. Je jouis, encore et encore, avec l'impression que le plaisir ne s'arrêterait jamais, marchant sur un fil de fer presque douloureux tandis que j'éjaculais profondément et longuement dans son paradis chaud et sécuritaire.

Ses petits ongles s'enfoncèrent dans mes biceps, et elle trembla, tressaillit bien longtemps après que son orgasme l'eut emportée. Nous restâmes ainsi un moment haletants et essoufflés. Avec l'impression d'être un tas désarticulé, je pouvais à peine bouger.

Lentement, je me glissai hors d'elle, puis elle rit en donnant une chiquenaude qui jeta de l'eau sur mon nez.

— Le sexe de réconciliation, c'est sensass.

C'était bien mon amoureuse, épatante à tous les égards. Je ris avec elle et ne pus faire autre chose qu'appuyer ma tête dans la baignoire et haleter tandis qu'elle laissait l'eau s'écouler.

— Je pense que nous avons besoin d'eau propre, car nous nous sommes un peu salis.

Elle plissa le nez d'une manière adorable, mais mon corps était finalement repu. Pour l'instant, même si cela faisait chochette, il me fallait admettre que je n'avais qu'une envie, me blottir contre Zo et dormir. Mais à en juger par l'expression dans ses yeux, je pense qu'il était temps que nous parlions véritablement de ce que je venais de lui révéler.

En soupirant, aussi prêt pour cette conversation que je ne le serais jamais, je patientai.

— Vas-y, bébé. Demande-moi n'importe quoi.

Se mordillant le coin de la lèvre, elle se rapprocha de moi. Elle avait versé un genre de savon floral dans la baignoire. Des bulles commençaient alors à ramper sur mon corps. Je n'étais pas habituellement un amateur de bain et je me tuerais plutôt qu'admettre cela à voix haute, mais ce n'était pas si mal, surtout alors que j'avais un séduisant petit morceau agréable pour les yeux avec moi. Je souris.

— Ça va. Il n'y a rien d'interdit. J'ai décidé aujourd'hui que c'en était fini des secrets.

— Qui ton père a-t-il violé ?

La glace se figea dans mes veines. J'avais dit plus de secrets, mais parler de ce qui était arrivé à Ryan, ce n'était pas vraiment un secret qu'il m'appartenait de dévoiler. J'espérais simplement qu'elle comprendrait.

— Cela, je ne peux pas te le dire. Je... Poussant une main dans ma chevelure, je secouai la tête. Je suis désolé, ce secret n'est pas le mien.

Amincissant ses lèvres, elle se rapprocha vite de moi en faisant traîner une éponge douce de haut en bas de mon dos, provoquant la chair de poule sur ma peau. Je pourrais m'habituer à cela.

— Je comprends. Elle mordilla mon nez. Te l'a-t-il déjà fait ?

— Non. On penserait le contraire, quand on sait que je l'ai vu faire cela. Mais non, à l'exception de cette fois-là, je ne l'ai plus jamais revu le faire. Après l'avoir dit à ma mère, elle ne m'a plus laissé seul avec lui ni hors de sa vue.

— Pourquoi n'est-il pas allé en prison ?

Je soupirai.

— Parce que la victime de ce crime ne l'a pas dénoncé. Moi non plus ; ni ma mère.

— Mais il y a prescription au Texas. Donc...

Je secouai la tête.

— S'il y a de l'ADN à récupérer. Il n'est pas allé à l'hôpital le soir où cela s'est produit et même le cas échéant...

En poussant un lourd soupir, j'imaginai faire subir à Ryan tout le cirque de la cour, voir les partenaires avec qui il boxait découvrir ce qui lui était arrivé : jamais.

— Il ne veut plus remuer tout cela, poursuivis-je. C'est fini et bien fini, et il fait juste foutrement de son mieux pour passer à autre chose. Il m'a fait promettre, le soir où cela s'est produit, de ne jamais le dire. J'ai failli tout foutre en l'air quand j'ai eu 15 ans. Je l'ai presque fait ; c'est pour cela que j'ai téléphoné au 911. Je détestais John et voulais qu'il pourrisse en prison, mais... J'avalai. Je n'ai pas pu.

— Mais cela ne semble pas juste.

Elle se renfrogna, et j'adorais cela chez elle. Sa manière de se placer immédiatement dans mon camp, de prendre ma défense. Aujourd'hui, je comprenais pourquoi Ryan avait été prêt à se fendre en quatre pour Lili, pourquoi il avait lutté avec tant de force pour la garder, même si cela impliquait de tout lui dire. Parce que je ressentais la même chose pour Zoe ; elle était à moi et j'allais tout faire ce qu'il fallait pour que cela reste ainsi.

— Il est mourant.

Elle haleta.

— Qui ? Ryan ?

Mes yeux se fixèrent droit sur son visage. Évidemment qu'elle avait deviné, elle était trop intelligente pour ne pas comprendre.

— Tu ne peux pas lui dire que tu le sais. Jure-le. Il passe à autre chose, il ramasse les morceaux. Mais il ne veut pas que le monde le sache ou le prenne en pitié.

— Je ne ferais jamais cela.

Elle dessina le signe de la croix sur son cœur, puis elle commença à frotter mon torse en cercles rythmiques.

— Mais non, pas Ryan. John. Le cancer. Maman dit qu'il ne lui reste plus que quelques semaines. Ils organisent un énorme barbecue pour son anniversaire de naissance. Ils veulent que j'y aille. Même ma psy pense que je le devrais.

— Toi, qu'en penses-tu ? demanda-t-elle doucement.

— Je ne veux pas, admis-je à contrecœur, me penchant vers sa main, aimant cela presque autant que le sexe passionné que nous venions de partager.

— Alors, iras-tu ?

— Je ne sais pas. Je soupirai. Doc pense qu'en y allant et en disant ma façon de penser à John sans crier, sans hurler ou le gifler de toutes mes forces, je serais finalement capable de poursuivre ma route. Elle veut te rencontrer, tu sais.

Elle fronça les sourcils.

— Qui ? Ta psy ?

— Ouais.

Poussant ses seins en avant, elle redressa l'échine.

— Je vais le faire. Je vais y aller. Quand ?

— Vraiment ? Je souris, sans arriver à croire qu'elle était prête à faire cela pour moi. Après tout ce que je lui avais fait subir, qu'elle soit encore prête à essayer, c'était une leçon d'humilité. Je lui touchai la mâchoire. Ce vendredi. Quatorze heures trente.

— J'y serai, cowboy.

Le lendemain, je sortis de la salle de bain avec un petit sautiller certain dans le pas. Un sautiller que Lili remarqua immédiatement. Elle et Ryan étaient assis à leur place habituelle à la table de la cuisine. Javier lisait sa bande dessinée à côté d'eux, et le sourire de Lili mesurait un kilomètre de long.

— Waouh. Regarde-toi. Oh, mon Dieu, tu es amoureux.

Ryan s'étrangla de rire en buvant une gorgée de sa tisane à la camomille.

— Ferme-la, grondai-je.

Mais le ton était amical parce que vraiment, je me foutais qu'ils le sachent. *J'étais* amoureux ; la nuit dernière avait été extraordinaire.

— Non, il rayonne. N'est-ce pas, Ryan ?

Lili donna un petit coup de doigt sur l'épaule de Ryan.

— Ouaip, c'est vrai, il rayonne. La main large de Ryan recouvrit la cuisse menue de Lili.

Je versai du lait dans mon bol de céréales, puis je les rejoignis à table.

— Peu importe, les perdants. Trouvez-vous une vie.

Elle se tapota le menton pensivement.

— Moi, je pense que le garçon proteste trop.

— Alors, comment avance le mariage ?

Si vous ne réussissez pas du premier coup, éludez, éludez, éludez.

Lili secoua la tête.

— Jolie diversion, monsieur. Et ça va super bien. Nous avons le lieu et les fleurs.

— Tu es mon témoin, et comme témoin, tu dois faire prendre tes mesures, genre, hier.

Ryan me donna un coup de poing sur le biceps.

En me frottant le bras, je hochai la tête.

— Bien, d'accord. Je vais aller essayer l'habit de pingouin.

— Est-ce que Zoe vient ? demanda Lili.

— Évidemment. Je souris largement. Cette fille connaît son affaire.

Elle grogna.

En secouant la tête, je tentai de les ignorer, mais ce fut difficile quand Lili et Ryan commencèrent à imiter des bruits de baisers bruyants. Quand mon téléphone sonna, je ne songeai pas à consulter l'écran, je répondis simplement avec un petit rire.

— Quoi de neuf ?

— Alex ?

Mes céréales me faisant tout à coup l'impression d'une brique dans l'estomac, je bondis sur mes pieds et lâchai le bol à moitié plein dans l'évier. Lili et Ryan me dévisagèrent avec des yeux ronds. Je secouai la tête et me dirigeai vers ma chambre.

— Maman, pourquoi m'appelles-tu ?

J'étais allé au magasin dans l'intention bien ferme d'obtenir un nouveau numéro, mais ensuite, je m'étais rappelé que Ryan avait une très mauvaise mémoire, et la pensée d'essayer de le lui apprendre m'avait fait frissonner. Mais j'aurais dû au moins bloquer leur numéro.

Un bruyant soupir traversa la ligne.

— Alex, bébé, je suis désolée. Je sais que je n'aurais pas dû téléphoner, je le sais, mais c'est important. *Ceci* est important.

Je fermai ma porte et appuyai la tête dessus, puis je jouai avec le bout déchiré d'une affiche de bière que j'avais collée sur mon mur des années auparavant.

— Je ne vais pas à la fête. S'il te plaît, ne me le redemande plus. Je ne peux pas célébrer la vie de cet homme, maman. Je suis désolé.

— Ce n'est pas ce que tu penses. Ce n'est pas vraiment une fête, Alex. C'est le moment de mettre les choses au point. C'est le moment d'affronter la vérité. Il est mourant, Alex. S'il te plaît.

Sa supplique me fit inspirer brusquement parce que je me sentais à nouveau comme un petit garçon, un petit garçon qui voulait seulement plaire à sa mère, qui désirait ardemment l'approbation de ses parents. Il y avait des larmes dans sa voix. J'entendais la tension et je ne pus que secouer la tête contre le cadre de la porte.

— J'ai vu cette fille au cinéma. Qui est-elle ?

Fermant les yeux, je m'accordai une seconde pour reprendre mes esprits. Pourquoi faisait-elle cela ? Pourquoi à ce moment ? Pourquoi ne pouvait-elle pas continuer à faire semblant comme nous l'avions fait toute notre vie ?

— Nous as-tu suivis, maman ?

— Non. Je le jure. J'étais moi aussi au cinéma ce soir-là, je t'ai vu, puis je l'ai vue, et elle est tellement belle, Alex. Tu avais l'air heureux. Je ne t'ai pas vu comme cela depuis...

Sa voix se brisa sur les derniers mots, et elle s'interrompit. Les seuls sons qui me parvinrent sur la ligne furent ceux de lourdes respirations.

Je n'avais jamais vu ou entendu ma mère pleurer de sa vie. En l'espace de quelques semaines, je l'avais vue s'effondrer encore et encore. Je n'y étais pas habitué ; je ne savais pas trop comment gérer cette mère.

— Sait-elle... Elle marqua une pause. Sait-elle la vérité ?

Je hochai la tête.

— Oui, maman. Elle sait.

— L'aimes-tu ?

La question semblait difficile pour elle, elle sortit entrecoupée et toute en bégaiement. Je fus sur le point de dire non parce que c'était plus facile à faire. Mais j'en avais assez de mentir.

— Ouais.

Je l'entendis avaler.

— Je suis si heureuse pour toi, mon fils. Et je pense... je pense que tu devrais l'amener aussi.

— Non.

Je n'essayai même pas de considérer la question. C'était une chose pour Zoe de connaître la vérité ; cela en était une autre de lui demander d'entrer dans l'ancre de la bête.

— Alex, nous avons perdu tant d'années. Je ne veux plus en perdre. Si elle est importante pour toi, alors elle est importante pour moi, et je lui dois des excuses à elle aussi.

En peignant mes cheveux avec une main, je secouai la tête.

— Je dois y aller, maman. On se parle plus tard.

Zoe

Vendredi était arrivé, et j'étais assise dans le bureau de la psychologue. Je ne pouvais pas croire que j'avais la nausée qui s'installait dans mon ventre. J'étais nerveuse en diable, ne sachant pas trop à quoi m'attendre ni quoi dire.

La docteure ne ressemblait pas du tout à ce que je m'étais imaginé. En toute franchise, je n'avais pas vraiment pris le temps de me la figurer, mais la dame douce du genre grand-mère qui me regardait n'était assurément pas ce que j'avais pensé trouver. Alex hocha la tête et tapota le siège à côté de lui et je m'installai dans le sofa vert.

Il serrait la mâchoire et se tordait les mains. Quand je m'assis, je pris sa main la plus près de moi et je la pressai tendrement. Son sourire était tendu, mais présent.

— Merci, Zoe, d'avoir accepté de venir.

La voix de la docteure avait un lourd accent espagnol, mais ses yeux me firent penser à ceux d'*Obasaan*, comme si peu de choses lui échappaient. Je me redressai dans le sofa.

— De rien.

Je croisai les jambes, faisant teinter le bracelet en or à ma cheville.

En s'essuyant les paumes sur son jean, Alex la regarda.

— Alors, de quoi parlons-nous aujourd'hui ?

La docteure était assise dans un fauteuil brun clair de l'ère victorienne et elle croisa gracieusement les jambes.

— De ce que tu veux, dit-elle avec un sourire décontracté tandis qu'elle repoussait délicatement sa frange poivre et sel de ses yeux sombres.

La tension était lourde et continuait de s'alourdir. Nous pouvions bien être assis l'un à côté de l'autre, mais je sentais qu'Alex tendait à s'éloigner de moi comme s'il souhaitait être n'importe où ailleurs que là. Me mettant à sa place une seconde, je compris. Cela ne pouvait pas être facile, et il prenait un risque énorme en m'intégrant ainsi dans cette partie de sa vie. Je souris

et je me penchai un peu vers lui en prenant conscience, sans même qu'il le dise, qu'Alex considérait notre couple comme davantage qu'une aventure.

— Pourquoi souris-tu, Zoe ? demanda la docteure Alvarez.

Que la psychanalyse commence !

— Parce que je pense que le fait qu'Alex m'amène ici est une grande étape dans notre relation.

Les lèvres d'Alex se pressèrent, et je lui caressai la cuisse, mais il ne voulait pas me regarder, il continuait à fixer un point devant lui sans broncher.

— Et comment définis-tu votre relation ? demanda-t-elle.

— Différente, dis-je après une minute de réflexion.

— Alex s'inquiétait que tu puisses ne pas être capable d'accepter son passé, ce que son père a fait.

La docteure Alvarez regarda Alex comme si elle lui demandait silencieusement si j'étais alors au courant.

Je hochai la tête, sentant encore qu'Alex n'était pas prêt à parler.

— Oui, je le sais.

Elle hocha la tête et inscrivit quelque chose dans son bloc-notes. C'était un cas plutôt étrange, cette femme. Sa pièce ne ressemblait en rien aux bureaux de docteur que j'avais déjà vus. Elle était chaleureuse et invitante, remplie de couleurs et de vie contrebalancées par le côté sombre de sa tenue et sa coiffure. Elle portait un chignon sévère, la seule douceur chez elle provenait de la frange qu'elle repoussait continuellement derrière ses oreilles.

— Et que ressentez-vous à ce propos ?

Je pouvais prétendre ne pas la comprendre. Je détestais vraiment ressasser mes pensées et mes sentiments avec une personne qui n'était pas mon amie ou une parente, mais je savais qu'Alex avait besoin de cela. Il avait besoin d'entendre ma vérité, alors j'allais la lui offrir. J'allais lui faire voir, lui faire comprendre. Cela ne me dérangeait pas.

— Je me sens triste pour lui. Et son cousin. J'ai mal de savoir qu'ils ont pris le fardeau de ce que John a fait, mais cela ne change pas mes sentiments.

Le sourire de la docteure était à peine présent, une ombre en fait, mais j'eus la drôle impression que je venais de réussir un test haut la main.

— Et comment cela se fait-il ?

Oh, mince. Étais-je prête pour cela ? Il m'avait dit qu'il m'aimait, et je lui avais dit la même chose. Mais je n'étais pas très à l'aise de parler de cela avec une inconnue. Ce truc avec Alex était nouveau, et je ne savais pas trop encore comment nous définir.

— Pas de réponse ?

Elle insistait.

Alex soupira.

— Ne poussez pas, Doc. Ce n'est pas elle qui a des problèmes ici. Zoe, voici la vérité. Il se tourna vers moi en prenant mes mains dans les siennes. Je ne veux plus que tu penses que je ne fais pas d'effort. Je t'ai amenée ici aujourd'hui en espérant te le prouver. Je suis déboussolé, perturbé et parfois, un connard, mais je suis fou de toi et je veux juste que tu sois patiente avec moi.

C'étaient les mots les plus gentils que l'on ne m'ait jamais dits. Un peu crus, mais alors, c'était mon cowboy, et je pouvais respecter cela.

Le grattement du stylo de la docteure interrompit mes pensées.

— Donc, as-tu songé à aller au barbecue de ton père ?

Sur ces mots, l'expression de douceur qu'Alex me jetait devint dure et cassante. Sa mâchoire se contracta avec force.

— Alex, dit la docteure, tu ne le lui as pas dit ?

— Je lui ai dit.

Il la fusilla d'un regard dur.

Elle était totalement insensible à cela. Pour cette raison, je devais rendre hommage à la vieille dame. Je me sentais mieux en sachant qu'il était entre des mains aussi compétentes.

— Et que penses-tu de cela, Zoe ? demanda la docteure.

Je tapotai ma poitrine.

— Hum. Je jetai un regard à Alex. Ce ne sont pas réellement de mes affaires.

En soupirant, il se tourna vers moi.

— Cela te regarde, Zo. Je veux savoir ce que je devrais faire, selon toi.

Mon estomac se remplit d'aigreur à cette pensée.

— Qui sera là ?

— Ma mère, papa, la mère et le père de Ryan, et possiblement Ryan et Lili.

Ses lèvres se pressèrent fortement.

— Oh, mince.

Je regardai la docteure en la suppliant silencieusement de m'aider. Je ne savais pas quoi dire à cela. C'était très semblable à marcher sur un champ de mines. J'aimais qu'Alex me fasse confiance à ce sujet, mais peu importait ce qu'il en disait, je n'étais pas convaincue qu'il veuille mon opinion. Pas vraiment. Mais la docteure ne vint pas à mon secours ; elle se contenta de me regarder avec un air patient.

— Ils veulent vraiment que tu y ailles ?

— En fait, dit-il avec un grondement dans la voix, ils veulent que nous venions. Maman nous a vus, toi et moi, sortir du cinéma l'autre soir.

Je me rappelai sa manière évasive le soir où nous étions sortis du cinéma et comment il était passé du chaud au froid. À ce moment, tout m'apparut parfaitement logique. Il avait vu sa mère.

— Je ne comprends pas. Pourquoi se soucierait-elle de ma présence ? Selon ce qu'elle en sait, nous ne sommes même pas si sérieux.

Le muscle dans sa joue tressaillit.

— Elle m'a téléphoné. Je lui ai dit que nous l'étions. Que moi, je l'étais.

Mon cœur me donna l'impression de cesser de battre dans ma poitrine. Mes doigts étaient froids, presque gourds, et je me tournai vers lui.

— Es-tu sérieux ?

Ses doigts effleurèrent ma mâchoire. Il ne dit pas un mot de plus, mais c'était inutile, parce que la vérité me frappa en plein visage sous la force de son regard métallique intense.

— Je ne pense pas que je pourrais aller à ce truc, Zo, murmura-t-il encore avec douceur.

Il était facile d'oublier que la docteure se trouvait dans la pièce avec nous. Elle n'émettait pas le moindre son. C'était une véritable conversation franche. Je n'étais pas pleureuse, je ne l'ai jamais été, mais quelque chose d'étrangement chaud commençait à se rassembler derrière mes paupières.

Me tournant vers la docteure, je m'éclaircis la gorge.

— Donc, puisque vous me demandez ce que j'en pense, puis-je présumer que vous voulez qu'il y aille ?

— Je ne suis pas ici pour lui dire quoi faire. Ce n'est pas mon boulot. Est-ce que je pense qu'il devrait y aller ? Oui. Je le pense. Elle haussa les épaules. Je pense qu'il est important qu'il règle ce problème une fois pour toutes.

— Je ne vois pas comment le fait de l'affronter peut régler quoi que ce soit. Je suis incapable de le regarder sans avoir l'envie de faire un geste violent. Comment cela va-t-il être utile ? demanda Alex.

— Lui as-tu déjà dit ce que tu ressentais ? rétorqua la docteure.

Il rit. Le son était rempli de sarcasme.

— Hum. Ouais, chaque fois que je le vois.

— Je ne parle pas de vitriol. Mon conseil (et on se comprend, il ne s'agit que de cela) est que tu as besoin de t'asseoir et de lui dire exactement ce que tu penses, sans menacer de lui arracher la queue et de la lui enfoncer dans la gorge. De lui dire comment tu te sens.

Je ne pouvais pas croire qu'elle ait affirmé cela. Je dus réprimer un gloussement, surtout parce que ce n'était vraiment pas un moment approprié pour rire. Mais je l'aimais de plus en plus et je pouvais voir qu'Alex avait besoin de quelqu'un comme elle, cette minuscule docteure audacieuse, pragmatique, dont la consigne était « on ne fait pas de prisonnier ». Cette femme pouvait en remontrer à ma grand-mère.

— Qu'avez-vous dit à Ryan ? demanda-t-il.

La docteure soupira.

— Tu sais que je ne peux pas discuter de ce qui se passe entre lui et moi.

Pour la première fois depuis que j'étais entrée, il se fendit d'un sourire.

— On ne peut pas blâmer un homme de tenter sa chance.

— Alex ? murmurai-je.

— Hum ?

Il se tourna vers moi.

— Si tu y vas, j'y vais. Je serai là pour toi.

Ses narines se dilatèrent. Pendant un instant, il ne dit pas un mot. Cela me rendit nerveuse et angoissée. Mon estomac se noua, et je me demandai si j'avais dit la mauvaise chose.

— Merci, Zoe. J'aimerais cela.

Prenant mes doigts, il embrassa les bouts. Mon cœur se réchauffa et se troubla encore une fois.

Le reste de l'heure passa dans un brouillard. Même si je n'avais aucun désir de revenir, cela n'avait pas été aussi mal que je l'avais craint. Pour la première fois dans notre relation, je sentais qu'il n'y avait rien d'autre que de l'honnêteté.

Chapitre 16

Alex

Deux semaines s'étaient écoulées depuis que Zoe m'avait rejoint dans le bureau de la docteure Alvarez. J'avais hésité entre « j'y vais et je n'y vais pas, à cette foutue fête », mais ultimement, je savais ce que j'avais à faire. Je dus expliquer la vérité à Ryan, lui dire que je n'avais rien raconté à Zoe, mais qu'elle l'avait quand même deviné et qu'elle voulait m'accompagner pour m'offrir son soutien moral. Il n'avait pas vraiment apprécié, mais il avait accepté à contrecœur, et je lui en avais été reconnaissant.

Ma bouche était sèche. J'étais assis dans mon camion, tapotant nerveusement le volant, essayant de regarder à travers les volets fermés de l'élégante maison jaune soleil de style Cape Cod de mes parents, la seule de son genre dans tout le pâté de maisons.

Maman était née et avait été élevée sur la côte Est. Elle adorait l'énergie dégagée par ce type de maison. John s'était fendu en quatre, quand j'étais à l'école secondaire, cherchant à trouver les quelques rares maisons semblables, libres à Austin. C'était un des quelques souvenirs que j'avais de lui faisant quelque chose pour une autre personne que lui-même.

— Ça va aller.

La main de Zoe glissa sur ma cuisse. Sa tenue était plus discrète que ce qu'elle portait habituellement ; ce jour-là, elle avait revêtu une chemise à carreaux bleu foncé et blanc et un pantalon corsaire. J'ignorais totalement ce que c'était exactement, mais le pantalon s'arrêtait sur ses mollets et moulait son corps mince. Elle me rappelait Mary Ann dans *Les joyeux naufragés*, et l'allure rétro était canon.

— Je ne peux pas.

— Oui, tu le peux. Je suis là.

Une Toyota verte s'arrêta à côté de nous. Je savais que si mes paumes transpiraient et que mon estomac se rebiffait et bouillait comme ils le faisaient, pour Ryan cela devait être deux fois pire.

Ses parents ne l'avaient même pas invité ; c'était ma mère. Et pour des raisons que je n'arrivais pas à imaginer, c'était elle, le rouage qui faisait tourner toute cette roue. Je ne comprenais toujours pas pourquoi cela était alors si important pour elle. Simplement parce que John était mourant ? Je savais que je devrais me sentir plus touché que je ne l'étais, mais c'était difficile pour moi.

Je devais serrer le volant parce que soudainement, les doigts de Zoe les éloignaient un à un.

— Regarde-moi, cowboy.

Sa voix était douce, et je ne pus faire autrement que lui obéir. Des yeux de la couleur du miel fondu retinrent les miens. Quel est le mot codé ?

— Le mot codé ?

Je fronçai les sourcils en fixant par-dessus son épaule Ryan et Lili, qui avaient à peu près la même conversation. Ryan secouait la tête et avalait péniblement ; les yeux de Lili étaient grands et si verts que je sus que mon cousin serait captivé s'il plongeait en eux, ne serait-ce qu'un moment.

Relevant légèrement ma mâchoire avec un doigt, elle obligea mon regard à revenir sur le sien.

— Ouais, le mot que nous utilisons lorsque c'est trop difficile. Parce que j'ai le sentiment qu'à la seconde où nous allons entrer là-dedans, tu vas dire « je ne peux pas faire cela ». Alors, je veux que tu penses à un mot ou à une phrase qui me dira que tu ne plaisantes pas et qu'il faut partir.

— Putain, je ne sais pas, Zo.

Je m'affaissai sur mon siège et appuyai la tête sur l'appui-tête en fixant le toit gris et en souhaitant vraiment être n'importe où ailleurs que là. Mes oreilles bourdonnaient, et mon cœur battait si foutrement fort. Pourquoi ? Pourquoi étais-je incapable de ne pas paniquer et pourquoi ne pouvais-je agir en homme, putain ? Pourquoi le simple fait de venir là me ramenait-il à six ans, redevenu un enfant qui avait surpris son père à faire quelque chose de dégoûtant à son cousin ?

— Que dirais-tu de « on gèle ici » ?

J'arquai un sourcil.

— On gèle ici ?

En haussant les épaules, elle demanda :

— As-tu une meilleure suggestion ?

Un coup dur frappé à la vitre me fit tourner la tête. Ryan me faisait signe de baisser la vitre.

— Quoi de neuf ? demandai-je sans chaleur.

Le visage de Ryan était plus sombre que je ne l'avais jamais vu. Pour être franc, cela me fit un peu peur, même si c'était très peu viril de l'admettre. Mais je l'aimais et je me foutais qu'il le sache.

— On y va, ou pas ? gronda-t-il en se frottant la mâchoire.

— Merde. Je poussai un soupir. Ouais, putain, on y va.

— Alors, sors ton cul de ce camion ; je n'entre pas là seul.

Lili le rejoignit à pas de loup et glissa son bras autour de sa taille.

— Tu n'es pas seul.

Lui embrassant le dessus du crâne, il hocha la tête.

— Je sais, mon ange. Mais c'est quelque chose que je ne peux pas faire sans toi, mon frère, dit-il en se retournant vers moi. Alors, sors de ce foutu camion avant que je perde mon courage.

Zoe entremêla ses doigts chauds aux miens, elle embrassa les jointures, puis elle bondit dehors par son côté en refermant la portière énergiquement.

C'était maintenant, ou jamais.

Rassemblant tout le courage que j'avais, je sortis du véhicule. Mes jambes semblaient faites en gelée, mes genoux s'entrechoquaient. À ce moment, Zoe glissa son bras sous le mien. Je ne savais pas trop si elle me soutenait, mais je pense que sans elle, j'aurais peut-être tourné les talons et pris la fuite.

— Je suis là aussi pour toi, cowboy.

Mes jointures effleurèrent la peau douce de sa joue.

Puis, il fut impossible de revenir en arrière parce que la porte d'entrée fut ouverte à la volée, et le corps menu de ma mère emplit l'espace, la joie irradiant son sourire. L'éclat mouillé de ses yeux m'indiqua qu'elle était à quelques secondes de pleurer.

— Non, grognai-je quand elle tenta de m'étreindre. Au lieu de cela, j'attirai Zoe plus près sur mon flanc. Où est tout le monde ?

— Derrière.

Son sourire vacilla. Maman s'était teint les cheveux : je le voyais parce qu'ils n'étaient plus aussi gris que le jour où elle s'était pointée chez moi. Elle portait un short kaki et un haut à dos nu mauve vif.

Entrer dans la maison était comme retourner dans le temps. Des étoiles du Texas en bronze de différentes tailles couvraient les murs. L'ameublement en bois blond avec des sculptures de fer à cheval et d'étoiles ainsi que la carpe tressée rouge, blanc et bleu n'avaient pas changé depuis le jour de mon départ.

— Ryan. Ma mère parla doucement.

— Tante Jane.

Son ton était brusque et raide. Lili se contenta de lui frotter le dos de haut et bas en restant bien fermement à côté de lui.

Ayant besoin de la force de Zoe, je baissai la tête sur son épaule.

— Zo, murmurai-je dans son oreille ; ma voix se brisa, ce qui me rendit incapable d'exprimer la suite.

— Je sais, Alex.

Elle m'embrassa le front.

— Avant que nous allions derrière, je veux que vous sachiez tous quelque chose. Ma mère redressa l'échine et leva le menton d'un geste royal, se métamorphosant de la petite chose pitoyable en la femme fière que j'avais déjà connue. J'ai dit à tout le monde que vous veniez

tous. Ton père, ajouta-t-elle en me regardant comme si elle me défiait de le nier, m'a confié qu'il avait quelque chose à dire.

Je ne suis pas certain de qui émana le son étouffé (de Ryan ou de moi), mais elle poursuivit comme si cela ne s'était pas produit.

— Tout ce que je demande est que vous restiez suffisamment longtemps pour l'écouter jusqu'au bout.

— Seigneur, je ne peux pas croire que tu demandes...

— Bébé... Zoe me serra dans ses bras. Rappelle-toi ce que Doc a dit. C'est la raison pour laquelle nous sommes venus, non ? Pour sortir cela au grand jour.

Je fermai les lèvres, mais déjà, la bile bouillonnait, menaçant de me noyer. Je tournai mon visage d'un côté.

— Tante Jane, tu sais ce que je ressens par rapport au fait d'être ici. Je le fais parce qu'il le faut, commença Ryan. Mais je ne suis pas ici pour jouer le jeu ou nous rabibocher. Je veux seulement passer à autre chose.

Je comprenais ce qu'il disait, même si j'étais le seul. Ryan était là pour une chose : pour entendre mon ordure de père avouer finalement. Si John ne le faisait pas, il s'en irait.

Elle hocha la tête.

— Il est mourant, Ryan. S'avançant vers lui, maman retint son regard. Ceci ne compensera jamais ce qui a été fait, je le sais. Mais je veux que tu saches que peu importe ce que dit qui que ce soit là-bas, je te crois. Je t'aime et j'espère qu'un jour, tu pourras me pardonner mon silence.

Ses narines se dilatèrent, et je fus à deux secondes de faire quelque chose de totalement stupide. La chaleur picotait derrière mes paupières, et je dus cligner des yeux plusieurs fois pour reprendre la maîtrise de mon traître de corps.

Puis, elle l'attira dans ses bras pour l'étreindre. Même s'il ne l'étreignit pas en retour, il ne la repoussa pas non plus. Pour Ryan, c'était énorme.

J'entendis un sanglot et vis Lili tourner la tête tandis qu'elle essuyait une larme avec une jointure.

En reculant, maman lissa son haut, puis elle hocha la tête.

— Suivez-moi.

Il y avait un silence de mort pendant que nous nous dirigeons vers la cour arrière. De toute ma vie, je n'avais jamais cru que j'amènerais une fille pour rencontrer ma bonne à rien de famille, mais pour la première fois depuis mes six ans, je ressentis l'ombre d'un espoir.

Pas pour John ; j'avais définitivement coupé cette relation et je n'avais aucun regret. Mais je ne pouvais pas nier que voir ma mère et les efforts qu'elle mettait pour ceci... Seigneur, j'espérais seulement qu'elle n'allait pas tout gâcher.

Mes paumes picotaient, et mon sang résonnait à mes oreilles, quand nous sortîmes dans la cour.

Deux paires d'yeux que je n'avais pas vues en plus de deux ans se tournèrent vers nous : oncle David et tante Mary. Ils avaient un air provocateur ; c'était bien le mot. Leurs mentons étaient pointés en l'air, leurs yeux étaient froids, et leur posture raide et droite. Il était évident que ni l'un ni l'autre n'avaient envie d'être là. Encore plus évident, il y avait l'effort qu'ils mettaient à ne pas regarder Ryan.

Du coin de l'œil, je vis une silhouette flétrie assise sur une chaise de jardin, bordée d'une montagne de couvertures. Des cheveux très fins poussaient au petit bonheur la chance sur sa tête presque chauve. Quand il se tourna pour me regarder, je remarquai ses yeux, qui paraissaient autrefois si froids et distants, me contempler à cet instant comme s'ils me demandaient silencieusement pardon.

Ma réaction fut immédiate et viscérale. Incandescente et furieuse. Les poings serrés, ma bouche emplie de salive, il me fallut toute ma force pour rester sur place, ne pas pivoter et m'enfuir. J'avais vraiment envie de l'arracher de cette chaise d'invalides et de lui marteler le visage avec mon poing.

— Alex, dit-il ; sa voix était beaucoup plus faible que lorsqu'il m'avait rendu visite au café seulement quelques semaines plus tôt. Tu es venu.

Je ne dis rien, je me contentai de me rapprocher de Ryan, qui fermait soudainement les yeux et se tenait tellement immobile qu'il aurait pu être une statue.

— Je suis content.

— Mettons une chose au clair, John, dis-je en prononçant son nom avec mépris : je ne suis pas venu ici pour te faire plaisir. Je l'ai fait pour Ryan. Point.

Le fait de prononcer son nom semblait tout à coup faire comprendre à tout le monde qu'il était là, lui aussi. Tous les yeux, y compris les miens, se tournèrent vers mon cousin, qui broyait du noir. Comme s'il avait senti les regards, il ouvrit les yeux, toujours sans dire un mot. Après des années à vivre dans l'intimité de mon cousin, je connaissais ses humeurs comme le fond de ma poche. Celle-ci était sombre et mauvaise.

Oncle David finit par rompre le silence.

— Alors, John, pourquoi sommes-nous tous ici, merde ?

Ma mère fit un pas de côté devant nous.

— Pourquoi ne faisons-nous pas griller la viande, pour commencer ? demanda-t-elle avec un sourire empressé. Il vaut peut-être mieux avoir cette conversation une fois que nous aurons l'estomac plein.

J'eus envie de la serrer dans mes bras, mais je voulais aussi grogner ma frustration. Elle recommençait à tout arranger, à essayer de rendre les choses meilleures qu'elles ne l'étaient, à

tout balayer sous le tapis et à nous faire oublier le fait pour lequel nous étions réellement tous venus.

— Désolée, tante Jane, dit Ryan à travers des dents serrées, mais je n'ai pas très faim.

S'éclaircissant la gorge, John secoua la tête.

— Janey, arrête. Il est temps de le faire. Il ne me reste plus longtemps sur cette terre, alors je fais mieux de le dire avant de ne plus en être capable. David, Mary... Il inspira profondément. Il n'y a pas d'autre façon de le dire que directement.

Il marqua une pause, et l'attente parue insupportable. Je pouvais entendre l'arroseur fonctionner dans le jardin des voisins, entendre les petits cris des enfants quelque part et sentir les tremblements dans mes muscles, tandis qu'ils se contractaient et se figeaient sous la tension créée, avant qu'il reprenne finalement la parole.

— Je l'ai fait.

Les doigts de Zoe serrèrent les miens, avec force. Étrange, mais j'avais presque oublié qu'elle m'avait accompagné. Je ne sais pas ce que cela disait de moi. Mais je les pressai en retour, incapable d'exprimer ce que j'avais dans la tête. Pendant si longtemps, John avait tout nié.

On aurait pu entendre une épingle tomber au sol ; c'était comme si toute la chaleur du Texas avait soudainement été aspirée de l'atmosphère. Mes bras et mon dos se couvrirent de chair de poule.

— Fait quoi ? demanda David.

— De quoi penses-tu qu'il parle, putain ? dis-je sèchement en pivotant brusquement vers mon oncle, le détestant à cet instant plus violemment que jamais.

John pouvait bien être celui qui avait violé Ryan, mais l'absence de foi, de confiance, d'amour, merde... l'incapacité de David à avoir la moindre parcelle de père en lui, cela avait failli tuer mon cousin.

— Es-tu réellement aussi con que cela ? Ou bien prends-tu seulement du plaisir à agir comme un idiot ?

Les yeux de David devinrent énormes dans sa tête, ses narines se dilatèrent et il s'avança d'un pas, mais tante Mary posa une main sur son avant-bras pour le retenir.

Je me disais : « Viens, je suis prêt pour une bagarre. »

— Quoi ? rugit David.

— Alex, ça va. Ryan se tourna vers moi. Nous savons tous qui il est. Pourquoi ne serais-tu pas plus précis, John ? Raconte-lui toute la sale vérité crue.

Que Ryan puisse parler à John, c'était là une belle preuve des compétences de Doc. Le feu brûlait dans ses yeux bleus et froids.

— Je... je...

John avala.

Des années plus tôt, cette conversation ne se serait jamais produite. Des années plus tôt, ma mère aurait refermé ses mains sur les épaules de John, elle se serait rangée à ses côtés et elle m'aurait jeté un regard furieux rempli de tout le dédain hautain dont elle était capable. Mais pas en ce jour.

— John, j'en ai assez. Soit tu le leur dis, soit c'est moi, déclara maman.

— Veux-tu dire que ce que Ryan a raconté, commença tante Mary en avalant péniblement, ses yeux de hibou immenses dans son visage quand elle se tourna vers son fils, est... est vrai ?

Le corps de Zoe effleura le mien, puis elle se colla sur moi autant qu'il était humainement possible. Je sus qu'elle pouvait sentir mes tremblements. Je savais aussi qu'elle n'allait pas me juger pour cela.

À ce moment, Zoe était mon roc, et je tirais ma force d'elle, reconnaissant qu'elle soit venue avec moi.

Plutôt que de répondre, John pleura.

Tante Mary frissonna, mais elle n'ajouta pas un autre mot. Elle tomba simplement comme une roche dans sa chaise avec une expression vide et déconnectée sur le visage.

Prenant une inspiration saccadée, John hocha la tête.

— Le soir... Il s'éclaircit la gorge. Le soir où cela s'est produit, je... je ne peux pas l'expliquer. Je ne l'avais pas planifié. Vous devez me croire quand je dis que je n'avais pas planifié cela.

Lili agrippa Ryan et l'étreignit avec force.

À côté de moi, la chevelure de Zoe effleura mon visage quand elle secoua la tête. Que ce soit d'incrédulité, de colère, de tristesse, je n'en avais aucune idée. Moi, je ne ressentais pas vraiment grand-chose à ce moment.

Quand personne ne pipa mot, il poursuivit.

— Je ne... Seigneur, je ne l'ai plus jamais refait et je ne l'aurais jamais refait, et je jure que je ne le ferai pas et...

Sa voix vacilla, puis son corps trembla, ses frêles épaules sursautant sous l'épaisse veste brun clair.

— Sérieusement ? se moqua Lili, son visage tordu en un masque de laideur. C'était presque effrayant la manière dont sa bouche se renfrogna et son front se plissa, repoussant ses sourcils jusqu'à la ligne de ses cheveux. Il dit qu'il a violé votre fils, et vous autres, vous continuez à fermer vos gueules ! Putain, je ne peux pas croire...

Ryan secoua la tête. Attrapant Lili par les épaules, il la retourna contre son torse et embrassa le dessus de sa tête. C'était elle qui tremblait alors, s'accrochant à sa chemise comme si elle s'agrippait au rebord d'une falaise parce que sa vie en dépendait.

Si j'avais eu à émettre une hypothèse sur qui aurait pu crier cela, je dois admettre que je n'aurais pas cru que Lili aurait été celle qui aurait perdu son sang-froid. Je n'aurais pas pensé

non plus que Ryan serait alors la voix de la raison.

— Pendant toutes les années où ils m'ont connu, je pense qu'ils ne m'ont jamais aimé. N'est-ce pas, *maman* ? *Papa* ? Il rigola, mais c'était sans humour. Évidemment que non, parce que j'ai toujours été une entrave.

Tante Mary agrippa les coins de la table de jardin, donnant l'impression de vouloir se lever. Sa bouche se pinça.

— Non, ne te lève pas. Il leva la main. J'ai attendu des années pour en arriver au point où je pourrais finalement vous dire ce que je pense sans perdre la tête. Alors voici. Ryan cloua d'abord tante Mary sous son regard. Je pense que quelque part, très profondément peut-être, tu m'as peut-être aimé à un moment dans ta vie. Peut-être pas, par contre. Il haussa les épaules. Cela a toujours été difficile de le savoir avec toi. Parfois, j'ai pensé que oui, d'autres fois, on aurait dit que tu étais impatiente de me fourguer à quelqu'un d'autre afin que toi et David puissiez faire ce que diable vous pouviez bien faire. Toi. Il se tourna vers David. Tu t'es toujours foutu de moi. Ce jour-là à l'épicerie, le jour où tu as montré à Lili quel genre d'homme *tu* es réellement... merci.

Les sourcils de David se soulevèrent, l'expression sur son visage était abasourdie, comme si, parmi toutes les choses, ceci n'était pas *du tout* ce qu'il s'était attendu à entendre.

— Pourquoi donc ?

Sa voix rude exigeait une réponse.

Le sourire de Ryan était large.

— Pour m'avoir enseigné quel genre d'homme je ne veux *pas* être. Particulièrement quel genre de père. J'ai un fils et je l'aime. Et devine quoi, David ? Il m'aime aussi. Je suis un bon père, meilleur que tu ne le seras jamais. Tu m'as enseigné ce qu'il ne faut pas faire.

— Fiston, je t'ai vêtu, nourri, je t'ai assuré un toit sur la tête. Et c'est toute la reconnaissance que je reçois ?

Son visage se marbra de rouge.

— Tu ne comprends rien, putain ? Je retrouvai finalement ma langue. N'importe quel con de perdant peut faire cela. As-tu déjà entendu parler de pension alimentaire pour enfant ?

— Ne sois pas insolent avec moi, fiston.

David fit un pas en contournant la table.

— Que vas-tu faire ? grondai-je. Tu vas me frapper ? C'est ça ? Tu penses que je vais te laisser faire ? Je grognai. Ces paroles doivent être dites. Toutes ces foutues années, j'ai fait semblant que j'étais l'un de vous, agissant comme si cela ne s'était pas produit, agissant comme si Ryan ne vivait pas un cauchemar et que je n'avais pas vu mon dégoûtant et ignoble *père*... (je crachai) faire ce qu'il a fait. Alors, ferme ta gueule, putain, espèce de salaud malade. Tu es aussi coupable que ton trouduc de frère.

John braillait ouvertement alors, il ne tremblait plus en silence. Je remarquai du coin de l'œil que maman n'était pas là pour le réconforter. En fait, elle était à côté de Ryan, faisant exactement ce que ses parents auraient dû faire. Elle lui offrait son soutien.

— Tu ne me parles pas comme cela, je suis encore ton oncle !

Je crachai.

— Oncle de sang seulement. Tu n'es rien pour moi, pas maintenant. Tu n'as jamais rien été. Tu veux être un oncle : agis comme tel. Crois ton fils. Traîne ton frère en justice, dénonce-le aux flics et fais-le inscrire sur la liste des prédateurs sexuels, embarrasse-le à mort et ensuite, sois présent pour ta famille. Tu n'as pas fait cela. Tu t'es occupé de toi-même, c'est tout ce que tu n'as jamais fait. Même aujourd'hui, même en l'entendant dire... Je désignai John. Tu restes encore sans agir. Tu défends encore ta position. Tu sais quoi ? J'en ai marre de toi. En fait, dis-je en me dégageant délicatement de la main de Zo, j'en ai assez de vous tous.

— Alex, Ryan, s'il vous plaît, il ne me reste plus beaucoup de temps. Je veux votre pardon, j'ai besoin de votre pardon.

La voix de John se brisa. La voix de Ryan était si basse que je faillis ne pas l'entendre.

— John, je ne te pardonne pas. Je n'ai pas la force d'âme pour cela.

Se tournant, il mit le bras autour des épaules de Lili. Après un brusque hochement de tête dans ma direction, ils disparurent à travers les portes coulissantes.

— Alex, s'il te plaît. La voix rugueuse, éraillée, arrêta mes pas.

Je fermai les yeux. Je détestais le fait que ces mots me touchaient, me donnaient envie de pleurer, qu'ils faisaient brûler ma gorge et embuer mes yeux.

Je les ouvris pour voir sa main flétrie tendue vers moi. Tout cela était surréel, et je savais que cela aurait dû me transformer en une épave sanglante et blessée. Mais tout ce que je ressentais à l'intérieur était un vide géant, une obscurité qui s'était installée et entravait ma concentration, ma réflexion. J'avais l'impression d'être fouetté par le son, de tous les côtés, de sorte que je ne pouvais pas entendre un bruit distinct. C'était un chaos virevoltant, un vortex de trop de choses, pourtant de rien du tout.

Je secouai la tête. Même si ses paroles me firent penser un instant que je devrais peut-être lui pardonner, je compris alors qu'il se servait de son cancer exactement comme il s'était servi de tout le reste : à son avantage. Il s'en prenait à ma compassion, me faisait me sentir mal parce qu'il était mourant. Bien, nous allions tous mourir, certains plus tôt que d'autres, mais en fin de compte, la faucheuse, elle nous rattrapait tous. Il n'importait pas que ce soit une mort lente ou un coup rapide comme l'éclair, à la fin, aucun de nous n'était immunisé.

— Non, mon vieux, ce bateau a levé l'ancre. Ne me rappelle plus. Ne viens pas à ma recherche. Laisse-nous tranquilles, ma famille et moi.

Les yeux de John étaient immenses.

— Tu ne le penses pas.

Je réprimai toute émotion qui pourrait remonter.

— Quand je te vois, tout ce que je vois, c'est ce que tu as fait. Cela me hante, cela vit avec moi, cela a failli gâcher ma vie. Venir me trouver aujourd'hui parce que tu as eu un genre de révélation... Ma mâchoire se contracta. Il commence à faire froid ici.

Je n'arrivais pas vraiment à me rappeler le mot spécial de Zoe, mais j'espérais qu'elle comprendrait le message. J'en avais assez.

Agrippant la main de Zoe plus fortement qu'à l'habitude, je tournai les talons. J'avais besoin de sortir de là, de respirer ; il faisait trop chaud, c'était trop petit, c'était trop.

— Alex ?

Elle me frotta le bras. Je secouai la tête.

— Bébé. La voix de ma mère fut un son doux derrière moi.

Mes épaules se raidirent, mon côté rebelle ayant envie de foutre le camp de cet endroit où le cauchemar était né. Je pivotai.

En promenant son regard entre moi et Zoe, ma mère haussa les épaules.

— Quelle est la suite ?

Zoe dessina des cercles doucement dans mon dos, et je m'accrochai à ce mouvement, pour le laisser m'ancrer au sol, m'aider à me concentrer.

— Je ne sais pas, admis-je à contrecœur.

Ses mains se relevèrent devant son visage dans un geste presque défensif.

— Puis-je te téléphoner ?

— Maman. Je clignai fortement des paupières. Je... je ne peux pas. Je ne veux pas qu'il sache quoi que ce soit d'autre sur moi. Je ne veux pas que tu lui dises quoi que ce soit. Je suis désolé.

— Quand il sera mort ?

Il y avait de l'espoir dans sa voix, et le choc m'envahit. Elle soupira.

— Je sais que cela paraît affreusement inadéquat. Je le sais. Alex, toutes ces années... je t'ai cru. Seulement, j'étais trop...

Ses lèvres se pressèrent, et elle fixa un point à droite, regardant son mur d'étoiles avec une expression de douleur sur le visage.

Un frisson glacial parcourut mon échine. John avait été un salaud impitoyable ; je l'avais toujours su. J'avais subi ses bons soins plus d'une fois. Mon oncle était pareil, et j'avais vu Ryan avec des ecchymoses presque toute sa vie. J'examinai le visage de ma mère.

— T'a-t-il battue, maman ?

Des larmes non versées brillèrent dans le blanc de ses yeux. Elle ne dit rien, mais c'était inutile. Son silence parlait plus fort que les mots.

Submergé par un flot d'émotions trop douloureuses pour les identifier, je marchai jusqu'à elle et la pris maladroitement dans mes bras. Elle enroula les siens autour de ma taille, et nous

restâmes ainsi pendant un temps ; elle qui tremblait, moi qui essayais de me libérer du ressentiment qui s'était accumulé comme des toxines dans mes os au fil des ans.

Finalement, elle s'écarta et s'essuya les yeux.

— J'avais peur et j'étais lâche. J'ai pensé que je faisais la bonne chose, mais à l'évidence, ce n'était pas le cas. Pour cela, je suis tellement, tellement désolée. Tu ne sauras jamais combien. Je suis restée avec lui pour une seule raison, et c'était pour m'assurer qu'il ne ferait jamais plus cela à qui que ce soit d'autre, plus jamais.

La porte s'ouvrit, et je me foutais de savoir qui c'était.

— Je dois partir, maman.

Elle hocha la tête, et je ne regardai pas en arrière.

Ce soir-là, j'étreignis Zoe tandis que je donnais lentement des coups de reins pour pénétrer dans son corps, encore et encore. Elle me laissa faire, elle m'étreignit tout autant, et elle m'aima. Cela suffit.

Zoe

Contre toute attente, Alex et moi, nous ne faisons pas que nous en sortir. Nous nous épanouissions. Notre relation s'était approfondie et fortifiée ; notre vie sexuelle était tout simplement extraordinaire. Cela me faisait toujours rire quand il me disait que le sexe avec une seule fille était meilleur que le sexe avec mille.

J'aimais tellement cet homme et j'étais extrêmement reconnaissante envers ce biscuit chinois qui l'avait mené à ma boutique.

Je me penchai par-dessus l'épaule de Lili pour sourire à Alex. Il se pencha sur le côté de l'épaule de Ryan et me le rendit. Dans ses yeux, je lus tellement d'amour.

Nous n'étions ensemble que depuis quatre mois, mais parfois, cela me faisait l'impression d'une vie. Nous avons traversé plus d'épreuves en une courte période que plusieurs couples en trois ans, mais au lieu de nous affaiblir, elles nous avaient rendus plus forts.

— Ryan Luke Cosgrove, dit le pasteur d'une voix grave et retentissante, sa force traversant l'imposante cathédrale gothique, voulez-vous prendre Liliana Rose Delgado comme légitime épouse ?

Le torse de Ryan se gonfla. Il était beau dans son smoking noir et sa cravate cramoisie. Des larmes se rassemblèrent aux coins de mes yeux, et je reniflai tandis que je tentais de les essuyer sans gâcher mon mascara.

Si les visages pouvaient chanter, c'était le cas du sien. L'amour se déversait de lui et brillait dans ses yeux. Il ne les retira pas une seconde du visage de Liliana ; il n'arrêtait pas de secouer la tête comme s'il ne pouvait pas croire à la réalité.

Acquiesçant d'un signe de tête déterminé, Ryan se tourna vers Javier et lui tendit la main. Le garçon lui passa un délicat jonc en or. Alors que Ryan le glissait au doigt de Lili, il répondit :

— Oui, je le veux.

Les épaules de Liliana tressaillirent, et je sus qu'elle pleurait. Moi aussi ; et mon mascara coulait pour de bon, mais je m'en foutais.

Sachant ce que ces deux-là avaient traversé, je ne pouvais qu'être heureuse pour eux.

Je sentis l'intensité des yeux sur moi et je levai les miens pour voir Alex me sourire encore une fois. Il articulait un « je t'aime » en silence.

Mon cœur battit bruyamment dans ma poitrine, et je lui fis un signe de tête en guise de réponse. *Je t'aime aussi.* Et dans ses yeux, je lus le même amour que son cousin éprouvait pour Lili ; je me sentis toute petite, et mes orteils se retroussèrent.

— Et Liliana, voulez-vous prendre Ryan comme légitime époux ? Pour l'aimer et le chérir dans la maladie comme dans la santé jusqu'à la mort ?

Le pasteur la scruta par-dessus ses verres à monture métallique.

Liliana était une vision de beauté dans sa robe, qui était blanche avec des rosettes rouge sang, cousues sur la traîne et le corsage. Sa chevelure sombre était remontée très haut sur sa tête avec quelques longues mèches cascading dans son dos. Ryan semblait incapable de quitter ses mains, l'une s'égarant sans cesse vers le creux de son dos. Tout cela était si terriblement parfait que je sus que le sourire sur mon visage y serait bientôt gravé de manière permanente.

— À jamais et pour l'éternité.

Je ne pouvais pas voir son visage, mais je savais qu'elle souriait ; je l'entendis dans sa voix.

— Alors, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés par ce bon vieil État du Texas... (des applaudissements résonnèrent dans la foule de taille modeste), je vous déclare à présent mari et femme. Vous pouvez embrasser la mariée.

Avec un grand cri de joie, Ryan se pencha vers elle et lui donna un baiser qui n'était assurément pas classé « visa général ».

Je riais de concert avec tout le monde, quand une paire de mains fortes se refermèrent sur ma taille. Alex m'emporta très bas vers le sol et s'empara de mes lèvres.

J'aurais pu être embarrassée, si je m'étais souciée de l'opinion des autres, mais au lieu de cela, mon cœur et mon âme se déversèrent en lui. Je le goûtai, le touchai et l'aimai.

Quand je repris finalement mon souffle, la pièce bourdonnait sous le bruit des applaudissements.

En riant, je lui donnai une petite tape avec mon bouquet de roses orange brûlé.

La journée fut parfaite. La réception fut encore mieux : ils avaient érigé une tente dans le parc avec des guirlandes de lumières suspendues partout. Ce fut comme un conte de fées

quand le soleil se coucha et que le monde s'illumina sous les bougies et les lumières de Noël. L'odeur du chèvrefeuille plana dans le vent.

Alex me réclama la première danse.

— Tu es canon, ce soir, Lotus, me murmura-t-il à l'oreille, son haleine chaude soufflant sur le pavillon de mon oreille et me faisant frissonner d'anticipation en vue de la fin de la soirée.

— Je te jure, ce mariage était extraordinaire.

Je me collai contre lui.

— Ouais ?

— Hum. Je hochai la tête en entortillant mon doigt dans les pointes de sa chevelure. Ouaip, cela m'a donné à réfléchir.

Son torse gronda quand il dit :

— Oh, ouais ? À quoi as-tu pensé ?

— Je ne sais pas. Je haussai les épaules. Des trucs. Des pensées idiotes.

Sa main chaude remonta sur mon dos nu. Liliana avait choisi la parfaite robe de demoiselle d'honneur. Le devant était modeste, montant jusque sur le cou, sans manches, et la robe tombait à mi-mollet ; mais c'était le dos qui ressortait, complètement ouvert juste au-dessus de la ligne de mes fesses. La soie me donnait des sensations coquines sur ma peau chaude. Je me collai davantage sur Alex et j'enroulai mes bras autour de son cou.

— Des pensées comme faire la même chose un jour, peut-être ? demanda-t-il avec un sourcil arqué.

Je souris.

— Peut-être.

Il fronça les sourcils.

— Nous deux, n'est-ce pas ?

Comment pouvait-il même en douter ?

— Bien, je ne sais pas, bébé. Tor avait l'air pas mal bien dans son...

Avec un grognement, il m'attira avec force contre lui et prit ma bouche, me faisant taire avec un coup de langue. Je ronronnai gravement au fond de ma gorge, le rire devenant sensuel et excitant tandis qu'il jouait de mon corps, me faisant revivre et tendant mes nerfs comme des arcs.

Quand je m'écartai pour reprendre mon souffle, je dus avoir l'air légèrement hébétée parce qu'il affichait un sourire très satisfait.

— Ouais, c'est ce que je pensais, dit-il.

Rapprochant son front du mien, je frottai nos têtes ensemble.

— Je t'aime, cowboy.

— Je t'aime aussi, Misaki. Pour toujours.

Épilogue

Alex

Six mois plus tard

Ma sonnette d'entrée retentit. J'en étais encore à m'habituer au fait que je vivais seul depuis et ne pouvais pas m'attendre à ce que Ryan ou Lili répondent à la porte pour moi. J'étais dans mon nouvel appartement depuis quelques mois, mais certains jours, il était encore difficile de croire que j'avais finalement coupé le cordon ombilical.

— J'arrive ! criai-je avant de jeter le gant de toilette humide dans le lavabo de la salle de bain et de fermer l'eau.

Je sentis les oranges avant même d'ouvrir la porte. Zoe était vêtue de noir des pieds à la tête et elle portait un arum blanc. C'était la tenue la plus sobre que je ne lui aie jamais vue. La robe s'arrêtait aux genoux ; sa chevelure était longue et descendait au-delà de ses épaules.

Ses beaux grands yeux de miel me regardaient, et les frissons que j'expérimentais toujours chaque fois qu'elle le faisait me parcoururent la peau. Dénuée de tout maquillage, elle était aussi belle pour moi ce jour-là que lorsqu'elle affichait son chic rockabilly complet.

— Es-tu prêt ? demanda-t-elle.

Serrant la mâchoire, j'acquiesçai d'un signe de tête et jetai sur le sofa le maillot de corps que j'avais eu l'intention de porter.

— Je ne sais pas. Je pensais que, pourquoi pas, nous pourrions rester ici, utiliser le lit à bon escient et...

En promenant lentement ses doigts sur ma joue fraîchement lisse, elle secoua la tête.

— Belle tentative, Romeo. Mais tu sais ce qu'a dit la docteure.

En laissant pendre ma tête, je la secouai.

— Ouaip, je sais ce qu'elle a dit. Seigneur, je déteste cette femme.

— Ouais, tout autant que tu me détestes.

— Très vrai. Prenant une profonde respiration, j'attrapai mes clés sur le crochet du mur et les fourrai dans ma poche. Bien. Je suis comment ?

Je tendis les mains ; de toute évidence, elles tremblaient.

— Beau. Elle sourit.

— Je t'aime, Zo.

Embrassant le bout de mon nez, elle hocha la tête.

— Je sais, bébé. Je sais. Et je t'aime aussi.

Le trajet jusqu'à la tombe de John me parut bien trop rapide. Je priais sans cesse pour qu'au moins, un feu de circulation nous arrête, mais chaque feu était véritablement vert.

— Ta mère a dit qu'elle nous rejoindrait là-bas.

Zoe se tourna pour me regarder.

Je hochai la tête parce qu'il m'était trop difficile de parler.

— Je suis fière de toi, tu sais.

Mes sourcils dansèrent.

— Pourquoi ?

— Parce que tu affrontes tes peurs. Parce que tu es un grand homme. Parce que tu as repris l'école. Je suis fière de toi, Alexander Donovan. Devrais-je continuer ?

Je rigolai, et cela contribua à apaiser un peu de la tension me remuant les entrailles. Zoe réussissait toujours cela avec moi. Quand le monde pensait que j'étais heureux, elle savait ce que je traversais réellement. Que mes sourires n'étaient pas tous vrais, mes rires, pas tous de joie... mais elle m'amenait à ressentir de l'espoir et de la force. Quand j'étais à mon plus bas, elle le savait aussi.

— Je t'aime, Misaki.

— Je sais, cowboy.

— Je veux t'épouser.

Elle rit. Je lui demandais sans cesse, mais Zoe n'était pas pressée de se marier. Elle disait que nous étions jeunes et qu'elle était heureuse et moi aussi, et que cela était très bien pour l'instant. Mais je comptais continuer à le lui demander jusqu'à ce qu'elle dise oui.

— Je vais t'avoir à l'usure.

Ses lèvres remuèrent, puis son visage devint grave.

— Alex, tu vas y arriver. Fais-moi confiance. Mais je veux être sûre que lorsque je dirai oui, ce sera pour toujours et je veux que tu ressentis la même chose. Le jour où ce sera le cas pour toi, je vais dire oui.

Ma petite Mademoiselle Je-sais-tout, si seulement elle savait que je ressens exactement cela. Mais alors, c'était l'attrait qu'avait Zoe ; ce n'était jamais facile avec elle et c'était exactement ainsi que cela devait être. Mais j'avais déjà élaboré un plan sur deux ans... l'avoir à l'usure avec d'innombrables demandes. Ensuite, lorsque je recevrais mon diplôme et aurais vraiment l'occasion de la faire vivre sans l'aide de l'argent de ses parents, je lui offrirais une véritable bague.

— Je t'aime, cowboy, dit-elle quand elle se gara dans le cimetière, assez proche pour que je voie la pierre tombale.

J'avalai péniblement. J'étais passé en voiture devant le cimetière depuis plusieurs mois en me répétant que le lendemain, je serais prêt. Le lendemain, j'arrêterais et dirais ce qui devait être

dit. Alors que ce lendemain était finalement arrivé, je n'étais pas prêt.

— Je ne peux pas.

Je secouai la tête.

Attrapant ma main, elle embrassa mes jointures. Du coin de l'œil, j'aperçus maman, habillée d'une robe gris foncé et marchant vers la voiture avec le visage sombre.

— Oui, tu le peux. Sais-tu pourquoi ?

Je soulevai un sourcil.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis ici et que je ne partirai jamais. Compris ?

Effleurant son menton du doigt, je hochai la tête.

— Compris, ma belle.

— Bien, maintenant, allons-y et finissons-en.

Dix minutes plus tard, je baissais les yeux sur la tombe, et les mots ne sortaient toujours pas. Ma mère me frotta le dos.

— Bébé, ce sera peut-être plus facile si Zoe et moi, nous nous éloignons un peu, te laissons seul pour exprimer tes pensées. Ça te convient ?

Des yeux bleus sérieux me sourirent, et j'acquiesçai d'un signe de tête.

Après m'avoir tendrement pressé le poignet, Zoe glissa son bras sous celui de maman, et elles s'éloignèrent lentement.

La matinée était lumineuse, des oiseaux pépiaient et chantaient dans les pins. L'endroit était le dernier où je souhaitais me trouver. Mais je n'avais pas assisté aux funérailles, et Doc disait que j'avais besoin de faire cela ; cette partie de lâcher-prise impliquait cela : tout laisser partir.

Fixant la pierre tombale grise, je secouai la tête, pas trop certain d'adhérer à ce raisonnement alambiqué.

— Je ne sais pas quoi te dire qui n'a pas déjà été dit.

J'avalai péniblement, la gorge me brûlait tandis que l'humidité envahissait les coins de mes yeux. Un muscle se contracta dans ma mâchoire, mais j'étais là pour affronter la situation et, merde, j'allais le faire.

— Je ne te pardonne toujours pas et je ne le ferai probablement jamais. Je te déteste tellement, John. Je reniflai, laissant les larmes tomber sans m'en soucier. Je t'ai détesté pour ce que tu as fait. Tu m'as volé mon enfance, celle de Ryan, tu m'as laissé sans un père et, dis-je en me frappant le torse, c'est pour cela que je te déteste le plus. Parce que je voulais de toi. J'avais besoin de toi. Je t'aimais, et tu m'as trahi. Toi. Blessé. Moi.

Les sanglots me déchirèrent, et il me fallut une bonne minute afin de me ressaisir suffisamment pour reprendre la parole. En grondant, je m'éclaircis la gorge, secouai la tête et levai les yeux vers le ciel bleu, si bleu, et je sus que je ne reviendrais plus jamais, alors j'allais lui dire cette unique vérité que je n'avais jamais révélée à âme qui vive.

— J'ai menti quand j'ai dit que je te détestais, tu sais. Même après tout ce qui s'est passé, quand tu es mort et que je pensais que je m'en foutrais... Je pris plusieurs longues respirations. Cela me touchait. J'étais... touché, et cela fait foutrement mal. Tu m'as eu, même en fin de course.

En passant furieusement mes paumes sur mon visage, je ris, mais sans humour.

— Alors, ouaip, voilà. Voilà la vérité.

Cela me semblait une manière horrible d'en finir. J'aurais au moins dû être capable de dire quelque chose de gentil, mais c'était tout. Je jetai l'arum sur la tombe, puis je tournai le dos à mon père pour la dernière fois et partis à la recherche de Zoe.

Elles ne s'étaient pas aventurées très loin, seulement à dix mètres, et elles avaient probablement entendu tout ce que j'avais dit, mais Zoe se contenta de m'ouvrir les bras. Je la serrai dans les miens, et tout retrouva sa juste place encore une fois dans mon univers.

Maman et moi, nous rétablissions nos liens : ce n'était pas parfait, mais c'était un début.

— Vous venez manger demain midi ? demanda maman.

Je fis signe que oui.

— Nous y serons.

Zoe sourit, puis elles s'étreignirent avant que maman tourne et marche vers sa voiture. Pendant que nous nous dirigeons vers mon camion, j'aperçus une berline noire garée à côté.

L'expression de Zoe était tendue.

— C'est mon père.

— Zoe. Je secouai la tête, car je n'avais littéralement plus d'énergie en moi. Je ne l'avais vu qu'en passant de temps à autre et je ne lui avais plus parlé depuis ce jour fatidique à la maison. Comment a-t-il su où nous trouver ?

Elle tressaillit.

— Il m'a téléphoné ce matin, et je lui ai dit où j'allais, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne.

Thomas était à cet instant sorti de la voiture, l'air aussi élégant que toujours. Sa chevelure était peignée en arrière. Il portait une chemise et une cravate avec un pantalon noir habillé.

— Que veut-il ?

En s'accrochant à ma main, elle s'avança vers lui.

— Je n'en suis pas certaine.

Nous ne dûmes pas un mot de plus avant d'être nez à nez avec lui.

— Thomas ?

— Papa ?

Elle et moi parlâmes à l'unisson.

Thomas la regarda et lui sourit, puis il se tourna vers moi.

— Je ne prendrai pas beaucoup de votre temps, je le jure, mais il y a quelque chose qui me taraude et je t'ai déjà dit une fois que j'étais un homme direct. Il me regardait à cet instant.

Je ne répliquai rien à cela.

En se passant une main dans les cheveux, Thomas regarda autour de lui.

— C'est un endroit affreux pour parler, mais je me suis dit que ce pouvait être le seul endroit où nous pourrions avoir cette conversation. Je suis désolé pour ce que je t'ai fait. Tu dois comprendre que Zoe et Kaori sont mon univers et que je n'étais pas certain que tu...

— Ça va. Je grognai. J'ai reçu cette note de service.

— J'avais tort, fiston. Et je suis suffisamment mature pour l'admettre.

— Tu *avais* tort, dit Zoe en me souriant pour la première fois avant de sourire à son père. Je l'aime, papa. Vraiment.

Il hocha la tête pensivement.

— Ouais. Je sais. Écoute, Alex, j'ai le sentiment que tu vas faire partie de nos vies pendant un moment et, crois-le ou non, j'aimerais que nous nous entendions bien. Alors, qu'en dis-tu ?

Me tendant la main, il attendit que je la serre.

Je l'étudiai un moment. Lui serrer la main n'effacerait pas ce qu'il avait fait. Il avait élevé l'attitude du père trop protecteur qui pointe son fusil à un degré inconnu jusqu'alors avec moi.

— Je l'aime, Thomas, et oui, je compte rester. Pour toujours, si elle veut de moi. Je retourne à l'école. Cette fois, je vais terminer mes études, et lorsque ce sera fait, elle va m'épouser.

— Hé. Zoe m'enfonça un doigt dans les côtes. Je n'ai pas dit oui.

Elle rit.

— Tu le feras. Je lui décochai un clin d'œil. Je vais te serrer la main, mais cela n'efface rien.

Je la serrai, et il hocha la tête.

— Peut-être pas, fiston ; mais c'est un début.

Puis, en se penchant, il étreignit Zoe.

— Je t'aime, papa.

Elle lui embrassa la joue tandis qu'il caressait le dessus de sa tête.

Tournant, il ouvrit la portière de sa voiture.

— Je suis désolé pour ton père, fiston.

Puis, sur un brusque hochement de tête, il monta et démarra.

Je fixai la voiture jusqu'à ce qu'elle disparaisse en bas de la colline.

— Je te l'avais dit qu'il n'était pas si mal.

Zoe tira sur ma main.

— Es-tu certaine que ce n'est pas toi qui as organisé cela ?

Je plissai les yeux en la regardant.

— J'adorerais dire que je ne savais pas qu'il avait envie de faire cela, mais ce serait mentir. Maman m'a dit il y a plusieurs semaines qu'ils avaient accepté notre relation et ils voulaient

s'assurer que si les choses devenaient plus sérieuses, tu ne déciderais pas de me couper d'eux pour toujours. Avec le temps, Alex, je pense que vous pourrez tous apprendre à bien vous entendre. Mais je jure que j'ignorais qu'il allait venir ici aujourd'hui. Son sourire était doux et rempli d'espoir. Es-tu réellement en colère ?

Je grognai : s'ils avaient si peu d'estime pour moi et pensaient que je pourrais vraiment les priver de leur fille, ils ne me connaissaient pas du tout. Zoe était mon univers, mais je n'étais ni assez naïf ni stupide pour penser qu'elle me choisirait plutôt qu'eux. Elle était leur unique fille, je ne l'obligerais jamais à choisir entre nous. Je rigolai.

— Le jury ne s'est pas encore prononcé. Mais tu sais quoi ?

En l'attirant dans mes bras, je plongeai profondément mes yeux dans les siens.

— Quoi ? demanda-t-elle d'une voix essoufflée.

— Cela n'a pas d'importance, qu'il ait fait ceci aujourd'hui ou non. Tu ne vas pas te débarrasser de moi, Zoe Misaki Rose Stone. Jamais. Tu es à moi...

— Et tu es à moi, aussi.

Je hochai la tête.

— Pour toujours ?

— Oh, ouais, cowboy, pour l'éternité.

Le parfum des oranges m'emplit la tête alors que le goût de Zoe m'emplissait le cœur.

Ne manquez pas
le prochain livre de la série

MOMENTS

Remerciements

Judy, Charity, Jo et Marison, Mesdames, vous m'avez fourni des « vérités » extraordinaires. À ma ligue de lectrices amateurs (Judy, Raven, Gaele, Jo, Mary, Ginger et Queen Leanna), qui ont offert de lire ce livre et ont été assez braves pour me dire ce qu'elles n'aimaient pas vraiment et quand Alex n'agissait pas comme le héros qu'il devait être. À mon extraordinaire réviseuse, Anne Victory, tu es épatante et je suis tellement heureuse de travailler avec toi. Mon assistante, Grace, qui est plutôt une amie : TU ES EXTRAORDINAIRE. À mon mari : merci, chéri, d'avoir accepté de me voir taper toute la nuit pour finir ce livre. Je t'aime tellement, tu es mon roc : j'espère que tu le sauras toujours. Et finalement, à mes lecteurs... merci.

Mot de l'auteure

Dire que j'ai été hantée par ce livre serait un euphémisme. *Un moment* était si personnel pour moi et si important pour un grand nombre d'entre vous. J'ai reçu d'innombrables courriels de lecteurs exprimant la manière dont ce livre reflétait leur vie de tant de façons, qu'ils comprenaient entièrement les gars et voulaient simplement me dire merci d'avoir été assez courageuse pour l'écrire. En vérité, c'est vous, les courageux, et je vous admire tous. Je voulais insuffler ce même amour dans *L'instant présent*, dans la vie d'Alex. Alex et Ryan sont deux personnes totalement différentes. Même si parfois, la vérité derrière une personne que vous pensez connaître peut être un peu choquante et triste, j'espère que vous l'avez vu grandir en tant que personne. Je savais qu'en écrivant sur Alex dans ce livre, il serait loin d'être aussi facile à aimer que dans *Un moment*. Parce que cette autre histoire ne portait pas sur lui. Vous n'étiez pas au courant de « son » monde, et je me suis demandé si je devais ou non dévoiler la version toute nue de lui. En fin de compte, j'ai décidé qu'il le fallait. Parce que, comme je l'ai dit dans *Un moment*, le crime de son père n'a pas seulement affecté Ryan. Alex a aussi été entaché par ce crime, seulement d'une manière différente. Il était incapable d'entrer en relation avec les gens d'une manière vraie. Seulement avec ceux qu'il aimait véritablement et en qui il avait confiance, mais son cercle était très petit. Se remettre d'une chose semblable, cela ne se fait pas du jour au lendemain. Comprendre que certaines stratégies pour gérer la situation sont toxiques pour vous et réapprendre à faire les choses « correctement », cela prend du temps. C'est un processus, et c'était cela pour Alex. Un processus où il a appris à s'ouvrir, à faire entièrement confiance à une personne sans que cela l'affaiblisse.

Quant à John, bien, dans la vraie vie, la justice n'est pas toujours rendue, mais je ne pouvais pas laisser cela se produire avec son personnage. Il n'est peut-être pas allé en prison, mais d'une certaine manière, il a payé pour son crime.

Et maintenant, la question finale que l'on m'a posée : y aura-t-il un autre livre dans cette série ? Au début, la réponse aurait été non. Mais à présent, j'ai rencontré Tor et compris que j'aimais assez ce Viking. Alors oui, la série Moments continuera. Le livre de Tor sera bientôt disponible.

À propos de Marie Hall

Marie Hall est une auteure sur la liste des livres à succès du *NY Times* et de *USA Today*. Elle adore les livres qui nous font réfléchir ou ressentir quelque chose, préférablement les deux. Bien qu'elle soit une véritable fille jusqu'au bout des ongles et qu'elle adore les paillettes et les arcs-en-ciel, elle est tout aussi heureuse quand elle écrit sur la face cachée de la société — bien, si des trucs comme les zombies, les vampires, les loups-garous et les sirènes existaient. (En fait, elle tient de source sûre que les sirènes existent réellement, car Internet le lui a appris.)

Elle est mariée à l'amour de sa vie, un séduisant homme des cavernes qui aime se qualifier de grand tombeur. Elle a deux merveilleux enfants, elle vit à Hawaii, elle adore cuisiner, et à l'occasion, on l'a vue crocheter. Elle adore aussi vraiment parler d'elle-même à la troisième personne.

Si vous voulez voir les nouvelles créations qu'elle a dans sa manche, visitez son blogue. Ou encore, communiquez directement avec elle à mariehallwrites@gmail.com.